# LE SONGE

DE

# BERNAT METGE

Bordeaux — Imp. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 11.

# LE SONGE

DE

# BERNAT METGE

Auteur catalan du XIV$^{e}$ siècle

*Publié et traduit pour la première fois en français*
*avec une*
*introduction et des notes*

Par J.-M. GUARDIA




PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIX



# INTRODUCTION

La Renaissance Catalane est un des faits singuliers de la seconde moitié de ce siècle. Elle a fait du bruit en Espagne, où il s'est trouvé quelqu'un qui a compilé en un gros volume l'histoire de ce mouvement littéraire. Ce qu'on en sait en France est dû en partie à la croisade des Provençaux en faveur des patois du Midi. L'Académie française a encouragé l'essai de restauration de ces dialectes éteints, qui n'a été en somme qu'une œuvre de réaction où quelques vanités ont pu se satisfaire.

L'Académie espagnole a été moins tendre envers les catalanistes. C'est ainsi que s'appellent les rénovateurs de la langue et de la littérature catalanes. Bien qu'un peu barbare, ce néologisme signifie du moins quelque chose, tandis que le mot *félibre*

n'a point de sens, de l'aveu même des inventeurs qui s'en parent comme d'un talisman.

Comme la Renaissance catalane et la restauration provençale ont coïncidé, les versificateurs des bords du Rhône imaginèrent de se donner pour les initiateurs, en traînant les catalanistes à leur char de triomphe. Mais les Catalans ne sont ni complaisants ni commodes. Un des leurs a fait justice de cette supercherie, pour désigner poliment cet essai d'usurpation d'initiative. Il a bien fallu se rendre à l'évidence. Mais les fortes têtes d'Avignon et de Carpentras, qui tenaient à leur idée, ont essayé d'absorber les Catalans en les associant à une sorte de croisade en représailles et en revanche de celle des Albigeois. La franchise catalane, un peu brutale, a eu raison de ce second complot. Les catalanistes de Catalogne ont refusé net de reconnaître et de subir la primauté que s'arrogeaient les patoisants de la plaine de Cavaillon et de la Camargue. Si leur Renaissance n'a pas tenu tout ce qu'ils s'en promettaient, du moins a-t-elle servi à montrer qu'ils ne sauraient consentir à compromettre leur indépendance. Libres de tout engagement imprudent, ils ont su se passer des couronnes académiques qu'on

distribue à Madrid. Ils ne doivent donc rien ni à l'Espagne, qui les redoute comme des sujets indociles et enclins à la révolte, ni à la Provence, qui les jalouse parce qu'ils ont une supériorité réelle, incontestable, écrasante.

Le provençal est mort, et il ne saurait revivre. Le catalan est vivant, encore plein de sève, interprète fidèle de la race forte, fière, active, entreprenante, aventureuse, qui a tant fait parler d'elle en Occident et en Orient, et qui n'est pas près d'abdiquer.

Les vrais Catalanistes, c'est-à-dire, les Catalans instruits, clairvoyants, patriotes, ont entrepris de sauver leur langue nationale, qui n'est point le castillan, de la fatalité qui la pousse à dégénérer en patois, de l'arracher à la mort, et, qui pis est, à la décadence et à la dégradation. Tentative hardie et généreuse, qui ne ressemble en rien à l'entreprise de leurs voisins de deçà les Pyrénées, s'obstinant à défaire les bandelettes d'une momie. Les Catalanistes conscients ont travaillé et travaillent encore *pro aris et focis,* pour une cause sainte; tandis que les autres ne sont que des amateurs et des ménétriers.

Comment deux causes si différentes se confondraient-elles? Les projets d'une alliance offensive et défensive ne pouvaient

que faire sourire avec pitié les sujets des Comtes de Barcelone, inféodés à l'Espagne malgré eux et toujours prêts à secouer le joug des Castillans. S'ils parviennent à sauver la langue catalane d'une métamorphose mortelle, ils auront, du même coup, sauvé la patrie catalane. Voilà en quoi consiste la grandeur de l'entreprise, que certains esprits qui se croient sages, n'étant que timides ou bornés, considèrent comme intempestive et téméraire. Il n'est jamais trop tard pour résister à la mort, et il n'y a point de témérité à prétendre vivre de sa vie propre. Le jour où la Catalogne aura perdu sa langue, elle n'aura plus de personnalité. Qui donc oserait lui reprocher de faire tout ce qu'elle peut pour se ressaisir et se reprendre à vivre? S'il n'y a point de spectacle comparable à l'effort du sage aux prises avec le destin, il n'y a point d'exemple plus généreux que celui d'une race qui proteste vaillamment contre les caprices de la fortune, ou mieux, contre les iniquités de l'histoire. Les arrêts du sort n'étant point infaillibles ne sont pas sans appel; et tout ce qui demeure acquis n'est point sacré.

Les adorateurs du fait accompli s'inclinent dévotement devant cette vilenie

qu'on appelle en Espagne « le compromis de Caspe ». Des historiens d'Académie, plus soucieux du paradoxe que de la vérité, ont élaboré force discours, dissertations et mémoires bourrés de documents, pour démontrer à grand renfort de sophismes, que l'iniquité légale des commissaires de Caspe était un événement providentiel. Cette thèse est devenue classique. Les Catalans eux-mêmes, sauf de rares exceptions assez récentes, ont fait chorus avec ces optimistes. Beaucoup ont répété que Don Fernando de Antequera, qui a sa légende, comme un héros, était venu au monde pour sauver le royaume d'Aragon. Ce prétendu héros était doublé d'un rusé compère, ambitieux et vindicatif jusqu'à la férocité. On sait aujourd'hui comment il se comporta envers son infortuné compétiteur le comte d'Urgell, héritier légitime du roi d'Aragon Don Martin, décédé sans postérité mâle. Avec une rouerie patiente, il ourdit la trame d'une intrigue préparée de longue main, tout en sauvant les apparences par l'habileté de ses émissaires, de ses complices, dignes instruments de son ambition. La jalousie des Valenciens et la faiblesse des Aragonais s'associèrent pour introduire la dynastie nouvelle de ces princes Castillans, moitié renards, moitié loups, dont Ferdi-

nand le Catholique, infiniment plus méprisable que Louis XI, qui fit du moins de grandes choses par des moyens infimes, est resté le type achevé.

Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que l'homme qui contribua le plus à changer la dynastie aragonaise des comtes de Barcelone fut saint Vincent Ferrier, le grand homme de Valence, apôtre renommé, prédicateur populaire, habile aux intrigues, diplomate adroit et matois, beaucoup plus qu'il ne sied à un saint, justifiant en un mot ce jugement d'un ancien, qu'une extrême facilité de parole va rarement avec une conscience inflexible. Ce n'est pas seulement parce qu'il appartenait à l'ordre rival de Saint-Dominique, que le docte franciscain Francesch Eximenis, le premier des polygraphes catalans, s'est moqué de ses parades et représentations théâtrales. La conduite de ce frère prêcheur, au Congrès de Caspe, ne fut pas moins louche que celle de Bertrand Duguesclin, dans cette entrevue, disons ce guet-apens du camp de Montiel qui amena aussi en Castille un changement de dynastie. Seulement le chef des bandes noires usa de violence, comme un homme de guerre, au lieu que le négociateur dominicain procéda par la ruse. Il a bien dit le grand poète lyrique grec, que

ni le lion rugissant ni le fauve renard ne sauraient changer leur nature.

C'est de cet événement mémorable que date la décadence, peut-être irrémédiable, de la nation catalane, bien que la Catalogne, plus heureuse que l'Aragon, dont les libertés publiques furent anéanties par Philippe II, le plus fanatique des despotes, ait conservé les siennes, ou à peu près, jusqu'à l'avènement des Bourbons de France, après la désastreuse guerre de succession. On sait que Philippe V, vainqueur du prétendant de la maison d'Autriche, traita la Catalogne en pays conquis, sans miséricorde. Ainsi s'aplanissait la barrière des Pyrénées, d'après un mot célèbre de Louis XIV, d'autant plus cruel que, sous Louis XIII, la Catalogne s'était donnée à la France plutôt que de subir l'inepte tyrannie des faibles monarques de Madrid.

C'est en considérant la série et les conséquences de ces graves faits historiques, qu'on s'étonne moins de la restauration des Jeux floraux, dont l'institution remonte au règne du roi Jean, frère de ce même Don Martin d'Aragon, qui, étant mort sans tester, livra son royaume, déjà fort troublé, aux intrigants coureurs d'aventures.

En faisant revivre la gaye science, d'après

l'institution toulousaine de la fabuleuse Clémence Isaure, les Catalanistes, promoteurs de la Renaissance littéraire, ont voulu remonter par la pensée jusqu'à l'époque où la Catalogne florissait indépendante sous la dynastie nationale des rois d'Aragon, comtes de Barcelone. A ce point de vue du retour aux vieilles et glorieuses traditions, la restauration d'une académie de mainteneurs et de maîtres en gay sçavoir, n'est pas aussi puérile qu'elle pourrait paraître à un observateur superficiel, oublieux ou ignorant des faits historiques.

Le sceau de cette association littéraire porte comme titre : CONSISTORI DELS JOCHS FLORALS DE BARCELONA. Cette légende circulaire encadre une harpe surmontée d'une guirlande de verdure et de fleurs, au-dessous de laquelle figure cette devise sobre et significative : PATRIA. FIDES. AMOR. La Patrie, c'est la Catalogne. La Foi, c'est la tradition glorieuse. L'Amour, c'est la fidélité aux souvenirs, et l'espérance. Car c'est de cela que vit l'amour qui ne se borne point à la galanterie.

Cette trilogie, bien qu'empreinte de tristesse, n'est pas faite pour décourager les patriotes qui ont confiance dans l'avenir. On pourrait dire, en renversant la pensée d'un grand poète, que de la source d'amer-

tume jaillit la consolation. Tous ces versificateurs et prosateurs catalans, dont le nombre est infini, n'ont peut-être pas l'espoir de vivre dans la postérité. Beaucoup ne doivent se croire immortels que leur vie durant. Mais ceux-là mêmes qui ne peuvent compter que sur une immortalité viagère se sentent revivre dans la patrie renaissante, que la plupart croyaient morte ou profondément endormie. De là le prestige et le succès du mot Renaissance, si diversement entendu au delà des frontières catalanes.

Ce n'est pas à proprement parler une restauration ; car le temps passé ne revient point, et l'on ne saurait recommencer l'histoire. Ce n'est pas davantage une révolution, le propre des révolutions étant de détruire sans édifier. Ce n'est pas non plus une réaction, ou une révolution à rebours. C'est plutôt un retour à la plénitude de la vie active, ou l'évolution normale qui recommence. Si la comparaison classique n'était pas usée, on pourrait rappeler le dormeur Epiménide, sortant de sa caverne après un demi-siècle de sommeil. La léthargie de la Catalogne a duré près de deux siècles, sans compter cet état de somnolence qui commence à la découverte de l'Amérique, vers la fin du XV^e siècle ; état qui s'aggrave durant le XVI^e, et qui n'est

interrompu que par les agitations du XVII^e^ siècle, et par la guerre de succession dans les premières années du XVIII^e^.

Depuis cette époque néfaste pour elle, la Catalogne semblait paralysée, sauf les convulsions provoquées successivement par l'invasion française, par les menées carlistes, sous le gouvernement constitutionnel de la veuve de Ferdinand VII, et par les velléités de révolte qui amenèrent le bombardement de Barcelone, sous la dictature d'un soldat de fortune. Cet événement déjà lointain n'était point de nature à rendre les Catalans dociles à ces procédés de persuasion qu'on appelle la dernière raison des rois. Quiconque a pu voir, comme nous, les dernières traces de la mitraille du fort de Monjuich, et la joie folle des Barcelonais à la nouvelle du renvoi de la reine Isabelle II, n'a pas manqué d'établir un lien entre la répression sanglante et la Révolution du mépris. C'est entre ces deux dates, le bombardement d'Espartero, et l'expulsion de 1868, que s'est produit ce mouvement d'évolution pacifique que les Catalans appellent la Renaissance *(Renaxensa, Renaxement).*

La capitale de la Catalogne donna le branle, et tous les centres, grands et petits, en furent secoués. Tous les clochers répon-

dirent au coup de tocsin de la cité des Comtes et des Conseillers. Le cri national du *Somaten,* parti de l'embouchure du Llobregat, traversa la plaine et alla réveiller jusqu'aux plus lointains échos de la montagne. Voilà ce qu'il faut rappeler à ceux qui ont la mémoire courte, et aux amis du concret, qui se croient très positifs, parce qu'il leur semble commode de substituer des personnes aux événements, et des noms propres aux causes les plus certaines. Le mouvement littéraire est au fond un mouvement politique et social.

La Catalogne déteste la Castille, qui le lui rend bien. Le Castillan se dit, se déclare Espagnol, parce que la Castille est devenue l'Espagne. Le Catalan n'est Espagnol qu'à son corps défendant. Pour lui la petite patrie passe avant la grande. Jamais vous n'entendrez le Catalan de race dire sentencieusement avec le calme superbe du Castillan : *No hay otra España.* Lui qui sait mieux que personne que la grandeur espagnole est passée, quoi que prétendent les Castillans, il plaisantera volontiers sur la décadence de la nation à laquelle il appartient, et fera, par exemple, ce jeu de mots que nous avons entendu cent fois aux îles Baléares : *Espanya está molt espanyada.*

Ce qui veut dire, « l'Espagne est bien malade, » littéralement, « détraquée comme une vieille serrure. » L'accouplement de deux mots qui n'ont de commun qu'une apparente ressemblance accuse l'intention méchante du calembour.

Ce n'est pas ici le lieu de recommencer le parallèle entre la Castille et la Catalogne. Les deux pays diffèrent encore moins que les deux races antagonistes, bien que, d'aspect et de culture, ils diffèrent profondément. Si l'antithèse n'était pas un peu forte, on pourrait dire que le Catalan saurait rendre le désert fertile, tandis que le Castillan transformerait en désert le terroir le plus productif. C'est que l'un aime le travail, qui est la source du bien-être, tandis que l'autre adore la paresse, qui l'a rendu fainéant et misérable, sans rien rabattre de ses prétentions. Le Catalan, âpre au gain, ne s'épargnera point à la besogne, pendant que l'autre, sans sou ni maille, se drapera fièrement dans son manteau troué.

Quelle sympathie pourrait-il exister entre deux types aussi divers?

Qui voudrait connaître l'antipathie qui divise les deux races, n'aurait qu'à lire le discours académique de Don Gaspar Nuñez de Arce, prononcé, il y a trois ans, à l'Athénée de Madrid, et la vigoureuse réplique

du publiciste catalan, D. Valenti Almirall, dont le savoir et la logique réduisent en poudre les arguments spécieux de l'Excellence castillane, plus habile à tourner des vers qu'à manier la plume du polémiste. Soit qu'il écrive en catalan ou en espagnol, et même en français, avec une supériorité moins évidente, le publiciste de Barcelone n'a rien de commun avec le bon Samaritain. Il met à nu les plaies récentes et les vieux ulcères de l'Espagne, et il n'abuse ni de l'huile ni du baume. C'est une autopsie sur le vivant, une dissection scrupuleuse, une vivisection impitoyable, sans chloroforme. Il est clair que, pensant ce qu'il écrit, cet anatomiste curieux ne peut faire grâce à l'Espagne, dont il a horreur et pitié, qu'à la condition de voir la Catalogne libre, indépendante, autonome, détachée de ce cadavre auquel elle est enchaînée, et qui rappelle l'affreux supplice de l'invention de Mézence. L'auteur de l'« Espagne telle qu'elle est » n'a point menti à son titre. Il a vu les choses comme elles sont, et les a rendues en photographe réaliste, et peut-être en observateur pessimiste.

Si l'incompatibilité d'humeurs est un motif suffisant de divorce, que sera-ce donc que l'antipathie poussée jusqu'à la haine? M. Almirall voudrait un divorce à l'amiable,

qui mettrait les deux ennemis d'accord, en les séparant. Il est grand partisan de ce qu'il appelle le « particularisme » et le « régionalisme », parce qu'il lui paraît possible que l'Espagne vive du régime qui a si bien réussi à la Suisse et à l'Amérique du Nord. Belle théorie. Mais que de difficultés dans la pratique! Les intérêts, comme toujours, sont en conflit avec les principes. Si la Catalogne ne tient pas beaucoup à l'Espagne, celle-ci tient beaucoup à la Catalogne, dont elle ne saurait se passer. Madrid, capitale de la nation, ne pouvait songer à ouvrir une Exposition universelle. Ce que Madrid ne pouvait faire, Barcelone l'a fait, et l'a fait comme une grande capitale. Rien ne manquait à la fête. Les autorités du centre administratif, après avoir inauguré l'Exposition, ont assisté à la séance annuelle des Jeux Floraux, où tout le monde a parlé catalan.

Ayant fait acte de vitalité, de virilité, aux yeux de toute l'Europe, les Catalans sont plus que jamais confiants en leur bonne étoile. La fête littéraire à laquelle ils avaient convié tant de gens de lettres de tous les pays, était le complément obligé de la fête industrielle, à laquelle ils avaient convié l'Univers, soit dit sans jeu de mots; car l'Exposition ne signifiait rien pour les Ca-

talans, si elle n'était universelle. Ils diraient volontiers, comme le pape donnant sa bénédiction, *Urbi et Orbi*. Parce qu'ils ont une terre naturellement belle et merveilleusement cultivée, et une capitale admirable, qui est toujours une des reines de la Méditerranée, ils se croient sous l'œil de l'Univers. Et puisque l'Univers les contemple, ils aspirent à se distinguer, en faisant de grandes choses. En dépit du proverbe, « Qui trop embrasse, mal étreint, » ils y réussissent quelquefois, et ne craignent point le ridicule. Au fond, ils ont tous dans le cœur, sinon sur les lèvres, la formule que voici : « La Catalogne aux Catalans ; » formule de tout point conforme à l'axiome du droit romain, *Suum cuique*. N'est-ce pas le droit des mouches à miel de défendre leur ruche contre les frelons? Il n'y a que les frelons qui puissent trouver exorbitant ce droit de conservation et de défense. Telle est la situation.

Voulant être maîtres chez eux, les Catalans ont repris l'idiome maternel, non plus pour s'en servir entre eux, en famille ; mais pour le cultiver littérairement, pour l'épurer, le rectifier et le polir, en un mot, pour en faire un instrument docile et précis au service de la pensée, de l'imagination et du

sentiment. Puisque la race revit, il faut que la langue revive. Puisque la Catalogne renaît, il faut que la langue renaisse avec elle. Tout cela est raisonnable, logique, conséquent, digne en somme du solide bon sens héréditaire. La bonne foi avec laquelle ils ont tenté l'entreprise garantit leur sincérité et leur confiance. Ce peuple sérieux n'encourage pas les charlatans.

Comment se fait-il que le succès n'ait pas répondu à de si nobles efforts?

Il faut avoir le courage de dire la vérité, toute la vérité à ses amis; d'autant plus que, si les efforts ont été mal dirigés, ils n'ont pas été entièrement perdus. Il est peut-être encore temps de réparer les fautes commises, soit par présomption, soit par ignorance, à moins que ce ne soit par imprévoyance, disons par inexpérience, de peur de forcer la note, ces réflexions n'étant faites qu'à bonne intention.

Les Catalans sont braves. Qui pourrait en douter? Ils aiment les aventures héroïques. Leur histoire se compose d'une suite de merveilleux épisodes, avec lesquels on composerait aisément un long poème épique ou un grand roman de chevalerie. De là sans doute la supériorité de leurs chroniqueurs, dont les récits simples et vrais empruntent

tout leur intérêt de la réalité des choses. S'ils n'ont point l'imagination tournée vers l'idéal, ils savent en revanche rendre la réalité poétique et romanesque. Mais ces hommes d'action et d'initiative sont naturellement indisciplinés, ennemis de la règle et de l'ordre, indépendants jusqu'à méconnaître la vérité de l'adage : « L'union fait la force. » Comme les héros des temps barbares, ils préfèrent les escarmouches, les expéditions improvisées, les combats singuliers, la guerre de partisans, la petite guerre, comme on dit en Espagne, aux grandes batailles rangées, aux engagements des gros bataillons. En dépit des siècles, ils restent fidèles à la tradition nationale des Miquelets et des Almogavares, bandes fameuses, troupes irrégulières et hardies qui permirent aux rois d'Aragon de tenir tête aux armées disciplinées des plus grandes puissances, et de courir, hors de leur étroit domaine, les plus incroyables aventures. Ces terribles volontaires, véritables soldats de fortune, ne connaissaient point la peur, ne reculaient devant aucune entreprise; mais ils n'étaient point sans reproche.

Ce n'est pas que les voltigeurs littéraires qui rappellent leurs allures n'aient ni foi ni loi. La comparaison serait outrée. Mais on dirait que l'indiscipline est le mot d'ordre

qu'ils affectionnent, par amour excessif de l'indépendance. La légende grecque raconte que, dans la seconde guerre de Messénie, lorsque le poète Tyrtée vint à Sparte, il trouva les citoyens si divisés, qu'il débuta par un poème intitulé Eunomie, leur recommandant par dessus tout l'union et la concorde. Et quand il les eut mis d'accord, il composa les chants héroïques qui les conduisirent à la victoire. Si les Catalans, qui sont d'humeur batailleuse, voulaient profiter de la leçon, ils feraient trembler l'ennemi, au lieu de lui prêter à rire, moins encore par leur présomption, que par le peu d'accord qui est entre eux. Malheureusement, la Renaissace catalane, qui a commencé modestement, timidement, par une oligarchie d'élite, tend à finir dans l'anarchie, par l'invasion de la cohue :

*Desinit in piscem mulier formosa superne.*

Présentement, la démocratie littéraire ne tient plus que par un fil à l'aristocratie, qui ayant d'abord pris la croix, semblait devoir mener la croisade au triomphe.

Les initiateurs du mouvement ne manquaient point de capacité; mais peut-être ont-ils manqué de résolution et de courage.

Apparemment qu'ils ne prévoyaient pas qu'en se propageant de proche en proche, ce mouvement entraînerait les esprits et les cœurs bien au delà des barrières académiques. Quoique patriotes éclairés, ils avaient compté sans la politique, qui envahit tout, et sans les partis, qui l'alimentent. Aujourd'hui, la Renaissance catalane est aux mains des partis politiques et religieux. Chacun veut s'en faire un drapeau, au nom de la patrie, tandis que l'ennemi commun se réjouit de ces dissensions intestines, et de l'ascendant de la démagogie.

En Catalogne, comme partout, le peuple est ignorant, mais en majorité, et s'il n'est pas le maître, il le veut être. Or, les troubadours et les écrivains académiques ont négligé la masse populaire, qu'on ne charme point par les accords de la harpe des bardes, et encore moins par la rhétorique des universités. Si la reine régente d'Espagne a pu se faire un moment illusion en assistant à la fête solennelle des Jeux Floraux, qui semblait être la fête de la fédération, elle a dû revenir promptement au sentiment du réel, et en constatant le schisme du Centre Catalan, société considérable, et en recevant cette adresse éloquente et lamentable, expression franche et nette des vœux et doléances de tous les mécontents de la

Catalogne, représentés par les notables de toutes les localités. Cette adresse, rédigée en catalan, restera comme une des pages les plus curieuses de l'histoire de ce mouvement de la Renaissance catalane, qui a commencé par une ode au pays catalan et un recueil de chants pacifiques, et qui pourrait bien finir par la guerre civile et une insurrection générale contre le gouvernement central de Madrid. Moins mémorables, à coup sûr, sont la plupart des œuvres littéraires dont cette renaissance a été l'occasion ou le prétexte. Le bibliographe qui en dressera le catalogue devra s'armer de patience, s'il veut être complet. En revanche, l'historien des lettres pourra être bref, en constatant cette fièvre de production, qui dure encore, bien que notablement ralentie. L'épidémie tend à passer à l'état endémique.

Qui pourrait compter les poètes, ou du moins les faiseurs de vers? Il semble que la versification offre moins de difficultés que l'art d'écrire en prose. En tout cas, les prosateurs catalans du temps présent, les bons, s'entend, sont prodigieusement rares, tandis que les rimeurs en tout genre ne se peuvent nombrer. « Le livre d'or de la moderne poésie catalane, » publié en 1878, compte à peine 300 pages, et renferme près de 70 noms. Bien que ces noms représentent

une élite, beaucoup de ceux qui les portent ont oublié le début solennel de l'art poétique de Boileau; et bien peu pourraient dire avec Juvénal, que l'indignation leur a tenu lieu de talent.

L'institution des Jeux Floraux n'a pas nui évidemment à cette foison poétique, qui rappelle beaucoup le regain des prairies artificielles. Ces poètes de rencontre font les vers avec la prestesse que met l'araignée à ourdir sa trame éphémère. Autant en emporte le vent. Dans ce recueil de choix ne figurent que des pièces lyriques et élégiaques, des contes en vers, des récits poétiques, des légendes rimées, des compositions de courte haleine. Il faudrait un recueil spécial pour les genres dramatiques, dont les produits se comptent par centaines, et pour les poèmes épiques, héroïques, religieux, dont les dimensions varient, tel tenant en un volume ordinaire, tel autre formant deux tomes in-4°. Un de ces rimeurs s'est donné le luxe de l'in-folio pour ses œuvres complètes, proportionnant le format à son ambition.

Si quelqu'un s'avisait de recommencer le voyage de Cervantes au moderne Parnasse catalan, la galère envoyée par Apollon et conduite par Mercure pour embarquer la

gent poétique devrait se transformer en navire transatlantique. Et combien de ces rimailleurs seraient changés en potirons! C'est la métamorphose que le dieu des vers infligea aux méchants poètes. La plupart des plus passables ne sont que des imitateurs très pâles ou des copistes serviles des Castillans, des Italiens et des Français. L'amour de la patrie, encore plus que l'amour de l'art, les a poussés à transporter en Catalogne ces plantes délicates qui ne fleurissent que sur le sol natal. On peut leur pardonner d'avoir voulu acclimater la muse étrangère, comme le firent autrefois Catulle et Horace, les plus grecs des poètes latins. Il est vrai que leurs pareils ne se trouvent point en Catalogne, où les connaisseurs des lettres anciennes sont rares. D'ailleurs, dans ce pays du positif et de l'utile, la poésie ne fut jamais qu'une plante exotique de serre chaude. Toute la poésie de cette race laborieuse et entreprenante est dans l'action, disons dans la prose. C'est par la prose qu'a commencé la littérature catalane; c'est à la prose qu'elle est redevable de ses œuvres les plus parfaites.

Ils sont nombreux les excellents prosateurs catalans des siècles passés. S'ils brillent rarement par l'atticisme, ils ont, en revanche, la simplicité, la clarté, la sobriété

des écrivains attiques, avec la familiarité et la bonhomie. Comme ils sont sans prétention, ils sont aussi sans fard. Le naturel, qui est inimitable, leur tient souvent lieu de grâce. Ce qui plaît chez eux, c'est qu'ils plaisent sans y penser, qu'ils intéressent naturellement, et qu'ils écrivent bien sans effort. Aussi leur solidité habituelle est pleine de charme. Ils sont graves sans pédanterie, simples sans vulgarité. Les plus savants ne sentent pas l'école. Souvent le ferme bon sens leur a tenu lieu d'esprit et de goût. Le *sermo pedestris* d'Horace est une formule qui convient parfaitement à leur manière.

Les fortes qualités de la race se reflètent dans cette prose alerte et gaie, où la raison commande à la phrase. Aussi rien n'est plus ridicule que le parler catalan, lorsqu'il vise au sublime. Cette langue familière et pratique ne peut, sans se dénaturer, prétendre à l'emphase du genre académique, ni à la pompe solennelle, ni à la parade. Une oraison funèbre de Bossuet, fidèlement traduite en catalan, ferait rire le mort sous son catafalque. Aussi sont-ils rares, rarissimes, les Catalans de race qui ont bien écrit en castillan, dans le goût suspect et la tradition détestable qui dominent encore en Espagne. Cet instrument, si souple pour les Andalous, se montre rebelle aux mains

des Catalans. Bien peu d'entre eux ont su l'assouplir, le maîtriser, s'en servir à leur honneur.

Capmany, le puriste, n'est qu'un pédant grammairien, dont la forme lourde et tourmentée se ressent de ses veilles laborieuses. Balmès excelle dans l'exposition, la discussion et la polémique; mais c'est de la force et de l'originalité de son esprit qu'il a tiré cette langue qui lui appartient en propre, parce qu'il a su la discipliner et la plier au joug d'une méthode inflexible. Quel dommage qu'il n'ait pas écrit en catalan!

Les Castillans de la vieille roche raillent volontiers les discours des orateurs, les livres des auteurs catalans qui emploient la langue officielle. Le fait est que les plus habiles attrapent difficilement e tour et l'allure de cet idiome étranger, en dépit du voisinage et de la nationalité commune. Comme les savants humanistes qui s'exercent à écrire dans les langues mortes, ils ont l'air de faire un thème. L'effort paraît moins dans les vers, la versification étant essentiellement artificielle et soumise à des règles qui se peuvent apprendre. Il en est de même pour le grec et le latin : les humanistes qui se livrent à cet exercice acquièrent une facilité mécanique. L'artifice et les réminiscences font le reste.

Le castillan ne doit rien au catalan. En revanche, le catalan des villes, surtout, doit au castillan d'avoir prodigieusement dégénéré, depuis l'avènement de la dynastie bourbonienne, dont la suite inévitable a été de transformer l'idiome de Castille en une sorte de dialecte du français. De sorte qu'en négligeant l'influence italienne, qu'il suffit de signaler en passant, la langue catalane pourrait prendre pour emblème l'image parlante par laquelle l''infortuné prince de Viana représentait la situation précaire de la Navarre : deux chiens rongeant un os par les deux bouts. De même la Catalogne a été rongée jusqu'à la moelle sur ses deux frontières. L'Espagne d'un côté, la France de l'autre, ont altéré, corrompu, dénaturé cette langue conquérante et dominante, qui s'étendait jadis, sur le continent, de Montpellier à l'extrémité du royaume de Murcie, qui s'était implantée aux Baléares, qui régnait en Corse, en Sardaigne, en Sicile, dans la Basse-Italie, et dont les accents retentirent jusque dans l'empire grec d'Orient. Ramon Muntaner, l'incomparable chroniqueur, énumère avec fierté les pays de langue catalane, et son patriotisme déborde.

En ces temps de prospérité et de gloire, le domaine du castillan était étroitement limité, au Nord, par les langues mixtes de

l'Aragon et de la Navarre, par les dialectes vivaces de la Galice et des Asturies, à l'Ouest par le portugais, au Midi par l'arabe, à l'Est par le catalan, qui régnait sur tous les pays riverains de la Méditerranée péninsulaire, de Perpignan à Carthagène. Il est vrai que la prise de Grenade, l'expulsion des Musulmans, la découverte du Nouveau-Monde et la conquête consécutive ouvrirent un champ sans bornes à l'expansion de la langue de Castille. Malgré l'épouvantable banqueroute de l'Espagne, elle demeure comme la vivante image de la grandeur passée, étant encore la plus répandue des langues novo-latines. Le catalan, au rebours, n'est plus parlé qu'en Catalogne et aux îles Baléares, où la tradition s'est maintenue, en dépit des variétés dialectales. Encore a-t-il subi de graves altérations, particulièrement dans les villes, pour des causes diverses, dont la principale et la plus efficace est l'envahissement de l'espagnol, langue officielle, par l'inoculation des écoles de tout ordre et l'infiltration administrative.

Comment résister à cette action dissolvante? Tout fait pressentir que la Catalogne et les Baléares, à moins qu'elles ne deviennent indépendantes et autonomes, subiront le sort du Roussillon, de la Cerdagne, de l'ancien royaume de Valence,

bref, des anciens pays de langue catalane, où le catalan a disparu, tend à disparaître ou à dégénérer en patois, dégradation pire que la mort.

Le patois, en effet, c'est la déchéance irrémédiable.

La perspective n'est pas gaie pour les Catalans catalanisants. Qui oserait rire des efforts qu'ils font pour résoudre au mieux de leurs intérêts cette question vitale? Langue, race, nationalité, sont trois termes connexes. Si les grammairiens pédants et les lexicographes vulgaires ne sont que des empiriques, les vrais catalanistes sont avant tout des patriotes. Et le gouvernement central, poursuivant la chimère de l'unité administrative, traite de rebelles, de révolutionnaires, de séparatistes, ces conservateurs convaincus, qui ont juré de tout faire par les moyens légaux et pacifiques, pour sauver la patrie, plus que menacée dans son existence.

Voilà, en somme, quelles sont les prétentions des Catalans qui ont foi en la Renaissance, et qui répètent la devise des Jeux Floraux, avec autant de sincérité que les républicains adhèrent à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, en répétant les trois mots sacrés qui en résument les principes.

Les Catalans veulent vivre de la vie nationale, en conservant la langue des ancêtres, qui est l'image vivante de la race. S'ils le veulent bien, — et ils savent vouloir, — rien ne sera plus facile, pourvu que l'expérience acquise leur profite. Ils sont dans leur droit, et n'ont point à craindre de sortir de la légalité. La question n'est pas de celles qui se traitent administrativement. La solution réclame toute l'énergie vitale de la race, des efforts constants bien dirigés vers le but qu'il s'agit d'atteindre, en envisageant l'avenir avec résolution, et en comprenant mieux le passé.

Certes, l'avenir est sombre, et tellement, que beaucoup restent inertes, faute d'espérance, se montrent indifférents, désertent le combat. Pourquoi cette inertie, cette indifférence, ce désolant scepticisme? Il faut vivre. Voilà le mot d'ordre, le mot de la situation. Vivre de regrets? Non, mais d'espérance, de foi, de confiance, en se pénétrant de cette vérité banale, que le passé ne recommence point. Les morts sont bien morts, et ils ne sauraient ressusciter que par miracle. Avec eux sont mortes leurs institutions, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois, moins durables que les dynasties. Il serait fou le Catalan qui songerait à la restauration des anciens rois

d'Aragon, comtes de Barcelone, qui voudrait revoir les aventures racontées par Muntaner et par son abréviateur Moncada.

Certes, Pierre II, Jacques I^er^ le Conquérant, Pierre III dit le Grand, Pierre IV le Cérémonieux, ne furent point des rois de paille. Mais il faut se contenter de lire leurs chroniques, où sont racontés simplement des faits mémorables, et feuilleter ces historiens, ennemis de la rhétorique, qui sont d'excellents écrivains, parce qu'ils narrent de bone foi, en une langue correcte, pure, facile et nette, assez riche pour tout dire sans imitation, ni emprunts, ni réminiscences. Tous ces auteurs catalans, depuis le XIII^e siècle jusqu'au XVI^e, ont la force, la santé, l'abondance, la clarté, la précision, tous les attributs de la prose solide et durable. Ils renferment tout le trésor de la langue. Les deux grands polygraphes, Ramon Lull et Francesch Eximenis, fourniraient à eux seuls la matière d'un dictionnaire autrement complet et utile que celui du bon Pierre Labernia, que l'on va gâter encore dans une troisième édition, en le grossissant de quantité de mots douteux et de formes suspectes, admis dans l'affreux patois de Barcelone. Le dictionnaire tant décrié des trois collaborateurs, Estève, Belvitges et Jugla (1803-1805), le

premier en date, avait du moins le mérite d'enregistrer les termes archaïques et les proverbes. Il suffisait de suivre la voie ouverte par ces trois docteurs, pour arriver à compiler un bon dictionnaire historique. Mais il aurait fallu lire les auteurs, en remontant des plus récents aux plus anciens, et ressusciter ainsi la vieille langue, d'après le système du phonographe enregistreur. Il fallait tout simplement rendre la parole aux morts, et les écouter, en prenant des notes.

Puisque le catalan, tel qu'il est actuellement parlé, tend à se rapprocher du volapük, ne serait-il pas temps de s'enquérir de l'état de cette langue, quand elle ne devait rien à personne, quand elle n'était pas encore envahie par cette peste qui suivit la première Renaissance, où le pédantisme scholastique s'insinua, se glissa, s'infiltra partout? Lire les vieux auteurs, pour apprendre d'eux le bon catalan, *lo pus bell catalanesch del mon,* pour désapprendre à leur école le jargon qui s'est formé depuis trois siècles; faire comme les Grecs modernes éclairés, qui, ne pouvant refondre complètement le romaïque, né de la servitude dans la barbarie, s'efforcent de remonter aux sources pures, en se familiarisant avec Xénophon

et Lysias; voilà qui eût mieux valu que cette rage de produire en improvisant des milliers de mauvais vers, et beaucoup, beaucoup trop de mauvaise prose. Il fallait remettre à la forge cet instrument usé, imparfait, insuffisant, et le retremper dans les eaux vives du parler national, en le débarrassant de la rouille séculaire et des moisissures parasites, des hispanismes, italianismes, gallicismes; lui rendre le tranchant et le poli, et retrouver ce beau catalan qui charmait et enchantait Ramon Muntaner, le maître des chroniqueurs.

Qu'elle eût été salutaire, l'exhumation de ces manuscrits poudreux, de ces éditions rarissimes, de ces témoins vivants du passé, à peu près morts pour la postérité, de ces écrivains de race dont les œuvres moisissent ou sont la proie des vers! L'incurie des Catalans à l'égard de leurs vieilles gloires littéraires a été extrême. Ces dévots, si jaloux de leur orthodoxie, n'ont pas eu le courage d'imprimer une des trois ou quatre Bibles catalanes enfouies dans les limbes des bibliothèques. Ces patriotes farouches compilent des histoires nationales, comparables par le nombre des volumes à celles de nos Bénédictins, et ils n'ont pas une édition passable de leurs incomparables chroniqueurs, des textes corrects, sûrs, pro-

prement imprimés; tandis qu'ils consacrent le plus grand luxe typographique à des œuvres frivoles et vaines. Ah! si le respect des morts illustres pouvait enseigner la modestie aux vivants! C'est alors que la vieille Catalogne serait glorifiée; et pour qu'elle le fût, il suffirait de la faire connaître, en montrant ses titres à la gloire.

Il y a une Académie des Belles-Lettres à Barcelone; elle cultive religieusement l'éloquence académique. On lui pardonnerait cette manie endémique en Espagne et ailleurs, si elle avait eu l'esprit de faire son devoir, en imitant les travaux collectifs de notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de l'Académie de l'Histoire de Madrid. La première continue l'œuvre bénédictine, l'Histoire littéraire de la France. L'autre, indépendamment de ses Mémoires, ne cesse d'exhumer des documents inédits. Or, voilà précisément ce qui fait totalement défaut en Catalogne, à savoir une bonne histoire littéraire, et un recueil toujours ouvert de pièces inédites. C'est quelque chose que ce qui a été extrait des Archives générales de la couronne d'Aragon, mais c'est peu en vérité, eu égard aux immenses richesses de cet inépuisable dépôt. Il faudrait se souvenir des publications savantes du laborieux Capmany et des « Comtes de Barcelone »

du premier des Bofarull. Il faudrait imiter le bon exemple de l'édition monumentale de la lourde compilation de Pujades. Il faudrait être animé du zèle patriotique du bon évêque Torres Amat et de son continuateur le chanoine Coromines, savants bibliographes, et rendre hommage à la mémoire de ces diligents et modestes travailleurs, qui, longtemps avant la Renaissance catalane, s'inspiraient, dans leurs laborieuses recherches, de l'amour de la patrie et de la vérité.

Avec cette renaissance qui a fait plus de bruit que de besogne, aurait dû s'ouvrir une ère nouvelle. Qu'est-ce qui a empêché l'œuvre possible de réparation et de régénération, et l'inscription d'une date mémorable dans les annales de la littérature catalane? Par quelle fatalité déplorable cette renaissance s'achemine-t-elle vers un avortement prévu? Qui doit assumer la responsabilité de cette croisade manquée? Comment se fait-il qu'en marchant à l'origine, les yeux fixés sur les sommets lumineux du mont Thabor, on gravisse péniblement la pente roide du Calvaire? Ce n'est pas d'un mot qu'il est possible de répondre à ces questions.

Écartons les personnalités, bien qu'il n'y ait rien de moins impersonnel que la responsabilité; et cherchons les causes de l'insuccès

dans le défaut d'union, dans la division des partis, dans l'étroitesse, l'entêtement, les préjugés et l'intolérance de l'esprit provincial, régional et local. Voilà la plaie vive, ou mieux l'ulcère rongeur. On n'arrive pas à faire l'union par l'anarchie, ni à l'activité par l'agitation.

Si la Catalogne littéraire avait eu la force d'action qui vient de l'unité, elle eût entraîné à sa suite toutes les populations de langue catalane, par une sorte de fédération nécessaire, indispensable, urgente. Tous les peuples qui parlent catalan, quels que soient leurs dissentiments, peuvent s'entendre sur ce terrain de conciliation que représente le passé de la langue et de la littérature nationales. L'histoire des lettres catalanes, si elle doit être écrite un jour, ne devra pas se borner à la Catalogne proprement dite, qui a pour limites les Pyrénées Orientales, la Méditerranée, l'Ebre et l'Aragon. L'histoire littéraire de la Catalogne, qui est encore à faire, mais dont les matériaux abondent, devra s'étendre à tous les pays de langue catalane, à toute la province catalane. Quiconque a écrit en catalan y trouvera sa place. Ce n'est qu'après cet inventaire biographique et bibliographique, que l'histoire de la littérature catalane sortira enfin de la période des essais.

Voilà donc deux œuvres connexes, qui ne sont possibles que par l'union et la bonne entente. Ce n'est pas la confusion qu'on demande, mais la fusion des éléments divers d'un même tout, éléments qu'il faudra distinguer, sans les confondre, dans l'œuvre non moins nécessaire et urgente du dictionnaire et de la grammaire historiques de la langue catalane, selon la formule : « La variété dans l'unité. »

Bien que ces idées de conciliation et d'édification n'aient pas cours parmi le vulgaire des catalanistes, il ne serait pas malaisé de les mettre en circulation, si un corps savant et autorisé, tel que l'Académie des Belles-Lettres de Barcelone, voulait les rendre fécondes en les appliquant; et, à son défaut, une de ces associations littéraires qui sont issues de ce mouvement qu'on appelle la Renaissance.

Ces idées ne sont ni étranges, ni paradoxales, ni même neuves, puisqu'elles peuvent s'autoriser de quelques tentatives qui ont été faites jusqu'ici par des Catalans éclairés, instruits, laborieux, familiers avec la vieille langue, tels que feu Manuel Milá y Fontanals, Antoni Bofarull, Marian Aguiló, Geroni Rosselló, Gaetá Vidal, Pelay Briz, Joseph Balari et quelques autres, éditeurs

d'anciens textes catalans, parmi lesquels il convient de ne pas oublier les amateurs de la littérature populaire, qui ont curieusement interrogé les populations des villes et des champs, les rustiques habitants de la montagne et de la plaine, puisant à même le dépôt des traditions, des légendes, des contes et des chants nationaux, avec un succès qui prouve que le vieil idiome, si profondément altéré dans les villes, se conserve encore à peu près intact et pur de tout alliage dans ces poésies naïves et ces récits légendaires, que se transmettent par la mémoire les générations robustes qui cultivent le sol de la patrie. Enfin, ces idées essentiellement patriotiques viennent de prendre corps dans un nouveau recueil périodique qui vient de paraître, avec ce titre significatif: « Revista Catalana » (Barcelone, janvier 1889), rédigé par des hommes graves et compétents, connus presque tous par des travaux sérieux, et associés par leur dévouement à la patrie catalane.

Cette Revue catalane, à laquelle il faut souhaiter longue vie, se recommande par une heureuse innovation. Elle promet de publier, sous le titre de Bibliothèque de la Revue catalane, des textes inédits. Les trois premières livraisons renferment deux documents précieux. Le premier est une

chronique du XV[e] siècle, malheureusement incomplète, où se trouvent de singuliers détails sur le traitement infligé au comte d'Urgell, par son rival heureux, Ferdinand d'Antéquéra, proclamé roi d'Aragon par le congrès de Caspe. Le second renferme les sentences morales de Jafuda, juif de Barcelone, auteur du XIII[e] siècle, qui résuma le plus essentiel de la sagesse orientale, sur l'ordre de Jacques I[er] le Conquérant. Le premier document est publié par le directeur de la Revue catalane, Jaume Collell, prêtre du diocèse de Vich, et premier lauréat du dernier concours des Jeux Floraux; le second, par le professeur de grec de l'université de Barcelone, Joseph Balari y Jovany, auteur de quelques bons travaux sur la grammaire et l'étymologie de la langue catalane. Oui, l'innovation est des plus heureuses, des plus opportunes.

Si les promoteurs de la Renaissance avaient débuté par l'exhumation des anciens textes inédits, on aurait aujourd'hui quarante ou cinquante volumes d'anciens documents qui faciliteraient singulièrement la tâche des futurs grammairiens et lexicographes. C'est par là qu'il fallait commencer; mais, enfin, mieux vaut tard que jamais, et c'est bien heureux qu'on se soit décidé à prendre le bon parti, après quarante ans de

réflexion. Une revue locale ou régionale n'a chance de vivre, et d'être lue à l'étranger, qu'en renonçant à l'esprit de clocher, en intéressant les curieux de tous les pays. Or, il ne manque point de romanistes en Europe; et comme ils ne peuvent manquer de s'intéresser à toutes les vieilleries inconnues, et partant neuves, qui touchent à leurs études favorites, ils rechercheront curieusement les documents publiés dans la Bibliothèque de la Revue Catalane, et liront ce recueil par la même occasion. Voilà donc une idée féconde et patriotique. Voilà qui s'appelle entrer pleinement dans l'esprit de la Renaissance.

Il était temps, grand temps que la Catalogne fît elle-même ses affaires littéraires et s'affranchît du tribut payé à l'étranger. Bien que la science ne reconnaisse point de frontières, il est dur pour des littérateurs tant soit peu fiers de leur nationalité, de recevoir des encouragements et des leçons des savants étrangers. C'est ce sentiment très légitime d'amour-propre national qui a produit en France la Société utile qui a pour objet la publication des anciens textes français, et que l'on peut proposer à l'imitation de la Catalogne.

Bien que le catalan soit infiniment moins connu à l'étranger que le castillan, il y a

des catalanistes très méritants en Allemagne, en Italie et en France. A vrai dire, les catalanistes français sont en petit nombre, et ils n'ont pas fait grand'chose, depuis l'infatigable et ardent Joseph Tastu, qui pouvait beaucoup faire, et qui a fait beaucoup moins qu'il n'avait promis; car c'était un homme à projets, dont le programme trop chargé ne pouvait être rempli que par une demi-douzaine de travailleurs animés de son zèle et doués de cet esprit de discernement qui manquait un peu à cet ami dévoué des lettres catalanes. Il avait le grand avantage de savoir le catalan sans l'avoir appris dans les livres, étant né dans la Catalogne française. Or, rien ne saurait remplacer cette connaissance acquise à la source et sans effort, dès l'enfance. Il y a là une sorte d'empirisme qui souvent vaut mieux que le savoir. Pourquoi le bon docteur Coray fut-il le patriarche des hellénistes, comme l'appelait P.-L. Courier, et le vrai promoteur de la Renaissance grecque? Parce qu'il était Grec de race. Ce fut son origine qui détermina sa vocation.

Les Catalanistes catalans ont cet avantage que nul cataloniste par droit de conquête ne leur contestera, à moins d'être possédé de ce pédantisme présomptueux qui n'est pas inconnu à certains romanistes

de profession, qui sont des maîtres d'école, et parfois des maîtres sots. Feu Alart, de regrettable mémoire, a servi la cause catalane par la publication de nombreux documents inédits extraits des riches archives de Perpignan. La tâche de ce savant modeste et laborieux a été reprise par M. Pierre Vidal, son continuateur. Ce dernier n'est pas le seul qui ait compris ce que peuvent faire dans ce département du romanisme les français d'origine catalane. Ils ont sans contredit plus de facilité pour interpréter les vieux textes que les romanistes venus de la Suisse ou de l'Alsace. Ce qu'ils savent par droit de naissance, sans compter l'instinct et le flair, ne se peut acquérir ni à l'Ecole nationale des Chartes, ni à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, où l'enseignement du catalan ne fructifiera qu'avec des Catalanistes catalanisants, suivant la méthode rationnelle et éprouvée de l'Ecole des langues orientales.

Ce choix de professeurs et de maîtres sachant le catalan dès l'enfance sera évidemment inutile en Catalogne, le jour où l'Université de Barcelone, qui compte parmi ses membres des catalanistes distingués, aura enfin une chaire de la langue et de la littérature nationales. Comment les patriotes catalans n'ont-ils pas songé à

combler cette lacune? Comment n'ont-ils pas compris que l'enseignement public de la langue et des lettres catalanes serait une arme légale et formidable aux mains des promoteurs et des partisans de la Renaissance catalane? Est-il donc si difficile de réparer cet oubli, on pourrait dire cette iniquité flagrante?

Parmi les savants autorisés pour un tel enseignement, il en est un qui aurait tous droits à cette chaire nouvelle, moins à cause de ses talents de poète et d'écrivain, que par ses connaissances de bibliographe et de paléographe, et par le goût des choses et des hommes des vieux temps, et surtout par la pratique des vieux livres et des vieux manuscrits. Cet homme compétent entre tous, qui serait incontestablement le premier des Catalanistes catalanisants, s'il consentait à se montrer moins avare de son savoir, plus communicatif et plus prodigue de ses ressources; cet homme singulier, qui a tant promis et si peu tenu; qui a commencé tant de publications qui restent inachevées; cet homme bizarre jusqu'à la manie, que quelqu'un a comparé au dragon de la fable, couché sur son trésor, et qui mérite le surnom d'Harpagon des lettres; cet homme rare par sa fureur d'accumuler, c'est le bibliothécaire en chef de l'Université de

Barcelone, Don Marian Aguiló y Fuster, que nous voudrions voir guéri d'un mal qui ressemble beaucoup à la ladrerie. Transporté dans une chaire d'histoire de la langue et de la littérature catalanes, il serait mis en demeure de vider ses cartons et de faire part au public des richesses dont il est dépositaire; car le savoir n'est qu'un dépôt, et non une propriété personnelle: il ne doit pas être comme un capital mort.

Les humanités ont la réputation de rendre les hommes polis, aimables, avenants, accueillants, serviables. Ces hommes-là ne manquent point en Catalogne, même dans les Universités, nous le savons par expérience; mais ce qui manque le plus dans les Collèges et Facultés d'Espagne, c'est la solidité des études classiques, sans lesquelles la littérature est boiteuse, et les littérateurs sont des invalides. La haute culture des peuples novo-latins, en particulier, n'est pas possible sans cet ingrédient de l'instruction classique. Un esprit inculte de ce côté reste inférieur, quelle que soit sa force. Le retour à l'indiscipline mentale et à la barbarie, qui est indéniable en Espagne, pour ne rien dire des peuples voisins, vient en grande partie de ce mépris, de cette ignorance de l'antiquité. Les poètes creux, les écrivains vides, les discoureurs à ou-

trance, qu'on appelle orateurs, seraient bien moins présomptueux et méprisables, s'ils avaient reçu les leçons des anciens. Ils auraient le respect de la tradition, — c'est ce qui manque le plus, — et ils comprendraient autrement les grands mots tant répétés, Evolution, Progrès, Civilisation, devenus des lieux communs de charlatan.

Voilà donc un article capital à inscrire au programme de la Renaissance catalane. Les vieux auteurs catalans n'étaient point illettrés; loin de là. Les plus considérables avaient reçu une haute culture. La plupart n'écrivaient point pour les ignorants, comme le supposent à tort nombre d'écrivailleurs qui tournent le dos à la tradition, se croyant populaires, parce qu'ils sont vulgaires et grossiers. Leurs œuvres les plus belles ne seraient point un vrai régal pour les plus délicats, sans la distinction et l'élégance. Presque tous écrivaient pour instruire, comme l'attestent les nombreux historiens et moralistes qui ont illustré les lettres catalanes; obéissant à la préoccupation de l'utile, en tant que l'utile est inséparable du vrai. C'est ainsi qu'ils ont conçu fortement et composé sans effort des œuvres bonnes et belles, tout en se tenant plus près du réel que de l'idéal, bien que

l'idéal n'ait pas été négligé par les mystiques, les romanciers et les poètes. Ramon Lull, Johanot Martorell, Auzias March et sa pléïade se sont grisés de la rosée céleste. L'esprit chevaleresque n'a point manqué à cette race aventureuse. La galanterie catalane est proverbiale, malgré la réputation que les Castillans ont faite à leurs incommodes voisins. Le réalisme, comme on dit aujourd'hui, de la vérité sans voiles ni fard, n'a pas manqué non plus aux auteurs d'une nation où l'usage a été en tous temps de voir les choses comme elles sont et de les désigner par les mots propres, sans détours ni périphrases, avec la sincérité et la franchise innées chez la race.

Pour la bien connaître, cette race, il ne suffit point de savoir ce qu'elle a fait. Son histoire est d'ailleurs assez connue. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est ce qu'elle a pensé et senti, par la tête et par le cœur de ses auteurs, poètes et écrivains. Les poètes catalans vraiment originaux sont en fort petit nombre, et les plus originaux sont très personnels. Le plus grand d'entre eux, Auzias March, révèle son âme ; mais il ne reflète pas la vie mentale et sentimentale de son temps. Ce n'est même qu'à force d'être personnel qu'il tranche sur les autres versificateurs, qui ne sont après tout, que

des hommes d'école, successeurs, imitateurs ou émules des troubadours. Ce n'est donc pas chez les poètes catalans que l'on retrouvera la société catalane d'autrefois. La poésie catalane, au point de vue de la littérature générale, n'a point de signification, parce qu'elle ne représente que la tradition d'une école qui n'avait point de racines dans le pays. Aussi est-elle bien inférieure à la prose, où revit la Catalogne avec le génie catalan.

Ramon Lull a été populaire, non par ses vers, bien qu'il ait beaucoup rimé, mais par ses écrits en prose qui lui ont valu une persécution posthume. C'est aussi par ses opuscules en prose que son contemporain Arnaud de Villeneuve, dont la nationalité catalane n'est plus contestée, se fit une réputation bien méritée d'hérétique. Les œuvres morales et sentencieuses des meilleurs auteurs catalans n'étaient pas écrites en latin. L'esprit démocratique du pays devançait la Renaissance dans l'emploi de la langue vulgaire. Les rois eux-mêmes donnèrent l'exemple. Les clercs, soit réguliers, soit séculiers, s'adressaient au peuple des petites gens, à la foule, suivant l'esprit de la prédication évangélique.

L'ouvrage le plus populaire de Francesch Eximenis se compose d'une série de confé-

rences, où le moine, interpellé par des hommes libres, leur expose la doctrine des mœurs et les devoirs du citoyen. Tel écrivain était aussi connu par ses opuscules de politique et de morale, que saint Vincent Ferrier par ses sermons en plein vent. Si frère Anselme Turmeda, de joyeuse mémoire, ne s'était adressé en langue vulgaire à la grande masse des lecteurs, son nom n'aurait pas eu la popularité qui en a fait une espèce de saint, malgré ses aventures légendaires avec frère Marginet et sœur Aliénor au pays des infidèles. Ce moine cynique, qui courut le monde dans la peau d'un renégat, finit par avoir une auréole plus brillante que celle des bienheureux que l'Eglise canonise. L'île de Majorque, si fière de Ramon Lull, ne l'est pas moins de ce nouveau Diogène, qui fut un précurseur de Rabelais.

Le plus illustre des polygraphes catalans, l'encyclopédiste Francesch Eximenis, a écrit en langue vulgaire nombre d'ouvrages considérables, dont un seul, « Le Chrétien », dépasse en savoir et en étendue les Miroirs fameux de Vincent de Beauvais. Ce docte personnage, qui remplit les plus hautes charges dans l'Etat et dans l'Eglise, écrivit très peu en latin; et le peu qu'il écrivit en latin fut traduit par lui en catalan.

Ce parti pris de négliger le latin pour la langue nationale prouve que la plupart des écrivains catalans de la seconde moitié du moyen âge, malgré leur grand savoir, se préoccupaient moins des clercs que du grand public. Ils avaient confiance en cet instrument de propagande, que les plus illustres des rois d'Aragon ne dédaignaient point de manier, comme le meilleur interprète de leur pensée. En admettant que ces princes n'aient pas écrit eux-mêmes les chroniques qui portent leur nom, on ne peut méconnaître dans ces récits une influence personnelle et directe. Ces chroniques remarquables ont été dictées ou écrites sous leurs yeux par des secrétaires-rédacteurs, bien dignes de tenir la plume, et choisis avec un rare discernement.

Ces monarques lettrés avaient à leur service des secrétaires-interprètes pour l'espagnol et pour l'arabe. Depuis Pierre IV surtout, justement surnommé le Cérémonieux, la haute domesticité de la Cour comptait beaucoup de serviteurs instruits, éclairés, studieux, indépendamment des prélats et des clercs des deux ordres. L'exemple de Jacques I^er^ le Conquérant prouve que, dès le commencement du XIII^e^ siècle, la Cour d'Aragon n'était en rien inférieure à la Cour de Castille, telle que l'avait composée cet

infortuné Alphonse X, surnommé le Savant. Pour le faste, l'élégance, la galanterie, comme pour le goût des arts et des lettres, la maison d'Aragon ne connaissait point de rivale. On y venait de très loin pour faire valoir ses talents de musicien, de poète et de lettré, ainsi que l'attestent les chroniqueurs. Les descriptions qu'ils font de ces fêtes royales que donnaient les Rois d'Aragon, conviendraient aux cérémonies les plus pompeuses des plus grandes maisons dynastiques.

Barcelone était alors une ville de haute culture, un centre incomparable d'attraction. Depuis la désastreuse bataille de Muret, où le roi d'Aragon succomba en défendant la civilisation romane contre les croisés du Nord, Barcelone tendait à devenir la capitale du Languedoc. Et, de fait, elle prit la place de Toulouse, capitale décapitée; ayant sur Toulouse l'avantage d'être une cité maritime, comparable aux plus renommées capitales de la Méditerranée, et d'une importance qui, avant la découverte de l'Amérique, égala certainement, et surpassa peut-être celle de Tarragone, sous la domination romaine. Ni Venise, ni Pise, ni Gênes, ni Marseille, dans toute leur gloire, n'éclipsèrent jamais la cité rivale des comtes de Barcelone devenus rois.

A mesure que la langue des vaincus du Midi dégénérait forcément dans le pays Limousin, en Aquitaine et en Provence, dans toute la région pyrénéenne et méditerranéenne, des Alpes à l'Océan, le catalan faisait des progrès merveilleux, et arrivait à la perfection avant l'italien.

On ne sait pas assez que les Catalans possédaient une langue en pleine maturité, en pleine floraison, lorsque l'Italie attendait encore le poète qui devait forger la sienne et montrer le chemin aux prosateurs.

Ce n'est pas sans raison que les Valenciens, jaloux des Catalans, affectaient d'appeler « limousine » la langue de ces derniers. Il est possible que la dénomination soit impropre, ainsi que le prétendent des romanistes vétilleux, purs éplucheurs de mots, qui n'ont pas vu qu'en la rejetant, ils s'obligeaient à faire du catalan autre chose qu'un simple dialecte de la langue d'oc, puisque toutes les variétés de la langue d'oc sont, depuis des siècles, à l'état de patois, tandis que le catalan, qui a sa vie propre, n'est pas un patois, et fait de son mieux pour échapper à cette sorte de dégénération. Pourquoi lui contester le titre légitime de langue, étant, comme il est de fait, depuis la fin du XII$^{e}$ siècle, l'unique variété de la langue

d'oc qui ait survécu et attesté sa vitalité par une riche littérature?

Il serait plus raisonnable de reconnaître que la langue catalane a ses dialectes ou variétés, qui sont le valencien et le baléare, pour ne rien dire des demi-patois des anciens comtés du Roussillon et de la Cerdagne. Pourquoi s'obstiner à mettre sous terre un idiome qui n'est pas mort, qui ne veut pas mourir, et dont la vitalité est indéniable?

Confondre le catalan avec le provençal, si l'on entend par là le langage de la Provence, ou avec la langue ondoyante et conventionnelle des anciens troubadours, c'est le propre d'une obstination maniaque. Comment le savant éditeur des œuvres catalanes de Ramon Lull, Don Geroni Rosselló, peut-il admettre que son auteur ait écrit une langue mixte, moitié provençale, moitié catalane? Il serait trop commode de marquer ainsi la transition de la première à la seconde par un exemple unique, en supposant que cette théorie fût vraie. La preuve que cette confusion n'est pas légitime, c'est que les romanistes qui veulent catalaniser sont tenus d'apprendre le catalan. Il y a beau temps que Joseph Tastu l'a démontré à Raynouard, ou plutôt contre ce docte romaniste, qui ne savait

pas le catalan. I ne faudrait pas être dupe de la promiscuité que s'efforcent d'établir les FÉLIBRES entre le catalan et les patois qu'ils prétendent réhabiliter.

Jusqu'au XVIe siècle, et au delà, le catalan reste pur de tout alliage. Il n'est nullement altéré, bien qu'ayant déjà subi l'influence de l'italien, ou plutôt, de la littérature italienne; influence si puissante, que Carideu (Cariteo) renonce au catalan pour l'italien, et devient un poète remarquable, en attendant que Johan Boscan Almogaver, en dépit de ce nom prédestiné, donne à l'Espagne le *Courtisan,* de Balthazar Castiglione, dont l'influence a été prodigieuse, et devienne le précepteur, on n'ose dire le maître, de Garcilaso de la Vega. Ah! quel service rendrait à l'histoire des lettres espagnoles et catalanes l'éditeur distingué de la traduction en vers catalans de la Divine Comédie par Andreu Febrer, s'il pouvait se résoudre à traiter la question! Ce serait là un bien utile complément d'une publication qui reste incomplète.

Dans ce travail, que nous recommandons amicalement à sa haute compétence, devrait figurer en bon rang l'auteur ingénieux que nous avons choisi de préférence à tout autre, pour donner au public curieux de ces choses rétrospectives une idée assez exacte

de la société et de la langue catalanes à la fin du XIVe siècle. Parmi les motifs qui nous l'ont fait préférer, il en est deux qui sont déterminants, à savoir la valeur de l'écrivain et la brièveté de son œuvre.

Peu de volumes aussi réduits renferment autant de substance. Il y a un peu de tout, dans ce « Songe » d'un observateur qui ne rêvait guère, si l'on juge de ses habitudes mentales par l'agréable scepticisme qui le distingue, et par un sentiment de la réalité très vif et intense, qui se traduit par des observations justes et fines, par des descriptions nettes et fermes, par des peintures où il y a plus de vérité que de délicatesse, mais d'un dessin sûr et d'une couleur qui n'a rien du fard.

Évidemment Bernat Metge était de la famille de ces philosophes mondains, qui châtient les mœurs en riant, et de ces écrivains qui savent mêler l'utile avec l'agréable. Sa morale est douce, sans être relâchée; et son humeur n'est jamais chagrine, lors même qu'il n'a pas à se louer de la Fortune, qui le traita durement, après l'avoir gâté. C'est en prison qu'il fit ce rêve qu'il a raconté avec une complaisance visible, en faisant çà et là des confidences qui font ressembler beaucoup ce récit fictif à une sorte de confession. La gravité du

sujet fait penser à Boèce, se consolant de sa captivité avec la philosophie; mais l'esprit satirique rappelle plutôt les deux songes de Lucien et sa forme mordante. En réalité, l'œuvre de Bernat Metge, en sa partie philosophique, remonte au fameux Songe de Scipion, conservé et commenté par Macrobe.

Le narrateur n'a pas une petite opinion de sa valeur personnelle, de son savoir, de ses talents. Malgré quelques velléités de modestie, il ne peut dissimuler un amour-propre prédominant. Ce courtisan habile n'était pas un hypocrite; il n'avait pas trop cultivé l'art de feindre et de paraître. En somme, il est sincère. S'il flatte les puissances, c'est moins par esprit d'adulation que par nécessité. Quand un homme est en prison, il n'a qu'une idée, c'est d'en sortir au plus vite, en se recommandant à ceux qui peuvent le libérer. Le sort du pauvre prisonnier était entre les mains du nouveau roi, Don Martin, surnommé l'Humain, et de sa femme, qui avait pris la couronne, en l'absence de son mari, après la mort soudaine du roi Jean, un halluciné, ou plutôt, un simple d'esprit.

Les rois d'Aragon, Jean et Martin, étaient frères. Ils moururent sans descendance mâle.

Avec eux s'éteignit la dynastie des comtes de Barcelone, que la tradition faisait descendre du légendaire Otger Cathalo, le premier conquérant de la Marche d'Espagne, avec ses neuf barons, auxquels remontait toute la noblesse catalane. Quoique cette vieille légende, renouvelée de celle de Charlemagne et des douze pairs, soit aussi fabuleuse que a sotte et graveleuse histoire de frère Jean Garin, l'ermite de Montserrat, les annalistes de Catalogne assurent gravement, que la dynastie des comtes de Barcelone, qui prit fin avec le roi d'Aragon Don Martin, mort le 31 mai de l'an 1410, au monastère de Valldonzella, avait duré près de six cents ans (586). L'abréviateur Pere Tomic, parlant du décès du fils unique de ce prince, qui mourut de la fièvre à Cagliari, en Sardaigne, le 25 juillet 1409 : « Ce jour-là, dit-il, finirent l'honneur et la prospérité de la nation catalane. » *Que en aquell jorn se perde la honor e prosperitat de la nacio Cathalane* (*Hist. e conq.,* cap. XLVI, p. 256 de la dernière édition de Barcelone, 1886).

Les rois Jean et Martin étaient fils de Pierre IV le Cérémonieux, surnommé aussi le Roi au petit poignard *(En Pere del punyalet),* pour avoir déchiré avec cette arme, dans un violent accès de rage, la constitution qu'il avait jurée au peuple catalan. Cet

homme extraordinaire régna plus d'un demi-siècle, de l'an 1335 à l'an 1387, où il mourut âgé de soixante-quinze ans. Il avait une âme forte dans un corps chétif, un tempérament de satyre et un cœur de tigre. Il eut quatre femmes. Il fit périr par le poison ou par le fer cinq membres de sa famille qui le gênaient, à savoir, quatre de ses frères et un neveu, sans parler de quelques autres meurtres, parmi lesquels il faut citer celui du preux baron Bernat Cabrera, l'homme de son royaume qui l'avait le mieux servi. L'honnête Tomic ne peut s'empêcher de le comparer à Néron, *Per ques pot dir ab veritat quel dit Rey fo lou segon Nero, en fer morir tantes persones e tan notables e acostadas al dit Rey, sens causa* (cap. XLIV, p. 218). Sans motif est charmant. Et la raison d'État?

C'était afin de régner sans inquiétude que ce prince politique fit le vide dans sa famille. En revanche, il établit le plus bel ordre dans sa maison, par ces minutieuses et curieuses Ordonnances qui forment un code complet de l'étiquette de cour. Dans un beau manuscrit du XVe siècle, qui renferme ces Ordonnances, il est représenté assis sur un trône gothique, drapé dans une robe à ramages, la tête droite, portant le bonnet rouge et la couronne royale, chaussé

de souliers noirs à la poulaine, les deux mains appuyées sur un immense glaive de justice. La figure est celle d'un enfant, illuminée de deux yeux d'aigle. Ce roitelet énergique était pénétré de sa majesté, et conscient de sa haute valeur. L'austère Mariana n'ose pas lui reprocher ses crimes, tant il admirait ses rares talents, si variés. Ce tyran aimait et cultivait les lettres. Il faisait des vers durant ses insomnies, et il trouvait le temps, au milieu de ses occupations multiples, d'écrire ou de dicter la chronique qui porte son nom, insérée dans celle de Pere Miquel Carbonell, dont un exemplaire précieux, soigneusement revu, corrigé et annoté de la main de Zurita, le grand annaliste de la couronne d'Aragon, conservé au fonds de réserve de la Bibliothèque nationale de Paris, attend un éditeur depuis trois siècles. (Voir un consciencieux article de M. Amédée Pagès, dans *Romania,* n° 10, avril 1889, tome XVIII, pp. 233-280 : *Recherches sur la chronique catalane* attribuée à Pierre IV d'Aragon.)

C'est à la cour de ce tyranneau bel-esprit que fut élevé Bernat Metge, ainsi qu'il l'atteste lui-même. Tout courtisan qu'il était, il n'a pas osé ouvrir le Paradis à son premier maître ; mais il n'a pas craint de le loger en

Purgatoire, avec son benêt de fils le roi Jean, pour avoir été l'un et l'autre fauteurs du grand schisme. Rien n'est plus curieux que le débat qui s'engage devant le Souverain Juge, entre le pauvre prince qui vient de mourir dans une chasse au loup, et le Diable, dont la prétention est de l'emporter en Enfer. Sans la sainte Vierge, qui implore en sa faveur la clémence divine, le pauvre prince serait damné sans rémission. Son avocat lui sait gré d'avoir cru, comme à un article de foi, à l'Immaculée Conception. Il n'y a que la foi qui sauve. Telle paraît du moins être la conclusion de ce sceptique, qui traite en riant, en raillant, avec la légèreté hardie d'un mécréant, les deux grosses questions de l'immortalité de l'âme et de la vie future. Si graves que soient ces matières, on peut lire sans bâiller les deux premiers dialogues, où l'on voit le roi Jean revenu expressément de l'autre monde pour consoler, convertir et admonester son ancien serviteur et bon ami, non sans succès, mais non sans peine.

L'excellent prince ayant argumenté doctement pour amener l'incrédule à résipiscence, il a droit au repos. Aussi n'assiste-t-il qu'en témoin muet à l'entretien beaucoup plus gai du prisonnier avec ses deux surveillants, Orphée, le poète, et Tirésias, le devin.

La matière des deux derniers dialogues est plus variée, et partant d'un intérêt plus soutenu. Il y est particulièrement question des femmes, sujet fécond et inépuisable. Orphée n'en dit pas de mal, en dépit des Bacchantes qui l'écharpèrent au temps jadis, tant il a d'amour pour cette Eurydice dont il n'est plus séparé dans les limbes.

Quant au devin aveugle, il nourrit un tel ressentiment contre le beau sexe, que ses déclamations passionnées atteignent au plus haut comique. Rien de plus divertissant, de plus réjouissant que les descriptions du gynécée et du boudoir. Ces grandes dames règnent et gouvernent dans leur intérieur, avec un despotisme qui pèse sur tout l'entourage, écuyers, serviteurs et servantes, sans en excepter le mari et ses parents les plus proches. Leur toilette est une grosse affaire. Les drogues qu'elles emploient à se faire belles, en dépit de la nature, sont encore moins nombreuses que les moyens ingénieux qui les transforment par d'heureuses métamorphoses. On les suit partout, hors de la maison, à table, dans leur chambre, et jusque dans leur lit, où l'infortuné mari reçoit une bordée de reproches et d'injures. La scène de nuit où l'épouse irritée délie sa langue et donne libre cours à sa méchante humeur, est digne d'Aristophane,

de Plaute, ou de Rabelais. Quelle fureur! quelle verve! quelles images! C'est un véritable orage de mars, avec grêle, éclairs et tonnerre. Le pauvre Bernard en est étourdi, atterré. Il ne sait plus comment s'y prendre pour opposer à ce virulent réquisitoire l'apologie des dames, dont il s'est déclaré galamment le champion.

Le galant chevalier perd beaucoup de son assurance, lorsque, poussé à bout par son aveuglement, Tirésias, à qui rien n'échappe, lui apprend brutalement, sans préliminaires, que la dame de ses pensées, l'idole de son cœur, n'est qu'une impudente hypocrite, une drôlesse sans vergogne, dont la perfidie est le moindre défaut. Tout est faux en elle, tout absolument, jusqu'à la beauté apparente, jusqu'aux séduisants appas qui trompent les regards. Artifice et mensonge, voilà les armes de la rusée coquette, qui se fait un jeu de berner ses adorateurs.

Malgré son abattement, le défenseur des femmes fait l'apologie qu'il avait promise. Sa défense est ingénieuse et habile, mais c'est particulièrement dans l'attaque qu'il se distingue. Tirésias n'a point épargné les femmes. Son adversaire malmène les hommes, les montrant tels qu'ils sont, remplis de défauts, enclins aux vices, sots, vaniteux, esclaves du préjugé et de la mode, trom-

pant le monde par de belles apparences, portés à la fainéantise et à la débauche, dignes en un mot du milieu vicié où ils se plaisent à vivre.

Ce n'est pas le monde enchanté que cette haute société de la cour et de la ville, esquissée à grands traits et d'une main sûre par ce peintre en belle humeur, passionné pour son art. Peut-être a-t-il obéi en commençant son œuvre essentiellement satirique à quelque ressentiment personnel, à un impérieux besoin de vengeance; car il n'épargne personne, et des vivants il ne loue que les puissants personnages qui l'ont protégé ou dont il désire la protection, notamment les princes et princesses de la dynastie régnante, sans bassesse ni plate adulation. Mais l'amour de l'art, autant dire de la vérité, l'a emporté, et l'a bien servi. Sans se permettre la moindre personnalité dans la satire, avec des allusions très discrètes, il a su fondre en un vivant tableau les types divers qu'il lui avait été donné d'observer et dont le souvenir inspirait sa verve.

Rien du peuple, ou presque rien. Ce sont les bourgeois et les nobles qui ont posé, sans le savoir, devant ce peintre de grotesques, devant ce photographe implacable,

qui ne retouche point ses épreuves, et se contente de faire ressemblant. Au fond, ce rieur est impitoyable. Il donne du relief à tout ce qui l'a frappé, et encore plus aux verrues qu'aux grains de beauté. On voit en le lisant qu'il a écrit selon ses goûts et ses aptitudes, avec satisfaction et complaisance, comme un auteur qui est maître de son sujet.

Il ne dissimule pas, çà et là, qu'il n'est pas mécontent de son œuvre. La forme du dialogue lui permet de recevoir, des personnages qu'il met en scène, les éloges dont il se juge digne. Le roi Jean l'engage à coucher par écrit tout ce qu'il lui a raconté de l'autre monde. Orphée le complimente sur son savoir. Tirésias l'écoute avec admiration, et se dit émerveillé de sa brillante apologie, tout en l'exhortant paternellement, avant de le quitter, à tourner le dos au passé, en vivant d'une vie nouvelle.

Il est piquant d'entendre cet illustre païen prêcher le repentir et la pénitence en vue du salut à ce courtisan disgracié, qui fut un disciple d'Epicure, avant de faire dans sa prison ce rêve étrange qui devait le ramener à la foi. Sa croyance ne devait pas être bien vive, s'il faut en juger par

ses doutes sur l'Enfer et le Purgatoire, et par sa théorie philosophique sur le Paradis. Écrire sur de pareilles matières, à la fin du XIVe siècle, sans le moindre grain de fanatisme, sans une pointe d'intolérance, sans une ombre de faiblesse, sans aucune trace de superstition, c'est véritablement un phénomène dans ce pays de Catalogne qui vit naître et fleurir l'implacable inquisiteur Nicolas Aymerich, en comparaison duquel le légendaire Torquemada ne fut qu'un agneau.

Les visions du Dante n'eurent point de prise sur cet esprit juste et ferme, qui subit évidemment l'influence des Italiens, mais en donnant la préférence à Pétrarque et à Boccace.

Il s'amusa même à mettre en catalan le joli conte de Grisélidis, du Décaméron, d'après l'imitation latine de Pétrarque, auteur dont la rhétorique et l'érudition le charmaient, comme il se plaît lui-même à le reconnaître, et qu'il citait volontiers à côté des anciens les plus illustres. Deux lettres curieuses accompagnent l'histoire de Grisélidis, mise en catalan par notre auteur, avec un succès qu'il constate lui-même dans le dernier dialogue du « Songe ». Elles sont adressées à une haute dame de la cour, Isabelle de Guimera.

La première, qui sert de préface, est conçue en ces termes :

A

TRÈS HAUTE ET HONORABLE DAME,

*Madame Isabelle de Guimera, Bernat Metge,*

Salut et humble respect.

« Comme je cherchais parmi les livres des philosophes et des poètes de quoi pouvoir agréer aux dames vertueuses, je découvris l'autre jour une histoire racontée par Pétrarque, poète lauréat, dont les écrits ont pour moi un singulier attrait. Or, cette histoire a pour fondement la patience, l'obéissance et l'amour conjugal, vertus dont je sais pertinemment que vous êtes douée, pour ne rien dire des autres. C'est aussi ce qui m'a décidé à traduire en langue vulgaire ladite histoire et à vous l'envoyer, afin que son contenu vous serve d'exemple, à vous et aux autres dames vertueuses. Non que je pense que vous ayez besoin d'un pareil enseignement, étant naturellement patientes et vertueuses ; mais afin que le récit de cette histoire vous rende plus ardentes à cultiver ces vertus. Que dit Ovide, le maître de l'amour, dont les œuvres étaient mon régal ordinaire, du temps que j'aimais ? Que quelques coups d'éperon ne font pas de mal à l'agile coursier lancé dans la carrière. Je vous prie donc de vouloir entendre avec bienveillance l'histoire qui suit. Comme l'adversité n'épargne personne, dans la vie présente, il sera bon de vous la rappeler, à l'occasion, de manière à pouvoir supporter plus facilement l'infortune. Puisse Dieu vous faire la grâce de vous l'épargner. Ainsi soit-il. »

Cette dédicace n'est pas datée, non plus

que l'épître finale qui suit la traduction du conte. La voici fidèlement traduite :

« Très gracieuse Dame,

» J'ai mis en langue vulgaire, pour le mieux, selon mon pouvoir et mes lumières, l'histoire ci-contre, c'est-à-dire, fort grossièrement, en comparaison de l'original latin de Pétrarque. Mais, supposant qu'elle serait de votre goût, je n'ai point hésité à mettre en évidence ma rudesse d'esprit et l'extrême hardiesse qui m'a poussé à parler après un poète aussi considérable, destiné à vivre à jamais dans le monde par sa réputation et par les livres remarquables qu'il a faits pour notre instruction. Je vous supplie, Madame, de prendre ladite histoire au pied de la lettre ; car tout se passa comme il y est dit, malgré les dires de quelques vilains incrédules, qui prétendent qu'il ne se peut qu'aucune femme au monde ait eu la patience et la fermeté que l'histoire attribue à Grisélidis. On pourrait leur répondre simplement qu'ils sont de cet avis, parce qu'ils regardent comme impossible pour les autres ce qui leur paraît difficile à eux-mêmes. Combien n'y a-t-il pas eu de femmes admirables par la patience, la fermeté et l'amour conjugal? Telle fut Porcia, fille de Caton, qui se tua en apprenant la mort de son mari Varron *(sic)*, et la reine Hypsicratée, qui voulut courir le monde pour partager l'exil de son mari Mithridate, ne voulant pas citer présentement d'autres exemples. Je vous supplie encore une fois, Madame, qu'il vous souvienne, dans vos dévotes oraisons, d'un malheureux persécuté contre toute justice par l'envie. Puisque notre Seigneur vous a prodigué ses dons, que vous faites valoir par la vertu, il me semble qu'il ne saurait vous refuser rien de ce que vous pourriez lui demander. »

Ces deux pièces se trouvent aux feuillets II et XV de la plaquette publiée par M. Mariano Aguiló y Fuster, en 1883, à Barcelone, sous ce titre : *Historia de Valter et de la pacient Griselda,* in-8°, XVI feuillets. L'éditeur, selon sa coutume, ne sort pas des généralités, de peur de révéler quelque fait important, quelque date précise. On pourrait lui appliquer cet aphorisme du juif Jafuda : « *Axi es lo saber que no profita, com tesaur qui nos despen.* » (Edit. de Josep Balari y Jovany, dans *Bibl. de la Rev. cat.,* p. 14, Barcelone, 1889).

On voudrait savoir à quelle époque furent écrites ces deux lettres. Ce qui est acquis, c'est que la publication du conte de Grisélidis précéda celle du « Songe », probablement de quelques années, puisque l'auteur du « Songe » assure que, grâce à sa traduction, ce conte était devenu populaire en Catalogne. Ce qui résulte clairement de la seconde lettre, où l'auteur parle en suppliant, c'est que, dès ce temps-là, il avait à se plaindre de l'envie. On y voit aussi qu'il n'était plus jeune, puisqu'il y parle, avec une pointe d'amertume, de l'âge où il aimait, et où l'aimable Ovide lui servait de maître. Il se connaissait en galanterie. C'est un sujet qu'il traite en expert. Peut-

être son expérience l'empêcha-t-elle d'être, en amour, de l'école de Pétrarque, dont les sonnets et les chansons forment comme un traité de métaphysique galante, qui sera dépassé par Auzias March, le grand métaphysicien de l'amour, malgré quelques velléités d'érotisme. Il est probable que l'auteur du « Songe » avait plus de goût pour l'Art d'aimer d'Ovide que pour le sentiment moitié religieux, moitié chevaleresque dont la conséquence devait être l'amour mystique, ou cette mysticité galante qui aboutit au quiétisme.

Quelle était la profession de ce galant écrivain? Il possédait trop de connaissances pour un simple courtisan. Sur son nom, quelques bibliographes en ont fait un médecin. C'est ainsi que Hernandez Morejon l'a compris dans son « Histoire bibliographique de la médecine espagnole » (tome I, p. 284), en donnant le titre du « Songe », d'après un manuscrit qui avait appartenu au savant archevêque de Tarragone, Antonio Agustin, et inscrit dans le catalogue de sa bibliothèque sous le n° 540: *Bn. Metge. Quatre llibres del somni que feu de la inmortalitat de la ánima á modo de diálogo entre ell y D. Juan, rey de Aragó.* C'était un in-quarto, en papier,

de l'année 1493. Ce titre diffère notablement de celui de la Bibliothèque nationale de Paris qui est aussi du XVe siècle, mais plus ancien. L'article de Morejon commence ainsi : *Bernardo, medico en el año de 1403*. Cette date est peut-être celle de la mort de l'auteur, dont l'ouvrage fut écrit peu de temps après la mort du roi Jean, vers l'année 1396. L'indication de Morejon, en la supposant exacte, ne donne qu'un mince filet de lumière. Mais il ne faut rien négliger de ce qui peut élucider l'obscur problème de l'identité de notre auteur.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, folio 2 recto, porte une note en italien, qui est une table des matières contenues dans le volume, commençant ainsi : *Vn tractato de Maestro Bernardo medico diuiso in quatro libri*. Vient ensuite le sommaire des quatre dialogues, avec renvois aux feuillets numérotés primitivement en chiffres romains. Cette note a été abrégée en français, au verso du premier feuillet, en ces termes : « Italien. Traictez de M. Bernard médecin, de l'immortalité de l'âme; de la mort subite du Roy Don Joan; des choses infernales. »

Quelle que soit la provenance de ces indications, qui remontent probablement, la première au XVIe siècle, et la seconde au XVIIe, elles ne sont pas à dédaigner.

L'auteur du premier acte de la tragi-comédie de Célestine, qui avait lu le « Songe », et qui s'en souvenait, fait parler ainsi Sempronio, valet de chambre de Calisto, donnant la réplique à son maître : *¿ Escocióte? Lee los historiales, estudia los filòsofos, mira los poetas; llenos estan los libros de sus viles y malos ejemplos, y de las caidas que llevaron los que en algo, como tu, las reputaron. Oye á Salomon do dice, que las mujeres y el vino hacen à los hombres renegar. Conséjate con Séneca, y verás en que las tiene. Escucha al Aristòteles, mira á Bernardo. Gentiles, judios, cristianos y moros, todos en esta concordia estan.* (Édit. de Barcel., 1841, in-8°, p. 11.)

Ce passage prouve que l'autorité de Bernat Metge était égale à celle des plus grands maîtres qui ont écrit des femmes. Comme il n'est cité que par son prénom, on pourrait croire que Metge (médecin) n'était point son nom de famille et désignait sa profession. Dans ce cas, il faudrait écrire Bernat, Metge, avec une virgule, et dans le cas contraire, Bernat Metge, sans virgule. C'est cette orthographe qui doit prévaloir, malgré quelques apparences spécieuses.

Certains passages du « Songe » supposent des connaissances médicales, par exemple, le début et la fin, et les considérations sur

les causes permanentes des maladies, pour ne rien dire des théories humorales selon la doctrine galénique. On pourrait aussi invoquer le caractère de l'auteur, qui se montre partout sceptique, railleur, cynique, d'un dévergondage et d'une crudité qui rappellent Rabelais, médecin et prêtre. Or, de tous les observateurs de la nature humaine, les médecins sont le plus portés à voir la réalité sans voiles, et à la rendre telle qu'ils la voient, avec une franchise d'expression qui brave la pudeur.

Autre considération. Les médecins étaient fort considérés à la cour d'Aragon. Il y en avait deux : le premier, le physicien, comme on disait alors, était à la fois médecin et astrologue. Le second faisait la chirurgie. Leur profession libérale les rendait les égaux des seigneurs. Les gentilshommes de haut parage ne dérogeaient pas en s'alliant au médecin du roi. Sous le roi Jean, Berenguer de Cruilles choisit pour femme à son fils la fille du physicien de la cour, Mossen Ramon Carol (Tomic, p. 230). Ce fait prouve d'ailleurs que ce n'est point comme médecin que Bernat Metge servit ce prince débonnaire.

Si peu que l'on sache de notre auteur, quelques indices permettent d'établir son

identité, en attendant que des documents plus nombreux puissent fournir matière à une biographie complète. Ces indices précieux, nous les devons à deux littérateurs catalans qui portent dignement des noms connus et respectés de tous, MM. A. Bofarull Sans et Antoni Rubiô y Lluch. Sollicités par notre fidèle ami, M. Gaeta Vidal de Valenciano, professeur et écrivain remarquable, le premier a fouillé dans les papiers et parchemins des Archives de la Couronne d'Aragon, ce berceau de la gloire de sa famille, et en a tiré trois pièces utiles. Le second, qui est passionné pour l'histoire des lettres catalanes, a interrogé ses livres et ses souvenirs, et nous a transmis une note substantielle. Qu'ils reçoivent l'un et l'autre l'hommage de notre gratitude. Grâce à leur complaisance, on saura de notre auteur quelque chose de plus que ce qu'en a dit Milá y Fontanals dans deux notices très maigres et peu précises.

Des trois pièces fournies par les Archives de la couronne d'Aragon, il résulte que Bernat Metge était notaire, c'est-à-dire légiste, et qu'il fut nommé greffier du tribunal d'appel du Duché de Girone par le prince titulaire de ce duché, l'Infant Don Johan, héritier présomptif du roi d'Aragon, Pierre IV le Cérémonieux, le 13 du mois

de février de l'année 1384, par un décret signé à Almunia.

Le second document, daté de Valence, le 4 décembre 1392, nous apprend que Bernat Metge était alors secrétaire des commandements de Madame Yolande, femme du roi d'Aragon Jean Ier. Par cet acte, la Reine accorde à son secrétaire une charge lucrative dans l'administration financière d'une contribution autorisée par le Pape.

Enfin, dans la troisième pièce, datée de Tortose, le 24 juillet 1393, la Reine délègue son secrétaire Bernat Metge à la gestion de ses affaires, avec le titre de procureur. Ces trois documents sont extraits des registres no 1696, folio 121 vo; no 2061, folio 64 vo; no 2043, folio 68 vo.

Voilà donc qui est acquis. Cet auteur qu'on avait pris pour un médecin, à cause de son nom de famille, était homme de loi, et non homme de l'art. Ses charges et ses fonctions comme serviteur du duc de Girone, puis de la reine d'Aragon, demandaient un légiste rompu aux affaires. Greffier, secrétaire, gérant, écrivain et poète, voilà en cinq mots la carrière de cet homme qui ne fut pas toujours heureux, quoique d'humeur facile et accommodante, philosophe dans la prospérité, croyant dans

l'infortune. En dépit de son nom, il n'appartient pas à l'histoire de la médecine. Il était fils d'Apollon, mais comme poète, car il faisait des vers qui ne valaient pas sa prose, s'il faut en juger par ceux qu'a fait connaître l'indiscrétion du diligent Milá y Fontanals dont la manie n'était point d'enterrer ses trouvailles. Son nom ira grossir la liste de ces notaires lettrés de Barcelone et de Valence qui surent mener de front la pratique des lois et la poésie, et dont on peut admirer les talents dans le fameux recueil poétique des chants d'amour, *Cançoner de obres enamorades,* monument de la poésie catalane, née des Jeux floraux.

C'est donc à la connaissance des affaires et à son goût pour les lettres que Bernat Metge fut redevable de sa fortune et de sa faveur à la cour. On a vu que la dynastie aragonaise favorisa toujours les lettrés, particulièrement depuis Pierre IV, dont les Ordonnances tendaient à faire de la maison du roi une sorte d'Académie de beaux esprits. Ses deux fils et successeurs s'appliquèrent à compléter et perfectionner ce code de l'étiquette de cour. Leurs efforts valurent au roi Jean le surnom d'ami de l'élégance, *Amador de gentilesa,* et au roi Martin le surnom d'Humain, qu'il faut entendre dans un sens analogue. Si médiocres

qu'ils fussent, la faveur qu'ils accordèrent au mérite leur vaudra aussi l'indulgence et la sympathie des esprits cultivés.

Martin fut un roi batailleur et brouillon, dont la vie se passa à courir les aventures. Il résidait rarement à la cour. Son aîné, au rebours, aimait la paix, les plaisirs et le luxe. Après la chasse, rien ne lui était plus cher que les jeux et les fêtes. Voici ce qu'en dit le judicieux Tomic :

« Il reçut le nom d'ami de l'élégance, et non sans raison; car, sa vie durant, il fut le plus élégant des rois chrétiens d'alors. Quand ce roi eut perdu sa première femme, qui était fille du comte d'Armagnac, étant encore prince, son père le maria en secondes noces à la fille du duc de Bar, petite-fille du roi de France, nommée Madame Yolande. Or, vous saurez que du vivant de cette reine, le Roi avait un état de maison tel que n'en eut jamais aucun roi parmi les chrétiens, pour tout ce qui est de l'élégance. En premier lieu, le Roi comptait dans son entourage un grand nombre de comtes, barons, nobles hommes, chevaliers et gentilshommes, qui formaient toujours une suite considérable. Le dit Roi avait encore un magnifique équipage de chasse et un beau service de venerie : nombre de faucons de toute espèce, pour toute sorte de gibier, nombre d'autours et d'éperviers pour chasser perdrix et cailles, nombre d'émouchets pour chasser l'alouette et s'ébaudir devant les dames. Il avait à sa cour des troupes de ménestrels (poètes et jongleurs) en tout genre, pour se donner le plaisir de la danse et du chant. Il montait fort

bien à cheval, et avait toute sorte d'animaux de selle. Il se plaisait fort aux joutes et à tous les exercices militaires de la chevalerie. Tel était son milieu habituel. La Reine, de son côté, avait un état de maison fort au-dessus de n'importe quelle reine chrétienne de son temps. Elle traînait à sa suite une foule de baronnes, de nobles dames, de femmes et filles de chevaliers et gentilshommes, en très grand nombre; car à sa maison appartenaient toutes les grandes dames du royaume, voire toutes les personnes nobles. Et elles étaient toutes pourvues, par les soins de la Reine, de toutes les parures qui convenaient à leur état et à leur rang. Aussi peut-on assurer vraiment que ce couple royal, tant qu'ils vécurent tous deux, eut une cour et un état de maison fort au-dessus de n'importe quels princes et princesses de leur temps. » (P. 223 et suiv.)

Le grave Mariana, si judicieux et si fin, a jugé le roi Jean I$^{er}$ d'Aragon en trois lignes : *fué principe benigno de su condicion y manso, sino le atizaban con algun desacato,* dit-il, à propos de son avènement au trône. Et après avoir raconté sa fin tragique, il ajoute simplement : *Principe à la verdad mas señalado en floxedad y ociosidad que en alguna otra virtud.* Heureusement que la reine était une femme de tête et d'une rare énergie, comme il parut en mainte circonstance critique. *La Reyna Doña Violante, como la que por el descuido de su marido ponia en todo la mano,* dit le même historien.

Ce couple si inégal s'accordait en un point, à savoir l'amour des lettres et des arts, qui trouvaient asile et protection à la somptueuse cour d'Aragon. Ce n'était point à titre d'amuseurs et de parasites que les savants et les lettrés recevaient accueil au palais. Les plus méritants remplissaient des fonctions distinguées, occupaient des places honorables. C'est le mérite personnel qui assignait les rangs dans cette hiérarchie byzantine. Bernat Descoll, auteur probable de la belle chronique de Pierre IV, était vice-trésorier et chancelier du roi. Le majordonne de la maison royale était Antoni de Vilaragut, traducteur estimé de Sénèque. Domingo Marió, poète dramatique, était vice-chancelier. Pere Dartès, bon écrivain, avait la charge de trésorier. Il y avait un astrologue en titre, nommé Cresques de Vidiers; et il ne fallait pas être sot pour tirer l'horoscope des souverains et des courtisans, ainsi qu'on le voit par le traité d'astrologie du médecin de Pierre IV, Barthomeu de Tresvents, dont le manuscrit admirablement conservé et orné de nombreuses et belles figures, est un des plus précieux du fonds espagnol de la Bibliothèque nationale (nº 411). Le confesseur de la reine était frère Antoni Canals, de l'ordre de Saint-Dominique, tra-

ducteur de Valère-Maxime, dont la même Bibliothèque possède un manuscrit superbe mais incomplet (Fonds espagnol, nº 10). C'était un écrivain facile et laborieux, dont la fécondité le cède à peine à celle du docte et sage Eximenis, polygraphe comparable à Ramon Lull, avec plus de maturité et une connaissance rare de l'antiquité sacrée et profane. Ce même Eximenis, émule et censeur de Vincent Ferrier, bien qu'absorbé par des négociations importantes et par des travaux encyclopédiques, se montrait parfois à la cour d'Aragon, où il apportait le prestige d'une autorité qu'il ne devait qu'à son mérite. C'était un homme pacifique et de bon conseil. C'est lui qui représentait les intérêts de l'infortuné comte d'Urgel dans cette compétition fameuse, qui se termina par cet inique compromis de Caspe, *una de las mas puras glorias españolas,* au jugement d'un critique peu difficile. (V. *Rev. de Esp.,* 30 décembre 1888, p. 546, à propos du discours de réception à l'Académie de l'Histoire de Antonio Sanchez Moguel.)

La simple énumération de ces noms bien connus prouve que notre auteur fréquentait bonne compagnie à la cour du roi Don Johan. Le maître queux du Palais (*Sobrecoch*), dont la fonction était intermédiaire

entre celles du majordome et du chef des cuisines, Nicolas Pachs, de Majorque, s'est fait connaître par un curieux recueil de sentences morales, empruntées à un grand nombre d'auteurs, dont la Bibliothèque nationale possède deux exemplaires manuscrits (Fonds espagnol, nos 54, 55). Les confidences de cet honnête compilateur ne sont pas la partie la moins curieuse d'une œuvre qu'il composa à la prière de ses enfants. Il avait dû à ses talents et à sa conduite d'être promu à une charge de judicature, *algutzir,* sorte de procureur du roi, ou *alcalde de corte* (comme on disait en Castille). Ce fait montre assez le caractère littéraire de cette cour où régnait l'élégance.

Cette période de l'histoire des lettres catalanes fut particulièrement riche en traductions. Les principaux auteurs de l'antiquité latine, et nombre d'auteurs du moyen âge, théologiens, hagiographes, philosophes, mystiques, médecins, chirurgiens, alchimistes, furent traduits en catalan. Beaucoup de ces traductions figurent au catalogue du fonds espagnol de la Bibliothèque nationale. Les plus remarquables sont, après les deux Bibles et les trois psautiers, la Légende Dorée, la vie de saint Honorat et le Bré-

viaire d'amour, dont les deux superbes exemplaires répondent à deux époques bien différentes de la langue. Ces nombreuses traductions attestent la vive curiosité et la rare activité d'esprit de cette élite de la société catalane, bien plus cultivée que le reste de l'Espagne, à cause sans doute des rapports plus fréquents avec les pays voisins, la France et l'Italie, et des expéditions et voyages répétés au Levant.

Bernat Metge sut bien tenir son rang dans cette société polie, éclairée, distinguée. Comme la plupart des écrivains catalans de son temps, il travailla à propager les lumières en usant de la langue maternelle, en contribuant beaucoup à l'enrichir et à la perfectionner. Aussi devint-il une autorité considérable. Voici l'hommage que lui rend Ferrand Valenti, de Majorque, en sa traduction catalane des Paradoxes de Cicéron. Après avoir cité d'autres auteurs qui ont préféré le catalan au latin : « Et pour en rappeler de plus modernes, dit-il, pense à ce qu'a fait Bernat Metge, grand courtisan et familier des rois, en cette grande vision du « Songe » qu'il a composée, et dont tu peux trouver une partie dans la première des questions Tusculanes et l'autre partie dans ce qu'a écrit et raconté Boc-

cace. » *He perque veges los propinques ha nostra edat, pense lo que ha fet en Bernat Metge, gran cortesà he familiar real, en la gran visiò he Sompni per ell compost, part del qual veura pots en la primera questiò tusculana, he part per lo Bocacci recitat e narrat.* Cette citation a été fournie par M. Antoni Rubiò y Lluch, qui renvoie à un article du *Museo Balear,* année 1884, pp. 51-65.

Dans sa traduction de Grisélidis, ainsi que dans les deux lettres qui l'accompagnent, Bernat Metge se montre excellent écrivain. Mais c'est surtout dans le « Songe » qu'apparaît son rare talent de composition et d'exécution. Bien que l'ouvrage ne forme qu'un petit volume, il renferme sans confusion un nombre considérable de matières très diverses, habilement distribuées en ces quatre dialogues, dont les deux premiers sont si graves, et les deux autres si plaisants.

On pourrait objecter à l'auteur de cette ingénieuse fiction, que si court que soit son livre, il embrasse trop de choses pour un songe commencé après minuit, et terminé bien avant l'aube. A cette objection spécieuse l'auteur pourrait répondre que la notion du temps ne s'applique point

aux rêves. La chronologie ne signifie rien dans ces hallucinations du sommeil, où quelques minutes, voire quelques secondes, suffisent au développement des plus longs épisodes. Entre deux insomnies très rapprochées peuvent se produire des scènes fantasmagoriques d'une longue durée apparente, et se dérouler des tableaux à perte de vue. De ce côté donc la vraisemblance a été observée jusque dans la fiction, ainsi que dans le songe de Lucien intitulé « Le Coq », où, à la vérité, l'action est une et simple.

Ici la pièce est un drame en quatre actes, et à quatre personnages, avec des rôles bien définis. L'acteur principal est l'auteur lui-même, qui est toujours en scène, interrogeant ou répondant, tandis que les autres alternent dans leurs rôles; toujours présents, mais souvent muets. C'est ainsi que le bon roi Jean se charge de débattre la grave question de l'immortalité de l'âme et de la vie future, avec une autorité qu'il doit moins à sa dignité de prince et au savoir que lui prête libéralement son ancien serviteur, qu'à l'expérience acquise dans l'autre monde. En matière de foi, tous les arguments de l'école ne valent pas la déposition d'un pareil témoin, qui revient du Purgatoire à seule fin de convertir l'incrédule. Tout cela

est conforme à la tradition catholique et à cette sorte de révélation qui se fait par les âmes des trépassés. Platon a procédé d'une manière analogue dans la fiction de Her l'Arménien. Dante a visité lui-même les trois règnes du pays d'outre-tombe.

Le roi Jean a la foi du charbonnier. Il est orthodoxe, et de cette orthodoxie qui, grâce aux constants efforts des Franciscains, le plus populaire des ordres religieux, tendait à mettre la Vierge-mère sur le même rang que les trois personnes divines. Il avait favorisé le schisme, comme son père ; mais il croyait à l'Immaculée Conception, et cette croyance, qui n'était pas alors obligatoire, l'a sauvé des peines éternelles.

Le plaidoyer du Diable, en ce débat, est un pur chef-d'œuvre. Il avait raison, le Malin. Mais on lui ferma la bouche, et il fut renvoyé à son inextinguible fournaise, condamné sans frais. Ce que femme veut, Dieu le veut, et il se laisse tôt fléchir, le souverain juge. Le sceptique railleur devait rire dans sa barbe, en pensant à la justice humaine, qui a consacré tant d'iniquités avec l'autorité légale. Il est un peu sot, ce roi Jean, avec son arsenal d'arguments scholastiques et ses procédés d'argumentation, visiblement imités de Ramon Lull, en son livre du Gentil et des Trois

Sages, où le paganisme est confondu tour à tour par les sectateurs de Moïse, du Christ et de Mahomet, qui laissent au païen converti au monothéisme l'embarras plutôt que la liberté du choix entre les trois dogmes. Le bon monarque est entré parfaitement dans la peau d'un de ces théologiens à la douzaine, qui après avoir abusé du raisonnement jusqu'à compromettre la raison, répètent victorieusement la formule des géomètres : « ce qu'il fallait démontrer ».

Avec un tact très fin, les deux sages payens assistent à la controverse sans dire un mot. Ils restent bouche close, tant que le royal apôtre expose la doctrine, malgré l'autorité qu'ils ont reçue d'en haut. Une seule fois, et d'un signe seulement, Tirésias arrête au passage un propos indiscret du roi qui engageait l'avenir.

Orphée discourt agréablement. Sa rhétorique se ressent de sa profession. Le récit de sa descente aux Enfers, à la recherche d'Eurydice, rappelle sans trop d'inégalité Virgile et Ovide, dont les réminiscences heureuses ne sont pas moins visibles dans la description des sombres demeures. Ses narrations ne manquent ni de fraîcheur ni de grâce. Mais il a beau dire, l'auteur, tout admirateur qu'il est de l'éloquence et de

la poésie, croit encore moins ces vieilles sornettes d'une mythologie détrônée que les révélations orthodoxes sur le Ciel, le Purgatoire et les Limbes. Du reste, l'accommodant Orphée n'a point de fanatisme. Il lui suffit d'avoir retrouvé là-bas sa tendre moitié, avec l'assurance de ne plus la perdre. Sa philosophie est véritablement humaine et d'une extrême douceur. Il ne garde point rancune aux folles Bacchantes qui le mirent en pièces et qui livrèrent sa tête et son luth au courant de l'Hèbre.

Tout autre est l'humeur du vieux Tirésias, cet aveugle si clairvoyant, qui n'ignore rien du passé et de l'avenir. Le malheureux devin a fait l'expérience des deux sexes, et il ne peut oublier qu'il a été femme. Il ne s'en peut consoler; et le souvenir de sa métamorphose le remplit d'amertume. Jamais on n'avait tant médit des femmes, depuis le misogyne Euripide, ni avec cet entrain, ni avec cette verve d'enfer. Dans cette incomparable série d'invectives, il n'y a point de rhétorique, aucune déclamation. Tout jaillit de source, et le flot intarissable s'épand en mille ruisseaux, en mille filets, pour mieux dire, tant les phrases se pressent, variées, alertes et vives, agiles et rapides comme des flèches à la pointe acérée. Le beau sexe est criblé de ces fines aiguilles

qui pénètrent profondément. Quelle litanie d'épithètes acides! Quelle avalanche de propos durs et salés! Ce n'est plus ici le sceptique qui se plaît à rire et du sujet et de l'adversaire. C'est le cœur ulcéré qui parle, avec le fiel et le sarcasme du dépit. Cet Epicurien qui se divertit des choses les plus sérieuses, change tout à fait d'humeur au souvenir de la trahison. Car il a été dupe. La dame de ses pensées l'a berné indignement. Orphée lui-même, si clément et si débonnaire, confirme la dure révélation de Tirésias.

Le défenseur des femmes, le galant champion, reçoit le coup de massue en pleine nuque. On pourrait croire qu'il en est assommé. Point du tout. Il se relève par l'énergie de sa volonté. Il tiendra sa parole quand même. L'amour du vrai le réveille, lui rend ses esprits, le rend véritablement éloquent, presque pathétique. Son plaidoyer est d'une force et d'une abnégation admirables. Non content de célébrer la vertu féminine, en évoquant le souvenir des femmes vertueuses et illustres, il s'attaque aux hommes, en tant surtout qu'ils ressemblent aux femmes. Ses invectives plaisantes et pleines de verve, non moins que ses éloges délicats, forcent l'admiration de Tirésias, lequel est charmé, sans paraître convaincu,

et ne peut s'empêcher d'applaudir à ce tour de sophiste.

C'est dans cette partie finale que l'adroit courtisan enchâsse habilement le panégyrique des dernières reines et princesses de la maison d'Aragon. Après avoir acquitté, non sans noblesse, la dette de la gratitude, il réserve ses derniers compliments à la femme forte et résolue qui, en l'absence de son mari, frère du roi défunt et son successeur présumé, met la main sur la couronne, et se fait proclamer reine à Barcelone par un conseil d'hommes dévoués, tandis qu'elle retient sous bonne garde la veuve de son beau-frère, qui se déclare enceinte, et ne redevient libre qu'après avoir reconnu l'illusion de sa dernière espérance. Le courtisan en disgrâce avait tout à craindre ou à espérer de cette maîtresse femme, et il incline humblement son front devant la nouvelle étoile. Mais il n'oublie pas l'astre éclipsé.

Avec un tact très sûr où paraît le fin courtisan, ce n'est pas le feu roi qui fait les dernières recommandations; c'est Tirésias, qui, tout païen qu'il est, lui parle avec une sagesse qu'on pourrait admirer chez un directeur de conscience. L'ouvrage commence comme un drame, et se termine comme un sermon, gravement et avec une pointe de tristesse. La mélancolie douce

de la note finale convenait à la situation incertaine de l'auteur.

En résumé, dans la distribution des matières, dans le caractère soutenu des personnages, dans les proportions et les convenances, ainsi que dans la forme aisée et heureuse, l'écrivain a su montrer sans affectation l'art parfait d'un lettré qui entend à merveille la composition et le style. Quelques morceaux brillants et oratoires montrent son goût pour l'art de bien dire, qu'il signale en passant comme le principal attribut de l'homme distingué.

S'il est facile d'apprécier les mérites de l'écrivain, il l'est moins de caractériser la langue qu'il emploie, à cause de l'état du manuscrit, dont l'exécution matérielle, assez remarquable à première vue, est très défectueuse en ce qui concerne l'orthographe et la ponctuation. Celle-ci n'existe point à vrai dire, et ce défaut augmente les difficultés d'interprétation, particulièrement dans les passages où le dialogue étant très rapide, il peut y avoir confusion de personnes. Le contexte se suit sans aucun intervalle, et les lettres majuscules arbitrairement écrites ne sauraient tenir lieu de la ponctuation absente. De même pour les guillemets, du

reste assez rares, qui semblent moins être un signe raisonné qu'un ornement capricieux. Le scribe n'a pas toujours compris ce qu'il écrivait, soit sous la dictée, soit d'après un autre manuscrit. Beaucoup de mots sont transcrits d'une manière inintelligible, et la plupart de ceux qui sont soulignés de rouge le sont sans raison apparente. Quelques corrections, les unes marginales, les autres en surcharge, attestent le manque d'intelligence ou de conscience du copiste. Des transpositions maladroites révèlent sa légèreté ou son incurie. Sauf un feuillet et demi, tout est de la même main.

Loin d'être uniforme, l'orthographe est irrégulière, arbitraire. Ce n'est point la méthode qui la règle, mais le caprice et la fantaisie, à moins que ce ne soit le doute ou l'ignorance. Maintes fois l'écriture reproduit les sons et non les éléments distincts du discours, comme si elle parlait à l'oreille, et non aux yeux. C'est là une autre cause de confusion qui oblige le lecteur à faire un travail analytique, comme dans la lecture du sanscrit.

Les traits qui surmontent certaines lettres sont un autre sujet de confusion. Tantôt ils tiennent lieu de consonnes *(l, n)*, tantôt de voyelles *(e, a)*, tantôt de groupes *(ur, er,*

*ar);* tantôt ils déterminent la consonne et non la voyelle. De là des mots qu'on croirait de l'hébreu, sans les points diacritiques qui représentent les voyelles. La nasale labiale et la nasale dentale permutent souvent à la fin des mots, sans raison apparente.

Ni les singuliers ni les pluriels des noms féminins ne se terminent d'une manière invariable. C'est l'*e* qui tend le plus souvent à prendre la place de l'*a*, ce qui est l'usage en catalan lorsque la syllabe précédente a l'accent tonique; ce qui n'empêche pas que l'on trouve, par exemple, *dia* pour *die* qui est l'orthographe conforme à la dérivation. Il y a moins d'arbitraire au pluriel, où c'est l'*e* qui domine généralement, bien qu'on puisse citer nombre de formes féminines en *-as,* ce qui est contre la règle grammaticale et l'usage des meilleurs manuscrits.

Cette question, qui divise les catalanistes, ne peut être résolue que par la paléographie, base de la grammaire historique. Lorsque les Catalanistes de Catalogne auront acquis une plus grande pratique des vieux textes, ils renonceront à ces discussions oiseuses et à ces disputes ridicules qui passionnent également les partisans de l'*a* et ceux de l'*e*. Car il y a deux camps, deux partis irréconciliables: l'un tient pour

*-as,* l'autre pour *-es;* ils ne veulent point en démordre et invoquent également l'autorité des textes. Or, les textes imprimés varient, selon le temps et le lieu de l'impression; et les manuscrits de même, selon le dialecte du scribe, si le scribe est Catalan; à plus forte raison, s'il est Castillan, ou Italien, ou Valencien, ou Baléare, chacun tendant à écrire comme il prononce. Un habitant de Majorque dira *Mallorca, Palma, Manorca,* en ouvrant largement la bouche, à la manière des Béotiens; au lieu que l'habitant de Minorque prononcera plus discrètement, en assourdissant, et les dents serrées, *Mellorque, Palme*, *Menorque.* De même pour le mot *home,* que le Catalan prononcera avec l'*e* muet, à la française, ou avec l'*e* ouvert, malgré l'accent qui est sur l'*o;* tandis qu'aux îles Baléares, les uns diront *homo,* comme les Latins, et les autres *homu,* avec l'assourdissement de la finale. Or, l'orthographe primitive, conforme à la dérivation, était *homen,* comme le thème *homin-* du latin, sauf le changement de *i* en *e*. L'*o* tend à s'assourdir en *u* (ou), selon la tendance latine. Mais cette substitution est rare dans notre manuscrit.

Il est impossible que ces variétés dialectales ne se retrouvent dans les manuscrits. De là ces mille nuances de forme qui offrent

une ample moisson aux collecteurs de variantes. Bien fou serait l'éditeur d'un vieux texte qui voudrait discipliner cette anarchie et ramener toutes ces petites hérésies à l'unité orthodoxe, qui est un mythe. Il y faudrait un Syllabus ou une Encyclique, avec le dogme de l'infaillibilité. Les académies, qui ne sont que des conciles, n'ont pas ce pouvoir. L'uniformité de la langue catalane, rien que pour l'orthographe, est un problème aussi difficile à résoudre que celui de l'autonomie catalane dans l'unité espagnole.

Le *b* catalan a l'avantage de ne point se confondre avec le *v;* confusion si fréquente en castillan, que les Italiens ont dit de l'Espagne : *Felix natio, cui vivere est bibere,* bien des siècles avant l'invasion des alcools allemands.

Le *c* avec cédille (*ç*) est assez fréquent dans notre manuscrit. Ce signe alphabétique, qui marque la transition du *c* doux à l'*s* simple ou double, est très fréquent aussi dans les meilleurs des plus anciens manuscrits. Quelques Catalanistes contemporains tendent à le rétablir dans leurs écrits, avec raison, puisqu'il fait partie de l'alphabet catalan, outre qu'il est d'un usage plus commode que *ss*. Il y aurait beaucoup à

dire sur ce signe initial et final. L'emploi en est souvent arbitraire; mais il faut restaurer tout ce qui est national et a sa raison d'être. On sait qu'en espagnol il a tenu longtemps la place du *z* initial et médial.

Le *d* ne se trouve substitué au *t*, et particulièrement au *t* final, que dans quelques mots assez rares, imputables aux habitudes ou à la distraction du copiste. En cela le catalan diffère de l'espagnol, qui remplace le *t* final par le *d*, et du français, qui le supprime *(virtut-e-m, virtut, virtud, vertu)*. Le catalan est si rigoureux sur ce point, qu'il écrit *sed-ent, sedejant,* tandis qu'il orthographie *set*, à la latine *(siti-m),* comme il écrit *set (septem)*. L'adoucissement du *t* en *d* au milieu des mots est une orthographe peu régulière, due à l'influence castillane *(vertader* est devenu *verdader)*. Rien à dire de l'*f,* sinon qu'il est doublé comme initiale de quelques mots, encore assez rarement, et quelquefois comme finale. On trouve *philosof, philosoff* et *philosop*.

Le *g* n'usurpe point, comme en castillan, la place du *j*. C'est encore l'influence castillane qui a produit à la longue cette permutation. Le nom de notre auteur, qui signifie médecin, s'écrit toujours *Metge,* tandis que les modernes l'écrivent volontiers *Metje*. Il y aurait beaucoup à dire sur

le *g* final après l'*i* précédé ou non d'une voyelle *(vaig, veig),* ou remplaçant l'*x* (= *ch*) final. Mais il est des détails qui ne sont de mise que dans un cours de grammaire et de phonétique.

Comme en latin, la lettre *h* est un signe sans signification, autant dire inutile. Par un singulier abus, elle n'est pas où il la faudrait, par exemple aux diverses formes du verbe *haver* (avoir), tandis que d'autres mots en sont gratifiés, en dépit de l'étymologie, par exemple, la conjonction *e,* le plus souvent écrite *he,* comme la première personne du singulier de l'indicatif présent du verbe auxiliaire. Non moins abusif est l'emploi de ce signe entre deux voyelles, notamment dans les formes verbales.

L'*i* et le *j* permutent maintes fois, soit comme initiales, soit comme médiales; mais jamais comme finales, sauf dans les chiffres romains (vij, viij).

Point de *k*. On sait que les Latins avaient renoncé à ce signe, sauf pour certains mots et formules d'un caractère archaïque.

La liquide douce *l* n'est jamais doublée comme initiale, tandis qu'en espagnol *ll* est un signe de l'alphabet, au même titre que *ch*. Le catalan a subi, depuis, la contagion de l'exemple. Depuis quelque temps, l'usage s'est introduit de mettre un trait

entre deux *l* au milieu des mots, pour indiquer qu'il les faut prononcer séparément.

On a vu que *m* et *n* se confondaient parfois à la fin des mots. Le catalan n'a pas le *ñ* espagnol (=*gn*), mais il représente ce son par *n* suivi d'*y (any, Senyor)*.

Le *p* est barré en haut, ou surmonté d'un trait horizontal, comme équivalent de *pr*, et en bas, comme équivalent de *par, per*. Surmonté d'un fort accent aigu, il égale *pri*.

Le *q* est surmonté d'une espèce d'accent grave ou aigu, quand il signifie *qui*, et d'un trait horizontal, comme équivalent de *que*. Ajoutons que ces deux formes si différentes se substituent souvent l'une à l'autre. C'est peut-être de l'abus de *che* en italien, et de *que* en castillan, qu'est venu ce singulier usage, contraire à la syntaxe. Quoi qu'en dise Horace, il ne faudrait pas que l'usage bravât la raison, en autorisant des solécismes. Il appartient aux grammairiens de faire la police de la langue.

Rien à dire de l'*r* qui sonne exactement comme en castillan et en français, au commencement des mots, et au milieu, selon qu'il est simple ou double.

L'*s* abuse de sa forme serpentine pour s'insinuer au lieu et place du *c* devant l'*e* et l'*i*, et du *c* avec cédille. Cette orthographe vient le plus souvent de l'ignorance ou de

l'oubli de l'étymologie. Une bonne réforme de l'orthographe catalane devrait tenir compte de la dérivation latine, dont le castillan a fait bon marché. Le vieux catalan se souvient de son origine. C'est une langue d'oc et la seule de cette famille en Espagne. Notre auteur écrit toujours *hoc* (oui), comme en latin. On écrivait aussi *hoch*, comme *amich*, pour donner plus de force au *c* final.

Le *t* tient souvent lieu de *c* dans les mots dérivés du latin qui ont un *t* au thème. Nous l'avons conservé, au risque d'encourir la censure des paléographes, qui veulent que le *t* des vieux manuscrits soit un *c*, et par respect de ces vieux textes, et par respect de la tradition latine dans la prononciation du *t* devant l'*i*, comme dans les deux mots que nous venons d'écrire. Il y a là un point à élucider pour les éplucheurs de syllabes. Les mots *oracio, racional,* sont écrits dans les vieux textes : *oratio, rational.*

Le *ts* de la seconde personne du pluriel a fini par céder la place à l'*u* final *(amats, amau, sabets, sabeu, partits, partiu).* Ces deux formes alternent dans le manuscrit. Il est tel endroit où l'ancienne forme a été grattée, et remplacée par la plus récente, qui est infiniment plus douce (*car si fossets mort no forets aci,* corrigé en *fosseu, foreu,* f° IV verso).

Le *v* ne se trouve qu'en initiale. Partout ailleurs l'*u* tient sa place. Ce n'est que par exception que *u* figure comme initiale. Le *v* surmonté d'un gros accent équivaut à *vir (v̀tut)*. La lettre *x* sonne comme *ch*, et se trouve souvent comme finale précédée de *i*, ou au milieu du mot *puix, puixa*. Elle revient à chaque instant dans le parfait *dix* (il dit).

L'*y* a ceci de particulier, qu'il est souvent ponctué comme l'*i*, soit au milieu, soit à la fin des mots *(senẏ, pertanẏ, hoẏr, hoẏt)*.

Le *z* ne se trouve que dans la transcription des mots grecs *(Zeno)* et dans quelques mots où il est précédé de la dentale forte *t* *(algutzir, agonitzar)*.

En somme, ce manuscrit du « Songe » ne se peut comparer pour la régularité, l'uniformité et la correction, au texte de la traduction catalane de l'histoire de Grisélidis. L'éditeur déclare avoir eu sous es yeux deux manuscrits, sans les décrire ni dire comment il a procédé. C'est pousser un peu loin la discrétion.

Sans pousser jusqu'à la servilité la superstition des manuscrits, notre texte reproduit assez exactement l'original. C'est la reproduction du manuscrit de Paris, évidemment inférieur aux deux manuscrits de

Barcelone qui ont été collationnés après l'impression du texte. Point d'accents d'aucune sorte.

Le travail le plus pénible a été d'établir la ponctuation, après une étude approfondie du texte, et d'interpréter certains termes techniques de costume et de toilette, pour lesquels les dictionnaires spéciaux de Dozy-Engelmann et d'Eguilaz ont été plus utiles que les dictionnaires catalans, tous incomplets et médiocres. Quant aux locutions familières et proverbiales, il a fallu plus d'une fois recourir aux conjectures, et chercher des équivalents, en nous inspirant de l'esprit de l'auteur et de l'ensemble du contexte. Dans ce champ fertile en difficultés de tout genre, celui qui fait la moisson laisse toujours des épis dont les glaneurs feront au moins une gerbe.

La traduction, sans s'écarter de la lettre, de peur d'infidélité, interprète avant tout la pensée de l'auteur; mais elle ne reproduit pas toujours l'énergique concision de l'original, à cause du génie différent des deux langues, et de la distance des siècles. La traduction était imprimée lorsque nous avons reçu le premier volume du précieux ouvrage de M. J.-R. de Luanco, *La Alquimia en España* (Barcelone 1889), et les livraisons de la *Revista Catalana,* où un

autre de nos amis, M. J. Balari y Jovany, a publié une sorte de manuel de la civilité puérile et honnête, extrait du 3e livre de la grande Encyclopédie de Francesch Eximenis, qui a pour titre: *Le Chrétien*. Les deux publications sont très utiles pour l'intelligence de certains passages du « Songe ».

Souhaitons que le « Songe » de Bernat Metge devienne le livre de texte, comme on dit en Espagne, d'un cours sérieux de langue catalane. Il serait difficile d'en trouver un autre qui offrît plus d'intérêt avec autant de mérite littéraire. Puisse l'impression rendre ce livre classique.

J.-M.-G.

Paris, 24 mars 1889.

---

POST-SCRIPTUM. — Après de vaines tentatives faites par un ami dévoué auprès du bibliothécaire de l'Université de Barcelone, pour en obtenir quelques renseignements sur la personne de Bernat Metge et les manuscrits du « Songe », nous avons dû recourir à l'obligeance du savant et complaisant professeur de grec de l'Université barcelonnaise, M. Joseph Balari y Jovany. Ce docte ami a bien voulu se charger de collationner notre texte, qui est celui du

manuscrit de notre Bibliothèque nationale, avec le texte du manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Barcelone. Et non content de ce service, dont nous ne saurions trop le remercier, au nom des lettres catalanes, il a obtenu de M. Victorian Amer, poète et littérateur d'un rare mérite, la revision de notre texte, d'après un second manuscrit qui lui appartient. De cette confrontation patiente et exacte, il résulte que le moins bon des trois manuscrits est celui de Paris, et que le meilleur est celui de l'Université de Barcelone. Celui de M. Victorian Amer est au second rang; mais il offre des lacunes considérables, qui diminuent sa valeur. Reproduire toutes les variantes, il n'y fallait pas songer, l'orthographe des trois manuscrits différant notablement. Il nous a paru utile de n'en donner qu'un choix, qui a été rejeté à la fin du volume, après la description sommaire des trois manuscrits. Afin de faciliter la comparaison, ces variantes ont été disposées sur trois colonnes. Les futurs éditeurs du « Songe » de Bernat Metge nous sauront peut-être gré de leur avoir facilité les moyens de faire mieux que nous; ce qui ne sera pas très difficile.

J.-M. G.

Paris, 12 juin 1889.

P.-S. — Au moment même où les dernières épreuves de cette Introduction nous arrivent, nous recevons de Barcelone une forte brochure qui vaut un trésor : « El Renacimiento clásico en la Literatura Catalana, por D. Antonio Rubió y Lluch. Discurso leido en su solemne recepcion en la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona, el dia 17 de Junio de 1888, con la contestacion de D. Cayetano de Vidal y Valenciano. Barce ona, grand in-8°, 86 pages. » Ces deux discours sont d'une facture remarquable. Le nouvel académicien a fait preuve d'un savoir solide et d'un esprit critique peu commun. Ce jeune homme n'a qu'à suivre la voie que lui a ouverte son illustre père, M. Rubió y Ors, le promoteur de la Renaissance catalane, pour arriver « par droit de conquête et par droit de naissance », à se rendre maître d'un sujet qui lui appartient, savoir : l'histoire de la civilisation et des lettres catalanes.

J.-M. G.

Paris, 25 juin 1889.







Comença lo libre appellat

# SOMPNI DEN BERNAT METGE

## LO PRIMER TRACTAT

POCH *temps ha passat que estant en la preso, no per demerits que mos perseguidors e enueiosos sabessen contra mi, segons que despuys clarament a lur vergonya ses demostrat; mas per sola iniquitat quem hauien, o per ventura per algun*

---

Ici commence le livre intitulé

# SONGE DE BERNAT METGE

## PREMIER DIALOGUE

IL n'y a pas longtemps que, me trouvant en prison, sans que la haine de mes persécuteurs eût pu découvrir un seul grief contre moi, comme il a été par la suite clairement prouvé à leur confusion, mais par un effet de leur iniquité, à moins que ce ne fût par quelque secret

*secret juy de Deu; un diuendres, entorn mitge nit, studiant en la cambra hon yo hauia acostumat estar, la qual es testimoni de les mies cogitations, me vench fort gran desig de dormir, e leuantme en peus passegi vn poch per la dita cambra. Mas soptat de molta son, couench me gitar sobrel lit, e sobtosament, sens despullar, adormim, no pas en la forma acostumada, mas en aquella que malalts o fameiats solen dormir.*

*Estant axi, a mi aparech, a mon vijares, vn hom de mitge estatura, ab reuerent cara, vestit de vellut pellos carmesi, sembrat de corones dobles d aur, ab vn barret vermell en lo cap. E acompanyauen lo dos homens de gran estatura; | la hu dels quals era joue fort bell, e* 2

---

dessein de Dieu, un vendredi, environ minuit, comme je travaillais dans cette pièce qui me servait de chambre, et où je me livrais à mes pensées, il me prit une si grande envie de dormir, que je me levai et fis quelques tours dans ma geôle. Mais le sommeil l'emportant, je fus obligé de me jeter sur mon lit sans me déshabiller, et je m'endormis tout de suite, mais d'un sommeil semblable à celui des malades ou des gens qui ont faim.

C'est dans cet état qu'il me sembla voir apparaître un homme de moyenne taille, d'un aspect imposant, vêtu de velours cramoisi, parsemé de doubles couronnes d'or, la tête couverte d'un bonnet rouge. Il avait à sa suite deux hommes de haute taille : l'un était jeune et fort beau; il

*tenia vna rota entre les mans. L altre era molt vell, ab longa barba e sens hulls, lo qual tenia vn gran basto en la ma.*

*E entorn los dessus dits hauia molts falcons astors e cans de diuersa natura qui cridauen e vdulauen fort lentament.*

*E quant agui be remirat specialment lo dit hom de mitge estatura, a mi fo vijares que vaes lo rey en Johan, de gloriosa memoria, que poch temps hauia que era passat desta vida; al qual yo longament hauia seruit. E dubtant qui era, espahordim terriblament.*

*La donchs ell me dix :*

« *Lunya tota pahor de tu, car yo son aquell que pences.* »

---

tenait dans ses mains un rebec; l'autre, très vieux et aveugle, avait la barbe longue et tenait en main un grand bâton.

Autour de ces personnages, quantité de faucons de chasse et de chiens de toute espèce criaient et hurlaient longuement.

Après avoir contemplé ce spectacle, et plus particulièrement l'homme de moyenne taille, il me sembla voir devant moi le roi Jean, de glorieuse mémoire, mort tout récemment, et qui m'avait eu longtemps à son service. Dans l'inquiétude que ce fût lui, je fus terriblement troublé.

Alors il me dit:

« Chasse loin de toi toute crainte, car je suis bien celui que tu crois. »

*Quant yo l hoy parlar, coneguil tantost; puys tremolant digui:*

*« O Senyor, com sou vos aci? he no moris l altre dia?*

*— No mori, dix ell, mas lexi la carn a la sua mare, e reti l espirit a Deu quil me hauia donat.*

*— Com l esperit, digui yo, no puch creure quel esperit, si res es, puixa tenir altre cami sino aquell que la carn te.*

*— E donchs que entens, dix ell, que sia yo? No sabs que l altre dia passi de la vida corporal en que era?*

*— Hoyt ho he dir, respongui yo. Mas ara no | ho crech, car si fosseu mort, no foreu aci.* 3

---

Aussitôt que je l'entendis parler, je le reconnus, et très ému :

« Comment se fait-il, dis-je, que vous soyez ici ? N'êtes-vous pas mort l'autre jour?

— Je ne suis pas mort, répondit-il, mais j'ai abandonné la chair à sa mère, et j'ai rendu l'esprit à Dieu, de qui je le tenais.

— Comment, l'esprit? dis-je. Je ne puis croire que l'esprit, supposé qu'il soit, puisse suivre une autre voie que la chair.

— Eh bien! donc, que suis-je, dit-il, à ton gré? Ne sais-tu pas que l'autre jour je terminai ma vie corporelle?

— Oui, je l'ai su, dis-je; mais présentement je n'en crois rien. Car si vous étiez mort, vous ne seriez point ici. M'est avis que vous êtes

*Enten que sots viu; mas la gent, o per tal com ho volria, car tostemps se alegra de nouitats, he especialment de nouella senyoria, o per alguna barateria que vol fer, ha mes en fama que sots mort.*

*— La fama, dix ell, es vera, que yo he pagat lo deute a natura, e lo meu espirit es aquest que parla ab tu.*

*— Vos, Senyor, me porieu dir queus plaura. Mas, parlant ab vostra reuerencia, yo no creure que siau mort; car homens morts no parlen.*

*— Ver es, dix ell, quels morts no parlen; may l esperit no mor. E per conseguent no li es impossible parlar.*

---

vivant. Mais le monde, soit parce qu'il le voudrait ainsi, car il est toujours avide de nouveautés, et particulièrement heureux de changer de maître, soit parce qu'il machine quelque tour de sa façon, le monde a fait courir le bruit de votre mort.

— La renommée n'a pas menti, dit-il; j'ai payé ma dette à la nature, et c'est mon esprit qui converse avec toi.

— Vous pouvez, Seigneur, me dire ce qu'il vous plaira. Mais, parlant en toute révérence, je ne croirai pas que vous soyez mort, car les morts ne parlent point.

— Il est vrai, dit-il, que les morts ne parlent pas, mais l'esprit ne saurait mourir. Donc, il peut parler.

— *Nom par, digui yo, quel espirit sia res*
*apres la mort, car moltes vegades he vist morir*
*homens e bisties he ocells, e no veya que esperit*
*ne altra cosa los isques del cors, per la qual yo*
*pogues conexer que carn he esperit fossen dues*
*coses distinctes e separades. Mas tostemps he*
*cregut que ço que hom diu esperit ho anima no*
*fos als sino la sanch ho la calor natural que es*
*en lo cors, que per la discrepantia de les sues*
*quatre humors mor, axi com fa lo foch per lo*
*vent quel gita de son | loch, o quant es corrumput* 4
*lo subiech que es qui s apaga; e dequi auant*
*nol veu hom.*

— *Molt est enganat, dix ell; appar que no fasses differentia entre espirit e espirit.*

— Il ne me paraît pas, dis-je, que l'esprit soit rien après la mort. J'ai vu maintes fois mourir des hommes, des bêtes, des oiseaux, et je n'ai onques vu sortir de leur corps ni esprit ni rien d'autre qui pût m'apprendre que chair et esprit sont deux choses distinctes et indépendantes. En revanche, j'ai toujours cru que ce qu'on appelle «esprit» ou «âme», n'était au vrai que le sang ou la chaleur qui est naturellement dans le corps, lequel meurt par la divergence des quatre humeurs, tout ainsi que la flamme, déplacée par le vent, ou qui s'éteint par la corruption de la matière combustible. Une fois disparu, on ne le revoit plus.

— Quelle grosse erreur ! dit-il. Il est clair que tu ne distingues point entre esprit et esprit.

*— Non hi fas(ses) alguna, digui yo; totes les coses animades veig morir en vna manera.*

*— No es ver que en vna manera muyren, dix ell; car de tres maneras de esperits vidals ha creat nostre Senyor Deu. Vns que en la creatio del mon hague (r) en començament d ell, e no son cuberts de carn, e aquests son angels; altres qui han principi del Creador, e son cuberts de carn, mas no moren ab aquella, e aquests son homens; altres qui son cuberts de carn, e nexen e moren ab aquella, e aquests son animals bruts.*

» *L ome es estat creat en lo mig, per ço que fos pus baix dels angels e pus alt que les bistias, e*

— A quoi bon cette distinction? dis-je. Ne vois-je pas mourir de la même manière tout ce qui a vie?

— Il n'est pas exact, dit-il, qu'il n'y ait qu'une seule manière de mourir. Notre Seigneur Dieu, en effet, a créé trois sortes d'esprits de vie. Les uns qui lors de la création du monde prirent origine de lui, et qui ne sont pas enveloppés de chair : ce sont les anges. D'autres ont aussi reçu l'être du Créateur, qui sont revêtus de chair, mais qui ne meurent point avec elle : ce sont les hommes. D'autres sont recouverts de chair, avec laquelle ils naissent et meurent : ce sont les bêtes brutes.

» L'homme a été créé entre les deux extrêmes, de manière qu'il fût au-dessous des anges et

*que agues alguna cosa comuna ab lo subira he ab lo jusa, ço es saber inmortalitat ab angels, e mortalitat de la carn ab les bisties, tro que la resurectio reparas la inmortalitat.*

*— Jaus he dit, Senyor, que totes les coses | animades he vist morir en vna forma, e james non viu lo contrari; e per conseguent als non crech, majorment quant veig que Salamo, en lo libre appellat* Ecclesiastes, *fo de la opinio que yo son dient: Una es la mort dels homens e de les bisties, e egual es la conditio de cascu. Axi com moren los homens, moren aquelles; totes coses espiren, e l ome no ha res mes auant que la bistia.*

---

au-dessus des bêtes, et qu'il eût de commun avec les êtres supérieurs, les anges, l'immortalité, et avec les inférieurs, les bêtes, la mortalité de la chair jusqu'à la réparation de la partie périssable par la résurrection.

— Je vous ai déjà dit, Seigneur, que j'ai vu mourir tous les êtres vivants de la même manière, et comme je n'ai jamais vu autre chose, je ne puis croire autrement. Ce qui m'assure dans mon opinion, c'est que je la vois partagée par Salomon. Que dit-il dans le livre appelé *Ecclésiaste?* Une est la mort des hommes et des bêtes : égale est la condition des uns et des autres. Ainsi que les hommes, meurent les bêtes. Toutes choses finissent, et l'homme n'a absolument aucun avantage sur la bête.

*— No par, dix ell, que aies clara conexença de la intentio del saui que has allegat; car ell no dix aço en persona sua, mas dels impiadosos e infirmants. E axi ha plagut a sent Gregori, en lo* Dialogo, *e a sent Thomas,* Contra los gentils. *E appar be que axi sia, car en la fi del dit* Ecclesiastes, *quaix determenant hi aiusta : « Tro sia tornada la polç en la » sua terra don era, e l esperit retorn en aquell » quil ha donat. »*

*E apres vn poch dix : « la fi de les paraules totes ensemps hoiam » : « Tem Deu e serua los seus manaments. A aço fer es cant tot hom. » En les quals paraules appar que Salamo en*

— Il ne paraît pas, dit-il, que tu aies une idée bien nette de ce qu'a voulu dire le sage que tu viens de citer. En effet, ce n'est point de sa propre autorité qu'il parle ainsi, mais par la bouche des impies et des incrédules. Tel est l'avis de saint Grégoire en son *Dialogue,* et de saint Thomas *Contre les païens.* Et il paraît bien que telle est la vérité, car vers la fin de l'*Ecclésiaste,* il est dit expressément : « Jusqu'à » ce que la poussière soit retournée à la terre » d'où elle est sortie, et que l'esprit fasse retour » à celui qui l'a donné. »

Puis, un peu plus loin, il ajoute :

« Voyons dans son ensemble la fin du passage : « Crains Dieu et observe ses commandements. C'est à quoi se réduit le devoir de » chacun. » Il est clair, d'après ce contexte, que

*persona de molts parlaua. Puys dient que l*
*hoyssen tots ensemps, | exprimi a aquells la dita* 6
*sua conclusio vertadera. No resmenys, be sabs*
*tu que moltes coses creu hom que no pot veure.*

*— Ver es, digui yo; mas nols tench per sauis aquells qui n vsen. Ço que veig crech, e del pus no cur.*

*— Digues, respos ell, abans que venguesses en lo mon, que eres?*

*— Ço que sere apres la mort, digui yo.*

*— E que seras?*

*— No res.*

*— Donchs no res eras abans que fosses engendrat?*

*— Axi ho crech, digui yo.*

---

Salomon s'adressait au grand nombre. Puisqu'il demande que tout le monde l'écoute, c'est pour tous qu'il a exprimé le fond de sa pensée. Au surplus, tu sais bien qu'on ajoute foi à bien des choses qu'on ne saurait voir.

— Il est vrai, dis-je, mais je ne tiens pas pour sages ceux qui font ainsi. Je crois ce que je vois, et de tout le reste n'ai cure.

— Dis-moi, reprit-il, avant de venir au monde, qu'étais-tu ?

— Ce que je serai après ma mort, répondis-je.

— Et que seras-tu ?

— Rien du tout.

— Tu n'étais donc rien avant d'avoir été engendré ?

— C'est tout à fait mon opinion, dis-je.

*— E perque ho creus?*

*— Per ço que cascun jorn veig que la dona per lo aiustament del hom se fa prenys, he dabans nou era. E apres pareix alguna criatura, la qual de nõ esser ve a esser.*

*— Hoc; mas, dix ell, ço que tu has vist en altres, nou has vist en tu mateix. Pero digues me, sit recorda, que eres abans que fosses engendrat?*

*— A mi, digui yo, nom recorda, ne son cert que era, car nou viu. Mas be crech que no era res; car hom son axi com los altres, e coue que seguescha lurs petjades.*

*— Donchs, dix ell, tu creus ço que no has vist?*

---

— Et pourquoi penses-tu ainsi ?

— Parce que je vois tous les jours que la femme en s'unissant à l'homme devient grosse, ne l'étant pas auparavant. Puis elle donne le jour à un enfant, qui du non-être passe à l'être.

— Fort bien, dit-il ; mais ce que tu as vu chez d'autres, tu ne l'as pas observé en toi-même. Voyons, dis-moi, s'il t'en souvient, qu'étais-tu avant d'être engendré ?

— Je n'en ai aucune souvenance, et je ne suis pas sûr que j'étais, car je n'ai rien vu ; mais je crois fort que je n'étais rien. Car enfin, étant homme comme les autres, il faut bien que je marche sur leurs pas.

— Alors, dit-il, tu crois ce que tu n'as point vu ?

*— Ver es, Senyor, que algunes coses crech que no he vistes. E per ço que he | atorgat nou* 7 *puch negar, e a la veritat, com mes hi penç, pus clar ho veig; car moltes vegades, he cregut diuerses coses que nos podien clarament prouar; e majorment una cosa fort comuna a totes gents. Si hom demanaue a cascun hom qui es estat son pare, ell nomeneria aquell ques pença que ho sia, pero nou sabria certament, sino per sola creença.*

*— Be esta, dix ell; aço gran plaer es al arguint, com lo responent no solament atorga la sua conclusio, ans la proua. »*

*La donchs l espahordiment me comença a*

— Il est vrai, Seigneur, que je crois certaines choses sans les avoir vues. Et je ne me dédis point de ce que j'ai accordé. Le fait est, que plus j'y pense, plus clairement m'apparaît la chose. Combien de fois n'ai-je pas ajouté créance à ce qui ne pouvait nettement se prouver? Voici, par exemple, un fait général et bien connu de tous. Si l'on demandait à chacun : Qui était ton père? Celui, répondrait-il, en le nommant, qui passait pour l'être. Mais, en réalité, la certitude ne va pas ici avec la créance.

— Parfaitement, dit-il. L'argumentant est trop heureux, quand le répondant ajoute la preuve à l'approbation de ses conclusions.

Dès lors, je commençai à me remettre de mon trouble; mais n'étant pas encore bien

*passar, e dubtant encara en ço quem dehia, volguimi acostar per besarli los peus e les mans.*

*« Girat, dix ell, car aquest cors de quem veus cubert fantastich es, e nol pories ne t hes legut tocar. Aquell al qual tu solies seruir e fer reuerentia e honor, conuertit es en polç. »*

*Dels meus hulls isqueren ladonchs fort espesses lagremes, e del cor gemechs e suspirs grans les plagues me refrescharen e tots los meus hossors cruxiren. E aquella hora fo a mi pus dolorosa que aquella en la qual sabi que ell hauia pagat lo deuta a natura.*

8 *» No plors, dix ell, ne sies trist, car de remey inutil vsaries. Quant es per mon interes, not*

---

sûr de ce que j'entendais, je voulus m'approcher de lui pour lui baiser les pieds et les mains.

« Détourne-toi, dit-il, car ce corps que tu me vois n'est qu'une fausse enveloppe. Quand même il te serait permis de le faire, tu ne saurais toucher celui qui fut ton maître, que tu honorais et vénérais, car il est réduit en poussière. »

Alors, de mes yeux jaillirent des flots de larmes, et de mon cœur des gémissements et des soupirs profonds. Mes plaies s'avivèrent, et tous mes os craquèrent. Ce moment fut pour moi plus pénible que celui où j'appris qu'il avait payé son tribut à la nature.

« Cesse de pleurer, me dit-il, et de t'affliger, car le mal ne souffre point de remède. En ce

*cal plorar, car couinentment estich per gratia diuinal, e per esser monarcha, no volria tornar en lo mon; e ja menys per lo teu; car si a mi has perdut, qui era ton Senyor, tan bo ho millor lo has trobat. Ell te gitara a ta honor de la preso, en que est, e no sofferra quet sia fet tort; car fort es just e virtuos, e conexera tost la mala intentio dels teus perseguidors. Jatsia que per comportar aquells, per raho de la sua nouella Senyoria, not espetxara tan tost com tu volrias e mereixs per justitia. Puys sil serueys, ten sabra be remunerar; pero a tu no ten cal fer grans noues, car bel coneixs.*

*— Senyor, digui yo, ver es, he aytal espe-*

qui me concerne, tu peux te rassurer, car je suis, par la grâce divine, assez content de mon sort, et bien qu'étant roi, je ne voudrais point revenir en ce monde. Et toi-même tu n'as pas lieu de te plaindre. Il est vrai qu'en moi tu as perdu un maître, mais tu en as trouvé un autre qui vaut autant ou mieux. C'est lui qui te mettra, pour ton honneur, hors de cette prison. Il ne souffrira point qu'on te fasse tort. Comme il est juste et vertueux, il ne tardera point à connaître le mauvais esprit de tes persécuteurs; mais, à cause de son récent avènement, il ne pourra te venger d'eux aussitôt que tu le voudrais et que tu as raison de le vouloir. En second lieu, si tu veux être à lui, tu t'en trouveras bien, je n'ai pas besoin de te le dire, car tu connais sa générosité.

*rança he en ell. Mes apresent non veig venir les mars.*

*— O, dix ell, comuna malaltia es dels homens, que ço que molt desigen no creen que iames lus uengua.*

*— Qualque dia, digui yo, Senyor, ben sere content; car prou se fa tost, ço que bes fa. Quant es apresent, d aço no cur molt: ço que a nostre Senyor Deu e a ell plaura, sera plasent a mi. Solament, Senyor, si nous es anuig,*
9 *vos suplich quem vullau | dir que es espirit, e quem doneu entenent la sua inmortalitat, si possible es; car ab gran congoxa estich de saber ho, per ço com nou puch entendre. E uos haueu*

---

— Oui, certes, Seigneur, lui dis-je; c'est de lui que j'attends mon salut. Mais, pour le moment, je ne vois rien venir.

— Ah! dit-il, voilà comment sont faits tous les hommes : ce qu'ils désirent vivement, leur paraît à jamais impossible.

— Un jour viendra, Seigneur, dis-je, où j'aurai satisfaction. Ce qui est bien, arrive toujours assez tôt. Quant à présent, je suis assez tranquille. Ce qui plaira à notre Seigneur Dieu et à lui me fera aussi plaisir à moi. Mais, je vous prie, veuillez me dire, ne vous déplaise, ce que c'est que l'esprit, et m'expliquer, si faire se peut, son immortalité. Vous ne sauriez imaginer quelle envie j'ai de savoir ce mystère qui passe ma compréhension. Si, comme vous le dites, vous avez rendu votre esprit à Dieu, il

*me dit quel haueu retut a Deu, e segueix se per conseguent que esperit sia alguna cosa inmortal.*

*— La tua conclusio, dix ell, es vera, e nom marauell si nou pots entendre, car noy vols primerament especular. No es cosa en lo mon, per facil que sia, que no torn dificil, o quaix impossible, al no volent fer aquella.*

*— Jo, Senyor, volenter ho faria. Mas lo meu grosser enginy no es sufficient a compendre tan alta materia sens aiuda vostra.*

*— Ara donchs, dix ell, atten diligentment en aço quet dire.*

*» Molts doctors de la Esglesia de Deu, philosofs, poetes, e altres scients e devots*

---

s'ensuit que l'esprit est quelque chose d'impérissable.

— Rien de plus vrai que ta conclusion, dit-il. Mais pour bien entendre ce qui te paraît inintelligible, il faudrait commencer par y penser mûrement. Les choses les plus faciles du monde deviennent difficiles et à peu près impossibles sans le consentement de la volonté.

— Ah! Seigneur, ce n'est point la volonté qui me manque; mais ma pauvre intelligence ne saurait approfondir cette question ardue, si vous ne me venez en aide.

— Soit, dit-il. Reste donc attentif à mes paroles.

» Ils sont nombreux les docteurs de l'Église de Dieu, les philosophes, les poètes et autres

*homens tractants d aquesta materia han fet lur poder de donar entenent als homens del mon, axi de paraula com ab escriptura, que es esperit ho anima; car en lo cors humanal vna mateixa cosa son. Mas segons pora (sic), entrels antichs philosoffs fo gran questio que era la anima. E dix Nasica quel cor. Empedocles la sanch. Altres digueren que la vna*
10 *part | del ceruell tenia lo principat de la anima. Altres quel loch e cadira de la anima eren en lo cor. Altres en lo ceruell. Zenon dix que la anima era foch. Aristoxenus, armonia de sons. Xenocrates, nombre. Plato fenye triplicitat en la anima, lo principat de la qual, ço es raho,*

---

représentants de la science et de la piété, qui en traitant cette matière, ont tout fait pour amener le commun des hommes, soit par leurs discours, soit par leurs écrits, à comprendre ce que c'est qu'« esprit » ou « âme », deux mots qui expriment la même chose renfermée dans le corps humain. Or, ce fut une grosse question, selon Plutarque (?), parmi les anciens philosophes, de savoir ce qu'était l'âme. C'est le cœur, dit Nasica (?); c'est le sang, dit Empédocle. D'autres assignèrent pour siège principal à l'âme une région du cerveau. Les uns firent résider l'âme dans le cœur; les autres, dans le cerveau. Zénon dit que l'âme était du feu, et Aristoxène, une concordance de sons. Elle était nombre pour Xénocrate. Platon imagina trois âmes : il logeait la principale, à savoir la raison,

*posa en lo cap, e les dos parts, ço es hira, e cupiditat, deius en les entramenes. Dicearcus dix que la anima no era res, e que vanement dehia hom animals e coses animades. Galien dix que l anima era complexio. Altres, que era cors. Aristotil, qui, apres de Plato, se acosta mes a la veritat quels dessus nomenats, dix que era Endelecheia, vocable grech que vol dir continuat mouiment e perdurable. E cascu dels dessus dits se esforça a prouar la sua opinio com mils pogue.*

» *Empero los doctors de la Esglesia de Deu, los quals molt profundament e be hi an vist, affermen, jatsia que en diuerses maneras ho diguen, que la anima de l hom es creador* (*sic*)

---

dans la tête, et les deux autres, c'est-à-dire la colère et la concupiscence, au-dessous, dans les viscères. Dicéarque dit que l'âme n'était point, et que les mots « animal, êtres animés » ne signifiaient rien. Galien dit que l'âme, c'est le « tempérament ». D'autres, que c'est le corps. Aristote, celui qui, après Platon, s'est approché de la vérité, bien plus que les susdits, la définit une « entéléchie », un mot grec qui équivaut à « mouvement incessant et perpétuel ». Chacun de ces philosophes fit de son mieux pour le succès de son opinion.

» Quant aux docteurs de l'Église de Dieu, qui ont parfaitement vu et à fond, ils sont d'accord pour affirmer, bien que sous diverses formes, que l'âme de l'homme, création de Dieu, est

*per Deu substantia espiritual propria, viuificadora del seu cors, rational, e inmortal, e en be*
11 *e en mal conuer | tibla. E sapies certament que axi es. Pero, per ço que mils ho entengues, declararto he breument.*

*» La anima esser creada per Deu, algu qui raho haia nou ignora; car tota cosa que ha existentia, ho es creador, o criatura. Mas alguna criatura no pot esser substantia; car tota cosa que ha hauer substantia coue que la haia de Deu, pus no la pot donar ha altra, car per ço la ha reebuda tant solament que la age per aci* (sic)*; car en altre manera seria creadora. Resta donchs atorgar que nostre Senyor Deu la aia creade, qui euidentment pot crear coses*

---

une substance spirituelle, simple, informant le corps, raisonnable, immortelle, capable de bien et de mal. Tu peux t'assurer qu'il en est ainsi. Cependant une courte explication te le fera mieux comprendre.

» Que l'âme soit créée de Dieu, il suffit pour le savoir d'être raisonnable : et, de fait, tout être qui existe est créateur ou créature. Or aucune créature ne peut être substance (indépendante), attendu que tout ce qui a besoin de substance doit la tenir de Dieu, ne pouvant la transmettre, car il l'a reçue seulement pour soi. S'il en était autrement, la créature serait créateur. Il faut donc reconnaître nécessairement que c'est Dieu, notre Seigneur, qui peut sans contredit créer des êtres mortels et immor-

*mortals he inmortals. Que la anima sia substantia espiritual, qui ho pot negar?*

» *Totes coses corporals per tres lineas son contengudes, longitut, latitud* (sic), *e profunditat, les quals no pot prouar que sien en la anima; que jatsia mentre es acompanyada al cors, sia agreuiada per carrech de aquell, les opinions de les coses ab curiosa sollicitud* (sic) *enten; les coses celestials, profundament pença; les naturals ab subtil indicatio serca; del son* (sic) *creador, grans coses desija saber. E si era corporal, | ab les sues cogitations les* 12
*coses espirituals no veuria.*

» *Que sia propria substantia, clar es, com algun altre espirit no reeba carn, ques dolga*

---

tels, qui l'a créée. Qui oserait nier que l'âme soit une substance spirituelle?

» Tout corps est limité par trois dimensions : longueur, largeur, hauteur. Or, nul ne saurait montrer l'âme contenue dans ces limites, bien que tant qu'elle est unie au corps, elle se trouve alourdie par son poids. Et pourtant elle s'inquiète curieusement de la nature des choses; elle entend les choses divines et pénètre à fond les naturelles; elle aiguise son jugement pour connaître son créateur; elle aspire à de hautes connaissances. Si elle était corps, elle ne s'élèverait pas dans ses méditations jusqu'à la vision des choses spirituelles.

» Il est clair qu'elle est une substance propre, puisque nul autre esprit revêtu de chair ne

*ho s alegra de les sues passions, que son amor, hoy, desig, abhominatio, delectatio, tristor, sperança, desperatio, temor, audatia, ira he mansuetut.*

» *Viuificadora es del seu cors; car encontinent que li es donada, ama de gran amor lo seu carcre; amalo per ço com no pot esser franca. Turmentada es fortment per ses dolors, dubta la mort, e no pot morir, segons que per auant veuras; e axi es temorosa del cars del seu cors per ço que mes sia per ell sostenguda.*

*Ella ab los hulls del cors se adelita en veure belles coses, ab les orelles hoyr melodia, ab lo nas sentir hodors plasents, ab lo gust bones sabors, ab lo tocament coses molles, dures,*

---

s'afflige ni ne se réjouit de ses passions, telles que l'amour, la haine, le désir, la répulsion, le plaisir, la tristesse, l'espérance, le désespoir, la crainte, l'audace, la colère et la douceur.

» C'est elle qui informe le corps. En effet, aussitôt qu'il la reçoit, elle aime de grande affection sa prison; elle l'aime, ne pouvant être libre. Elle souffre gravement de ses maux; elle craint la mort, et ne peut mourir, ainsi que tu le verras plus loin. Aussi appréhende-t-elle la ruine de son corps, de manière qu'elle y cherche un ferme soutien.

» Elle se complaît à voir par les yeux du corps de belles choses, à entendre par les oreilles les sons mélodieux, à respirer par le nez d'agréables odeurs, à percevoir par le goût de bonnes

*aspres e lises tocar. E jatsia ella de aquestes coses no hus ne sen sostenga, empero con li son leuades, ha de aço gran tristor, desijant aquelles, no axi com a profitoses ne plasents a ella naturalment, mas al | seu cors; e a* 13
*vegades per complaureli pecca. La vida donchs del cors es presentia de la anima per ell reebuda; e la mort es depertiment de aquella. La qual, viuent lo cors, es tota en les sues parts, he en vn loch no es menor que en altra. Empero es veritat que en algun loch se ha pus ardentment, he en altre pus flacament; pero en cascun loch del cors se esten e li dona vidal força e nudriment competent, e no pot exir del cors*

saveurs, à toucher par le tact des choses molles, dures, rudes, polies. Et, bien qu'elle n'use point de ces choses pour sa subsistance, si elle en est privée, elle les regrette vivement; et pourtant elles ne sont utiles et agréables qu'au corps, et c'est pour lui complaire qu'elle pèche quelquefois. La vie du corps n'est en réalité que la présence de l'âme qu'il renferme, et la mort résulte de son départ. Tant que vit le corps, elle est également dans toutes ses parties en égale quantité partout. Il est vrai qu'elle se montre plus active en certains endroits, et plus inerte en d'autres, mais elle s'étend à chaque point du corps et distribue partout la force vitale et l'aliment approprié. Il ne lui est pas loisible de quitter le corps à son gré, ni de demeurer en lui, quand son créateur veut l'en

*com se vol, ne romanirhi com lo seu creador len vol fer axir. Quant ha ella es manat estar, totes les portes li son tancades. Puys obrense quant li es manat lo contrari. E pots ho veure cascun jorn, car molts homens seran terriblament nafrats, e no morran; altres per fort leugeres occasions retran l espirit.*

» *Retional es, e nom penç que algu hi dubte, quant veu que tracta coses divinals, sab les humanals, apren moltes arts e nobles diciplines, e per raho tots los animals sobre puja. Donat es a ella compendre les sues cogitations,*
14 *e ab la lenga exprimir* | *aquelles. Ella posade en lo cors veu moltes coses, e quaix per tot*

séparer. Quand il lui est ordonné d'y rester, toutes les portes lui sont fermées. Elles lui sont ouvertes quand elle reçoit l'ordre contraire. C'est ce qu'il t'est facile de constater tous les jours. Combien ne voit-on pas d'hommes grièvement blessés qui ne meurent point, tandis que d'autres rendent l'esprit à la moindre lésion !

» L'âme est raisonnable. Qui pourrait en douter, la voyant occupée des choses divines, instruite des choses humaines, initiée à tant d'utiles et nobles connaissances, supérieure à tous les animaux en raison ? Il lui a été donné de se rendre compte de ses propres pensées et de les exprimer par la parole. Du corps qui la renferme, elle voit bien des choses, et sans le quitter, elle s'étend en tous lieux. Elle se meut

*loch se esten, e del cors nos deperteix. Mouse, he en si mateixa, axi com en vn gran espay corrent, discorre e presenta aci* (sic) *ço que ab la sua cogitatio veu; e dotade de raho, ha trobades diuerses figures de letres, vtilitat de diuerses arts e diciplines; ha senydes ciutats de mur; lo fruyt de la terra ha millorats* (sic) *ab industria. Discorre les terres e la mar, forade grans muntanyes, ffabrique ports ha vtilitat dels naueegants; ha ornade la terra ab bells edificis. Donchs qui pot dubtar de la sua raho, com illuminada per lo seu creador, fa esser vistes coses tant marauelloses fetes per art?*

*Inmortal es encara mes la anima rational, e no pens quey dubtes.*

---

et, parcourant rapidement un grand espace, elle court pour ainsi dire. Elle rend l'image de ce qu'elle voit par la pensée. Douée de raison, elle a inventé des figures et des caractères, des sciences et des connaissances utiles; elle a bâti des murs autour des villes; grâce à son industrie, les produits de la terre ont été améliorés. C'est elle qui parcourt les continents et les mers, qui perce les hautes montagnes, qui construit les ports pour l'utilité des navigateurs, qui couvre le sol de beaux édifices. Qui donc pourrait douter de sa raison au spectacle de ces merveilles de l'art que lui inspire la lumière divine? Cette âme raisonnable est de plus immortelle. Tu n'en doutes pas, je pense.

— Comment n'en pas douter? dis-je. C'est

*— Com no dubtar, digui yo; en prouarho sera la maestria.*

*— E com, dix ell, no es assats prouat en mi qui visch sens cors?*

*— Per ma fe, Senyor, bem tenits per ignorant, queus pensau que yo cregua fermament*
15 *que vos siau | anima ho espirit.*

*— E com, dix, no atorgues esser espirit?*

*— Si atorch, mas no que visque sens cors, axi com lo cors no viu sens ell; car per molt, Senyor, quem hauets dit, nom hauets prouat a mon juy per rahons necessaries, sino ab peruasions* (*sic*) *mesclades ab fe, quel esperit del hom sia inmortal; ne veig coses euidents per que ho dega creure.*

---

à le prouver qu'il y aurait quelque mérite.

— Eh quoi! dit-il, la preuve n'est-elle pas suffisamment faite par moi, qui vis sans corps?

— En vérité, Seigneur, vous n'estimez guère ma capacité, si vous pensez que je puisse croire que vous êtes âme ou esprit.

— Comment, dit-il, tu ne reconnais point que l'esprit soit?

— Oui, je le reconnais, mais je nie qu'il vive sans corps, pas plus que le corps ne peut vivre sans lui. Et malgré tous vos discours, Seigneur, vous ne m'avez point démontré, que je sache, par des raisons irréfutables, mais seulement par des probabilités appuyées sur la foi, l'immortalité de l'esprit de l'homme. Je ne vois rien d'évident qui entraîne ma créance.

*— E quit daria rahons necessaries, dix ell, a prouar les coses inuisibles, e majorment que tu hi volguesses malignar? Sit recorda, jam has atorgat que moltes coses ho (sic) ha a creure que no veu.*

*— Ver es, Senyor; mas que fare? Creure tot ço que hom me dira?*

*— No pas, mas deus creure ço que maior part de la gent diu e creu. E majorment pus se acost molta raho. Car en cascuna cosa l atorgament de totes les gents virtut e força a de ley de natura.*

*— Apperallat son de creure, Senyor, sim prouats que la maior part de la gent sia de vostra oppinio.*

— Eh! qui pourrait, dit-il, te donner des raisons démonstratives des choses invisibles? Et d'ailleurs, tu ne les recevrais pas sans objection. S'il t'en souvient, tu m'as accordé qu'il est bien des choses que l'on croit sans les voir.

— Il est vrai, Seigneur. Mais faudra-t-il que je croie tout ce qu'affirmeront les hommes?

— Non pas; mais tu dois ajouter foi à ce que la très grande majorité des gens dit et croit, surtout quand la raison n'y est pas contraire. N'est-il pas vrai qu'en toutes choses, le consentement universel a la force et la vertu de la loi de nature?

— Eh bien! Seigneur, me voici prêt à croire, si vous me prouvez que la plupart des gens pensent comme vous.»

*La donchs ell esclari vn poch la cara, e dix :* « *Ab actoritats primerament de gentils, ju-*
16 *heus e christians, | Sarrahins; apres ab rahons e demostrations, te prouare tant com possiblem sera; car materia dificil a pleneramentprouar tenim entre mans, majorment quel aduersari no vulla atorgar ço a que rahonablement es tengut, que la anima rational viu sens cors he es immortal.*

— *Gran plaer ne haure, Senyor. Mas sim volieu fer tanta gratia que de les rahons e demostrations vsasseu primerament, molt pus plasent me seria.*

— *Jat enten, dix ell; tu dubtes en aquelles, e desijant les tost hoyr, vols dir que de aucto-*

---

Alors son visage s'éclaircit un peu, et il dit : « Je vais commencer par citer des auteurs païens, juifs, chrétiens, musulmans; puis, avec de bonnes raisons sans réplique, je te prouverai autant qu'il me sera possible, eu égard à la difficulté de la matière que nous traitons, qui n'admet point la plénitude des preuves, et surtout aux dispositions d'un adversaire peu commode, que tu es raisonnablement tenu de reconnaître que l'âme raisonnable vit sans corps et qu'elle est immortelle.

— Cela me fera très grand plaisir, Seigneur. Toutefois, je serais bien plus aise, si vous me vouliez faire la grâce de commencer par les raisons démonstratives.

— Je te vois venir, dit-il. Ce sont les argu-

*ritats prou n as lestes. E not hi contradich. Pero yo ten dire de tals que tu per ventura ignores. E plaume ço que demanes. Mas si raho dich, atorgalam.*

*— Axi com vos, Senyor, dictareu em plaura.*

*— Ara donchs atten diligentment, e dirten he algunes quels maestres de les letres seculars, e altres quels theolechs vertaders han posades.*

*» No es res en natura que recort les coses passades, preuehia les esdeuenidores, e puxa abressar les presents; les quals coses son soles diui | nals, sino la anima rational, nos pot* 17
*trobar que puxen peruenir sino de Deu; axi que tot ço que sent, qui sab e qui viu ressem-*

---

ments qui t'inquiètent. Aussi désires-tu les entendre tout de suite, comme pour montrer que tes lectures t'ont rendu familières les autorités. Je n'y contredis point : mais je t'en alléguerai que tu ne connais peut-être pas. Ta demande ne me déplaît point, mais si j'ai raison, reconnais-le.

— Je ferai, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira m'ordonner.

— Eh bien! donc, sois attentif, et je te donnerai quelques raisons produites par les maîtres de la science profane, et d'autres qui appartiennent aux purs théologiens.

» Se souvenir du passé, prévoir l'avenir, saisir le présent, voilà autant d'attributions exclusivement divines, qui n'appartiennent, dans la nature, qu'à l'âme raisonnable. Aussi ne peu-

*blant es a Deu. Con la anima rational donchs sapia e senta e visque, segueix se que es semblant a Deu, e per conseguent inmortal. Mes encara tota substantia intellectual, per ço com es separada, e no dependent del cors, es incorruptibla. Mas la anima rational es substantia intellectual, coue donchs que sia incorruptibla. Pus auant, totes coses simples e sens composicio, axi com Deu, Angel, e semblants, son inmortals; car son priuades de contrarietat, que es causa de corruptio; laqual no pot esser sino en coses compostes. Mas la anima rational es simple naturalment e sens compositio, car de no res la crea Deu; donchs es inmortal.*

---

vent-elles venir que de Dieu. C'est à Dieu, en effet, que ressemble tout ce qui a sentiment, connaissance et vie. Or, comme l'âme raisonnable connaît, sent et vit, il s'ensuit qu'elle est semblable à Dieu, et partant immortelle. En outre, toute substance intellectuelle, par cela même qu'elle est isolée et indépendante du corps, est incorruptible. Or, l'âme raisonnable est une substance intellectuelle; donc elle doit être incorruptible. Bien plus, tout ce qui est simple et non composé, comme Dieu, ange et tout ce qui y ressemble, est immortel, étant à l'abri de la contrariété, d'où naît la corruption, laquelle ne peut se trouver qu'en des choses composées. Or, l'âme raisonnable est naturellement simple et non composée, puisque Dieu l'a créée de rien : donc elle est immortelle.

» *Encara mes, alguna cosa nos corromp sino per actio de contrari, o per corruptio de son subiet* (*sic*), *o per defalliment de la sua causa. Per actio de son contrari, axi com la calor quens destroueix per actio de fredor, per corruptio de son | subiet. Axi com destrouit l ull* 18 *se destroueix la virtut visiua, per defalliment de la sua causa; axi com la claredat que cessa defellint la presentia del sol, que es causa de aquell. Mas la anima humanal nos pot corrompre per actio de son contrari. Car alguna cosa no es a ella contraria, com per l enteniment possible ella sia conexedora he reptiua de tots contraris. Semblantment, ne per corruptio del seu subiet, com ella sia forma no dependent*

---

» Ce n'est pas tout. Rien ne se corrompt, si ce n'est par l'action de son contraire ou par corruption du sujet, ou par le défaut de sa cause. Par l'action de son contraire : par exemple, la chaleur qui disparaît sous l'action du froid. Par corruption du sujet : par exemple, la destruction de l'œil entraîne la destruction du pouvoir visuel. Par défaut de la cause : par exemple, la lumière cesse en l'absence du soleil qui la produit. Or, l'âme humaine ne peut se corrompre du fait de son contraire, parce que rien ne lui est contraire, vu que, par l'intelligence virtuelle, elle peut connaître et repousser tous les contraires. Elle ne le peut davantage par la corruption du sujet, puisqu'elle est une forme indépendante du corps par son essence.

*del cors, segons son esser, ne per defelliment de la sua causa, car no pot hauer alguna causa sino eternal. En alguna manera donchs nos pot corrompre, e per conseguent es inmortal. No resmenys, si la anima se corromp per la corruptio del cors, coue quel seu esser sia debilitat per debilitatio de aquell. Si empero alguna virtut de la anima es debilitada, debilitat lo cors, aço no ve sino per accident, en quant ço es saber, la virtut de la anima fretura de orga corporal, axi com la vista es debilitade, debilitat l orga ; pero per accident. E appar per*
19 *la raho seguent. Car si aquella | virtut venia*
*per si alguna debilitatio null temps se restauraria reparat l orga. E veem pero que per molt*

Elle ne le peut, non plus, par défaut de sa cause, puisque cette cause est nécessairement éternelle. Elle ne peut donc se corrompre d'aucune manière, et, par conséquent, elle est immortelle. Du reste, si l'âme se corrompt par la corruption du corps, elle s'affaiblit aussi par l'affaiblissement du corps. Mais si quelque faculté de l'âme est affaiblie à la suite de l'affaiblissement du corps, ce n'est là qu'un fait accidentel, à savoir en tant que la faculté de l'âme a besoin d'un organe du corps. C'est ainsi que la vue s'affaiblit par l'affaiblissement de l'organe, par pur accident. La raison en est évidente. En effet, si la faculté subissait un affaiblissement intrinsèque, jamais elle ne se rétablirait après la réparation de l'organe. Or

*que la virtut visiua sia vista debilitada, sil orga es reparat, la virtut visiua es restaurada. Com donchs l enteniment sia virtut de la anima que no fretura d orga, segons que dessus appar, ell nos debilita per si ne per accident, per vellesa ho per altre qualseuol debilitatio del cors. Si pero en la operatio del enteniment esdeue fatigatio ho empetxament per infirmitat del cors, aço no ve per debilitatio del enteniment; mas de les forces de les quals aquell fretura, ço es saber de les virtuts ymaginatiua, memoratiua e cogitatiua. Appar donchs quel enteniment es incorruptible, e per conseguent la anima humanal que es substantia intellectiua.*

---

nous voyons que si affaiblie que puisse paraître la faculté visuelle, une fois que l'organe a été réparé, la faculté visuelle est rétablie. Puisque donc l'intelligence est une faculté de l'âme, qui n'a pas besoin d'organe, il s'ensuit, d'après ce qui a été dit, qu'elle ne s'affaiblit pas en soi, ni par accident, soit par la vieillesse ou par tout autre affaiblissement du corps. Et si l'opération de l'entendement se trouve entravée par la fatigue, à la suite de quelque infirmité du corps, il ne faut point l'attribuer à l'affaiblissement de l'intelligence, mais des forces dont elle a besoin, à savoir les facultés imaginative, mémorative et intellective; d'où il appert que l'entendement est incorruptible, et incorruptible aussi l'âme humaine, qui est une substance intellectuelle.

» *Mes auant, tota cosa que per si mateixa
se mou es eternal, car null temps se desempara
de si; e per conseguent no cessa de moure, car
en altra manera morria, com vida no puixa
esser sens mouiment. E a totes les coses que
20 son mogudes | aquella es la font e principi de
moure. E sabs be quel principi no ha neximent,
car d ell ixen totes coses, e d alguna no pot
nexer, ne seria principi, si d altre era engen-
drat; lo qual si james no neix, aytant poch pot
morir; car mort lo principi, ne ell nexeria
d altre ne de si crearia. Axi que es necessari
que del principi nasquen totes coses, e que
principi de mouiment sia per ço com per si*

» Autre raison : toute chose qui se meut d'elle-même est éternelle; car, en aucun moment elle ne se relâche, ni ne cesse par conséquent de se mouvoir : car, dans le cas contraire, elle mourrait, attendu qu'il n'y a point de vie sans mouvement. Telle est la source, tel est le principe du mouvement de toutes les choses qui se meuvent. Et tu sais bien que le principe n'a point d'origine, car de lui naissent toutes choses, tandis qu'il ne peut naître d'aucune. Il ne serait point principe s'il était engendré d'un autre. Si donc il ne naît point, il ne saurait mourir non plus; car le principe une fois mort, il ne naîtrait point d'un autre, ni ne se créerait de soi. Il faut donc nécessairement que du principe émanent toutes choses, et qu'il soit le principe du mouvement, puisqu'il se

*mateix se mou. E aquella cosa no pot nexer ne morir, ho es necessari que tota criatura ses* (sic) *de moure, e que no aconseguescha alguna força per la qual primerament empesa sia moguda. Con donchs sia clar aquella cosa ser eternal que mou si mateixa, qui es qui puixa negar aquesta natura aytal esser donada a la anima racional, que sent esser moguda per força sua e no per estranya, e no pença ques puixe esdeuenir que james sia desemparade de si mateixa.*

» *Mes encara, la anima racional est creade a fi que tostemps entena, am e recort Deu. E si era mortal, no faria sempiternal | ment ço perque* 21 *seria creade. Donchs segueix se que es inmor-*

meut par lui-même. Or, cela ne saurait naître ni mourir; ou bien il faut que toute créature cesse de se mouvoir et qu'elle acquière quelque force par l'impulsion préalable de laquelle elle soit mue. Or, puisqu'il est certain que la chose qui se meut de soi est éternelle, comment pourrait-on nier que telle est la nature qui a été donnée à l'âme raisonnable, laquelle sent qu'elle se meut par sa force propre et non par une autre, et n'imagine point qu'il puisse arriver qu'elle soit jamais abandonnée d'elle-même ?

» Bien plus, l'âme raisonnable a été créée afin de ne jamais cesser de comprendre, d'aimer et de se rappeler Dieu. Comment ferait-elle perpétuellement si elle était mortelle, ce pourquoi elle aurait été créée ? Conclusion : Elle est donc im-

*tal. Mes cascun jorn veus que molt hom de bona vida sofer pobresa, malalties, perdues e grans persecutions, e mor en aquelles. E molt hom de mala vida es prosperat axi com vol, e james no sofer aduersitat. Si la anima de aytals moria ab lo cors, Deu seria fort iniust, car no retribuhiria a cascu ço que mereix. Com sia donchs necessari que la justitia de Deu se exercescha, coue que la anima rational vischa apres la mort corporal, e que qualque temps hage premi ho remuneratio de ço que merescut haura. Si donchs viuent lo cors no la ha, necessari es que apres la mort daquell la haia; ho hauries atorgar que Deu es iniust, la qual cosa es impossibla e luny de la comuna oppinio dels*

mortelle. De plus, tu vois tous les jours nombre de gens recommandables en proie à la misère, aux maladies, à la ruine, aux persécutions cruelles et finalement livrés à la mort, tandis que nombre de gens méprisables prospèrent à leur gré et ne connaissent point l'infortune. Si les âmes de ces gens-là mouraient avec les corps, Dieu serait souverainement injuste, puisqu'il ne traiterait point chacun selon ses mérites. Or, comme il est nécessaire que la justice divine s'exerce, il est de nécessité que l'âme raisonnable vive après la mort du corps, et qu'elle reçoive tôt ou tard la récompense ou le prix qui lui revient. Que si elle ne les reçoit point, tant que vit le corps, il est donc nécessaire qu'elle les reçoive quand il est mort, à moins que tu ne reconnaisses que

*homens. Vols ha aço res dir, ho quet va per lo cor?*

*— Senyor, noy vull als dir ha present, sino queus atorch que molta (sic) bona persuasio me haueu feta. Pero algunes ni ha que a mon juy sens fe no conclouhen tan necessariament que hom noy pogues | rahonablement contradir.* 22 *A la veritat, Senyor, les cinch derreres me aparen molt pus fundades que les altres, e fort rahonables he exemptas de tota contradictio. E esme vijares que aquella que comença, que tota cosa que per si mateixa se mou es eternal, hage posade Cicero en lo seu tuscula.*

*— Ver es, dix ell, he ja abans l auia posada*

---

Dieu est injuste, chose impossible et rejetée du consentement général des hommes. Trouves-tu à redire à cela ? Quel est le fond de ta pensée ?

— Seigneur, je n'ai rien à dire pour le moment, si ce n'est que je me rends à vos raisons, car vous m'avez fait une fort belle leçon. Il est vrai qu'il s'en trouve dans le nombre qui, selon moi, ne prouvent rien sans la foi, et qu'on pourrait raisonnablement contester. Au demeurant, Seigneur, les cinq dernières me paraissent infiniment plus solides que les autres, tout à fait raisonnables et à l'abri de toute contestation. Si je ne m'abuse, celle qui commence ainsi : « Toute chose qui se meut d'elle-même est éternelle, » doit se trouver dans les *Tusculanes* de Cicéron.

— C'est vrai, dit-il, et elle se trouvait déjà

*ell mateix en lo vij libre de republicha. E molt abans la hauia dita Plato in phedrone (sic). Si res sabs que poguesses dir a les altres rahons, digues ho.*

*— Moltes coses, Senyor, hi poria dir; mas be conech que a la fi en arena hauria laurat: ffem (sic) me indueix a creure les, posat que algun escrupul de dubitatio mi occorrega. Jo son content; anem hauant, Senyor, si vostra merce sera; e vullaume dir les actoritats quem haueu offertes.*

*— Plaume, dix ell; mas que farem que noy poras rahonablement contrestar?*

*— Delit, digui yo, Senyor, hi trob, parlant*

---

dans le septième (l. 6e) livre de la *République* du même auteur. Longtemps avant lui, Platon l'avait produite dans le *Phédon*. Si tu as des objections contre les autres preuves, parle.

— J'en aurais un assez grand nombre, mais je reconnais, après tout, que ce serait enfoncer le soc dans le sable. C'est la foi qui m'induit à les croire, même en admettant que mes doutes ne soient pas entièrement dissipés. Voilà qui va bien. Poursuivons, Seigneur, et si c'est un effet de votre bonté, veuillez me citer les autorités dont vous m'avez parlé.

— Très volontiers, dit-il ; mais à quoi bon ? Tu ne pourras pas raisonnablement y contredire.

— Je pourrais, dis-je, y trouver plaisir, mais — sauf votre respect — je n'y en trouve point.

*ab reuerentia vostra, no loy trob. Mas disputant ho rehonant be les coses perue hom mils a vera conexença | d aquelles.* 23

*— Ver es, dix ell. E pus de tal intentio est, obra les orelles, he si algun dubte ti occorrera, digues ço quet volras.*

*» Job qui, testificant nostre Senyor Deu, no hauia par en la terra, dix :*

*« Infern es la mia casa, he en tenebres he » posat lo lit meu. »*

*» Empero un poch apres, presa per ell esperança de desliurament, hi ajusta :*

*« Car yo se quel meu creador redemptor viu, » he en lo derrer dia resuscitare de la terra, » he altre vegade sere vestit de la mia pell; he*

---

Toutefois, c'est par la discussion et l'examen qu'il est possible d'acquérir la vraie connaissance des choses.

— Sans aucun doute, dit-il. Eh bien! si tu penses ainsi, ouvre les oreilles, et ne te gêne pas pour exprimer les doutes qui te viendront à l'esprit.

» Job, qui, selon le témoignage de Dieu, n'avait pas son pareil sur terre, a dit :

« Ma maison c'est l'Enfer, et j'ai dressé mon » lit dans les ténèbres. »

» Et ensuite, un peu plus loin, ayant conçu l'espoir de la délivrance, il ajoute :

« Oui, je sais que mon rédempteur vit, et » qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre » et que je serai de rechef revêtu de ma peau, et

*» en la mia carn veure Deu saluador meu. » Si aquesta esperança tenia Job, no crehia que la sua anima fos mortal.*

*— Senyor, vos me haueu dit que començarieu als gentils, e veig que haueu començat als juheus. Suplich vos quem digau siu feu per oblit o de certa scientia.*

*— Jo començ alla hon dech ; car Job no fo juheu, ans fo be gentil. Be es veritat que fou del linatge de Esau, he ell posat primer, per ço com entrels gentils, fo lo millor, es pres ha profetar profundament e clara de Jesu Christ, qui apres vench per reembre los juheus e los gentils. Veges donchs si mereix principat |*
24 *entrels seus.*

» que dans ma chair je verrai Dieu, mon sau- » veur. » Puisque Job nourrissait cet espoir, il ne croyait donc pas que son âme fût mortelle.

— Vous m'avez dit, Seigneur, que vous commenceriez par les païens, et je vois que vous commencez par les Juifs. Veuillez me dire si c'est par oubli ou avec préméditation.

— Je commence par où je dois commencer, car Job n'était pas Juif, mais gentil. A la vérité il descendait d'Esaü. Je l'ai placé en tête, à cause qu'il fut le meilleur d'entre les gentils. Prophète profond, il prédit clairement la venue de Jésus-Christ, qui vint en effet par la suite comme rédempteur des Juifs et des gentils. Tu vois donc bien que la primauté lui revient parmi les siens.

— *Verament, Senyor, bel mereix. Mas troaci tostemps fuy de intentio que fos estat juheu, per ço com en lo vell testament es hagut en fort gran reputatio, e veig que profeta clarament la resurectio dels cossors humanals.*

— *E ara has tu saber, dix ell, que gentils haien prophetat. E quet par de Balaam, Sibilla Erithea* (sic), *de Virgili e Ouidi? Eres* (sic), *anem auant.*

» *Ennius, poheta fort antich e dignament famos dix que molts sauis homens antichs los quals appellaua Castors, que quant lo cors del hom moria la anima romania. E entre les altres coses quels induhien a creura aço era vna, ço es que quant vehien quels homens de gran enginy*

— En vérité, Seigneur, il la mérite bien. Toutefois, j'avais toujours cru jusqu'ici qu'il était Juif, à cause de la haute estime qui en est faite dans l'ancien Testament. Je reconnais qu'il a prédit clairement la résurrection des morts.

— Tu sauras désormais, dit-il, qu'il y a eu des prophètes gentils. Que dis-tu de Balaam, de la Sibylle Erythrée, de Virgile et d'Ovide? Mais, passons sans nous arrêter.

» Ennius, très ancien poète, et justement renommé, assure que beaucoup d'anciens sages, qu'il nomme Castors, étaient d'avis que le corps de l'homme étant mort, son âme demeurait. Entre autres raisons qui les induisaient à croire ainsi, ils alléguaient l'exemple

*hauien hordonat lo dret pontifical e les seri-
monies de les sepultures; e ab tant gran cura
no les agueren obseruades, si en lurs pences
no aguessen per clar que la mort no destroueix
la anima, sino lo cors tant solament. E que la
mort no era altre cosa sino trespassament he
mudament de vida, la qual era cami de pujar*
25 *al cel als homens he | a les dones de virtuosa
vida. E, per aquesta oppinio la qual seguiren
los Romans gentils, fo per molts cregut que
Romulus, Hercules, Liber, Castor e Polluix,
e molts altres sen eren pujats al cel apres lur
mort.*

» *Tulli, en la primera disputatio del seu Tuscula, diu que apres que l om est mort, los*

des hommes supérieurs qui avaient fondé le droit pontifical et les rites des funérailles. Ils n'eussent pas déployé un si grand zèle à faire observer ces rites, s'ils n'avaient eu la conviction intime que le corps seul est détruit par la mort, et non pas l'âme. La mort n'était donc pour eux qu'une transformation, un changement d'existence, et comme une occasion de monter au ciel pour les hommes et les femmes d'une conduite exemplaire. C'est d'après cette croyance, suivie par les Romains, qui étaient gentils, que s'accrédita l'opinion qui fit monter au ciel, après leur mort, Romulus, Hercule, Liber, Castor et Pollux, et tant d'autres.

» Tullius, dans la première de ses *Tusculanes,* dit que quand un homme est mort, ses amis

*amichs nol ploren, per ço com pensen que no sia res; mas per ço com lo veen destituit e priuat dels bens temporals. Car si aquexa opinio no era, nol ploraria algu. E asons dona a sentir natura sens alguna raho o doctrina. Molt gran argument es natura jutjar ten* (*sic*) *grans coses de la inmortalitat de la anima, com tot hom ha tant gran cura de les coses esdeuenidores, apres sa mort.*

» *L ome souent planta arbres dels quals no espera james auer fruyt. Lo saui ho* (*sic*) *ordena leys he statuts. Quet pences als que significh procreatio d infants, propagacio de nom, adoptio de fills, diligentia de fer testaments, edi-*

---

le pleurent, non pas parce qu'ils le regardent comme n'étant plus rien, mais parce qu'ils le voient dépouillé et privé des biens temporels. En effet, sans cette croyance, personne ne le pleurerait. C'est ce que nous enseigne la nature sans aucun appareil de doctrine. Certes, c'est un grand argument que ce jugement naturel au sujet de cette grosse question de l'immortalité de l'âme, qui fait que tous les hommes ont si fort souci de l'avenir après leur mort.

» L'homme plante souvent des arbres dont il ne peut récolter les fruits. Le sage élabore des lois et des statuts. Et que penses-tu que signifie la procréation des enfants, la transmission du nom, l'adoption des fils, le soin de faire des testaments et l'édification des tom-

*ficatio de sepulcres, sino cogitar encare les cosses esdeuenidores apres la mort?*

26 » *No es millor natura | en lo linatge dels homens que de aquells qui ymaginen que son nats per aiudar, defendre e conseruar los altres. Ne puch creure res que tant noble hom per la cosa publica se fos liurat a mort, si pensas quel seu nom finis ab la vida, ne que james algu sens gran esperança de inmortalitat exposas lo seu cors per la patria. No se com se acosta a les pences dels homens una pronosticatio, o deuinatio dels setgles esdeuenidors. E majorment com los grans enginys e alts coratges; la qual cosa tolta, que seria tant*

---

beaux? Rien autre chose que la préoccupation de l'avenir après la mort.

» Il n'est pas dans l'humaine espèce de nature supérieure à ces hommes qui se persuadent qu'ils vivent pour l'aide, la défense et la conservation des autres. Je ne puis me résoudre à croire que tant de braves gens eussent affronté la mort pour le salut commun, s'ils avaient pensé que leur nom finirait avec leur vie. Qui donc voudrait, sans l'assurance de l'immortalité, exposer sa personne pour la patrie? Ce que je sais, c'est que les hommes ont le pressentiment indéfinissable et comme l'intuition des siècles futurs. C'est la pensée dominante des grands génies et des cœurs vaillants, sans laquelle nul ne serait assez fou pour passer toute sa vie au milieu des fatigues et des périls,

*foll que incessantment visques en treballs e perills grans, axi com fan los princeps terrenals? E quem diras dels poetas e dels subtils mechanichs? No volen esser ennoblayts apres la mort? Els philosoffs, en los libres que escriuen, noy meten lurs noms per hauer ne gloria? Cert si han fet la maior part d ells.*

» *Donchs si l atorgament de tots es veu de natura, e cascuns atorguen esser alguna cosa que a ells pertanga apres lur mort, aytanbe ho deuen atorgar. Tots los homens han oppinio que Deu es | e conexen ho naturalment; e de* 27 *semblant oppinio e conexença son de la inmortalitat de la anima. E donchs cregam que axi es. E nons lunyem del comu atorgament de aquells.*

---

comme le font les maîtres du monde. Et, dis-moi, les poètes, les inventeurs subtils, ne veulent-ils pas être ennoblis après leur mort? Et les philosophes, n'inscrivent-ils pas leurs noms sur les ouvrages pour en avoir l'honneur? C'est du moins ce qu'ont fait la plupart d'entre eux.

» Si donc le consentement universel est comme la voix de nature, si chacun convient qu'il y a quelque chose qui lui appartient après la mort, il faut bien en convenir aussi. Tous les hommes pensent que Dieu est, et savent cela naturellement; de même pour la connaissance de l'immortalité de l'âme. Croyons donc qu'il en est ainsi, et ne nous éloignons pas du consentement universel.

» *Echides, fort entich philosoff de Siria, dix primerament que les animas eren sempiternals. E aquesta oppinio segui Pittagoras, dexeble seu, lo qual era de ten gran actoritat, que altres sino ell e sos dexebles per lonch espay de temps no foren venguts ne reputats per sauis. Plato vench en Italia hon florien ladonchs los dexebles de Pittagoras per tal quels vaes he aprengues d ells. E la primera cosa que senti fo la inmortalitat de les animas, la qual cosa no solament atorga, ans hi dona rahons per que aperia que deuien esser inmortals, de les quals has hoydes algunes dessus. Aristotil tench expressament, sagons que dessus es dit, les animas esser inmortals. Diogenes*

» Échides, fort ancien philosophe de Syrie, fut le premier à dire que les âmes sont éternelles. Telle fut aussi l'opinion de son disciple Pythagore, dont l'autorité était telle que lui seul et ceux de son école furent durant un long temps réputés sages, sans comparaison. Platon se rendit en Italie, où florissaient alors les disciples de Pythagore, à seule fin de les fréquenter pour apprendre d'eux. Ils lui enseignèrent en premier lieu l'immortalité des âmes. Et non seulement il y donna son consentement, mais encore il y ajouta des raisons d'où se déduisait cette immortalité, raisons dont je t'ai allégué quelques-unes. Aristote tenait aussi que les âmes sont immortelles, comme il a déjà été dit. Diogène crut non moins fermement cette

*cregue fermament e dix que les animes eren inmortals e sen pujauen al cel, si estant en lo cors hauien virtuosament obrat.*

» *Lelio, apres que sabe la mort de Publi Scipio Africa, cordial amich seu, dix ha* |
*Sceuola : « Si yo negaua quem dolgues la* 28
*mort de Cipio, mentiria, car greu m es que sia destituit de tal amich, lo qual, segons que crech, no sera, e segons que puch afermar, no fo aytal en lo mon. Mas no fretura de conçolatio; yo mateix me aconsol, e maiorment de vn remey, que son cert que en mi no es aquella error que en molts homens es, qui turmenten si matexos per la mort de lurs amichs, creents que lurs animes sien mortes ab lo cors, e que*

---

immortalité, qu'il proclama. Il disait que les âmes montaient au ciel après avoir quitté le corps, et vécu honnêtement.

» Quand Lélius eut appris la mort de son intime ami Scipion l'Africain, il dit à Scévola : « Je mentirais en disant que je ne suis point affligé de la mort de Scipion, car il m'est dur d'être privé d'un ami tel que je ne pense pas qu'il puisse y en avoir et qu'il y en ait jamais eu un pareil au monde. Mais à quoi bon me consoler, puisque je me console moi-même par un remède dont l'efficacité m'est prouvée? Je ne partage point, en effet, l'erreur de nombre de gens, qui se torturent à plaisir à la mort de leurs amis, dans la croyance que les âmes finissent avec le corps, et qu'elles sont damnées.

*sien dampnades. Nom penç que mal sia esdevengut ha Cipio, car virtuosament ha viscut. A mi es esdeuengut, si esdeuengut es. Esser greument torbat per son propri damptnage, no es d amich, mas del amant si mateix.* »

» *En les quals paraules pots conexer que sentia de la inmortalitat de les animas.*

» *Aquesta mateixa oppinio hauia aguda lo dit Scipio, qui per tres jorns abans que moris, disputa molt sobrel bon regiment de la cosa publica;*
29 *de la qual disputatio fo la derrera part la | inmortalitat de les animes, e dix aquelles coses que son pare Publi Scipio li hauia dites sobre la dita inmortalitat, quant apres sa mort li era aparegut en lo sompni que feu, lo qual recita*

---

Je me persuade qu'il n'est point arrivé malheur à Scipion, car il a vécu sagement. Le malheur me serait plutôt arrivé à moi, si j'étais ému de mon propre dommage. Mais c'est là un sentiment d'égoïste, et non d'ami. »

» Tu peux voir d'après ces propos, ce qu'il pensait de l'immortalité de l'âme.

» Cette manière de voir fut aussi celle de Scipion lui-même. Avant sa mort, il disserta pendant trois jours sur la meilleure administration de la chose publique. Et sur la fin, il traita de l'immortalité des âmes. C'est alors qu'il répéta ce que lui avait dit son père, Publius Scipion, touchant la dite immortalité, quand il lui apparut en songe après sa mort, suivant le récit de Cicéron, dans sa *République,*

*Tulli en lo libre de republica, e Patrarcha semblantment en la Africa. La expositio del qual, sit recorda, feta per Macobri (sic), te preste en Mallorqua (sic), e lat fiu diligentment estudiar, per ço que yo e tu ne poguessem avegades conferir.*

*— Ver es, Senyor, digui io; anem auant si vostra merce sera, car assats me recorda, he nous hi cal tenir temps.*

*— Socrates, dix ell mateix, apres que fou condempnat a mort, per ço com no crehia pluralitat de deu(s), lo derrer jorn de sa vida dix moltes belles rahons prouants la inmortalitat de la anima. E, com tengues en la ma lo veri que deuia beura, dix que no li era vijares que moris, mas que s en puias al cel. Car dues*

---

et de Pétrarque, dans son *Afrique.* S'il t'en souvient, je te prêtai, à Majorque, le commentaire de Macrobe sur ce songe, en te recommandant de l'étudier à fond, afin que nous pussions quelquefois en conférer ensemble.

— C'est vrai, dis-je; il m'en souvient parfaitement, et par conséquent vous pouvez passer là-dessus, et poursuivre, s'il vous plaît, votre raisonnement.

— Socrate, poursuivit-il, après sa condamnation à mort, pour n'avoir pas cru à la pluralité des dieux, le jour même où il mourut, prononça de fort beaux discours en faveur de l'immortalité de l'âme. Et, tenant en main le poison qu'il allait boire, il déclara qu'à son gré cette mort n'était qu'une ascension vers le ciel. Deux

*carreres eran aperallades a les animes qui exien del cors. La vna era de priuatio del concell dels deus; e aço era quant hauia viscut lo cors vitiosament | e hauia violat la cosa publica, he comes molts fraus. L altra era de retornament als deus don era venguda; e aço quant lo cors hauia viscut castament he lunyatse de vicis, haia ressemblat a la vida dels deus.*

*» Cato volent esquiuar les mans de Cesar, apres la mort de Pompeu, se mata a Vtica; pero hauent per clar que les animes eran inmortals, abans que procehis a matarse, legi lo libre de Plato sobre la inmortalitat de la anima, per ço que ab plaer moris e hagues major fortitut en son coratge.*

routes, en effet, s'ouvraient aux âmes qui se séparaient du corps : ou bien elles étaient privées du commerce des dieux, parce que le corps avait vécu dans le vice, portant atteinte à la chose publique et commettant de nombreux forfaits; ou bien elles retournaient aux dieux d'où elles venaient, lorsque la vie du corps avait été chaste et semblable à la vie des dieux, par l'éloignement des vices.

» Caton, après la mort de Pompée, pour ne pas tomber sous la main de César, se tua, dans Utique. Mais, convaincu que les âmes sont immortelles, il lut, avant de se donner la mort, le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, sans doute en vue de rendre sa fin plus douce et d'affermir son courage.

*» Valerius Maximus dix en diuersos lochs he creegue la dita inmortalitat; pero be ho sabs tu qu il has asats familiar.*

*— Ver es, Senyor, que dit ho ha. Mas dona vijares que axi ho creegues ell.*

*— Com no? e quet hi indueix?*

*— Ço que dix dels Francesos, digui yo, que creents que les animas no morissen, prestauen pecunia ab conditio que hom lals retes en infern. E que diguera que horats eren sino per tal com crehien ço que Pittagoras hauia cregut sobre la dita | inmortalitat.* 31

*— Nom es semblant, dix ell, que per hauer dit aquexes paraules creegues ell lo contrari; ne ho diu a aquella fi que tu penses. Be es ver*

» Valère Maxime croyait à l'immortalité de l'âme. Il en parle en maints passages. Qui le sait mieux que toi, qui le connais si bien?

— Il est vrai, Seigneur, qu'il en a parlé. Mais est-il bien sûr qu'il y croyait?

— Et pourquoi pas? d'où te vient ce doute?

— De ce qu'il a rapporté des Gaulois, répondis-je. Comme ils croyaient que les âmes ne mouraient pas, ils prêtaient de l'argent, en stipulant qu'il leur serait rendu aux enfers. Et s'il ne les traite pas de fous, c'est qu'ils croyaient cela même qu'avait cru Pythagore touchant la dite immortalité.

— Il ne me paraît pas, dit-il, que pour avoir tenu ce langage il crût le contraire. Il n'a point eu l'intention que tu lui prêtes. Il est vrai que,

*que ell, veent que dificil cosa es prouar la inmortalitat dessus dita, dix que si Pittagoras no ho agues dit, tots los affermants la dita oppinio tenga per orats, per tal com es cosa que nos pot visiblament prouar. E alguns ineptes creen lo contrari. Mas no diu pas que no ho creegue. Car en molts lochs de son libre veig que tracta de la anima he inmortalitat dessus dita. E not recorda si dix de Julius Cesar, que aquells qui l hauien mort, volents lo lunyar del nombre dels homens, lo hauien ajustat al consell dels deus? E no dix de Castor e Polluix, que apres lur mort se combateren algunes vegades ab la part dels Romans contra lurs enemichs? Si ell creegues que*

considérant la difficulté de prouver l'immortalité de l'âme, il déclare que, sans l'autorité de Pythagore, il tiendrait pour fous les partisans de cette doctrine, attendu qu'elle ne se peut clairement démontrer. Quelques incapables croient le contraire, mais il ne déclare point, lui, ne pas y croire. Et la preuve, c'est qu'en maints endroits de son livre, il traite de l'âme et de son immortalité. Ne te rappelles-tu pas ce qu'il dit de Jules César, que ses meurtriers, en voulant le retrancher du nombre des hommes, l'avaient introduit dans l'assemblée des dieux? Et n'a-t-il pas dit de Castor et Pollux, qu'après leur mort, ils combattirent plus d'une fois du côté des Romains contre leurs ennemis? Il n'eût point parlé ainsi, s'il

*les animas morissen ab lo cors, no haguera dit aço.*

» *March Cato dix a Cipio he ha Lelio: « No puch creura que vostres pares, los quals foren*
*mentre visqueren | homens fort insignes e* 32
*grans amichs meus, sien morts, ans viuen en aquella vida que solament se deu vida appellar. Car, mentre som enclosos en los cossors, ha necessaria seruitut som donats, per ço com la anima es celestial, e axi com ha gitada del cel en terra, es molt oppremuda mentres es ab lo cors. Mas haiau per clar los deus inmortals hauer escampades les animes en los cossors humanals per tal que fos qui defenes les terres he contemplas les ordes de les coses celestials*

avait cru que les âmes mouraient avec les corps.

» Marcus Caton dit à Scipion et à Lélius : « Je ne puis croire que vos parents, qui furent de leur vivant des hommes si remarquables et mes bons amis, soient morts. Loin de là, ils vivent dans cette vie qui seule mérite d'être ainsi appelée. Et, de fait, tant que nous sommes enfermés dans notre corps, nous subissons nécessairement la servitude, parce que l'âme, qui est d'origine céleste, ayant été jetée du ciel sur la terre, se trouve fort dépendante, tant qu'elle est unie au corps. Croyez sans aucun doute que les dieux immortels ont répandu les âmes dans les corps des hommes, afin qu'il y eût des êtres pour défendre les

*els ressemblas, en la manera de vida he en constantia.* »

» *E no ten solament raho, ho disputatio me empeny a creura aço. Mas la noblesa he actoritat dels sobirans philosoffs qui aço han dit, he especialment de Pittagoras e de sos dexebles qui tengueren que les animas eren diuinals e inmortals. De Virgili, Senecha, Ouidi, Orati, Lucha, Staci, Juuenal e molts altres poetes tendria* (*sic, l. ten diria*) *ço que n an escrit. Mas tu has aquells tant familiars, que no seria als*
33 *sino empenyer | ab la ma la nau qui ha bon vent.*

» *Pus te he dit que les actoritats e dits dels gentils que apresent me son ocorreguts, e*

---

terres, pour contempler l'ordre des choses du ciel, et semblables à eux par la manière de vivre et par la force de volonté. »

» Et ma croyance n'est pas seulement l'effet du raisonnement et de la discussion, mais de la haute autorité des sublimes philosophes qui l'ont affirmée, et particulièrement de Pythagore et des Pythagoriciens, qui proclamèrent les âmes divines et immortelles. Je pourrais encore t'alléguer ce qu'ont écrit Virgile, Sénèque, Ovide, Horace, Lucain, Stace, Juvénal et tant d'autres poètes. Mais ces auteurs te sont si familiers, que ce serait comme si l'on poussait avec la main la nef qui a le vent en poupe.

» Puisque je t'ai cité les autorités et les dits des gentils qui me sont venus à la mémoire,

*seran a mon juy a tu de major vtilitat, temps es quet diga algunes dels juheus sobre la inmortalitat dessus dita.*

*» Moyses dient ab espirit de prophetia la creatio del mon, testifica que nostre Senyor Deu dix : « Façam home ha ymatge e semblança nostra. » E axi fo fet. Si donchs a ymatge e semblança sua lo feu, qui gosara dir quel faes mortal? Ne podem dir que ho digues del cors, lo qual veem que mor. Conuenia donchs que ho digues de la anima tant solament. En altre manera la diuinal peraula fore luny de veritat. Car en alguna forma no poguera esser ymatge ho semblança sua, sino fos inmortal axi com ell, qui eternalment es*

et dont tu pourras le mieux profiter, à ce qu'il me semble, il est temps que je te cite quelques auteurs juifs qui ont traité la question.

» Moïse exposant avec un esprit prophétique la création du monde, affirme que notre Seigneur dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Et il fut fait ainsi. S'il le fit donc à son image et ressemblance, qui oserait dire qu'il l'a fait mortel? Car nous ne pouvons le dire du corps que nous voyons mourir. Il faut donc reconnaître que cela a été dit seulement de l'âme; autrement la parole divine serait loin de la vérité. Car enfin, en aucune façon l'homme ne saurait être l'image de Dieu et sa ressemblance, s'il n'était pas immortel comme lui, qui existe de toute éternité sans aucun

*sens tot dubte. Poderos es a fer, e fa de fet coses inmortals. E si attens be a la creatio del mon, no trobaras que sino del hom nostre Senyor Deu digues, Façam; car en totes les altres coses dix : Sia fet. E pots pençar ab*
34 *desliberatio de sancta | trinitat ho feu, que dignitat li dona maior que a les altres coses que hauia creades.*

» *Jacob, apres que li agueren dit (que) sos fills que besties feres li hauien mort Josep, frare lur, dix : « Devallare en infern plorant mon fill. » Si en infern deuia plorar, paria que no era sa intentio que les animas fossen mortals.*

» *Saul dix a vna fembra phitonissa (sic) que*

doute, avec la toute-puissance de faire, comme il fait réellement, des choses immortelles. Et remarque bien que lors de la création du monde, notre Seigneur ne dit: Faisons, qu'à propos de l'homme. Pour tout le reste, il dit: Soit fait. Et tu peux croire qu'il le fit après délibération de la Sainte-Trinité, et il lui attribua ainsi plus de dignité qu'aux autres produits de la création.

» Après que Jacob eut appris de ses fils que des bêtes féroces avaient dévoré Joseph leur frère : « Je descendrai en enfer, dit-il, en pleurant mon fils. » Or, s'il devait pleurer en enfer, il est probable que, dans sa pensée, les âmes n'étaient pas mortelles.

» Saül demanda à une femme prophétesse de

*li faes resuscitar Samuel, qui era mort. E axi fo fet, e parla ab ell. Lo qual Samuel li dix que l endema morria ab sos fills, e seria ab ell apres. Seguis axi com li hauia dit. Alguns pero aferman que no li aparech la anima de Samuel, mas un diable en forma sua. Altres dien que si feu. Sia ques vulla, la Sancta Escriptura diu que Samuel li aparech. La historia es largament contenguda en lo primer libre dels Reys, vers la fi; dic lat*(sic) *superficialment.*

» *En aquella poras veura si les animas viuen apres la mort corporal. Helias feu resuscitar vn fadri a prechs de la mare d aquell que molt lo ploraue, segons que testificha lo*

---

faire ressusciter pour lui Samuel, qui était mort. Ainsi fut fait, et il s'entretint avec Samuel, qui lui dit qu'il mourrait le lendemain avec ses fils, et qu'il serait ensuite avec lui. Et sa prédiction s'accomplit. D'aucuns, à la vérité, assurent que ce n'est point l'âme de Samuel qui lui apparut, mais un diable sous la figure de Samuel, tandis que d'autres croient à la présence réelle. Quoi qu'il en soit, l'Écriture Sainte raconte l'apparition de Samuel. Le récit, assez long, se trouve au premier livre des Rois, vers la fin. Je n'ai fait que le résumer.

» Cet épisode t'apprendra sans doute ce que deviennent les âmes après la mort du corps. Élie fit revivre un jeune garçon, à la prière de la mère du mort, en proie à une douleur

*terç libre dels Reys. | E dien los juheus que aquest fadri fo Jonas, propheta. Per virtut dels ossos de Elizeu, mort e soterrat, resuscita es leua en peus un hom que ladres hauien mort he gitat en lo sepulcre del dit Elizeu, encontinent que hague tocats los ossors de aquell, si lo quart libre dels Reys diu veritat. Considera donchs si les animes de aquests moriren ab la carn.*

» *Dauid, sobira propheta, sabent clarament la dita inmortalitat, dix : « Senyor, no jaquesques la mia (anima) en infern. » E en altre loch : « Nostre Senyor Deu, reembra la mia anima de la ma d'infern, com haura reebut mi. » E pus auant : « Senyor, tu has desliurada*

---

amère. L'histoire est racontée au troisième livre des Rois. Les Juifs prétendent que ce jeune garçon fut le prophète Jonas. Par la vertu des restes d'Élisée mis au tombeau, ressuscita et se dressa sur ses pieds un homme que des malfaiteurs avaient égorgé et jeté dans sa fosse, aussitôt que son cadavre eut touché les os du prophète, si le récit du quatrième livre des Rois est véridique. C'est à toi de voir si les âmes de ces ressuscités étaient mortes avec la chair.

» David, le souverain prophète, instruit à fond de cette immortalité, s'écrie : « Seigneur, ne plonge pas mon âme en enfer. » Et ailleurs : « Notre Seigneur Dieu, rachète mon âme des mains de l'enfer, quand il m'aura reçu. » Et plus loin : « Seigneur, tu as délivré mon âme

*d infern la mia anima, e has saluat mi dels deuallants al lach.* » *E en altre loch :* « *Tu, Senyor, has conegut la mia resurectio.* » *Salamo, fill seu, ja t he dit dessus qu en dix a la fi dels* (*sic*) *Ecclesiastes, quel espirit tornara a Deu, qui ha donat aquell. Ezechias dix, apres que fo desliurat de la malaltia en que cuyda morir :* « *Jo he dit en lo mig dels meus dies : Ire a las portes d infern.* » *E puys continuant :* « *Tu empero, Senyor,* | *has desliurada la mia* 36 *anima que no peris.* »

» *Daniel prophetant ha denuntiat quel gran princep Michael se leuara, e molts de aquells qui dormen en la polç de la terra se despertaran. Dels quals los huns iran a vida eternal,*

---

de l'enfer, et tu m'as sauvé de ceux qui descendent dans l'abîme. » Et en un autre endroit : « Tu as connu, Seigneur, ma résurrection. » Quant à son fils, Salomon, tu as vu déjà ce qu'il a dit à la fin de l'*Ecclésiaste,* à savoir que l'esprit retournera à Dieu, qui l'a donné. Ezéchias, délivré d'une maladie dont il pensa mourir, s'écria : « J'ai dit au milieu de ma carrière : J'irai jusqu'aux portes de l'enfer. » Et tout de suite après : « Mais tu as, Seigneur, sauvé mon âme, afin que je vécusse. »

» Daniel, prophétisant, a fait savoir que le grand prince Michael se lèvera, et que beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière du sépulcre se réveilleront, pour aller, les uns vers la vie éternelle, et les autres vers l'éternel

*a altres a perpetual escarn. Sophonias dix: « Poble meu, esperam. Viu nostre Senyor Deu, en lo dia de la resurectio. » Qui pots (sic) donchs afermar que la anima rational puxa morir?*

*— Senyor, si nous ne anuig, digui io, gran plaer hauria que dels dits he actoritats dels juheus aguessem assats apresent, e que procehissets als dits dels Christians, segons quem haueu promes.*

*— Ne solament ab plaer, mas ab gran cupiditat, dix ell, fare ço que desiges.*

*» Jesu Christ, Saluador nostre, segons que testificha l auangelica veritat, dix als seus apostols he dexebles, qu el pobre appellat Latzer mori e fo portat per Angels al sin de*

---

opprobre. Sophonie a dit : « Mon peuple, espérons. J'ai vu notre Seigneur Dieu, au jour de la résurrection. » Qui voudrait donc affirmer que l'âme raisonnable peut mourir ?

— Seigneur, dis-je, sans vous déplaire, je serais bien aise que les dits et les autorités des Juifs s'arrêtassent ici. Vous pourriez passer, selon votre promesse, aux dits et autorités des Chrétiens.

— Je vais satisfaire ton désir avec autant d'empressement que de plaisir.

» Jésus-Christ, ainsi que l'atteste la vérité évangélique, notre Sauveur, raconta à ses apôtres et disciples que le pauvre nommé Lazare mourut et fut emporté par des anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut également,

*Abraham; e lo rich semblantment mori, e fo*
*soterrat en infern e turmentat en gran flama*
*de foch. En altre loch dix als dits dexe | bles :* 37
*« No vullau tembre aquells qui maten lo cors*
*e no poden matar la anima; mas temeu aquell*
*qui la anima e lo cors pot destrouir en infern. »*
*Parlant encara del judici vniuersal, dix que*
*los mals hirien a turment, e los bons a vida*
*eternal. Pençar pots donchs si les animes son*
*inmortals. Si altre testimoni no fos estat en lo*
*mon, a plena proua deguera bastar. Mas per*
*ço que no puxes dir que a fameiar te haia*
*conuidat, vullte sadollar.*

*» Tots los apostols e euangelistas confessen he testifiquen, e sobre aquesta conclusio molts*

---

et il fut enseveli en enfer, et tourmenté dans la flamme d'un feu ardent. En un autre endroit il dit encore à ses disciples : « Gardez-vous de craindre ceux qui tuent le corps sans pouvoir tuer l'âme; mais craignez celui qui peut détruire en enfer l'âme et le corps. » Et quand il parle du jugement dernier, il dit que les mauvais iraient au supplice, et les bons à la vie éternelle. Tu peux juger par là si les âmes sont immortelles. Quand il n'y aurait point au monde d'autre témoignage, il devrait amplement suffire. Mais ne voulant pas que tu puisses dire que je t'ai convié à jeûner, je veux te rassasier.

» Tous les apôtres, tous les évangélistes s'accordent à reconnaître — et sur leur aveu un

*dels altres innumerables sants homens se son lexats cruelment matar, que Jesu Christ feu resuscitar Latzer he alguns altres morts. E quel jorn de la sua sancta passio, resuscitaren molts cossors de sants homens. E quel terç jorn apres la sua passio, resuscita e conuerça algunes vegades ab los apostols, tro al dia de la sua passio (sic l. ascentio). E quel dia del general judici, vendra jutjar cascun segons que merexera; e que tots aquells qui babtisma*
38 *hauran reebut, e complits | sos manaments, viuran en paradis, he los maluats en infern eternalment. Qui pot dir donchs que les animes puxen venir a no esser?*

» *Si d aço no est content, recort te quen has*

nombre infini d'autres saints personnages se sont fait tuer cruellement — que Jésus-Christ fit ressusciter Lazare et d'autres morts, et que le jour de sa sainte passion ressuscitèrent beaucoup de cadavres d'hommes réputés saints, et encore qu'il ressuscita trois jours après son supplice, et s'entretint quelquefois avec les apôtres jusqu'au jour de son ascension; et finalement, qu'au jour du jugement universel, il viendra juger chacun selon ses mérites, et que tous ceux qui auront reçu le baptême et accompli ses commandements, vivront en paradis, et les méchants en enfer, éternellement. Qui donc oserait dire que les âmes puissent se réduire à n'être point?

» Que si cela ne te suffit pas, rappelle-toi ce

*lest en les gestes dels sants, he en les vides e collations dels pares, en los libres que han fets los quatre doctors de la esgleya de Deu, e altres sants homens qui no solament per rahons euidents he actoritats ho han creegut; mas per reuelatio diuinal, he alguns per experientia ho han sabut, segons que dessus es dit. E veuras que tots van a hun terma, jatsia per diuersos camins. Si not recorda, digues ho, e reduhir to he a memoria.*

*— Senyor, no hi cal treballar; bem recorda; e som content de tot ço quem haueu dit. E a la veritat, no es hom en lo mon, qui de raho vulla vsar axi com deu, que necessariament*

que tu en as lu dans les actes des Saints, dans les vies et les écrits des Pères, dans les livres composés par les quatre Docteurs de l'Église de Dieu, et d'autres saints personnages, qui l'ont cru d'après des raisons et des autorités incontestables, quand ils ne l'ont pas su par révélation de Dieu, ou par l'expérience personnelle, ainsi qu'il a été dit. Tu verras qu'ils tendent tous au même but, par des voies différentes. Si ta mémoire est infidèle, dis-le moi, et je te la rafraîchirai.

— Épargnez-vous-en la peine, Seigneur. Ma mémoire n'est pas en défaut, et je suis ravi de tout ce que vous avez dit. En vérité, il n'y a point au monde d'homme disposé à user de sa raison, comme il le doit, qui n'y donne forcément créance, eu égard à tout ce que vous

*no haia atorgat, ates tot aço quem haueu dit, que les animes sien inmortals. E axi ho crech fermament, e ab aquesta oppinio vull morir.*

39 *— Com oppinio? dix ell; | ans es scientia certa; car oppinio no es als sino remor, fama, o vent popular, e tostemps presuposa cosa dubtosa.*

*— Haia nom donchs, Senyor, scientia certa. Nom recorda be la virtut del vocable.*

*— Encara resta, dix ell, quet diga que crehen los Sarrahins sobra la dita inmortalitat, e los dits he actoritats que han.*

*— Sia vostra merce, Senyor, que non aiats afany; car be ho se; vos me prestas algunes vegades l Alcora, he estudielo be e diligentment.*

---

m'avez dit en faveur de l'immortalité des âmes. J'y crois donc de tout mon cœur, et je veux mourir dans cette opinion.

— Comment? dit-il; mais c'est science certaine, et non opinion, car l'opinion n'est que bruit, renommée, ou vent populaire, et en toute circonstance elle suppose le doute.

— Eh bien! donc, nommons-la science certaine. Je ne me rappelle pas bien la signification du terme.

— Et maintenant, dit-il, il me reste à passer en revue les croyances des musulmans sur l'immortalité de l'âme, avec les textes et les autorités.

— Eh! Seigneur, épargnez-vous, s'il vous plaît, ce travail. Je suis au courant, grâce au Coran, que vous m'avez prêté quelquefois, et dont j'ai fait une sérieuse étude.

*— E donchs, dix ell, quet en par?*

*— Tot mal, car innumerables bestialitats hi ha.*

*— Hoc; mas espressament hi es contengut, dix ell, quels moros de Deu, apres lur mort, iran en paradis, en lo qual trobaran rius d ayga clara, e neta, e de let, la sabor de la qual nos mudara, e de vin fort molt delitable als beuents, e de mel colada. E en altre loch del dit Alcora, hon es descrit paradis, es contengut que aqui haura fonts, fruytes, e mullers, tapits de seda he moltes poncelles, ab los (sic) quals los moros | de Deu jauran. E que apres que les hauran desponcellades, elles cobraran lur virginitat.* 40

*— Veres, Senyor, e tant com yo puch conexer*

— Eh bien ! dit-il, qu'en penses-tu ?

— Rien que du mal. Il y a là quantité de choses monstrueuses.

— Oui, dit-il; mais il y est dit en termes exprès que les musulmans de Dieu, une fois morts, iront en Paradis, où ils trouveront des fleuves d'une eau limpide et pure, et de lait d'un goût inaltérable, et de vin délicieux à boire, et de miel liquide. Et en un autre passage du Coran, où est décrit le Paradis, il est dit qu'il y aura là des sources, des fruits, des femmes, des tapis de soie, et nombre de pucelles, compagnes de lit des musulmans de Dieu. Quand ils les auront déflorées, elles reprendront leur virginité.

— C'est vrai, Seigneur, et c'est bien là, autant que j'en puis juger, ce que cet imposteur de

*aquell enganador Mahomet, axi volgue que ho creguessen los seus sequaces. Mas no puch pensar que ell ho creegues axi com ho dehia; car no aguera feta perdra tanta multitut de gent com se tira, si esperas viura apres la mort corporal. La sua doctrina es fauorable e disposta a luxuria he a altres delits carnals. E per ço com no es fundade en raho e bons costums, no pens que tant hagues durat, sino per tal com es feta en fauor de les fembres, lo costum de les quals es tirar los homens, he especialment a fameiants, a aquell angle que desigen; e per nostres peccats encara, he gran fredor que hauem en lo cor, de mantenir veritat e morir per la religio christiana.*

Mahomet a voulu faire accroire à ses sectateurs. Mais je ne puis me persuader qu'il le crût lui-même, comme il le disait. Il n'eût pas causé la perte de l'infinie multitude qu'il sut gagner, s'il avait compté vivre après la mort corporelle. Sa doctrine est arrangée de manière à favoriser la luxure et les autres plaisirs charnels. Comme elle n'a point pour fondement la raison et les bonnes mœurs, je pense qu'elle n'aurait pas duré si longtemps, si elle n'était pas si avantageuse pour les femmes, dont la coutume est de séduire les hommes, et particulièrement les faméliques, et de les soumettre à leurs caprices. Il y faut ajouter nos péchés et la peur que nous avons de défendre la vérité et de mourir pour la foi chrétienne.

*— Axi es, dix ell, com tu dius. Lexem estar aço, car declararte vull lo restant de la difinitio de la anima, segons quet he promes; ço es que la anima rational es en be | he en mal* 41
*conuertibla.*

*— Bem plaura, Senyor, hoyr ho, jatsia per experientia ne veia gran pertida cascun jorn.*

*— Souint s esdeue, dix ell, quels homens per goig se exalçan, e per tristor se lexen decaura. Per pietat son suaus, e per fellonia, terribles; a vegades vitiosos, a vegades virtuosos. Algunes coses prenen fermament; altres menys presant he oblidant lexen anar. Ço que ara los plau, ades los desplaura. Per bones paraules son edifi-*

— Oui, dit-il, tu dis vrai. Mais passons là dessus, car je veux compléter ce qui manque à la définition de l'âme, comme je te l'ai promis, à savoir que l'âme raisonnable est également sujette à tourner bien ou mal.

— Je vous écouterai avec un plaisir extrême, bien que largement éclairé par l'expérience journalière.

— Il arrive souvent, dit-il, que les hommes se laissent emporter à la joie, et abattre par le chagrin. La pitié les rend doux, et la colère terribles. Le vice et la vertu les attirent. Parfois, ils montrent de la fermeté; parfois aussi ils se livrent à l'oubli, à l'indifférence, à la négligence. Ce qui leur plaisait naguère, leur déplaît maintenant. Les bons ou les mauvais propos causent leur édification ou leur perte.

*cats, e per males destrouits. E aytant com aprofiten perseuerant als bons homens, son fets pijors conuersant ab mals. Car si tostemps aguessen vn proposit, ne de bons homens foren mudats en mals, ne de mals en bons. E sabs qual es la causa? Yo lat dire. La sauiesa no es donada als homens inmutablament ne ferma. E per tal los homens saben quant per diuinal illuminatio vsen be. E dessaben o ignoren, quant per tenebres de crims e delictes son abcegats. La effectio* (*sic*) *quen ve, e sen va, tostemps es incerta. Nostre Senyor Deu omnipotent es tot sol qui inmuta-* |
42 *blament sab, pot e vol; e tots los vertaders bens no van a ell, ans ne proceheixen.*

---

Autant ils s'améliorent par la fréquentation des gens de bien, autant ils se pervertissent au contact des méchants. S'ils avaient toujours un but bien défini, ils ne deviendraient ni de bons, méchants, ni de méchants, bons. Et sais-tu d'où vient cette instabilité? Je vais te le dire. La sagesse n'a point été donnée aux hommes à perpétuité. Aussi les hommes sont sages, tant que la lumière divine les éclaire dans la voie droite, tandis qu'ils deviennent sots ou ignorants lorsque les ténèbres du crime et du délit les aveuglent. C'est ainsi qu'en tout temps l'incertitude naît de ce va-et-vient de sentiments. Notre Seigneur Dieu, tout-puissant, est invariablement seul à savoir, pouvoir et vouloir. Loin que tous les biens véritables aillent à lui, c'est de lui qu'ils viennent.

*— Senyor, digui yo, suplich vos que nous enugeu si fas vn incident. Vos hauets dit dessus, si bem recorda, que de tres maneres de esperits vidals ha creat nostre Senyor Deu. La derrera manera dels quals es d aquells qui son cuberts de carn, e nexen e moren ab aquella. E aquests son animals bruts. En les dos primeres no pos algun dupte. Mas en la derrera coue vecillar lo meu enteniment. Car moltes coses veig induhints mi a creure que les animes dels bruts sien inmortals, axi com son aquelles dels homens.*

*— Quals son aquellas que a creura aço te induen?*

*— Lonch seria dirles totes, responguì yo; pero*

— Seigneur, dis-je, soyez assez bon pour me permettre ici une réflexion. Vous avez dit, s'il m'en souvient bien, que notre Seigneur Dieu a créé trois espèces d'esprits de vie, dont la dernière comprend ceux qui, étant enveloppés de chair, naissent et meurent avec cette enveloppe. Ce sont les bêtes brutes. Pour les deux premières, je ne fais point d'objection. Quant à la troisième, mon intelligence ne peut qu'hésiter. Et, de fait, je vois bien des motifs de croire que les âmes des bêtes sont immortelles comme celles des hommes.

— Et quelles sont les raisons qui t'engagent à parler ainsi?

— Il serait trop long de les déduire toutes, répondis-je. Aussi, pour couper court, n'en dirai-je que quelques-unes. Vous avez, Sei-

*per abreuiar, diren algunes. Vos, Senyor, haueu dit dessus, fort propriament, la diffinitio de la anima rational. E veig que semblant la poria hom donar a la anima dels bruts. No resmenys haueu dites algunes rahons e demostrations prouants la*
43 *dita inmortalitat en l anima racional. | E totes aquexes, a mon juy, son bones a prouar la mia conclusio. Pero, Senyor, sia vostre merce quey pensets be, car vos conexeu que yo dich veritat.*

*— Nom hi cal pençar, dix ell, car tot lo contrari es de aço que as ymaginat.*

*— Ara, digaume, Senyor, si enuig nous es, que veets en la definitio de la anima racional que no pogues esser dit de les animes dels bruts?*

---

gneur, donné une définition très exacte de l'âme raisonnable. Or, il me semble qu'elle conviendrait parfaitement à l'âme des bêtes. Vous avez aussi fait un exposé des raisons qui démontrent et prouvent l'immortalité de l'âme raisonnable. Eh bien! mon sentiment est qu'elles peuvent servir à la démonstration de ma thèse. Je vous en prie, Seigneur, pensez-y bien, car vous savez que je dis la vérité.

— Point n'est besoin d'y réfléchir, dit-il, vu que la réalité est tout le contraire de ton imagination.

— Veuillez me dire alors, s'il vous plaît, Seigneur, ce que vous voyez dans la définition de l'âme raisonnable qui ne puisse s'appliquer aussi à l'âme des bêtes.

*— Comque, respos ell, moltes coses, mas especialment aquestes quet dire. Tu veus be que la anima dels bruts no es substantia espiritual, ne propria, ne rational, e per conseguent es mortal.*

*— Si axi es, Senyor, com vos affermau, atorch ho. Mas parlant ab vostra reuerentia, a mi appar tot lo contrari. Jo primerament veig que la anima dels bruts es substantia espiritual; car estant dins e fora del cors es inuisibla, e contenguda per tres linias tant poch com la anima dels homens. Appres veig que es substantia propria, car dolse e s alegra de les sues passions. Ella ha goig quant hom li fa be, e tristor e dolor quant hom | li fa mal.* 44

— J'y vois, répondit-il, bien des points, dont je ne toucherai qu'une partie. Tu vois bien que l'âme des bêtes n'est point une substance spirituelle, ni propre, ni raisonnable. Donc, elle est mortelle.

— S'il en est ainsi que vous le dites, Seigneur, je l'accorde. Toutefois, sauf votre respect, il me semble que c'est le contraire qui est vrai. Pour moi, je vois en premier lieu que l'âme des bêtes est une substance spirituelle; car, qu'elle soit dans le corps ou dehors, elle est invisible, et aussi peu limitée par trois lignes que l'âme des hommes. Je vois ensuite que c'est une substance propre, puisqu'elle s'afflige et se réjouit de ce qu'elle éprouve. Elle a de la joie du bien qu'on lui fait, et chagrin et douleur du mal.

*No resmenys es rational, car veig que esquiua perills e cerca plaers. La ouella fuig al lop; la rata, al gat; la perdiu, al falco; lo ceruo, als cans. Los aucells fan nius; las feres cercan cauernas en que habiten; els peixos, roques en ques meten. Donchs qui pot dir que no vsen de raho?*

» *Part aço, Senyor, me haueu dit que tota substantia intellectual es incorruptibla, e io veig que la anima dels bruts es intellectual; car si hom los crida, entenen souen moltes coses que hom los diu; e venen si son appellats; he remembren molts lochs hon son estats, hey saben anar per si mateixs.*

» *Mes auant, Senyor, haueu dit que tota*

Au surplus, elle est raisonnable puisqu'elle fuit le danger et recherche le plaisir. La brebis évite le loup; le rat, le chat; la perdrix, le faucon; le cerf, les chiens. Les oiseaux font des nids; les fauves cherchent des cavernes pour s'y établir; les poissons, des rochers pour s'y cacher. Qui donc oserait dire qu'ils sont dépourvus de raison?

» En outre, Seigneur, vous m'avez dit que toute substance intellectuelle est incorruptible. Or, à mon sens, l'âme des bêtes est intellectuelle. En effet, elles entendent bien des choses qu'on leur dit; elles accourent quand on les appelle; elles conservent souvent la mémoire des lieux, et se rendent spontanément aux endroits connus.

» Vous avez dit ensuite, Seigneur, que tous

*cosa simpla, e que per si mateixa se mou, e que nos corromp per contrarietat, es inmortal. Atorch (h)o, Senyor, mas de aquexa natura me dona vijares que sia la anima dels bruts. Yo no puch conexer que ella sia composta, e que nos moga per si mateixa; ne puix entendra que sia pus corruptibla que la anima dels ho- | mens; car finalment noy veig gran diferentia.* 45 *Pero es veritat que en cascuna de les dites coses conech que ha maior perfectio la anima humanal.*

*— Si tu, dix ell, me aguesses be entes, no agueres respost axi com has. Tu penses que la anima dels bruts sia espiritual, per ço com dius que es inuisibla e no contenguda per tres*

ce qui est simple, et qui se meut de soi, et qui ne saurait se corrompre par contrariété, est immortel. Je l'accorde, Seigneur. Mais il me paraît bien que telle est la nature de l'âme des bêtes. Je ne sache pas qu'elle soit composée, qu'elle ne se meuve pas d'elle-même; et je ne puis comprendre qu'elle soit plus corruptible que l'âme des hommes; enfin, je ne vois pas grande différence entre les deux, tout en reconnaissant, à la vérité, qu'en chacune de ces attributions, l'âme humaine est infiniment supérieure.

— Si tu m'avais bien compris, dit-il, tu n'aurais pas répondu comme tu l'as fait. Tu penses que l'âme des bêtes est spirituelle, parce qu'elle est, dis-tu, invisible et non limitée par trois lignes. Tu es dans l'erreur : elle est cor-

*linias. Enganat est; car corporal es, e per tal se corromp ab lo cors. E not recorde ques lig en lo Genesi a. IX. capitols, e pus clarament en lo Leuitich a. XVIJ. parlant de la anima dels bruts, que la anima d aquells en la sanch es? Quaix qui vulla dir que de la permanentia de la sanch puge l esser d aquella. No deus ignorar que en lo libre dels Ecclesiastes doctrines se contena solament l ome de hun hauer anima substantiua; que vol aytant dir com per si mateixa vidal, e les animes dels bruts, morir ab lurs cossors. Ne pots dir que no veies clarament que la anima dels bruts no pença en*
46 *les coses celestials, ne ha cura | de aquelles, ne les veu. E appar ho be en les sues operations.*

---

porelle, et suit la corruption du corps. Ne te souvient-il pas de ce qu'on lit dans la *Genèse*, au chapitre IX, et plus expressément au chapitre XVII[e] du *Lévitique*, où il est dit, à propos de l'âme des bêtes, que leur âme est dans le sang? Ce qui paraît signifier que l'existence et l'accroissement de l'âme dépendent de la persistance du sang. Tu n'es pas sans savoir que dans le livre doctrinal de l'*Ecclésiaste*, l'homme seul est reconnu avoir une âme substantive, c'est-à-dire, en d'autres termes, douée d'une vitalité propre; au lieu que les âmes des bêtes meurent avec leur corps. Tu ne saurais nier qu'il te soit clairement démontré que l'âme des bêtes ne pense point aux choses divines, qu'elle ne les voit point et n'en a cure. Il y paraît bien

*La raho es car cosa corporal, segons que dessus has hoyt, coses espirituals no pot veure. Dit has mes que la anima dels bruts es substantia propria, per ço com se dol e s alegra de les sues passions. Contrari es a veritat ço quet penses. Car los bruts nos dolen ne s alegran d altres passions, sino d aquelles tant solament que son deius la potentia sencitiua. D aqui en sus no pugen.*

» *Rational dius encara que es la anima dels bruts, per ço com aquells esquiuen perills, e cerquen plaers, fugen a lurs aduersitats*(sic), *fan nius, e moltes altres coses consonants a raho. Si tu sabesses be la sua difinitio, no hagueres axi parlat. Hoyes donchs e torna al*

dans leurs opérations. Et la raison en est que le spirituel, comme il a été déjà dit, ne saurait être vu par le corporel. Tu as dit, en outre, que l'âme des bêtes est une substance propre, parce qu'elle s'afflige et se réjouit de ses passions. C'est là une manière de voir contraire à la vérité. Et de fait, les bêtes ne s'affligent ni ne se réjouissent d'aucunes autres passions que de celles qui dépendent de la faculté sensitive, sans dépasser cette limite.

» Tu dis encore que l'âme des bêtes est raisonnable, parce qu'elles fuient le danger et recherchent le plaisir, évitent leurs ennemis, font des nids et beaucoup d'autres actes conformes à la raison. Tu n'eusses pas ainsi parlé, si tu en savais bien la définition. Écoute donc, et

*dret cami, car descarrerat est. Raho es motiua
virtut de la anima, aguant (sic) la vista de la
pença, e depertint les coses veres de les falces.
Si saber pertir ver de falç es en los animals
bruts, sies ne tu mateix testimoni. Sabs en que*
47 *t enganes? Tu appelles raho ço es yma | gina-
tio, la qual ensemps ab lo seny ho sentiment
es comuna els (sic) homens e als animals
bruts.*

*— Tot enten que sia vna cosa, responguí yo, raho he ymaginatio no es altre cosa sino virtut e força de la anima, que perseb les formes de les coses corporals absents, axi com lo seny o sentiment les reeb de les presents.*

*— La difinitio de raho ja la has hoyda*

---

reprends le droit chemin, car tu es dévoyé... La raison est la vertu motrice de l'âme, le ressort de la vue de la pensée, le discernement du vrai d'avec le faux. Si les bêtes brutes savent discerner le vrai du faux, tu sais, et j'en appelle à ton témoignage, en quoi tu te trompes. Tu donnes le nom de raison à l'imagination, laquelle, ainsi que le sentiment ou sensibilité, est commune aux hommes et aux bêtes brutes.

— Oui, répondis-je, je ne fais point de différence entre les deux, raison et imagination. Ce n'est pas autre chose que la vertu ou force de l'âme, qui perçoit les formes des choses corporelles absentes, comme le sentiment ou sensibilité reçoit celles des choses présentes.

— La définition de la raison, tu la connais

*dessus. Veges donchs quina diferentia ha entre elles.*

*— Couinentment, Senyor, ho veig, digui yo. Mas si pus clarament ho podia veure, bem plauria.*

*— Obra donchs les orelles, dix ell, e atten be a aço quet dire :*

*» Si tu discorres diligentment, les potentias de la anima rational, e de aquella dels bruts, veuras que elles concorden en seny ho sentiment, puys en imaginatio, recordatio, institituesch* (sic, l. instinctu) *he appetit. E d aqui auant no han res comu. Tan tost te occorrera la raho, la qual la anima dels bruts no atteny, car no sab depertir ver de falç, ne virtuos de vicios, ne percep la*

---

déja. Établis donc la différence qui est entre les deux.

— Je la vois à peu près, dis-je, Seigneur; mais je serais fort aise si je pouvais la voir pleinement.

— Alors, ouvre bien les oreilles, dit-il, et sois attentif à mes paroles.

» En passant exactement en revue les facultés de l'âme raisonnable et de l'âme des bêtes, tu verras qu'elles ont de commun le sentiment ou sensibilité, puis l'imagination, la réminiscence, l'instinct et l'appétit. Mais, en dehors de cela, elles n'ont rien de commun. Et que trouveras-tu d'abord? La raison, à laquelle n'atteint point l'âme des bêtes, qui ne sait pas discerner le vrai du faux, la vertu du vice, ni concevoir la

*natura de les coses corporals. Puys te occorrera*
48 *l enteniment | qui es força o virtut de la anima, que percep les coses inuisiblas, axi com son angels, dimonis, e tot espirit creat. E puys la intelligentia, que es aquella virtut de la anima que sens tot mitga, es supposade a Deu, lo qual ella veu sobiranament bo, vertader e inconmutable. E derrerament e pus alta te occorrera la sauiesa, que es amar e tembre Deu. E finalment haies per vera e final conclusio, que aquella cosa que tu, discorrent les ditas potentias, pujant per dret orde, primerament trobaras no esser comuna a les ditas animas, es la raho.*

» *Dit has mes encara a mon parer que la*

nature des choses corporelles. Tu trouveras ensuite l'entendement, c'est-à-dire la force ou vertu de l'âme qui conçoit les choses invisibles, telles que les anges, les démons et tous les esprits créés. Vient après l'intelligence, qui est cette vertu de l'âme, laquelle, sans intermédiaire, est soumise à Dieu, lequel elle voit souverainement bon, véritable et immuable. Finalement, au-dessus t'apparaîtra la sagesse, qui est d'aimer et craindre Dieu. Pour conclure, sache bien, à n'en pas douter, que ce que tu rencontreras en premier lieu, en parcourant par degrés de bas en haut les facultés susdites, qui ne soit pas commun à toutes les âmes, c'est la raison.

» Tu m'as dit encore, ce me semble, que

*anima dels bruts es intellectual, per ço com
enten souen moltes coses que hom los diu; e
quant son appellats venen, e membren molts
lochs hon son estats. Si axi ho creus com ho
dius, enganat est. Tu appelles « entendre » ço
que ha nom « hoyr », he recordatio. Ja t he dit
dessus, que en les animas dels bruts nos troba
alguna operatio que sia sobre la part sencitiua.
Tu veus que no entenen nes rahonen, | e appar* 49
*clarament. Car tots los animals que son de vna
matexa spetia semblantment obren quaix moguts
per natura, e no obrants per art. Tu veus que
totes les orenetes en vna manera fan lur niu, e
totes les aranyes lur tela. Tu veus clarament*

---

l'âme des bêtes est intellectuelle, parce qu'elles entendent souvent bien des choses qu'on leur dit, qu'elles viennent quand on les appelle, et ont le souvenir des lieux à elles connus. Si tu le crois, comme tu le dis, tu t'abuses. Tu appelles « entendre » ce qu'on nomme ouïr et réminiscence. Or, je t'ai déjà dit, que dans l'âme des bêtes il n'y a point d'opération qui s'élève au-dessus de la partie sensitive. Tu vois bien qu'elles n'entendent ni ne raisonnent, comme il est manifeste : en effet, tous les animaux de la même espèce agissent semblablement, étant mus par la nature, et non déterminés par l'art. Tu sais bien que toutes les hirondelles font leur nid, et que toutes les araignées filent leur toile de la même façon. Tu vois clairement que les opérations de la

*que la operatio de la part sencitiua no pot esser sens cors. Car aquell mort, tots los senys corporals son extints. Donchs com pots creura que sien intellectuals les animas dels bruts, les quals si axi era, serien inmortals? Recordar te deuria ço que dix Aristotil en lo terç libre de anima, que la part intellectiua d aquella es separada de les altres, axi com corruptible de incorruptible.*

» *Mes auant has dit que no pots conexer que la anima dels bruts sia composta, e que nos mogua per si mateixa; ne pots entendre que sia pus corruptible que la anima dels homens. Paraules dius dignes de rialles. Ja t he prouat dessus que corporal es e composta, car de la*

---

partie sensitive ne peuvent se faire sans le corps. En effet, ce dernier étant mort, tous les sens corporels sont éteints. Comment donc pourrais-tu croire que les âmes des bêtes soient intellectuelles? S'il en était ainsi, elles seraient immortelles. Tu devrais te rappeler ce que dit Aristote, au troisième livre de l'*Ame,* à savoir que la partie intellective de celle-ci est séparée des autres, comme ce qui est corruptible de ce qui ne l'est point.

» Tu as dit aussi que tu ne peux comprendre que l'âme des bêtes soit composée, et qu'elle ne se meuve pas d'elle-même; et tu ne conçois pas qu'elle soit plus corruptible que l'âme des hommes. C'est parler de manière à faire rire. Je t'ai déjà prouvé qu'elle est corporelle et composée, puisque son existence dépend de la

*permanentia de la sanch penge lo seu esser. E*
*no resmenys has vist clarament | que no es* 50
*intellectual. Que nos moga per si mateixa, notori es; car cosa corporal per si mateixa nos pot moure, com en tot mouiment sia necessari mouent e mogut. E cosa corporal de si mateixa no pot esser axi mouent que alguna cosa nola haia a moure. Solament es donada aquesta virtut a coses intellectuals, axi com son la anima racional, Angel, Dimoni e semblants.*

*» E si be vols considerar les paraules que Cicero dix en lo seu Tuscula, les quals has dessus hoydes, sino men engan, conexeras que ell entene dir de nostre Senyor Deu tant solament que per si mateix se mouia, axi com*

---

persistance du sang. Tu as vu d'ailleurs qu'elle n'est point intellectuelle. Qu'elle ne se meut pas de soi, c'est chose connue. En effet, ce qui est corps ne saurait se mouvoir de soi-même, car en tout mouvement il y a le moteur et la chose mue. Or, ce qui est corporel ne peut donner de soi le mouvement sans l'avoir reçu d'un agent moteur, et cette vertu n'est exclusivement acquise qu'aux choses intellectuelles, telles que les Anges, les Démons et leurs semblables.

» Si tu veux bien approfondir les paroles de Cicéron, dans le passage des *Tusculanes,* déjà cité, tu te convaincras, si je ne m'abuse, qu'il entend que Dieu seul se meut de lui-même, en tant que source et principe de tout mouvement,

*font e principi de tot mouiment. E que algu no podia negar aytal natura esser donada a la anima rational necessariament. Donchs te coue atorgar que les animas dels bruts peresquen ab lo cors.*

*— Senyor, digui yo, fort romanch, no solament illuminat, mas entegrament consolat per ço quem haueu dit. Si a la vostra celsitut era*
51 *plasent, de algunas | altres coses me volria certificar ab vos.*

*— Digues so quet volras, mas breu, car noych pore molt aturar.*

*DEL SOMPNI DEN BERNAT METGE*

*Feneix lo primer libre e commença lo segon.*

---

et qu'on ne saurait nier que la même vertu n'ait été donnée nécessairement à l'âme raisonnable. Donc tu dois reconnaître que les âmes des bêtes périssent avec le corps.

— Seigneur, dis-je, de tout ce que vous avez dit, je demeure non seulement très éclairé, mais encore entièrement consolé. Si votre Excellence y voulait consentir, il est d'autres choses que je vous prierais de m'éclaircir.

— Parle à ton gré, mais sois bref, car je ne pourrai pas t'accorder beaucoup de temps.

FIN

DU PREMIER DIALOGUE.



## LO SEGON LIBRE

QUATRE *coses, Senyor, digui ladonchs,* 52
*ab egual desig me estimulen cascuna, que yo primerament [vos] deman [are] daquella. E per tal en suma vos demanare de totes. Qual es estada la causa de la vostra sobtosa mort? Car hoyt e dir que sobtosament moris. Que es de vos? Perque sots vengut en esta preso? E qui son aquets dos homens quius acompanyen?*

*— Vols, dix ell, quet respona axi breument com has demanat?*

---

## SECOND DIALOGUE

JE dis alors : « Il y a, Seigneur, quatre choses qui me font également désirer de vous interroger. Au lieu de commencer par l'une d'elles, je vais vous faire une question qui les embrasse toutes. Quelle a donc été la cause de votre mort subite ? J'ai en effet ouï dire que vous êtes mort subitement. Quel est votre sort ? Qu'êtes-vous venu faire en cette prison ? Quels sont ces deux hommes qui vous accompagnent ?

— Veux-tu, dit-il, que je te réponde aussi brièvement que tu m'as interrogé ?

*— No, Senyor, si vostra merce sera, ab feruent desig esper que mo engranets, per ço que mills ho puxe digerir.*

*— La causa de la mia mort, dix ell, es estade per ço com lo terma a mi constituit per nostre Senyor Deu a viure fini aquella hora.*

53 *— Senyor, a mi no es nouell quels homens | muyren inmutablament en aquella hora que Deu ha ordonat. Cuydats que non* (sic, l. nom) *recort ço que dix Job? « Breus son los dies del hom, lo nombre dels seus mesos enuers tu es; termens li as constituhits que no poran esser passats. » E no resmenys, ço que vos, Senyor, dessus me haueu prouat, que la anima no pot exir del cors quant se vol, ne romanirhi*

— Non, Seigneur; si vous le permettez, je désire vivement que vous me répondiez en détail, afin que je puisse mieux digérer.

— La cause de ma mort, dit-il, est que la durée que notre Seigneur Dieu avait assignée à ma vie se termina à cette heure-là.

— Seigneur, ce n'est pas une nouveauté pour moi, que les hommes meurent sans faute à l'heure que Dieu l'a ordonné. Croyez-vous que j'aie oublié les paroles de Job : « Courts sont les jours de l'homme; tu fixes le nombre de ses mois; tu lui as assigné des bornes qui ne sauraient être franchies »? Et, bien que vous m'ayez prouvé que l'âme ne peut quitter le corps quand il lui plaît, ni y demeurer quand son créateur lui ordonne d'en sortir,

*quant lo seu creador l en mana exir, no demanyo, Senyor, axo, mas perque tant soptosament pagas lo deute ha natura.*

*— Iatsia, dix ell, que algun fael Christia no dega, e si saui es, no puxa morir sobtat, per ço com tostemps, pençant que la mort li es prop, deu esperar aquella, no solament cascuna hora, mas cascun moment, empero pus entens que la mia sia estada sobtosa, diret la raho perque es estada aytal. Alguns singulars dels regnes que yo possehia hauents iniquitat e enueia a tu he ha alguns altres seruidors meus e domestichs, e desijants esser en lo loch hon mentre yo viuia | vosaltres ereu; homens de vida* 54
*reprouada, he que hauieu desijat he vsurpat*

ce n'est pas cela que je vous demande, mais pourquoi vous avez payé si subitement votre dette à la nature.

— Il est bien entendu, dit-il, qu'un chrétien fidèle ne doit ni ne peut, s'il est sage, mourir à l'improviste; car persuadé que la mort est proche, il doit l'attendre à toute heure, ou mieux encore, à tout moment. Toutefois, puisque tu sais que ma mort a été soudaine, je t'expliquerai pourquoi elle a été telle. Il s'est trouvé dans les États soumis à mon autorité quelques personnages animés de l'esprit d'iniquité et d'envie contre toi et quelques autres serviteurs de ma maison, et désireux de prendre la place que vous occupiez de mon vivant. Ces hommes peu recommandables,

*mon patrimoni, hem concellauen falçament, e desijauen que a tort ho a dret fosseu extirpats de la façde la terra; e de fet se fora seguit axi, si Deu noy hagues prouehit. Vehent donchs nostre Senyor Deu lo mal que estaua aperallat, e no podia molt tardar; e volent que als grans inconuenients que venien fos tancade la porta, ordona que yo moris sobtosament per tres rahons: La primera per ço quels dits singulars enueiosos teus e dels altres seruidors meus preses mostrassen lur iniquitat, e donassen occasio que fossen be coneguts en lurs costums e maneres. La segona, per ço que tu els altres leals seruidors meus poguesseu juridicament he en publich purgar e mostrar vostra innocentia,*

après avoir convoité et usurpé mon patrimoine, me conseillaient perfidement, selon leurs vœux, de vous retrancher à tort ou à droit du nombre des vivants. Et sans doute ils seraient arrivés à leurs fins, si Dieu n'y avait mis bon ordre. Prévoyant donc le mal qui se préparait, et qui ne pouvait tarder guère, dans le dessein de fermer la porte aux malheurs imminents, il décida que je mourrais subitement pour trois raisons. La première, afin que ces méchants, envieux de toi et de mes autres serviteurs aujourd'hui en prison, fissent paraître leur iniquité, de manière à être bien connus par leur conduite. La seconde, afin que toi-même et les autres serviteurs dévoués à ma personne puissiez en appeler à

*axi com certament fareu, laqual era tant clara a mi, com ara es la inmortalitat de la anima racional. La terça, per ço com [a] les coses contengudes en les dues prop dites rahons no pogues esser donat algun empatxament.*

*— Ço que derrerament haueu dit, Senyor, no entench yo, e perqueus suplich que mo declareu.*

*— Si yo, dix ell, no fos mort tan tost, fora vengut dret cami a Barchinona, e haguera fet ço que la dita ciutat, la qual a mos predecessors e a mi tostemps es estada leyal he hobedient, zelant e procurant tot profit e honor, me haguera concellat axi sobrel fet de la justitia, com de la defentio* (sic) *de la terra, com de la*

la loi et faire publiquement la preuve de votre innocence, comme vous la ferez sans aucun doute avec succès, car j'en suis aussi certain que de l'immortalité de l'âme, qui m'est évidemment démontrée. La troisième raison, afin que rien de ce qui est contenu dans les deux premières ne pût être empêché aucunement.

— Seigneur, je ne saisis pas très bien ce que vous venez de dire en dernier lieu, et je vous prie de vouloir bien me l'expliquer.

— Si, dit-il, je n'étais pas mort si tôt, je me serais rendu tout droit à Barcelone, bien décidé à faire ce que m'aurait conseillé cette cité loyalement fidèle en tous temps à mes prédécesseurs et à moi, s'inspirant en toutes choses de l'utilité et de l'honneur, au double

*hordinatio de ma casa; car be sabs tu que aquestes eren les principals coses que la dita ciutat a mi suplicant demanaue, les quals los dits vostres enemichs e perseguidors feyen demostrations voler aquelles, axi com a profitoses a la cosa publica, sots color de be, ab intentio dampnada, e per lur sol barat justauen. E si per mi fos estat complit ço que the dit, nos pogueren seguir la demostratio de lur iniquitat e de la vostra ignocentia; car la dita ciutat*
55 *no haguera concellat | que jous faes mal, pus nol meresquesseu.*

*— Senyor, e quey calia morir sobtosament per aço? Car posat que fosseu mort espau, e*

---

point de vue de la justice et de la défense du sol, ainsi que du bon ordre de ma maison. Tu n'ignores pas, en effet, que c'étaient là les trois points principaux que cette noble cité avait signalés respectueusement à ma sollicitude. Et vos ennemis et persécuteurs déjà mentionnés s'y employaient d'un grand zèle, sous le prétexte du bien public, mais en réalité avec le détestable dessein de ne travailler qu'à leur profit. Or, si j'avais pu exécuter mon plan, ni leur iniquité, ni votre innocence ne se fussent montrées au grand jour, car jamais la dite cité ne m'aurait conseillé de vous traiter durement, si vous ne l'aviez pas mérité.

— Mais, Seigneur, vous fallait-il pour cela mourir subitement ? Car enfin, admettons que

*per discorriment de gran temps, tot ço que m aueu dit poguera hauer loch.*

*— No poguera, dix ell, car si yo fos estat malalt per algun temps, los dessus dits me hagueren ginyat per ventura aço que volgueren, car vexat per la malaltia, mes los amare complaure, que si continuament me enujassen ab lur importunitat, ho per occorrer a lur iniquitat; pus vees que fos perillos de morir, yo haguera feta remissio general, jatsia noy fos necessaria a tots mos seruidors e domestichs, per raho de la qual fora seguida gran infamia a tots. E per ventura per vostres perseguidors, nous fora estada obseruada apres ma fi; ans ab*

vous fussiez mort lentement et après un laps considérable de temps, alors tout ce que vous m'avez dit aurait pu arriver.

— Non pas, dit-il; car si j'avais fait une longue maladie, peut-être que les méchants en question m'eussent induit habilement à faire leurs volontés. En proie à la maladie, pour me délivrer de leurs importunités, je me serais laissé aller à leur complaire; à moins que pour prévenir leur iniquité, en me voyant en danger de mourir, je n'eusse accordé une amnistie générale, laquelle étant inutile à tous les serviteurs de ma maison, eût forcément entraîné après elle l'infamie de tous. Et qui sait même si, moi disparu, vos persécuteurs vous l'eussent appliquée, ou n'en eussent plutôt pris prétexte pour vous livrer tous au

*color de aquella, vos hagueren tots liurats a
mort; donants entenent a la gent ignorant e
irade contra vosaltres per lur enginy que ajus-
tant suplicatio vostra, era per mi atorgade, per*
56 *ço com vos sentieu colpables dels crims | dessus
dits, e de molts altres queus hagueren contre
veritat imposats.*

*— Gran profit, Senyor, sen es seguit e seguira a mi e als altres qui, Deu volent, ab nostre bon dret exirem, quant hora sera, de preso. E sera gran vergonya a nostres enemichs e perseguidors. Mas vos, Senyor, noy haueu res guanyat.*

*— Si e be, dix ell, molt. Car son exit tost e sens gran pena de la vall de miseria, a la qual*

---

dernier supplice, en faisant accroire au public ignorant et irrité contre vous par leur habileté, que l'amnistie n'aurait été consentie par moi qu'à votre requête, parce que vous vous seriez sentis coupables des crimes en question et de beaucoup d'autres qu'on vous aurait faussement attribués ?

— Oui, Seigneur, le résultat a été et sera excellent pour moi et pour les autres. S'il plaît à Dieu, notre bon droit aidant, nous serons relaxés, quand le moment sera venu, à la grande confusion de nos acharnés persécuteurs. Mais vous, Seigneur, qu'y avez-vous gagné [à cette fin soudaine] ?

— Beaucoup sans doute, dit-il. En premier lieu, j'ai vite quitté, et sans grande souffrance, cette vallée de misère que je ne regrette point

*no desig tornar. E son estat instrument ab lo qual nostre Senyor Deu ha mostrat son poder gran, e manasat (sic) no solament als pochs, mas als maiors princeps del mon, de que ma potentia (l. penitentia) n es abreujada.*

*— E com, Senyor, sens gran pena s en va qui tost mor.*

*— Tu dius ver, dix ell, e diret vna cosa de quet marauellaras. La millor manera de morir que esser puxa es morir sobtosament, als homens pero qui be e virtuosament han viscut en lo mon. Car com menys duram la pena, ab menys dolor se passe. E not recorda la questio que diu Patrarcha en los Re | meys de cascuna fortuna, que fo* 57

---

du tout. Et de plus, j'ai été l'instrument par lequel Dieu a manifesté sa puissance souveraine, et menacé les petits comme les plus grands princes de ce monde : de là, une diminution de ma pénitence.

— Et puis, Seigneur, à mourir vite on meurt sans grande souffrance.

— Rien n'est plus vrai que ce que tu dis; et tu t'étonneras sans doute de ce que je vais te dire : C'est que la meilleure manière de mourir est de mourir subitement; j'entends pour les hommes qui ont vécu sans reproche. En effet, la douleur est en rapport avec la durée de la souffrance. Te rappelles-tu la controverse dont parle Pétrarque, dans les remèdes contre les vicissitudes de la fortune? Quelques sages illustres de l'antiquité se

*antigament entre alguns insignes e sauis homens, ço es saber qual manera de morir era millor? En la qual entreuench Julius Cesar, qui aquella difini dient que la mort soptosa e inopinada.*

*— Bem recorda, Senyor. En quant es de mi, d aquexa oppinio som; pus hom visque virtuosament es tenga per dit que res no li puixa venir sobtat, esperant ab ferm e bon cor tot ço que Deu li volria donar. E puys quem es vijares que sia gran cosa esser quiti de pahor de morir, car a mon juy, la pijor cosa que en lo morir entreue es la pahor de la mort.*

*— Cert tu dius gran veritat, dix ell, e vull que sapies que en temps que io viuia, hagui*

---

demandèrent quelle était la meilleure mort. C'est là qu'on voit intervenir Jules César, qui répondit à la question en disant que c'est la mort soudaine et imprévue.

— Il m'en souvient, Seigneur, et je suis, quant à moi, de cet avis. Il suffit de vivre selon la vertu, en se préparant à n'être jamais surpris à l'improviste, en attendant d'un cœur ferme et vaillant tout ce qu'il plaira à Dieu d'envoyer. Et puis, il me semble que c'est beaucoup que d'être affranchi de la peur de mourir; car, selon mon jugement, ce qu'il y a de pire dans la mort, c'est la peur de mourir.

— Ah! que tu as raison, dit-il; je puis t'avouer que, de mon vivant, j'ai souffert maintes fois de la peur que j'avais de mourir

*major pena moltes vegades, hauent pahor de morir quant era malalt occorria (sic) temps eppidemial, he especialment de morts repentines, que no hagui la hora que desempare lo meu cors. Cosa natural es morir, axi com nexer, meniar, viure, suar, dormir, sedeiar, fameiar,*
*vetlar, e semblants coses. | E alguna natural* 58
*cosa de si matexa no es mala ne terrible. Mas la oppinio dels homens la fa avegades esser aytal. No es estat hom qui sia nat que no muyra, ne qui muyra que no sia nat. Quens cal fer donchs gran festa de ço que cascun iorn veem? E quens a profita tembra ço que no podem esquiuar?*

*— Ffort es rahonable, Senyor, ço que deyts,*

---

étant malade, surtout en temps d'épidémie ou quand il survenait des morts subites, beaucoup plus qu'au moment où j'abandonnai mon corps. Il est aussi naturel de mourir que de naître, manger, vivre, suer, dormir, veiller, avoir faim ou soif, et ainsi de suite. Or, tout ce qui est conforme à la nature n'est de soi ni mauvais ni redoutable, et ne devient tel parfois que par l'idée que s'en font les hommes. Il n'y a point d'exemple qu'un homme soit né sans mourir, ou meure sans être né. Pourquoi donc attacher tant d'importance à ce que nous voyons tous les jours? A quoi nous sert-il d'appréhender une chose inévitable?

— Vous parlez fort raisonnablement, Seigneur. Voilà qui est facile à accorder, sinon

*e pus facil a la gent que segueix la sensualitat atorgar ho que creure. Pero los volents vsar de raho axi ho creurien. Sapia yo, si vostre merce sera, que es de uos, per no tenir temps.*

*Ladonchs ell gita vn gran sospir, e guardant en terra, calla que no dix res. E apres un poch esclari la cara dient :*

*« Sperança de aconseguir la gloria eternal me consola; e tristor com ja noy son, me puny continuament.*

*— Be estau vos, Senyor, com gloria eternal esperau, posat que no la haueu apresent. En semblant cars me volria veura.*

*— Series en purgatori, dix ell.*

---

à croire, à ceux qui se laissent conduire au sentiment, tandis qu'il suffit pour le croire de faire usage de sa raison. Mais, puisque le temps presse, apprenez-moi, je vous prie, quel est présentement votre état.

Alors il poussa un profond soupir, baissa les yeux, se tut, et ne dit mot. Et un moment après, d'un visage plus tranquille, il dit :

« L'espoir d'obtenir la gloire éternelle est ma consolation; mais l'impatience de la posséder m'afflige sans répit d'une douleur poignante.

— Vous êtes bien heureux, Seigneur, d'attendre la gloire éternelle, quoique vous ne la possédiez pas encore. Ah ! que je voudrais en être là !

— Dans ce cas, dit-il, tu serais en Purgatoire.

*— Per ma fe, Senyor, qu en hauria gran plaer, digui io; car seria | exit de aquesta miseria, e* 59
*fariaus companya; e quant irieu en paradis, entraria hi ab vos.*

*— Ha! com est enganat, dix ell. E axit pences que puixa hom entrar en paradis?*

*— Perque no, digui jo, si la porta es vberta a aquells solament que nostre Senyor Deu hordona de gratia espetial es vberta quey entren. Car algun per sos merits nou mereix. En axo me poria yo enganar. Mon pençament era, que faent bones hobres hi entras hom.*

*— Hoc; mes qui fa bones obres? dix ell.*

*— Aquell qui per Deu est amat, digui yo.*

---

— En vérité, Seigneur, j'en serais ravi, répondis-je, car je me trouverais hors de peine; je vous tiendrais compagnie, et à votre entrée en Paradis, je m'y glisserais avec vous.

— Ah! que tu es loin de compte, dit-il. Crois-tu qu'on puisse entrer ainsi en Paradis?

— Et pourquoi pas, répondis-je, si la porte est ouverte à ceux-là seulement à qui Dieu en fait la grâce? Qu'ils y entrent donc à porte ouverte, puisque nul ne le peut par ses propres mérites. Voilà un point où je pourrais me tromper, car mon sentiment était qu'on y pouvait entrer en faisant de bonnes œuvres.

— Oui, dit-il. Mais qui donc fait de bonnes œuvres?

— Celui, dis-je, qui est aimé de Dieu.

*— Ver dius; mas esser amat per Deu, no ve per merit d algu, sino per sola gratia diuinal, e aconsegueix la solament aquell que Deu vol, e no altre.*

*— Gran raho es, digui yo. Mes per ventura yo sere hu d aquells.*

*— Ffen donchs les obres, dix ell.*

*— E vos, Senyor, digui yo, haueu les ne fetes?*

*— En pertida hoc, e en pertida no.*

*— E donchs, com hi esperau entrar? Sou ne cert?*

*— Hoc, dix ell, no pas per mos merits; mas a suplicatio de la humil mare de Deu.*

*— Aytanbe, digui yo, hi pore entrar a supli-*
60 *catio sua, sens | merits meus.*

— Tu dis vrai; mais être aimé de Dieu n'est point un effet du mérite de qui que ce soit. C'est un effet de la seule grâce divine, laquelle est donnée uniquement à qui Dieu veut, et non à d'autres.

— Rien de plus juste, répondis-je. Qui sait si je ne serai pas un des élus?

— Fais-en donc les œuvres, dit-il.

— Et vous, Seigneur, les avez-vous faites?

— Oui et non, en partie.

— Alors, comment espérez-vous y entrer? En avez-vous l'assurance?

— Oui, dit-il, non point pour mes mérites, mais par l'intercession de l'humble mère de Dieu.

— Et moi aussi, repris-je, j'y pourrai entrer sur sa demande, sans nuls mérites de ma part.

*— Ver es, dix ell, mas no deu començar tots sos fets a fortuna. Si yo e trobat aqueixa gratia singular, per ventura no la trobaras tu. E molts confiants en aço porien caure en la fossa de que yo som escapat.*

*— Quina es la faça* (sic, l. fossa), *Senyor?*

*— Infern, dix ell.*

*— E perque, digui yo; fort m en marauell; car en vostra vida fuy molt familliar a vos, Senyor, segons que sabeu; e james no viu ne pogui conexer que fosseu mal Christia ne impiadors. Be vehia que ereu inclinat ha alguns delits qui nom parien molt desonests.*

*— Los delits, dix ell, a que yo era inclinat*

---

— Sans doute, dit-il, mais il ne faut point s'en rapporter de tout à la fortune. Si j'ai obtenu cette faveur singulière, peut-être ne l'obtiendras-tu pas, toi. Pareille confiance pourrait en précipiter beaucoup dans l'abîme auquel j'ai été soustrait.

— Et quel est cet abîme, Seigneur?

— L'Enfer, dit-il.

— Et pourquoi donc, repris-je? Voilà qui me surprend fort, moi qui de votre vivant vous voyais de si près. Onques pourtant, je ne vis rien qui me fît penser que vous étiez mauvais chrétien ou mécréant. A la vérité, je vous voyais enclin à des plaisirs qui me semblaient assez innocents.

— Les plaisirs pour lesquels j'avais de l'inclination, dit-il, ne suffisaient pas par eux-

*no eren bastants tot sols a gitarme en infern.
Car no eren interes ne dampnatge de algu,
sino de mi mateix. Jom delitaua molt mes que
no deuia en cassar, he escoltar ab gran plaer
xandres e ministres, e molt donar e despendre;
e cercar avegades, axi con fan comunament
los grans Senyors, en qual manera poguera
saber algunes coses esdeuenidores, per ço que les*
61 *pogues preueure he occorrerhi. | Totes aques-
tes coses eran mal fetes. Mas iom confessaue,
e combregaue souint, e penediamen; pero no
tant que no mi tornas algunes vegades. E per
ço nostre Senyor Deu vol que yo aran port peni-
tentia, car viuent nol an porte complidament.*

---

mêmes à me précipiter en enfer, car ils ne portaient atteinte et dommage à personne, sinon à moi-même. Je me plaisais beaucoup plus que je le devais à chasser, à écouter avec délices chanteurs et ménestrels, à donner et dépenser largement. Il m'arrivait aussi de m'enquérir, selon l'usage ordinaire des grands personnages, de quelle manière je pourrais connaître l'avenir, afin de pouvoir prévoir et prévenir certains événements. J'avais tort de faire ainsi; mais je me confessais et communiais souvent, non sans me repentir, pas assez cependant pour ne pas retomber quelquefois. Voilà pourquoi notre Seigneur Dieu veut qu'à présent je fasse pénitence, ne l'ayant pas faite suffisante de mon vivant.

*— Senyor, suplich vos quem vullau dir, si legut vos es, quina es la penitentia qu en portats.*

*— Perço, dix ell, com jom delitaue molt en cassar, nostre Senyor Deu ha hordonat que aquests falcons astors e cans quem veus anar entorn criden e hudolen agrament de hora en hora deuant mi. E per ço com yo trobaue gran plaer en xandres e ministres, aquest hom qui te la rota entre les mans ab molta discordança me fassa deuant sons desplasents he lunyats de bon temps mesura, he finalment de tota melodia. Per l encercar com poguera saber algunes coses esdeuenidores, segons que dessus he dit, ha mes en ma companya aquest hom vell ab la barba longa, qui incessantment me*

—Veuillez me dire, Seigneur, je vous en supplie, quelle pénitence vous a été infligée.

— Comme je me plaisais fort à la chasse, notre Seigneur Dieu a voulu que ces faucons de poing et ces chiens que tu vois autour de moi criassent et hurlassent aigrement, toutes les heures, à mes oreilles. Et comme je prenais un plaisir extrême aux chants des ménestrels, cet homme qui tient en ses mains le rebec, fait entendre des sons aigres et discordants, sans proportion ni mesure, dépourvus, en un mot, de toute mélodie. Et parce que je cherchais, comme je te l'ai déjà dit, à connaître quelque chose de l'avenir, il m'a donné pour compagnon ce vieil homme à la longue barbe, qui, sans arrêter, rappelle à mon souvenir tous

62 *redueix a memoria tots quants desplaers | jamay hagui faent me retret de la vanitat que jo seguia, e dientme : Per les coses esdeuenidores que volies saber, nostre Senyor Deu vol que recorts les passades, per tal quet sien occasio de dolor e pena, car per ta colpa merexies infern.*

*— Per ma fe, Senyor, jo he gran desplaer de la vostra pena, he subira plaer com sots en via de saluatio. Placia a nostre Senyor Deu que en breu hi siats.*

*— Gran dubte he que breument hi sia.*

*— E perque, Senyor, e nom haueu dit que cert son de hauer salvacio?*

*— Ver es, dix ell, mas no se quant.*

---

les désagréments du passé, me reprochant mes illusions, et me disant : « En expiation de ta curiosité des choses à venir, Dieu veut que tu te rappelles les choses passées, comme un sujet de douloureux regrets, car par tes péchés, tu méritais l'enfer. »

— Par ma foi, Seigneur, je suis bien marri de votre malheur, mais bien heureux aussi de vous savoir sur le chemin du salut. Plaise à notre Seigneur Dieu que vous arriviez promptement au but.

— Je doute fort d'y arriver promptement.

— Et pourquoi donc, Seigneur? Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez assuré de votre salut?

— Oui, certes, mais je ne sais quand.

*— E donchs qui ho sab, digui yo.*

*— Nostre Senyor Deu tot sol, dix ell.*

*— Suplich vos, Senyor, quem parleu clar; vijares m es que no vullau queus entena.*

*— A mi plau, dix ell, esser entes per tu. Mas si possible fos que nom calgues en aço pus hauant procehir, bem fora plasent. Car recordant mon deffelliment me renouella la tristor. Pero pus axi ho vols, hoyes.*

*« Apenes agui desemparat lo meu cors, ne podia hom encara presumir que fos mort, jo fuy posat en lo juy de nostre Senyor Deu. E lo princep dels mals esperits, | acompanyat de* 63
*terribla companya, comparech aqui, alleguant*

— Et qui donc le sait, dis-je?

— Notre Seigneur Dieu seul, répondit-il.

— Je vous en supplie, Seigneur, parlez-moi franchement. Il me semble que vous ne voulez pas que je vous entende.

— Je désire, au contraire, que tu m'entendes. Mais, en vérité, s'il m'était loisible de ne pas m'engager plus avant en cette matière, j'en serais charmé. En effet, le souvenir de mes défaillances me renouvelle la peine. Cependant, puisque tu insistes, écoute :

« A l'instant même où j'abandonnai mon corps, quand on pouvait supposer que je n'étais pas encore trépassé, je fus présenté au tribunal de notre Seigneur Dieu. Là comparut le prince des mauvais esprits, avec son détestable cortège, prétendant que je lui revenais

*que yo pertanya de dret a ell, per tal com era estat vn dels principals nodridors del scisma que es en la esgleya de Deu. Per mi li fo respost, que no dehia veritat, car jo m era declarat et hauia tots temps tengut ab lo vertader vicari de Jesu Christ. — E qui es, dix ell, aquell? — Clement, de sancta memoria, digui yo; Benet ara viuent — E com ho sabs tu, dix ell, si yo qui viu la electio de abdos no ho se, qui de bona raho ho deuria mils saber? — Nom cur si tu ho sabs, ho no. Aquell tench yo per vicari de Jesu Christ qu els cardenals me han donat. — Bem plau, dix ell. Mas jat hauien donat primer Vrba. — Ver es, digui*

---

de droit, parce que j'avais beaucoup contribué pour ma part à entretenir le schisme qui déchire l'Eglise de Dieu. Je lui répondis qu'il ne disait pas la vérité, car je m'étais prononcé, tenant toujours pour le vrai vicaire de Jésus-Christ. — Et qui est-il, celui-là ? — Clément, de sainte mémoire, répondis-je (à sa question); Benoît, encore vivant. — Et comment le sais-tu, dit-il, lorsque je ne le sais pas moi-même, qui, pour de bonnes raisons, devrais en être mieux instruit, ayant vu l'élection des deux? — Peu m'importe, que tu le saches ou que tu l'ignores. Je tiens, moi, pour vicaire de Jésus-Christ celui que m'ont désigné les cardinaux. — A la bonne heure, dit-il. Mais ils t'avaient déjà donné Urbain. — C'est vrai, répondis-je. Mais ils déclaraient l'avoir élu par force, sous

*yo, mes ells dehien que per força hauien elet aquel, e per impressio e temor de mort, et no per via canonica. Et per conseguent la electio no valia. E que aquells era legut elegir ne altre, axi com faeren de fet, ço es lo dit Clement. — Posat, dix ell, que axi fos, com los dits cardenals allegauen, non deuien | elegir* 64
*altre tantost, si desijauen esquiuar scisma; mas conuocar e aplegar concilii general, e posar aqui lo fet de la impressio, e prouar aquella. Puys, si per lo dit concili fos conegut que la electio no valia de dret, ladonchs era hora quen elegissen altre, com abans non deguessen elegir de bon expedient, car no podien ne deuien rahonablement esser part e*

la pression et la menace de mort, et non par voie canonique, de sorte que l'élection était nulle. Il leur était donc permis de faire un autre choix, et ils élurent le pape Clément. — En admettant, dit-il, que les choses fussent telles que le prétendaient les cardinaux, ils n'auraient pas dû en élire tout de suite un autre, s'ils avaient voulu éviter le schisme. Il fallait convoquer et réunir un concile général, et lui soumettre le fait de la pression, avec preuves à l'appui. Et dans le cas où le concile eût reconnu la nullité légale de l'élection, c'est alors qu'il eût été opportun d'en élire un autre. Mais ils ne pouvaient pas décemment devancer la décision du concile, car ils ne devaient point absolument et suivant la raison, être juges et

*jutges, posat que dispositio de dret canonich*
*noy contrast. E digues me per fe, si apres la*
*segona electio los cardenals ten haguessen*
*donat altra, haguereslo acceptat e tengut per*
*vertader vicari? — No se que haguera fet,*
*digui yo. Hoc per ventura, sils prelats e grans*
*clergues de la terra mo haguessen consellat. —*
*Si ab lur consell te fosses hagut en aquest fet,*
*dix ell, no hagueres errat tant com has. — E*
*perque no? digui yo. — Per tal, dix ell, com*
*per ventura te hagueran donada manera com*
*te deuias hauer sobrel dit fet, he molts rameys*
65 *a leuar la scisma. — E quina manera he re-* |
*meys, digui yo, me podien ells donar? fort ho*
*volria saber. — La manera principal, dix ell,*

---

parties, puisque nulle disposition du droit canonique n'autorise un pareil abus. Enfin, dis-moi, si après la seconde élection les cardinaux t'avaient donné un autre pape, l'aurais-tu accepté et tenu pour le vrai vicaire? — Je ne sais ce que j'aurais fait, répondis-je. Peut-être l'aurais-je accepté, si les prélats et les maîtres clercs du pays me l'avaient conseillé. — Si dans cette affaire, tu te fusses conduit par leurs avis, dit-il, tu n'eusses pas erré aussi gravement que tu l'as fait. — Comment cela, dis-je? — Parce que, dit-il, ils t'auraient donné peut-être le moyen de te conduire, dans l'espèce, comme tu le devais, et des remèdes sûrs pour faire cesser le schisme. — Et quels moyens, dis-je, quels remèdes pouvaient-ils m'indiquer? Je

*entre moltes altres quen hi ha, e apresent nom cal dir, es aquesta, ço es que ha hu ne a altre dels dits vicaris no aguesses hobeyt ne lexat respondre de la temporalitat de la esgleya, tro que ells se fossen concordats. E los remeys, pus tant ne eres anat auant, que treballasses e faesses ton poder que tu e als altres princeps del mon uos concordasseu en suplicar als dits vicaris que regissen el papat per be de la vnio de la esgleya. E puys que faes noua electio, e ques leuas de carrera per via de compromes o de pura justitia, o que abdosos s en auenguessen en la millor, e pus expedient, e presta manera que trobar se pogues. E si aquestes*

serais bien aise de le savoir. — Le principal moyen, dit-il, parmi beaucoup d'autres que je pourrais signaler, si l'occasion était bonne, est celui-ci : il ne fallait obéir à aucun des deux vicaires susdits, ni laisser disposer des biens temporels de l'Eglise, tant qu'ils ne se seraient pas mis d'accord. Quant aux remèdes, puisque tu avais tant fait, tu devais travailler de tout ton pouvoir, d'accord avec les autres puissances du monde, à obtenir des vicaires susdits qu'ils gouvernassent la papauté pour le bien et l'union de l'Eglise. Après quoi, une nouvelle élection aurait dû écarter l'un des prétendants, soit au moyen d'un compromis, soit par la voie légale, à moins que tous les deux ne s'entendissent pour le mieux et le plus tôt possible. Que s'ils ne consentaient l'un et

*coses los dits vicaris ho algu dells no vol-*
*guessen donar loch, o difugissen, que fos*
*procehit contra ells ho aquells d ells qui estaria*
*en sa pertinatia, segons que dret ha ordonat.*
*E per ço com res de aço no has fet, pertanys*
66 *a mi per justitia, | axi com amador del scisma,*
*del qual tu els altres princeps del mon sots*
*estats nodridors. Car los huns per vostre inte-*
*res propri e affectio desordonada, haueu feta*
*part ab Clement, e los altres ab Vrba, e abtant*
*lo dit scisma ha meses rahels que no seran*
*arrancades de gran temps. — Ffalçament,*
*(conech), conclous, digui yo, car la manera e*
*remeys dessus per tu dits nom eren necessaris,*

---

l'autre, ou l'un d'eux, à cet arrangement, en ayant recours à des subterfuges, il n'y aurait eu qu'à procéder contre eux, ou du moins contre celui d'entre eux qui se serait montré obstiné, en se conformant aux prescriptions légales. Voilà ce qu'il fallait faire. Or, tu n'en as rien fait. Donc tu m'appartiens, comme fauteur du schisme que tu as fomenté ainsi que les autres puissances du monde. En effet, ne suivant que votre intérêt personnel et votre coupable inclination, vous avez pris parti, les uns pour Clément, et les autres pour Urbain. Et cependant le schisme a poussé de profondes racines qui de longtemps ne seront pas arrachées. — Voilà, répliquai-je, un faux raisonnement. Ni les moyens ni les expédients que tu as indiqués n'étaient nécessaires. En

*per ço com a mon juy fort era rahonable que hu dels dos elets fos vertader vicari; car la electio de Vrba ho fo bona, o mala. Si bona, ell fo vertader papa, e per conseguent sos successors. Si mala, e per impressio, ladonchs vaca lo papat. E no contrestant que tu dessus haies dit lo contrari, als cardenals qui la dita electio hauien feta pertanya de dret, e fo licit he expedient elegir altre vegade de nou, axi com feren de fet, ço es Clement; car tota electio feta per impressio es nulla per dispositio de dret. — Donchs, pus axi es, a mi era necessari qu el hu creegues, | sil hu hauia a* 67
*creura, et yo no era ben cert qual era, a mi*

effet, l'un des deux élus, selon mon jugement, devait avec raison être le vrai vicaire; car l'élection d'Urbain était bonne ou mauvaise. Si elle était bonne, il fut véritablement pape, et ses successeurs aussi. Si elle était mauvaise et faite sous pression, la papauté fut vacante. Et nonobstant la thèse contraire que tu as soutenue, il appartenait de droit aux cardinaux qui avaient fait cette élection, il leur était permis et licite de procéder à une élection nouvelle, comme ils le firent en élisant Clément, puisque d'après le droit, toute élection est nulle qui n'a pas été libre. Par conséquent, étant données les circonstances, il me fallait croire l'un des deux. Du moment que je devais opter entre les deux, il m'était permis de me décider pour celui que m'indiquait ma cons-

*era legut creura aquell que ma conscientia me dictas esser vertader. Com donchs a mi aperegues Clement e sos successors esser legitims vicaris, sens colpa son, e digna de menor reprentio que sino obtemperas a hu ne ha altre, ho no volgues obeyr al vertader loch tinent de Jesu Christ, lo qual era hu dels dessus dits.*

» *Ladonchs mon aduersari volgue replicar. E la Verge Maria manantli que no parlas, dix:* « *La questio que acis mena sobrel fet del scisma ja es determenade. Mas nos pot axi publicar apresent. Tu, maluat enemich de humana natura, est causa de aquell, e de bona raho no deus esser hoyt en rependre altre de ço que tu est ocasio.* »

---

cience. Or, il me paraissait que la légitimité se trouvait du côté de Clément et de ses successeurs. Je suis donc sans reproche et moins coupable que si je m'étais refusé à l'obédience de l'un et de l'autre vicaire, car je voulais obéir au véritable lieutenant de Jésus-Christ, qui était assurément l'un des deux.

» Alors mon adversaire voulant répliquer, la Vierge Marie lui imposa silence et lui dit : « La question qui est ici agitée au sujet du schisme a été résolue. Mais ce n'est ni le lieu ni le temps de rendre la chose publique. C'est toi, maudit ennemi du genre humain, qui es cause du schisme; et l'on ne saurait raisonnablement écouter tes reproches à quelqu'un sur un fait dont tu es l'auteur. »

*» E girant se molt humilment vers lo seu glorios fill, suplicali per contemplatio sua se volgues hauer misericordiosament envers mi, qui tostemps la hauia haguda en molt gran deuotio, e per reuerentia sua creent fermament que la sua conceptio | era estada inmaculada* 68 *e nete de tote taca de pecat original, hauia ordonat he manat que de aquella fos feta perpetualment festa sollempna cascun any en los regnes que yo possehia, e inibit que algu dins aquells no gosas dir, disputar, sermonar, ne afermar lo contrari. De que molts altres princeps terrenals hauien pres eximpli, e manat semblants hordinations esser per lurs sotmeses inuiolablement obseruades.*

---

» Puis, se tournant avec beaucoup d'humilité vers son glorieux fils, elle le supplia de vouloir bien, à sa requête, user de miséricorde envers moi, à cause de la grande dévotion que j'avais fait paraître en tout temps pour elle, et de la vénération qui m'avait fait croire fermement que sa conception immaculée était nette de toute tache du péché originel, jusqu'au point d'avoir prescrit par une ordonnance qu'elle fût à jamais l'objet d'une fête solennelle et annuelle dans tous mes États, avec défense expresse à quiconque de dire, soutenir, prêcher et affirmer le contraire. Exemple suivi par d'autres princes de la terre, qui ont imposé à leurs sujets l'observation inviolable de pareilles ordonnances.

» *Encontinent nostre Senyor Deus, admesa benignament la suplicatio dessus dita, ordena que yo fos quiti de les penes d infern. Imposant als princeps dels mals esperits sobra aço scilenti perpetual, ab tal conditio empero que yo, sofferint continuament la pena que t he dita dessus, james no pogues entrar en la celestial gloria, tro que de la sua santa Esgleya lo dit scisma fos radicalment extirpat, per ço com per ma negligentia yo l auia tant lexat crexer.*

— *Gran plaer he, Senyor, digui yo, del bon estament en que sots, e sobiran desplaer del*
69 *perill que passat haueu.* | *Mas pus en segur sou de aconseguir la gloria de paradis, no pot anar sino be. Pero fort son mereuellat com per*

---

» Tout aussitôt, notre Seigneur Dieu, faisant le plus bienveillant accueil à cette supplique, voulut bien me faire grâce des peines de l'Enfer. Puis il imposa silence à perpétuité aux princes des mauvais esprits sur la question; mais en exigeant que je souffrisse le châtiment dont je t'ai déjà parlé, sans pouvoir entrer dans la gloire céleste aussi longtemps que le schisme ne serait pas radicalement extirpé de sa sainte Église, parce que je l'avais par mon incurie laissé grandir à ce point.

— Je suis bien heureux, Seigneur, dis-je, de la bonne situation où vous êtes, et très fâché du danger que vous avez couru. Mais puisque vous voilà assuré d'obtenir la gloire du Paradis, tout est pour le mieux. Ce qui

*semblant cosa haueu aconseguit gratia tan gran; car la esglesia de Deu nou ha declarat encara si la dita conceptio fo sens peccat original ho no. E apparia esser licit tenir aquella oppinio que pus plasent fos a cascu.*

*— Vers lo mon, dix ell, ver es. Mas vers Deu no es axi. E no sabs tu que molta cosa es licita, que no es expedient? Totes coses duptoses son interpretades a la millor part. Vergonya veda fer souen ço que ley no prohibeix. Jatsia que la Esgleya no permeta tenir aquella oppinio que mes plaura a cascu de la dita conceptio, per tal com los doctors catholichs ne han tengudes diuerses oppinions. Empero la veritat es que en*

---

m'étonne très fort, c'est le moyen par lequel vous avez obtenu une si grande grâce, car l'Église de Dieu n'a pas encore décidé si la Conception susdite fut ou ne fut pas sans péché originel. Il semble donc qu'il est permis à chacun d'avoir à ce sujet l'opinion qui lui agrée le plus.

— Cela est vrai, dit-il, par rapport au monde, mais non par rapport à Dieu. Ne sais-tu donc pas que bien des choses sont licites, qui ne sont pas opportunes? Dans tous les cas douteux, c'est du bon côté que penche l'interprétation. C'est la honte qui empêche souvent de faire ce que ne défend point la loi. A la vérité, l'Église permet à chacun de suivre l'opinion qui lui agrée le plus sur la dite Conception, à cause que les Docteurs catholiques en ont

*la dita conceptio no entreuench peccat original. E si es cert que les rahons faents contra aço son couinentment fundades en raho natura. Mas nostre Senyor Deu es sobra natura; lo qual de*
70 *gratia | especial volgue e hordona, que la dita conceptio fos inmaculada he exempta de tota tacha. E en aquella miraculosament obra; car no era consonant a raho, que la vestidura que ell se deuia vestir fos de peccat ensutzada. Los doctors qui han tengut la part contraria no han jutjat sobre aço, sino tant com lur enteniment a fe, hagueren creegut mes que no entenien. E ab aquella foren venguts al port de veritat, car sens creura, impossible es ben entendra,*

---

pensé diversement. Mais la vérité est qu'en la dite Conception n'intervint point le péché originel; et pourtant il est certain que les arguments qui militent contre [cette thèse] sont parfaitement fondés en raison, selon la nature. Mais notre Seigneur Dieu est au-dessus de la nature, et il a voulu et ordonné, par une grâce spéciale, que la dite Conception fût immaculée et exempte de toute tache. En cela il opéra miraculeusement, parce qu'il n'était point conforme à la raison que le vêtement qu'il devait revêtir fût souillé du péché. Les Docteurs qui ont soutenu la thèse contraire, en ont jugé seulement d'après leur intelligence, réglant leur foi, pour ne pas croire au delà de ce qu'ils entendaient; mais la foi les aurait conduits au port de vérité. En effet, sans croire, il n'est pas

*ne venir a vera conclusio. Not penses pero que per tenir aquesta oppinio sien dampnats los doctors dessus dits, car a bona intentio la tengueren, e no es contra articla de fe. Be empero es ver que aquells qui la vera oppinio han tenguda he creeguda fermament a honor e reuerentia de la mare del fill de Deu son estats diuersament priuelejats en paradis, e han obtengut remissio de lurs delictes, e s alegren continuament entrels sants de perogatiues singulars.*

*— Si nous tornaue en enuig, Senyor, digui yo, gran pler hauria, pus vostra esser me haueu dit, quem significasseu que es dels altres prin-*

possible de comprendre à fond, de manière à connaître le vrai. Garde-toi de penser toutefois que les Docteurs de ce parti soient damnés à cause de leur opinion, car enfin ils étaient bien intentionnés et n'allaient pas contre un article de foi. Il est vrai, d'autre part, que les partisans de l'opinion véritable, qui l'ont adoptée et soutenue vaillamment en honneur et vénération de la mère du fils de Dieu, ont reçu des récompenses extraordinaires en Paradis. Leurs péchés leur ont été remis, et ils jouissent de la félicité éternelle parmi les saints les plus privilégiés.

— Seigneur, repris-je, si vous ne me trouvez pas importun, je serais bien aise, maintenant que je sais quel est votre sort, que vous m'apprissiez quel est celui des autres princes de

*ceps terrenals qui son passats d aquest setgle, despuys qu el scisma comença.*

*— Non ha entrat hu en paradis, dix ell, despuys, nen hi entrara mentra durara lo dit scisma.*

*— No vostre pare, Senyor?*

*— No mon pare, ne altre, respos ell; car axi ho ha nostre senyor Deu hordonat. Be es ver que mon pare per tal no sofer altra pena, sino que ab continuu desig cobeia la extirpatio del dit scisma, sabent que mort aquell, viura en la gloria eternal, ensemps ab la Senyora Reyna, ma mare, que ell cordialment amaue, la qual lonch temps ha passat que obte fort bon loch entrels sants, per semblant raho; jatsia per*

---

la terre qui ont quitté le monde depuis le commencement du schisme.

— Pas un d'eux, dit-il, n'est entré depuis lors en Paradis, et il n'y entrera tant que durera le schisme.

— Et votre père non plus?

— Ni mon père, ni aucun autre, répondit-il, d'après la volonté de notre Seigneur Dieu. A la vérité, toute la peine de mon père se réduit à un continuel désir de voir la fin du schisme; car il sait bien qu'une fois le schisme fini, il jouira de la gloire éternelle avec madame la reine, ma mère, qu'il chérissait cordialement, et qui, depuis longtemps, est en possession d'une excellente place parmi les saints, pour le même motif. A la vérité, les nombreuses vertus dont elle fut dotée de son vivant par la

*moltes virtuts de que fo en sa vida per gratia diuinal dotade, agues merescut gratia singular.*

*— Per ma fe, Senyor, aço es la millor noua que yo podia saber, e de que mes se podia alagrar lo meu cor.*

*— Tu, dix ell, ne has gran raho, car en lur*
*casa te est | nodrit, e n as reebuts molts bene-* 71
*ficis e honor.*

*— E vos, Senyor, noy haueu res afollat.*

*— Anem auant, dix ell, no curem d axo. Jot he a dir encara, sit recorda, perque son vengut en aquesta preso.*

*— Bem recorda, Senyor; mas tant gran plaer trobaue en ço quem dehieu, e especialment del Senyor Rey e de la Senyora Reyna, pare he*

---

faveur divine, lui donnaient droit à une grâce particulière.

— Par ma foi, Seigneur, voilà une excellente nouvelle, et qui me réjouit jusqu'au fond du cœur.

— Tu le peux, dit-il, non sans raison, puisque c'est dans leur maison que tu as grandi et que tu as reçu bienfaits et honneur.

— Et vous, Seigneur, vous n'avez fait pas moins.

— Laissons cela, dit-il, et poursuivons... Il me reste encore à te dire, s'il t'en souvient, pourquoi je suis venu ici, dans cette prison.

— Oui, Seigneur, il m'en souvient; mais j'ai pris un si grand plaisir à vous entendre parler, principalement du roi votre père, et de la reine

*mare vostres, que si tostemps me parlasseu d aquesta materia, nous haguera demanat d altre.*

*— Be ho crech, dix ell. Mas dubte he que temps nom defallis aço quet he a dir.*

» *Nostre Senyor Deu hauent gran compassio de la tua anima, la qual era disposta a perditio perpetual, per ço com no solament dubtaues, ans seguint la oppinio de Epicuri, hauies per clar aquella morir qualque jorn (aquella) ab lo cors; lo contrari de la qual cosa dessus the* (sic) *he fet atorgar, ha hordonat que yo vengues a tu per mostrarte clarament per experientia ço que per escriptures he inductio mia no hauies vulgut saber ne creura. Tu sabs be quantes*

votre mère, que vous auriez pu parler longtemps sur ce sujet sans que je vous demandasse autre chose.

— Je te crois volontiers, dit-il, mais je craindrais que le temps ne me manquât pour remplir ma mission.

» Notre Seigneur Dieu a eu pitié de ton âme, la voyant sur la pente de la perdition éternelle; car non seulement tu doutais, mais conformément à la doctrine d'Epicure, tu tenais pour certain que l'âme devait mourir un jour avec le corps. Je t'ai fait tout à l'heure accorder le contraire. Il m'a donc envoyé vers toi pour te démontrer évidemment par l'expérience, ce que tu n'avais voulu ni savoir ni croire en dépit des Ecritures et de mes conseils. Tu te rap-

*vegades parlist hen disputist estre | tament ab mi mentre viuia. E jamay not pogui induhir a creure ho fermament, ans difugies ab euasions colorades, he auegades atorgaues esser possible, auegades ho posaues en gran dubte. Finalment yo conexia be que en lo teu cor de dura pedra era esculpit ab punta de diamant tot lo contrari. E si no fos per lo bon voler quet hauia, per los agradables serueys a mi per tu fets, e per ço com esperaua rahonablament quet lunyaries de aqueixa vana opinio, jo per zel de justitia ten aguera castigat. E vull que sapies que per res que tos enemichs e perseguidors te haien imposat, tu no est pres nen hauras mal; car net e sens colpa est de tot. Mas tan sola-* 72

pelles bien les conversations fréquentes et les disputes serrées que nous eûmes à ce sujet, de mon vivant. Jamais je ne pus t'amener à croire pleinement. Loin de là, tu te dérobais avec des raisons spécieuses, tantôt concédant la chose comme possible, tantôt la mettant ouvertement en doute. Finalement, il m'était démontré qu'en ton cœur dur comme la pierre, le contraire était gravé avec la pointe d'un diamant. Sans la bienveillance que je me sentais pour toi, à cause des agréables services que tu me rendais, et sans l'espérance de te voir renoncer un jour à cette opinion erronée, je t'aurais puni en bon justicier. Et il faut que tu saches que ce ne sont pas les accusations de tes ennemis et persécuteurs qui t'ont conduit dans cette prison. Rien à

*ment est en aquesta preso per ço com nostre
Senyor Deu vol que vexatio te do enteniment
ab lo qual conegues lo defelliment que has, e
per conseguent, pervengut a conexença de
veritat, pusques induhir los sequassos de la
tua dampnada opinio que aquella vullen des-*
73 *raygar de lurs coratges, per ço que nos | per-
den; e que apres ta mort aconseguesques
paradis.*

*— O Senyor, e sereu james sadoll de ferme bones obres? Ara atorch esser dificil lexar les coses acostumades. En vostra vida tostemps fos liberal, unifich* (sic) *e propici a vostres seruidors, he especialment a mi; e encara nous hen sabets estar. E en queus puix yo seruir de ci auant,*

---

craindre de ce côté, puisque tu es innocent et sans reproche. Mais tu es enfermé ici uniquement par la volonté de notre Seigneur Dieu, afin que l'infortune te faisant réfléchir, tu reconnaisses ta faute, et qu'instruit finalement de la vérité, tu puisses induire les partisans de cette détestable opinion à l'extirper de leur cœur pour éviter de se perdre. C'est ainsi qu'après ta mort, le Paradis sera ton lot.

— Ah! Seigneur, vous ne vous lasserez donc jamais de me faire du bien? C'est à présent que je reconnais combien il est difficile de renoncer aux habitudes acquises. Votre vie durant, vous fûtes toujours libéral, généreux et bon pour vos serviteurs, pour moi surtout, et même maintenant, vous ne vous démentez point. Et

*Senyor? Cert no en res, car no freturats de alguna cosa que yo sapia ne puxa fer. Tot hom de sana pença pot conexer que la amor quem haueu portade no era simulada ne ficta; ans pertida de pits sencer, e clar, e que no era fundade en esperança de fer sos fets de mi, sino en sola caritat. No merexia yo, Senyor, tant gran gratia que venguesseu a tant petit hom com yo son. Mas no es res que amor no gosas assaiar. Queus retribuire yo, Senyor, per aquestes coses? Es res possible.*

*— Tu, dix ell, per mi d aci auant, no pots molt fer quem valla, nem nouga. Iat he dit que en lo meu fet, la sententia | es donada, e pas-* 74

pourtant, Seigneur, en quoi pourrais-je vous servir désormais? En rien assurément, puisque vous n'avez plus besoin de rien qui soit en mon pouvoir. Tout homme de bon sens reconnaîtra aisément que l'affection que vous m'avez témoignée n'était ni simulée ni feinte, mais qu'elle partait d'un cœur sincère et pur, n'ayant absolument aucune vue d'intérêt, ni d'autre source que la charité. Je ne méritais point, Seigneur, une faveur aussi insigne que votre visite à un chétif homme tel que moi. Mais il n'est point d'entreprise qui arrête l'amour. Et comment, Seigneur, m'acquitter envers vous? C'est chose impossible.

— Tu ne peux guère, dit-il, rien faire désormais en ma faveur ni contre moi. Je t'ai déjà dit qu'en ce qui me concerne, la sentence a

*sada en cosa jutjada. Io estich be per gratia de Deu; e jatsia que als defunts aprofiten souent los sufragis dels vius, no fretur de res possible a homens. Vna cosa solament vull de tu, que res que apresent haies vist o hoyt no tengues secret a mos amichs e seruidors. Car vltra lo plaser que hauran de mon estament, los ne seguira gran profit. E especialment pertal com seran serts de moltes coses en que no solament alguns d ells dubten, mas la maior part dels homens, e signantment ignorants, dels quals es gran multitut en lo mon. E si en escrits ho volies metre, jan seguiria maior profit, en lo temps esdeuenidor, a molts, de que hauries gran merit.*

---

été prononcée, et qu'elle est sans appel. Grâce à Dieu, je me trouve bien, et n'ai pas besoin des hommes, qui ne peuvent rien pour moi, quoique les suffrages des vivants soient souvent utiles aux trépassés. Je ne te demande qu'une chose; c'est que tu ne caches rien de ce que tu auras vu et entendu en ce lieu à mes amis et serviteurs. Outre le plaisir qu'ils auront de connaître mon état, ils en tireront grand profit, notamment par la certitude qu'ils auront désormais de beaucoup de choses sur lesquelles quelques-uns d'entre eux ont des doutes, ainsi que la plupart des hommes, et avant tous les ignorants qui sont en majorité dans le monde. Que si tu voulais le coucher par écrit, le profit pourrait s'étendre à beaucoup de gens dans l'avenir, et tu en aurais plus de mérite.

*— O, Senyor, digui yo, e de mius trufats, he son bastant a sostenir lo carrech que als meus flachs musclos assaiats imposar? cuydats que nom conegua? Per ignorant que sia, no ignor que la mia força es poque, l enginy tart, e la memoria fluxa.*

*— Si manament meu, dix ell, ha loch en tu,* | 75 *axi com solia, jot man, e sino, prechte e t amonest que a mon vot no dons repulsa. Lo teu saber es sufficient ha aço, sino voler nol empatxa.*

*— Senyor, digui yo, de bon grat complire vostre manament, tant com en mi sera. De vna cosa empero son marauellat, que no haueu fet mensio de la Senyora reyna dona Violant, ne*

---

— Ah ! Seigneur, dis-je, vous moquez-vous de moi ? Suis-je donc de force à porter le fardeau dont vous prétendez surcharger mes faibles épaules ? Pensez-vous que je ne me connaisse pas ? Si chétif que je sois, j'ai conscience de ma faiblesse, de la médiocrité de mon esprit et de l'infidélité de ma mémoire.

— Si je puis encore te commander, comme autrefois, dit-il, je t'ordonne, ou du moins je te prie et te conjure de ne point repousser mon vœu. Tu es suffisamment capable, si tu veux remplir la tâche.

— Seigneur, répondis-je, c'est de grand cœur que j'exécuterai votre ordre, selon mon pouvoir. Mais je ne puis assez m'étonner d'une chose : c'est que vous n'ayez pas dit un mot de Madame la reine Yolande, non plus que de

*de vostra filla; les quals deuieu a mon juy proposar a tots vostres amichs e seruidors. Haueu ho fet desliberadament o per oblit?*

*— Ab desliberatio ho he fet, per prouar si a les mies coses has aquella amor que solies. Pençauen que ab la fortuna se fos mudade la effectio quels mostraues en ma vida corporal. Mas ara veig lo contrari. Impossible es donar ha oblit ço que hom feruentment ama. Singular carrech te do de reuelar ho tot [a] aquelles, car gran consolatio n auran. A les quals yo volenterosament fora aperegut, axi com son ara a tu, si per nostre Senyor Deu fos hor-*
76 *donat; mas pus | no li a plagut, no si pot als*

votre fille, alors que vous deviez, selon mon jugement, les faire passer avant tous vos amis et serviteurs. L'avez-vous fait par oubli ou délibérément?

— C'est de dessein prémédité, avec le désir de savoir si tu portais à mes affaires le même intérêt qu'autrefois. Je pensais que le changement de fortune avait changé les sentiments que tu faisais paraître à mon égard durant ma vie mortelle. Mais je vois présentement le contraire. Nul ne saurait oublier ce qu'il aime avec ferveur. Je te charge tout particulièrement de tout confier à ces dames, qui en recevront beaucoup de consolation. Volontiers je me serais présenté à elles, comme je me suis présenté à toi, ici, si Dieu l'avait permis; mais contre sa volonté rien ne peut prévaloir. Re-

*fer. Digues à la Reyna que perseuer en lo bon proposit que ha de seruir Deu e pregar per mi; jatsia nom fassen gran fretura sos prechs ne d altres. E que ab diligent cura tenga a prop ma filla e sua; car la ignocentia e virtuts de aquella son fort plasents a nostre Senyor Deu, de la qual exira...*

*E tantost lo prohom ab la barba longua feuli senyal ab lo basto que callas.*

*E ell, dites aquestes paraules estronquedement, cessa de parlar.*

*— Senyor, digui jo, en gran suspita, e prolixitat* (sic) *me haueu posat, com no m aueu acabat ço quem començaueu* [*a*] *dir. Suplichuos que men desliurets.*

---

commande à la Reine de persévérer dans son excellent dessein de servir Dieu et de prier pour moi, bien que je n'aie grand besoin ni de ses prières ni de celles des autres. Qu'elle veille de près avec le plus grand soin sur notre fille, dont l'innocence et les vertus sont fort agréables à Dieu. C'est d'elle que naîtra...

Et tout aussitôt, le vieillard à la longue barbe lui fit signe de se taire avec son bâton.

Et lui s'arrêta brusquement sans achever la phrase.

— Seigneur, dis-je alors, vous me causez une grande inquiétude en interrompant le discours commencé. Je vous en prie, tirez-moi de l'embarras où vous m'avez mis.

— Je ne le puis, dit-il.

*— Nom es legut, dix ell.*

*— Com nos, Senyor? e quius ho veda?*

*— Haies cura del present, he lexa l esdeuenidor. Ço que nostre Senyor Deu ha ordenat necessari es ques complesqua; he no es legut als homens saberho.*

*— Donchs perque mo camençaueu dir, Senyor?*

*— Lexa estar aquexes demandes que no han fruyt, net fan res, dix ell. E ueies si hauem als a fer; no perdam temps.*

*— Suplich vos, Senyor, donchs, pus als no*
77 *si pot fer, quem vullau | dir qui son aquests dos homens quius acompanyen; car gran voler he de saberho, he especialment de aqueix prohom*

---

— Comment cela? Et qui donc vous le défend?

— Soucie-toi du présent, et laisse l'avenir. Ce que notre Seigneur Dieu a décidé doit nécessairement s'accomplir, et il n'est pas permis aux hommes de le savoir.

— Alors, Seigneur, pourquoi avoir commencé d'en parler?

— Laisse-là ces questions inutiles qui ne te regardent point, dit-il. Vois plutôt si nous n'avons pas mieux à faire. Ne perdons pas de temps.

— Je vous supplie, Seigneur, puisqu'il y faut renoncer, de vouloir bien me dire qui sont ces deux hommes qui vous accompagnent. J'ai vraiment grande envie de le savoir. Quel est ce

*qui tan gran auctoritat se done. Per ma fe, massa es per a ell a mon juy, queus haia manat, o fet senyal que callasseu.*

*— Tu, dix ell, te mets en carrer qui no ha exida. Lexa anar l aygna per lo riu, que abans quens pertisquam, si subtilment hi volras especular, conexeras gran part del misteri quey esta amagat. Pero not fassa cura de publicar aquell, quant lo sabras; car risch de gran perill t en seguiria e de poch profit a present.*

*» Aquests dos homens que veus aci son estats mentre viuien fort sauis homens, de la sauiesa mundenal, e foren gentils. La hu dels quals, ço es lo joue, que veus ab la rota en la ma, hac nom Orfeu. E lo prohom hac nom Tiresias,*

---

vieillard qui s'arroge une telle autorité ? Certes, il me semble qu'il s'est excédé en vous commandant et vous faisant signe de vous taire.

— Te voilà engagé dans une impasse. Laisse donc l'eau de la rivière descendre le courant. Si tu veux y réfléchir finement, tu pourras, avant notre départ, connaître une bonne partie du mystère qu'il y a là dessous. Mais ne t'empresse pas de le publier, quand tu le sauras, car il pourrait s'ensuivre pour toi un grand danger, sans grand profit pour le présent.

» Ces deux hommes que tu vois ici présents, furent, de leur vivant, d'habiles personnages dans la sagesse de ce monde, parmi les païens. L'un, celui qui est jeune et porteur d'un rebec, avait nom Orphée. Quant au vieillard à la

*ab la barba longa. La raho perque m acompanyan, jo lat he dita dessus. Lurs fets bem penç que nols ignores, car couinent historial est. Si*
78 *donchs nou has liurat a oblit, | despuys que yo desempare lo cors.*

*— Be es consonant a raho, Senyor, que ho haia oblidat, posat que ho sabes; tant gran diuersitat de cogitations a torbat e combatut lo meu enteniment despuys que vos passa(t)s d esta vida. A la veritat, Senyor, nom recorda que james haia lest d ells. Ben he hoyt parlar, e fort poch. E null temps sino lurs noms nuus, e sols; res d ells ho de lurs fets, vench a ma conexença.*

*— Si has sens falla, mas not recorda, e no*

---

longue barbe, il se nommait Tirésias. Je t'ai déjà expliqué pourquoi ils sont avec moi. Je pense que tu n'ignores pas leurs faits et gestes, étant bien informé de l'histoire, à moins que tu ne l'aies oubliée, depuis que j'ai quitté mon corps.

— Certes, il est tout simple que j'aie oublié ce que je pouvais savoir, au milieu des tribulations qui ont tourmenté et tiraillé en tout sens mon esprit, depuis votre trépas. A vrai dire, Seigneur, je n'ai souvenir d'aucune lecture les concernant. J'en ai bien entendu parler, mais fort peu. Je n'ai jamais su que leurs noms sans plus. Mais je ne sais rien de leurs personnes et de leurs actes.

— C'est une erreur. Le fait est que tu ne

*es marauella. Ara escolta be, car yo vull, per tal que mils sies hoyt de lurs fets, que cascu d ells los te recit.*

*E girant se vers ells, pregals que satisfaessen a son voler.*

*Per aquells fo respot encontinent que de bon grat li complaurien.*

*DEL SOMPNI DEN BERNAT METGE*

*Feneix lo segon libre e commença lo terç.*

---

t'en souviens pas, et il n'y a rien d'étonnant. Eh bien! donc, sois attentif, car je veux, pour les faire mieux connaître, que chacun d'eux te raconte ses faits et gestes.

Puis, se tournant de leur côté, il les pria de satisfaire son désir.

Et eux s'empressèrent de répondre qu'ils seraient charmés de lui complaire.

FIN

DU SECOND DIALOGUE.



## LO TERÇ LIBRE

79 A*xi com cell qui ab ardent desig espera hoyr cosa noua, gran he inusitada, yo ladonchs ab subirana attentio, postposat tot altre pençament, fique la orella* [*a*] *aço que ells* | *me deuien dir, los quals yo vehia diceptar qui parlaria primer.*

*E vn poch estat, Orfeu fort gratiosament, ab bon gest e alegra cara, comença a dir ço ques segueix :*

« *Entrels volents vsar de curialitat, es custum qu els jouens parlen primerament, e los antichs*

---

## TROISIÈME DIALOGUE

De même que celui qui d'un ardent désir espère entendre quelque nouveauté extraordinaire et rare, moi alors, avec une attention profonde, écartant toute autre pensée, j'ouvris l'oreille à ce qu'ils m'allaient dire, les voyant en dispute sur qui parlerait le premier.

Et au bout d'un moment, Orphée, de fort bonne grâce, d'un air avenant, et le visage épanoui, se mit à parler ainsi :

« Il est d'usage parmi les gens qui pratiquent la courtoisie, que les jeunes gens parlent les

*suplint lurs defelliments d aquells, concloen. E per ço si comencare parlar, nom sia imputat ha vltrecuydament, car solament ho fare per satisfer a la honor de mon companyo.*

*» Apollo fo pare meu, e Caliope ma mare, e nasqui en lo regne de Tratia. La maior part del temps de ma vida despengui en rethorica e musica. Muller hagui fort bella, appellada Euridices, la qual era a mi pus cara que la vida. Per sa desauentura, anant se deportar prop la riba de vn riu, fo de libidinosa amor requesta per Aristeu, pastor. E com ella fugint en aquell per un prat, fos morduda, e verinade en lo talo per vna serp aqui amagada, encontinent mori, he deuella en Infern.*

---

premiers, et que les anciens ferment la discussion, en rectifiant leurs discours. Je ne voudrais donc pas que l'on crût que c'est par présomption que je prends le premier la parole : je ne le fais que pour rendre honneur à mon compagnon.

» Mon père fut Apollon, et ma mère Calliope. Je naquis au royaume de Thrace. Je consacrai la plus grande partie de ma vie à la poésie et à la musique. J'eus à femme une beauté du nom d'Eurydice, qui m'était plus chère que la vie. Etant allée, pour son malheur, s'ébattre près des bords d'un fleuve, le berger Aristée, emporté par sa passion, la requit d'amour. Et comme elle fuyait devant lui à travers la prairie, un serpent caché sous l'herbe la mordit au talon, et son venin la tuant aussitôt elle descendit aux Enfers.

80 » *Sabuda per mi la | sua dolorosa mort, deualli a les portes d aquell. E sonant la rota la qual Mercuri a mi hauia donada, fuy tan gratios ha Cerbero, porter d Infern, que les dites portes me foren tantost vbertes. Apres que fuy entrat dins, constituit en lo consistori dels presidents infernals, digui :*

« *Si a la vostra gran potentia no expon en la manera que desig, ço per quem ha conuengut venir aci, supplich quem sia perdonat, car fora son de mon seny, per lo sobtos he inopinat infortuni que sobrel doloros meu cap es caygut. No son vengut aci per mirar les tenebres infernals a les quals necessariament totes coses mortals ha*[*n*] *deuallar, ne per encadenat* (*sic*)

» Informé de sa cruelle mort, je descendis aux portes souterraines, et par les sons du luth que je tenais de Mercure, je fus si agréable à Cerbère, gardien des portes de l'Enfer, qu'elles me furent incontinent ouvertes. Quand je les eus franchies, je fus amené devant l'assemblée des présidents d'Enfer, et je dis :

« Si je n'expose pas à votre grande puissance, comme je voudrais le faire, les motifs qui m'ont obligé de venir ici, je vous prie de m'excuser, car je suis hors de moi-même par suite du malheur soudain et imprévu qui m'a si douloureusement frappé à la tête. Je ne suis pas venu ici pour contempler les ténèbres infernales où doivent nécessairement descendre toutes les choses mortelles, pas plus que pour passer

*lo coll de Cerbero, axi com alguns han fet. Sola causa de la mia venguda, es ma muller, laqual estant en la flor de la sua jouentut vna serpent a morta ab son veri. Assaiat he, mas no pogut, que pacientment ho soferis. La amor de aquella me ha vençut. Si la fama entigua es vera, tots sots estats amorosos, axi com | yo.* 81 *Placieus donchs que la dita muller mia me vullau restituhir. Totes coses vos son degudes. E tart o breu aci deuem generalment venir. A perir a tot lo mon. Aquesta es la nostra derrera casa. Vosaltres possehiu los perpetuals regnes del humanal linatge. Quant la dita muller mia sera a vellesa peruenguda, aytambe sera vostra. Solament laus deman a mon hus. Nom doneu*

la chaîne au cou de Cerbère, à l'exemple de certains. L'unique cause de ma venue est ma femme, laquelle, dans la fleur de sa jeunesse, a péri par le venin d'un serpent. J'ai fait de vains efforts pour prendre mon malheur en patience. Son amour m'a vaincu. Si l'antique tradition dit vrai, vous avez tous aimé comme moi. Consentez donc de bon gré à me rendre ma femme. Vous avez droit sur toutes choses. Tôt ou tard elles doivent sans faute vous revenir. Tout le monde est condamné à périr. C'est ici notre dernière demeure. Vous régnez sur les perpétuels domaines de l'espèce humaine. Quand ma femme sera parvenue à la vieillesse, elle vous appartiendra aussi. Je ne vous la demande qu'à titre de propriété viagère. Ne re-

*repulsa; car siu feu, sapiau que no men tornare. E ladonchs alagrareu vos de la mort de abdosos. »*

*» Mentre yo dehia aquestes paraules, Minos,*
82 *Rada | mantus e Eacus, jutges d Infer, Alletho, Thesifone e Megera, furies infernals; les Gorgones, Stennio, Euriale e Medussa, e les arpies Aelo, Octipite e Celeno, e les partes* (sic), *Cloto, Lachesis e Antropos, per la dolçor del meu cant hauents pietat de mi, se preseren a plorar. E ensemps cessaren exercir lurs officis; e totes les animas qui aqui eren, oblidants les penes que sofferien, feren semblantment. Ision desempara la roda que solia manar. Tantalus oblida menjar e beura. Los voltors menyspresaren*

jetez pas ma requête, et sachez que, si vous me refusez, je ne m'en retournerai point. Et alors vous vous réjouirez de la mort de tous deux. »

» Pendant que je parlais ainsi, Minos, Rhadamanthe et Eaque, juges d'Enfer, et les Furies infernales, Alecto, Tisiphone et Mégère; les Gorgones, Stennio, Euryale et Méduse; les Harpies, Aello, Octipite et Céléno; les Parques, Clotho, Lachésis et Atropos, ayant pitié de moi, à cause de la douceur de mon chant, se mirent à pleurer, et suspendirent l'exercice de leurs fonctions. Autant en firent les âmes qui étaient là, oubliant leurs tourments. Ixion abandonna la roue qu'il faisait tourner. Tantale oublia les aliments et la boisson. Les vautours dédaignèrent le foie de Titius. Sisyphe se

*lo fetge de Tici. Sisiphus se gita detras la roca que solia girar ab lo cap. Les filles de Danaus desempararen los vexells que volien omplir d aygua. E les filles de Cadinus perderen la furia de que eren passionades.*

» *E ladonchs Proserpina, de manament de Pluto, princep infernal, crida Euridices, la qual vench claudicant, per la nouella nafra que la serp li hauia feta, he restituhilam, ab aytal conditio* [*e*] *ley, que tro que abdos fossem exits de les valls infernals,* | *yo no guardas* 83 *detras; e si ho fehia, que la perdes.*

» *Ab tant abdosos partim d aqui, e anant per un cami tort, lonch, e molt escur, quant fom en la sumitat del marge de vna pregona riba,*

déroba derrière le rocher qu'il poussait de sa tête. Les filles de Danaüs laissèrent là les vases qu'elles voulaient remplir d'eau. Les filles de Cadinus virent cesser la passion qui les rendait furieuses.

» C'est alors que Proserpine, sur l'ordre de Pluton, roi des Enfers, appela Eurydice, qui vint en boitant, à cause de la morsure récente du serpent, et elle me la rendit, à la condition expresse, que tant que nous ne serions pas hors de l'enceinte des Enfers, je ne regarderais pas derrière moi, sous peine de la perdre.

» Alors nous partîmes ensemble. Nous cheminions dans un sentier tortueux, long et fort obscur, et quand nous arrivâmes au bout d'une corniche qui surplombait un profond ravin,

*fort prop de la exida de infer, yo tement que ella no defallis, et cobeiant la veura, girem detras. Encontinent ella caygue. Yo estesi los brassos per pendra la, et no toquaren sino lo vent que per lo seu cahiment s engendra en l ayra. Volgui retornar en infern per cobrar aquella. Set dies estigui a la porta sens menjar e beura, en los quals tristor e lagremes foren tant solament mon aliment e sustentatio, pregant Cerbero quem lexas tornar, e nom volgue res fer. Ladonchs clamant me de la gran crueltat dels princeps infernals, pugimen en lo puig de Radope, e d aqui auant no volgui pendre muller, ne amar dona del mon, jatsia per moltes ne fos estat request. E aqui, com*

tout près de l'issue de l'enfer, moi, craignant qu'elle ne défaillît, et désireux de la voir, je me retournai en arrière. Incontinent elle tomba. J'étendis les bras pour la saisir, et je ne saisis que l'air que venait d'agiter sa chute. Je voulus retourner en enfer pour la reprendre. Pendant sept jours, je me tins à la porte, sans manger ni boire, n'ayant pour me nourrir d'autre aliment que mes larmes et mon chagrin. En vain je priai Cerbère de me laisser passer. Il refusa. Alors, protestant contre l'extrême cruauté des maîtres de l'Enfer, je gravis le sommet du mont Rhodope. Et depuis, je refusai de prendre femme, et je repoussai les avances de toutes celles qui me requéraient d'amour. Et là, aussi mélodieusement que je pouvais, m'accompa-

*pus melodiosament pogui, so | nant la rota,* 84 *canti alguns vilancets, ballades e cançons, loant vida lunyada de companya de dones.*

» *En lo dit munt no hauia ombra neguna. Mes tantost ni hague, per gran multitut d arbres de diuerses natures, roques, pedres, serps, ceruos, lehons, falcons, aguilas, perdius, fayzants, et altres moltes bisties he ocells qui vengueren hoyr lo plasent so que yo fahia, en lo qual se delitauen tant, que aquells qui naturalment son enemichs estauen ensemps, los vns pres dels altres, tota rancor he inimicitia oblidade.*

» *Veent he hoynt aço, gran multitut de dones, la hira e hoy de les quals encorregui, vna*

---

gnant du luth, je chantai des villanelles, des ballades, des chansons, louant la vie solitaire, éloignée du commerce des femmes.

» La montagne, pelée et sans ombre, ne tarda pas à s'ombrager, se couvrant de quantité d'arbres d'espèces différentes, de rochers et de pierres, se peuplant de serpents, de cerfs, de lions, de faucons, d'aigles, de perdrix, de faisans et d'une infinité d'autres quadrupèdes et oiseaux, qui venaient entendre ma musique, et y prenaient tant de plaisir, que ceux d'entre eux qui sont naturellement en guerre se tenaient ensemble à côté les uns des autres, oubliant leurs ressentiments et toute hostilité.

» Voyant et entendant cela, une troupe innombrable de femmes dont j'avais encouru la

*d aquelles comença parlar, e dix : « Qui tant*
*gran injuria feta a la vniuersitat de les dones*
*volra venjar, seguesque mi. » Encontinent ab*
*moltes pedres combateren me, les quals deli-*
*tantse en la dolçor del meu cant, nom podien*
*tocar ne fer mal. Lodonchs les dites dones,*
*volent vsar complidament de lur iniquitat,*
85 *mogueran gran brogit, he | remor, ab corns,*
*cembes, bacins e conques. E ab grans crits*
*apagants lo so que jo fahia, acostarense a mi,*
*e ab pedres e bastons, losquals lo dit ço (sic) no*
*pogueren hoyr ne pendre delit en aquell, mata-*
*renme, em tholgueren lo cap, e ab la dita rota*
*gitaren lo en lo riu; los quals arribats a Lesbon,*
*com vna serp volgues lo dit cap deuorar, fo*

---

haine et la colère, s'assembla, et l'une d'elles parla ainsi : « Quiconque veut punir le grand outrage fait à tout le sexe féminin, me suive. » Et tout aussitôt elles m'assaillirent; mais les pierres qu'elles me lançaient, charmées par la douceur de mon chant, ne pouvaient m'atteindre ni me nuire. Alors ces femmes, voulant satisfaire pleinement leur vengeance, se mirent à faire grand bruit et grand tapage, avec des cors, des trompes, des trompettes et des conques marines. Etouffant par leurs cris ma mélodie, elles m'attaquèrent à coups de pierre et de bâton; et comme le charme de l'harmonie ne pouvait plus charmer ces armes, elles me tuèrent, et m'ayant coupé la tête, elles la jetèrent avec ma rote dans le fleuve. L'une et

*conuertida en roque per Apollo. E la mia rota fo collocada en lo cel entre les figures celestials. E yo deualli en Infern, hon trobe Euridices, muller mia, ab la qual perseuer e som segur de qui auant no la perdre.*

*— Perderen los crestians mes, respos Tiresias, quant los Moros prengueren la ciutat d Acre, que tu quant perdist ta muller, ne si ara la perdies. Moltes vegades guanya hom perdent. Mas no es tot hom bon arismetich (sic).*

*— Pus a tu a plagut, dix Orpheu, pendra mes rahons, digna cosa es que yo call, e que la conclusio sia tua.*

*La donchs jom enfelloni | fortment e digui a* 86

l'autre abordèrent à Lesbos. Là un serpent qui allait dévorer ma tête fut changé en rocher par Apollon. Quant à ma lyre, elle prit place parmi les constellations célestes. Et moi, je descendis aux Enfers, où je retrouvai ma compagne Eurydice, dont je ne me sépare plus, étant d'ailleurs assuré de ne pas la perdre.

— Quand les Musulmans prirent la ville de Saint-Jean-d'Acre, dit alors Tirésias, les Chrétiens firent une bien plus grande perte que celle que tu fis en perdant ta femme, ou que tu ferais en la perdant de nouveau. Maintes fois on gagne à perdre; mais tout le monde n'entend pas le calcul.

— Puisqu'il t'a plu, dit Orphée, de poursuivre mon discours, je n'ai plus qu'à me taire et te laisser conclure.

*Tiresias: De estranya manera e digna de gran reprensio vses. Not bastaue prou que aguesses fet callar lo SenyorRey de ço que volia dir; encara torbes Orfeu. No se que jamay te age fet algun enuig. Prech te que nom tolgues mon pler.*

*— Axi com lo bon metge qui no guarda lo plaer del pacient, mas lo profit, dix Tiresias, vsare yo en tu. Car lo meu offici no es dir plasenteries ne lagots, sino desenganar. Tot lo delit que trobes en les paraules de Orfeu es com ha parlat d amor e son veri, a la passio del teu coratge, torbat per aquella.*

*— Certament vull que sapies que yo ham e som coralment amat, digui yo, per vna dona*

Alors je me fâchai fort, et dis à Tirésias : « C'est un étrange procédé que le tien, et tout à fait blâmable. Non content d'avoir imposé silence au Seigneur roi, en l'empêchant de dire ce qu'il voulait, tu coupes la parole à Orphée. Il ne me souvient pas de t'avoir jamais offensé; veuille donc ne point m'ôter mon plaisir. »

— J'en userai avec toi, répondit Tirésias, comme le bon médecin en use avec le malade. Ce n'est point son plaisir qu'il considère, mais son utilité. Mon métier, à moi, ne consiste point à flatter et à plaire, mais à détromper. Si tu as pris grand plaisir aux propos d'Orphée, c'est qu'en parlant du poison d'amour, il a parlé à la passion qui remplit ton cœur et le trouble.

— Eh bien ! oui, je veux que tu saches que j'aime, dis-je, et que je suis tendrement aimé

*qui eguala o sobrepuja en sauiesa, bellesa, e gratiositat, tota dona viuent.*

*— O com est foll, respos ell, e de leugera creença. No sabs que son dones tan be com yo. Son aço paraules de sana pença? son aço paraules couinents a la tua edat? son aço paraules de home qui ham scientia e haie legit | tant com* 87 *tu? Lexa semblants coses ha homens otiosos, vans e illiterats, car lo teu enginy nos deu distribuir en amor; pus altes coses li son degudes. Si vols diligentment atendre a ço que iot dire, que ne vist he experimentat mes que tu, conexeras be la malaltia de la tua pença, e conexent aquella, seras breument guarit, ho sera gran colpa tua. Digues me pero clarament si has*

par une femme qui, en beauté, en sagesse et en grâce, n'a point sa pareille au monde.

— Ah! que tu es sot, reprit-il, et facile à croire. Tu ne connais pas les femmes autant que moi. De tels propos ne partent point d'un esprit sensé; ils ne sont point conformes à ton âge, ni dignes d'un homme ami du savoir, et d'une aussi vaste lecture. Laisse ces choses futiles aux sots oisifs et illettrés : ton esprit a mieux à faire qu'à se dépenser en amourettes. Si tu consens à prêter ton attention à ce que je vais te dire, moi qui en sais plus que toi, grâce à mon expérience, tu finiras par connaître la maladie de ton entendement, et, la connaissant, il dépendra de toi de recouvrer bientôt la santé. Dis-moi seulement, car j'ai grande envie

*desig de guarir o no, car fort ho vull saber.*

*— Molt ho desig, digui yo, si malalt son. Mas no mo cuydaua.*

*— Be esta, dix ell; la maior part de sanitat es voler guarir.*

*— Tu dius gran veritat, respongui yo; mas abans quet començ pleneramènt, hoyr, sit plaura, fare vna breu questio ha Orfeu. Pero placiat recordar apres ço quem vols dir.*

*— Si fare, dix ell, demana li quet vulles.*

*Ladonchs yom gire ha Orfeu, qui, a mon juy, trobaue gran plaer en nostre rahonament, dient li: « Si no men* (sic) *engan, vos me haueu dit*
88 *que son entrat | en Infern, e no solament vna*

---

de le savoir, si tu veux ou ne veux pas guérir.

— Je le veux de tout mon cœur, répondis-je, si je suis malade. A vrai dire, je ne m'en doutais pas.

— Fort bien, dit-il; la santé vient en grande partie de la volonté de guérir.

— Voilà, repris-je, une grande vérité. Mais avant de prêter pleinement attention à tes discours, laisse-moi, s'il te plaît, poser une petite question à Orphée. Et tu voudras bien ensuite ne pas oublier ce que tu as à me dire.

— Sois tranquille, dit-il, et demande-lui ce que tu voudras.

Alors je me tournai vers Orphée, lequel prenait visiblement grand plaisir à nous entendre causer, et lui dis : « Vous m'avez dit, je crois,

*vegade, mas dues. Prech vos quem vullau dir, si desplaer nous es, que es Infern, car molt ho desig saber.*

*— Tu, dix Orfeu, forces remembrar coses fort desplasents a la mia pence; mas pus ho vols, sia fet axi com te plaura.*

*» En lo pus alt de vna gran muntanya plena de selues, sobre la mar, ha vna gran vbertura, que a tot hom mostre ample cami. La entrada no es escura ne clara de tot; apres de la qual troba hom gran espay abte a reebre tot lo humanal linatge. L entrar no es de treball; mes l exir es impossible, sino a aquells que Deu ordona quen isquen, segons que per auant hoyras.*

---

sauf erreur, que vous êtes descendu en enfer une première, puis une seconde fois. Veuillez me dire, je vous prie, ce que c'est qu'Enfer, et vous donnerez satisfaction à ma curiosité.

— Tu m'obliges, dit Orphée, à me rappeler des choses qui répugnent fort à mon esprit. Mais puisque tu le veux, qu'il soit fait selon ton gré.

» Au plus haut d'une montagne très haute, couverte de forêts, au-dessus de la mer, se trouve une large ouverture qui semble inviter les passants à entrer. Cette large voie n'est ni bien éclairée ni sombre. Quand on l'a franchie, et rien n'est plus facile, on trouve un espace immense où tiendrait aisément tout le genre humain. L'entrée n'est pas difficile, mais l'issue n'est possible qu'à ceux à qui Dieu veut bien la permettre, comme tu le sauras plus tard.

*» Dins vna concauitat ha vn riu appellat Letes, del qual les animas qui aqui entren beuen necessariament, e encontinent que han begut, obliden totes coses. E passat lo dit riu, troben hom vn altre appellat Cotichus, qui va fort espau; en la riba del qual ha voltors,*
89 *muçols, corbs, | e molts altres ancells gemegans agrament, fam, confuʒio tenebres, pahor, engoxa, discordia, dolor, plor, fretura, treball, plants, suspirs, malaltia, sompnis vans, vellesa, mort, he moltes coses monstruoses en natura.*

*» En vna part separade de Infern ha vn loch fort tenebros ab calitja espessa, don neix vn riu appellat Acharon. E d aquest neix vn estany*

» Au fond d'un creux, il y a un fleuve appelé le Léthé où s'abreuvent sans faute les âmes qui entrent. Et à peine ont-elles bu, que tout souvenir s'efface. Au delà de ce fleuve s'en trouve un autre, nommé le Cocyte, d'un cours lent, et dont les bords sont peuplés de vautours, de hibous, de corbeaux et autres oiseaux au cri sinistre. Là sont la faim, la confusion, les ténèbres, la peur, l'angoisse, la discorde, la douleur, les pleurs, le besoin, le travail, les gémissements, les soupirs, la maladie, les songes vains, la vieillesse, la mort et quantité de choses monstrueuses dans la nature.

» Dans un coin reculé de l'Enfer est un endroit profondément obscur, couvert d'un épais brouillard, où prend sa source le fleuve Achéron, lequel s'épand en un marais nommé

*d aygua appellat Stix, los quals guarda Caron, fort vell, ab los pels blanchs, larchs e no pentinats, ab los hulls flameiants, abrigat de vn mantell fort sutze he romput; lo qual ab vna petita barcha passa les animes de l altra part, metent aquelles dins la dita barcha per força e cridant: « Passats, animes, a les tenebres infernals, hon soferreu fret et calor inextimable. E no haiau esperança jamay veure lo cel. E apenes n a passat vna barchada, lexa la a la riba entre moltra sutzura. Encon | tinent torna per altra, e james* 90 *no cessa. Prop la dita riba ha vna molt gran cauerna, la porta de la qual guarda Cerberus, qui ha tres caps de ca. E ab grans ladraments espanta, turmenta he denora tot ço que deuant li ve.*

---

le Styx, sous la garde de Caron, vieillard aux cheveux blancs, longs et non peignés, dont les yeux flamboient, revêtu d'un manteau sale et troué. C'est lui qui, sur une petite barque, transporte les âmes sur l'autre rive, en les entassant de force dans son esquif, et criant : « Allez, âmes, aux ténèbres infernales, où vous subirez les dernières rigueurs de la chaleur et du froid. Renoncez à tout espoir de revoir jamais le ciel. » Et à peine arrivé au bord, il dépose son chargement au milieu de l'ordure. Puis il va recharger sans suspendre sa besogne. Non loin de la berge il y a une vaste caverne, dont l'entrée est gardée par Cerbère, aux trois têtes de chien, lequel aboyant effroyablement, épouvante, tourmente et dévore tout ce qui se présente devant lui.

*» E aci comença hom entrar en Infern, en lo qual ha diuerses habitations separades les vnes de les altres. En la primera estan les animes dels infants, e generalment de tota persona que no hage reebut babtisma, posat que haia ben viscut en lo mon. E no soferen pena alguna, sino tant solament gran tristor, com no poden ne esperen hauer saluatio. E axi estan los gentils philosoffs e pohetes, els bons cauallers, e aquells qui han trobades arts, e les han diuulgades, e han aprofitat a molts en lo mon, entrels quals estan Tiresias e yo, e non podem exir jamay, sino quant Deu ho ordona, e puys tornamhi.*

*» Not penç pero que aquells qui son condemp-*
91 *nats a Infern ne isquen sino en quant | esguarden*

---

» C'est ainsi que s'ouvre l'entrée de l'Enfer. On y voit divers départements séparés les uns des autres. Dans le premier sont les âmes des enfants, et celles de quiconque n'a point reçu le baptême, pourvu que sa vie ait été bonne sur terre. Point de châtiment pour ces âmes, grandement affligées de ne pouvoir espérer le salut. Dans cet état se trouvent les païens, philosophes et poètes, et les braves guerriers, et les inventeurs des arts, qui ont divulgué leurs découvertes, en rendant service à tant de gens. C'est là que nous habitons, Tirésias et moi. Nous ne pouvons sortir que sur l'exprès commandement de Dieu, pour y revenir après.

» Ne va pas t'imaginer que les condamnés à habiter en Enfer puissent en sortir. Le change-

*mutatio de loch, no pas mutatio de pena; car aquella null temps los desempara. Los sants pares pero, qui apres la passio de aquell ver Deus e hom que tu adores, foren trobats per ell en la primera habitatio de Infern, en que Tiresias e yo som, no creeguets esser a aquesta leys ubiugats, car apres quen exiren, null temps hi son tornats.*

*» En altra habitatio esta Minos, molt cruel jutge, lo qual exemina los demerits de les animes apres quels ha fet aqui deuant ell confessar lurs delictes. Puys remet les a Radamantus, qui les animes a ell remeses jutge, atteses* (sic) *lurs crims e delictes. E donada per ell la sententia, encontinent aquelles, axi com a sageta volant, pertints d aqui, van al loch hon son dampnades.*

ment de lieu n'implique point le changement de peine; celle-ci les suit toujours et partout. Quant aux saints patriarches qui, après la passion de celui que tu adores, furent par lui trouvés dans ce premier département où nous habitons, Tirésias et moi, ils ne sont pas soumis à cette loi. Et de fait, une fois sortis, ils ne sont plus revenus.

» Dans un autre département se tient Minos, juge sans pitié. Il examine les fautes des âmes, après leur avoir arraché devant son tribunal l'aveu de leurs délits. Il les renvoie ensuite à Rhadamanthe, qui juge les âmes à lui renvoyées, d'après leurs crimes et délits. Aussitôt qu'il a prononcé la sentence, elles, aussi vite que la flèche volante, partent de là et vont au lieu de leur damnation.

*» E a la exida de aquesta abitatio, trobe hom un cami fort aspra, per lo qual passant dejus lo gran palau de Pluto, subiran princep de Infern, va hom als pus pregons he terribles*
92 *Inferns, hon ha | primerament vna gran ciutat circuhida de tres murs fort alts, he de vn riu fogueiant appellat Flegeton. E hay vn gran portal les colones del qual son de diamant, e sobre aquelles esta vna torra de ferro fort alta, deuant la qual seu Thesifone, ab vestidura sangonosa, he vetlant continuament, bat les animes cruelment, ensemps ab les germanes suas que dessus has hoydes, ab serpents quels pengen per los caps avall, a manera de cabells.*

---

» En quittant ce département, on trouve un chemin très rude qui passe sous le palais de Pluton, souverain maître de l'Enfer, et aboutit aux lieux les plus bas de ces régions infernales, lieux horribles, où l'on voit tout d'abord une grande cité entourée d'une triple enceinte de murs très hauts et d'un fleuve de flammes, nommé Phlégéton. Les colonnes du grand portail sont de diamant; elles supportent une très haute tour en fer, devant laquelle est assise Tisiphone, revêtue d'une robe couleur de sang. Toujours éveillée, ainsi que ses sœurs dont tu sais déjà les noms, elle bat cruellement les âmes avec les serpents qui s'enroulent autour de leur tête et s'allongent comme les cheveux.

» *E ensemps ab Cacus* (sic), *molt cruelment jutge, porten a executio la sententia que a les dites animes haura donada lo dit Radamantus. E aqui son punides les animes de lurs peccats, particularment segons lurs crims que viuent hauien comesos.*

» *A la entrada de la qual ciutat esta Megera,*
*molt cruel he terribla, qui a aquells dona ço*
*que merexen. Los ergullosos son gitats he tur-*
*mentats en lo pus pregon loch quey es, entre*
*molt gel e sutzura, quels cobre tots exceptat*
*lurs cares,* | *de les quals ixen espesses flames* 93
*de foch. Los luxuriosos son turmentats per*
*voltors qui incessantment mengen lurs fetges*
*inmortals. Los quals apres que son quaix men-*

» De concert avec Eaque, juge sans entrailles, elles exécutent la sentence portée contre les âmes par Rhadamanthe. C'est là que les âmes sont punies de leurs péchés, à proportion des crimes commis par elles pendant la vie.

» A l'entrée de la cité se tient Mégère, furie redoutable et furieuse, qui traite chacun selon ses mérites. Les orgueilleux sont précipités et torturés dans un abîme d'une profondeur sans pareille, au milieu d'une boue glacée qui les enveloppe entièrement, excepté leur visage d'où jaillissent d'épaisses flammes. Les luxurieux sont torturés par des vautours acharnés à dévorer leur foie toujours renaissant, dont ils se repaissent incessamment, sans que la pâture s'épuise jamais. Autour d'eux, quantité de porcs

*jats he destrouits tornen renexer. E molts porchs sutzes he fort pudents estanlos entorn, lepant lurs boques he cuxes. Los auariciosos, e aquells qui han mal tractat lurs pares, frares e seruidors, e qui de lurs riqueses no han volgut fer part a lurs parents e amichs, e han seguit guerres injustes, he enganat lurs Senyors, tenen deuant viandes realment he merauellosa aperallades. E Meguera, seent en vn lit merauellosament parat, veda als dessus dits ab gran rigor pendra de la dita vianda, de la qual se desigen molt sadollar. Puys donels a beure ab grans vexells aur fus bullent, quils hix encontinent per la pus jusana part del cors. Los golosos mengen lurs membres fort glotament;*

---

très sales et puants lèchent leur bouche et leurs cuisses. Les avares et ceux qui ont maltraité leurs parents, leurs frères, leurs serviteurs, et ceux qui n'ont pas voulu faire part de leur fortune à leur famille et à leurs amis; de même que ceux qui ont poursuivi des guerres injustes, et ont trahi leurs maîtres; tous ceux-là ont devant eux des mets préparés avec un luxe royal. Ils voudraient bien y porter la main et s'en rassasier; mais ils en sont empêchés par Mégère, qui est assise sur un lit admirablement paré, et qui se montre impitoyable. En revanche, elle leur sert à boire, dans de grandes coupes, de l'or fondu, tout bouillant, qu'ils rendent aussitôt par la partie la plus infime du corps. Les gourmands dévorent très gloutonnement leurs membres;

*puixs giten per la boca ço que | han menjat, he* 94
*encontinent tornen ho menjar. Los irosos corren amunt he auall, com a rabiosos, e baten cruelment si mateixs, e aquells qui entorn los estan. Los enueiosos giten veri pudent per la bocha, puys tornen lo beure, he estan fort magres he descolorits, ab los hulls grochs e plorosos. Los pererosos seuhen en cadires clauades de claus fort lonchs he espessos, he entorn de aquells ha gran foch quils fa moure continuament; e donels per la cara neu e gran tempesta de vent e de aygua gelade.*

» *Part aço, alguns roden grans roques ab lurs caps incessantment, per ço com son estats reuelladors de secrets, e han enganats, robats*

---

puis rejettent par la bouche ce qu'ils viennent de manger, et incontinent après ils recommencent. Les colériques se livrent à des courses folles, comme des enragés ; ils se battent cruellement eux-mêmes, et battent leur entourage. Les envieux rejettent par la bouche un venin infect, qu'ils avalent de nouveau. Ils sont fort maigres et pâles, avec des yeux jaunâtres et larmoyants. Les paresseux sont assis sur des chaises hérissées de longs clous serrés, dans un cercle de feu qui les oblige à se mouvoir sans repos, tandis que leur visage est exposé à une furieuse tempête de vent et de pluie glaciale.

» En outre, on en voit qui, sans repos, font rouler avec leur tête d'énormes rochers, pour avoir révélé des secrets, et trompé, volé ou tué

*e morts aquells qui en ells se fiauen. Altres son portats entorn ab grans rodes, e pugen amunt e deuallen continuament, per ço com son estats ambiciosos. Altres jauhen dejus grans roques, e son greument premuts per aquelles, cridants*
95 *altament : | « Apreneu de fer justitia, e de non menyspresar Deu. »*

*» Aqui estan semblantment aquells qui han trahida la patria, e la han subjugada a tirans, e per peccunia han ordonades e retractades leys, hordinations he estatuts no degudament, e qui han jagut carnalment ab lurs filles he cosines. Altres meten continuament ayga en vaxells qui no han fons, cuyden les* (sic) *omplir; e treballans en va no poden, per ço com*

---

ceux qui avaient mis en eux leur confiance. D'autres tournent sans cesse, emportés par de grandes roues, qui les font successivement monter et descendre : ce sont les ambitieux. D'autres sont couchés tout de leur long sous d'énormes rochers, qui les écrasent lourdement, et ils crient de toute leur force : « Apprenez à respecter la justice et à ne point mépriser Dieu. »

» Là se trouvent également ceux qui, après avoir trahi la patrie, l'ont asservie aux tyrans; et ceux qui, pour de l'argent, ont trafiqué des lois, proposant ou abrogeant sans pudeur des ordonnances, des statuts; et ceux qui ont eu commerce avec leurs filles ou leurs proches parentes. D'autres versent sans cesse de l'eau dans des vases sans fond. Et c'est en vain qu'ils

*han desijat mort de altre, he anelat en aquella; jatsia no haien lur desig complir* (sic). *Altres van com orats e furiosos, corrent e cridant continuament, per ço com per complir lur foll voler mataren lurs fills. Altres son cechs e sens hulls, e tenen deuant taules ben parades, ab molta bona vianda; e venen arpies, que son aucells ab cara de donzella, e ab peus de gall, quils leuan la vianda deuant, e apres ensutzen los les taules per ço com viuint exorbaren e maltractaren lurs fills | per complaure a lurs* 96
*mullers madastres d aquells.*

» *Mas quem cal tenir temps en aço? Vull que sapies, que si era possible que cent anys nos*

s'efforcent de les remplir. Ce sont ceux qui ont ardemment désiré la mort d'autrui, lors même que leur désir n'a point reçu satisfaction. D'autres sont emportés d'une course furieuse, comme des fous, criant continuellement. Ce sont ceux qui, pour accomplir leurs desseins insensés, tuèrent leurs enfants. D'autres, qui ont perdu la vue avec les yeux, sont assis devant des tables bien dressées et chargées de mets exquis, sur lesquelles fondent des harpies, sorte d'oiseaux qui ont le visage d'une vierge et les pattes d'un coq. Elles enlèvent les mets et souillent les tables, en punition de ce qu'ils firent de leur vivant, aveuglant et maltraitant leurs enfants pour complaire aux marâtres leurs femmes.

» Mais à quoi bon passer le temps à raconter tout cela? Sache bien, que s'il nous était permis

*poguessem rahonar tu e yo continuament de aquesta materia, not poria exprimir les penes que en Infern soferen los condempnats.*

*— Coses noues, e null temps per mi hoydes, has dit, respongui yo; les quals me han axi alegrat com la claredat ha aquells qui son en tenebres, e repos als cansats. Solament me occoren tres dubtes de quem volria ab tu certificar, si enuig not era. Hoyt he lest he moltes vegades esser purgatori e paradis. Volria saber que son ne en qual part. No resmenys, si les coses que mas dites d Infern son axi a la letra com has dit. Car hoyt he moltes coses que semblen mes pohetiques que existents en fet.*

---

de nous entretenir ensemble durant cent années de suite sur un pareil sujet, je ne saurais t'énumérer toutes les peines que subissent les damnés en Enfer.

— Tu viens de me raconter, répondis-je, des choses tout à fait nouvelles et inouïes, qui m'ont fait autant de plaisir que la clarté du jour à celui qui est plongé dans les ténèbres, et le repos à celui qui est las. Seulement, il me serait agréable, si tu le voulais bien, de m'éclairer au sujet de trois points douteux. Je sais, pour l'avoir ouï dire et lu maintes fois, qu'il est un Purgatoire et un Paradis. Mais quels sont-ils et où sont-ils, voilà ce que je voudrais savoir; et puis, si les choses de l'Enfer que tu m'as racontées sont à la lettre telles que tu l'as dit, car il en est dans le nombre qui me paraissent plus poétiques que

*Encara mes, s il foch el gel que son en Infern
son hu ho molts. Car dit has que diuerses habi-
tations e penes hi ha. E perdonam, si hi | aiust* 97
*lo quart, car desig de saber men força : Si
Infern es sobre o dejus terra.*

*— De purgatori e paradis, dix ell, not sabria
dir noues, car null temps hi fuy. Per la pena
que ton Senyor qui aci es present sofer pots
hauer clara conexença que es purgatori. Para-
dis no enten que sia als sino veura Deu, e hauer
compliment de sobiran be, lo qual yo no esper
veura jamay, solament per ço com done fe a
pluralitat de deu*[s]; *no hauer reebut baptisma,
nom ha condampnat, car no era manat encara.*

---

réelles; et enfin, si le feu et la glace de l'Enfer sont uniques ou multiples : tu as dit, en effet, qu'il y a des départements et des châtiments divers. Et pardonne-moi d'y ajouter un quatrième point, puisque je n'obéis qu'au désir de savoir : L'Enfer est-il au-dessus ou au-dessous de la terre ?

— Je ne saurais te renseigner sur le Purgatoire et le Paradis, n'y ayant jamais été. D'après la peine que souffre ton maître, ici présent, tu peux avoir la connaissance très nette du Purgatoire. Quant au Paradis, je ne conçois pas qu'il puisse être autre chose que de voir Dieu et avoir la plénitude du souverain bien. Quant à moi, je n'espère point le voir jamais, pour avoir cru la pluralité des dieux; sans avoir été condamné faute d'avoir reçu le baptême, lequel n'était pas obligatoire en ce temps-là.

» *Demanat has mes encara a mon parer si les coses quet he dites d Infern son en la forma que has hoyt. Sapies que hoc.*

— *Diras per ventura hoc. Mas dir que en infern sian Cerberus, Minos, Radamantus, Megera, Tesifone, Pluto, Caron e molts altres que has nomenats; cosa pohetique es, e no es hom tengut creura que axi sia; car los poetes han parlat ab integuents* (sic) *e figures, dins l escorsa de les* |
98 *quals se amaga als que no dien expressament.*

— *E yot dich que ells nou han dit de bades; pero si voler has lo teu enginy despertar en profundament entendre aquells qui d aquesta materia han tractat, veuras que jot dich ver.*

---

» Tu m'as demandé, en outre, si les choses que je t'ai racontées de l'Enfer sont telles réellement que je l'ai dit. Tu peux en être certain.

— Oui vraiment, à t'en croire; mais dire qu'il y a aux enfers un Cerbère, un Minos, un Rhadamanthe, une Mégère, une Tisiphone, un Pluton, un Caron, sans compter les autres que tu as nommés, c'est pure fiction poétique. Nul n'est tenu de croire qu'il en soit ainsi, les poètes ayant parlé par allégories et figures, dont l'enveloppe cache autre chose qu'ils laissent deviner sous leur langage.

— Evidemment ils n'ont point dit de vaines paroles. Si tu veux appliquer ton intelligence à approfondir les écrits des auteurs qui ont traité cette matière, tu t'assureras que je suis dans le vrai. Je me contenterai pour le moment de te

*De vna cosa solament te auisare apresent. Sapies qu els princeps d Infern e aquells que dessus he nomenats, qui donan pena ha altres, son dimonis, els pacients, aquelles son animes d alguns qui viuent hauien mal obrat en lo mon. Los philosoffs e poetes gentils han axi nomenats los dimonis dessus dits, e no sens gran causa, la qual seria longa exprimir, e no es de la present especulatio. Appellals tu com te volras; car be sabs que, segons la diuersitat dels lengatges, cascuna cosa es nomenada en diuerses maneres, e segons lo plaer e voler de aquell qui nom los imposa. Bet certifich de vna cosa, que per molt quey aprims lo teu enginy, nols nomenaras, attesa | lur proprietat e ma-* 99

faire une simple réflexion. Sache donc que les puissances de l'Enfer et tous les personnages déjà nommés, qui président aux supplices, sont des démons, et que leurs patients sont les âmes de ceux qui durant leur vie terrestre firent le mal. Ces démons tiennent leurs noms des philosophes et des poètes païens, qui ont eu leurs raisons pour les nommer ainsi. Ces raisons, il serait long de les déduire, et ce n'est pas le moment de le faire. Nomme-les comme il te plaira. Tu sais bien que toutes choses reçoivent des noms différents, selon les variétés du langage, et le bon plaisir de celui qui les désigne par un nom. Ce que je puis t'assurer, c'est que tu ferais de vains efforts d'esprit pour les nommer, eu égard à leurs attributions, avec autant de

*nera tant propriament com han los philosoffs e poetes dessus dits.*

*» Mes auant has demanat s il foch el gel d Infern son hu ho molts; e si Infern es sobre ho dejus terra. Vols me demanar als o no?*

*— Quant al present, no vull als demanar. Respon, sit plaura ha aço.*

*— Noy vull respondre, dix ell, car no cal. E per quet fingeys pus ignorant que no est? Lexa aytals interrogations a homens illiterats, rudes e no sauis.*

*— En lo nombre de aquexs reput esser, digui yo.*

*— No has mostrat que ho sies, dix ell, en lo rahonament que has agut ab ton Senyor he ab mi.*

---

propriété que les susdits philosophes et poètes.

» Tu as demandé en outre si le feu et la glace d'Enfer sont uniques ou divers, et si l'Enfer est au-dessus ou au-dessous de la terre. As-tu, oui ou non, autre chose à me demander?

— Pour le moment, je ne te demande plus rien. Réponds seulement à mes questions, s'il te plaît.

— Je ne saurais y répondre, dit-il, par convenance. Pourquoi donc affectes-tu de paraître ignorant? Ces questions ne conviennent qu'à des gens illettrés, grossiers et incultes.

— Mais il me semble, répondis-je, que je suis de ceux-là.

— Je ne m'en suis pas douté, reprit-il, en t'entendant parler à ton maître et à moi.

*Ladonchs Tiresias se pres a riure, he murmurant vn poch, tantost calla. E yo dreci les horelles vers ell, e no pogui als hoyr sino: « Anit veurem qui es saui ho no. » E yo, cobe-rant saber per que ho hauia dit, dissimule hauer ho hoyt. E com pus graciosament pogui digui a Orpheu: « Placiet cer | tificar me breument* 100 *de ço quet he demanat. »*

*— Tant breu to dire que no pore pus. Lo foch d'Infern hu es, he lo gel semblantment, he turmenta cascu segons la qualitat del delicte que haura comes; mas diuersament, axi com fa lo sol en lo mon, qui a tots gita ardor; mas no la senten cascuns en vna manera. « Si Infern es*

Là-dessus Tirésias se prit à rire, et après avoir marmotté un peu, il se tut. Et moi, dressant les oreilles de son côté, je ne pus saisir que ces mots : « Nous verrons cette nuit qui est sage, et qui ne l'est pas. » Et tout désireux que j'étais de savoir pourquoi il l'avait dit, je fis semblant de ne l'avoir pas entendu. Puis, m'adressant à Orphée, le plus gracieusement du monde : « Veuille bien, lui dis-je, répondre brièvement à mes questions. »

— Ma réponse sera aussi brève que possible. Un est le feu, et une est pareillement la glace d'Enfer. Le tourment qui en résulte est en rapport avec la nature de la faute de chaque coupable ; divers dans ses effets, comme la chaleur du soleil que tous les habitants du monde sentent, mais non uniformément. Quant à la

*sobre ho dejus terra », quem ho cal replicar? Ja te dit dessus, sit recorda, que dejus terra es, e no sens raho. Car les animes fexugues per vicis no poden tornar al cel don son vengudes, per lo gran carrech que porten. Con ells* (sic) *donchs naturalment que cayguen en lo centra de la terra, axi com a loch a elles apropriat. Mes encara, be sabs tu que Deu es subirana bonesa, e los peccadors son axi fets mals per lo peccat, que necessari es que sien superlatiuament remoguts e lunyats de Deu, axi com de lur contrari. E tot hom creu, e axi es, que Deu esta en lo cel, e no es alguna part pus*
101 *luny quel | centra de la terra. Coue donchs*

question : « L'Enfer est-il au-dessus ou audessous de la terre, » ai-je besoin d'y répondre? Je t'ai déjà dit, s'il t'en souvient, qu'il est sous terre. La raison en est claire. En effet, les âmes, alourdies par les vices, ne peuvent remonter au ciel, d'où elles viennent, à cause du lourd fardeau qui les accable; de sorte qu'elles sont naturellement entraînées au centre de la terre, comme au lieu qui leur convient. D'ailleurs, tu sais bien que Dieu est la souveraine bonté. Or, le péché rend les pécheurs si mauvais, qu'il est de toute nécessité qu'ils soient éloignés et repoussés le plus loin possible de Dieu, comme de leur contraire. Aussi tout le monde croit, ce qui est vrai, que Dieu est au ciel, duquel le centre de la terre est le point le plus distant. C'est donc en ce lieu, qui se trouve à la plus

*en aquell, axi com a pus lunyat he remogut de Deu sufiren la pena que merexen.*

*— Bem recorda, digui yo, que dit hauies que en vna fort alta muntanya era la entrada de Infern; e quey hauia grans cauernas he concauitats. Mas yo crehia que no deuallassen tro al centra de la terra, sino que existen en qualque part del mon, axi com fan moltes altres concauitats.*

*— Haya assats durat, dix Tiresias, aquex parlament, car d altre materia hauem a tractar abans que hich pertiscam, e no hauem temps.*

*Encontinent Orpheu calla, e yo, axi com aquell qui hauia gran desig de hoyr ço que dir me deuia, preguel justament quem volgues*

grande distance de Dieu, que les pécheurs doivent subir le châtiment qu'ils méritent.

— Il me souvient, dis-je, que tu as dit que l'entrée de l'Enfer était percée dans une haute montagne, où il y a de profondes cavernes. A vrai dire, je ne croyais pas que ces cavités descendaient jusqu'au centre de la terre, et que, comme tant d'autres, elles aboutissaient à quelque endroit du monde.

— Voilà un entretien qui a duré assez longtemps, dit Tirésias. Le temps presse, et, avant de nous séparer, il nous reste à traiter d'autres sujets.

Tout aussitôt Orphée se tut. Et moi qui désirais vivement apprendre ce qu'il avait à me dire, je le suppliai avec instance de vouloir bien pour-

*acabar ço que mania començat explicar dessus.*
*Ladonchs ell comença a falegar ab la vna ma*
*la sua barba, e guardant fellonament vers mi,*
*ab lo basto que tenia en l altre ma dona gran*
*colp en terra, dient : « O de quanta calitja de*
102 *tenebres | son abrigats los desigs dels homens.*
*Pochs son qui sapien elegir ço que deuen desi-*
*jar. E sola causa de aquesta error es ignorantia*
103 *de be. Tot hom comuna | ment* (*Le folio 54 n'a qu'un peu plus de quatre lignes au recto; le verso est en blanc. Le verso du folio 43 a dix lignes effacées, qui se retrouvent ici. Il n'y a donc pas de lacune.*) *lo desige, mas nol coneix. Molts qui son dessebuts en aço han desijat regnes, potenties, riqueses, fauor popular, eloquentia, sollempnes matrimonis, amor de dones, he altres*

suivre jusqu'au bout l'explication commencée. Alors Tirésias se mit à caresser d'une main sa barbe, puis se tournant vers moi d'un air courroucé, avec le bâton qu'il tenait de l'autre main, il frappa violemment la terre, en s'écriant : « Ah! quel ténébreux brouillard enveloppe les désirs des hommes! Qu'ils sont rares ceux qui savent faire un choix parmi leurs désirs ! L'unique cause de cette erreur, c'est l'ignorance du bien. Ce bien, chacun le désire sans le connaître. Combien de déceptions parmi ceux qui, en grand nombre, ont désiré la royauté, la puissance, la fortune, la faveur publique, l'éloquence, de grandes alliances, l'amour des femmes, et autres félicités terrestres! Et leurs vœux remplis, ils y ont trouvé leur perte. Est-ce donc

*felicitats mundanals. E han les aconseguides, puys se son perduts per aquelles. No es be aquell, que aconseguit fa viure ab congoxa, e desempara lo possehint.*

*» Entens me tu ara ; e si mantens* (sic)*, sabras traure d aquestes paraules lo such qui exir ne deu.*

*— Bet enten, digui ho. Mas no son cert quen exira, si donchs no vols concloure que no es altre be sino Deu.*

*— No son aci, dix ell, per prouar aquexa conclusio, car notori es a tot hom qui de raho vulla vsar, e maiorment qui hage lest, e am scientia. Mas vull te mostrar, que en les felicitats mundanals no ha be, sino sola ymatge*

---

un bien que celui qui, une fois acquis, empoisonne l'existence, et abandonne le possesseur ?

» Ecoute-moi bien à présent. Et si tu m'écoutes, tu sauras extraire la substance de mes paroles.

— Je suis tout oreille, dis-je; mais je ne sais trop ce qui sortira de tes discours, à moins que tu ne prétendes qu'il n'est point d'autre bien que Dieu.

— Je ne suis pas ici, dit-il, pour soutenir cette thèse, d'ailleurs évidente pour quiconque veut faire usage de sa raison, et particulièrement pour les esprits cultivés par la lecture. Je veux te montrer seulement que les félicités terrestres n'offrent que l'apparence du bien. Et en admet-

*d aquell. E posat que ni haje, nol pot hom aconseguir sino ab esser content.*

*— Not cal tenir temps en aço, digui yo, que per clar ho he. La maior part dels philosoffs, doctors e poetes axi chrestians com gentils, ho han dit, he experientia que ho mostra.*

104 *— Donchs, dix ell, | perque no est content de ço que has?*

*— Ia ho son, digui yo.*

*Ladonchs ell se pres a riura fort frescament, puys posant me la vna ma sobrel coll, dix : « lo boch jau en lo las. »*

*— Hoc, digui yo, pren me per descaminat.*

*— Ara not enfellonesques, dix ell. Tu dit has dessus que ames he est amat coralment*

---

tant qu'il soit réel, on ne peut l'obtenir que par le contentement.

— Ce n'est pas la peine, dis-je, de prouver une chose qui me paraît évidente de soi, et par l'expérience, et par les assertions des philosophes, des docteurs et des poètes, tant chrétiens que païens.

— Eh bien! donc, dit-il, pourquoi n'es-tu pas content de ce que tu as?

— Mais, je le suis, dis-je.

Et lui alors, avec un franc éclat de rire, me mettant une main sur le cou : « Voilà, dit-il, le bouc près de tomber dans le piège. »

— Oui, repris-je, prends-moi pour un égaré.

— Ne va pas te fâcher, dit-il. Tu as dit tout à l'heure que tu aimes, et que tu es aimé de tout

*per vna dona que eguala, o sobrepuja tota dona viuent, en sauiesa, bellesa e gratiositat. E aquesta es ta muller, o no? Si es ta muller, folament has parlat, car has loat tu mateix, per ço com ella es carn de la tua carn, e hos dels teus hossors. E loar si mateix, si Aristotil a dit ver, es cosa fort vana. Si no es ta muller, no pots dir que sies content de ço que has; car esser content no es als sino reposar en son desig he abstenirse de cobeiar coses superflues. E com al hom majorment catholich, axi com tu, dega bastar vna fembra, ço es, sa muller; segueix sa necessariament, que de dues coses sia la vna, ço es, o que | tu sies foll, he* 105 *va per tal com has loat tu mateix; o no sies*

cœur par une femme qui n'a point sa pareille en ce monde pour la sagesse, la beauté et la grâce. Est-elle, oui ou non, ta femme légitime? Si elle est ta femme, tu as parlé follement en louant celle qui est la chair de ta chair et les os de tes os. Et c'est folie, si Aristote a dit vrai, que de se louer soi-même. Que si elle n'est pas ta femme, tu ne saurais dire que tu es content de ce que tu as, puisque être content n'est pas autre chose que se reposer en son désir, et s'abstenir de convoiter le superflu. Or, si l'homme doit se contenter d'une femme, et à plus forte raison quand il est catholique, comme toi, à savoir de la sienne, il suit nécessairement de là de deux choses l'une : ou tu es fou, et il y paraît, puisque tu t'es loué toi-même; ou bien tu n'es

*content de ço que has, e per conseguent no haies lo be que pot esser en felicitat mundanal. Si foll est, bon proposit he. Si no est content, freturas de felicitat, la qual tu entens que sia fort gran en amar dones. E es na occasio sola ignorantia. Si d aquesta vols garir, en ta ma es.*

*— Al argument quem has fet no respondria, digui yo, net comenaria la cura de la mia malaltia, sin* (*sic, l. fin*) *e tro que sapia clarament tos afers, el poder que has de guarir mi.*

*Ladonchs ell ab alegra cara, e ab paraules fort suaus, e gest madur dix: « En lo temps de Edippus, Rey de Tebas, nasqui, e fuy philosoffs assats famos he couinentment instruit en*

point content de ce que tu as, et dans ce dernier cas, tu ne possèdes point le bien que peut renfermer la félicité terrestre. Si tu es fou, mon dessein est excellent. Et si tu n'es pas content, tu manques de ce bonheur que tu fais consister essentiellement en l'amour des femmes. Et tout cela uniquement par ignorance. Il dépend de toi de te guérir de ce mal.

— Je ne saurais répondre, dis-je, à ton raisonnement, ni te confier le traitement de ma maladie, sans savoir d'abord parfaitement à quoi m'en tenir sur ton compte, et si tu as de fait le pouvoir de me guérir.

Et lui alors, d'un air joyeux, avec des paroles bien douces et une attitude calme, il dit : « Je suis né du temps qu'Œdipe régnait à Thèbes.

*methematique. Vna filla agui appellade Mancho, que en nigromentia e altres arts per los catholichs reprouades no fo menor que Medea. Per ma ventura passant per vn riu, en vna selva, trobe | dues serpents, vna masculina,* 106 *altre femenina, ques era[n] ajustades carnalment. E ab aquest basto que tench en la ma donels vn gran colp. E encontinent fuy mudat en fembra. En tal estament fuy per espay de vij anys. Passats aquells, vn jorn trobe les dites serpents ajustades, en la forma dessus dita, e digui : « Si tant gran es lo poder de la vostra nafra, que per virtut de aquella contraria mutatio se seguesqua, altre vegade vos batre, e de fet axis segui ». Tantost fuy transfor-*

---

J'étais connu comme philosophe renommé, et très versé dans les mathématiques. J'avais une fille du nom de Manto, dont le savoir en nécromancie et en d'autres sciences réprouvées par les catholiques ne le cédait point à celui de Médée. Le sort voulut qu'en longeant une rivière, au milieu d'une forêt, je rencontrasse deux serpents, mâle et femelle, qui s'étaient accouplés. Je leur donnai un grand coup de ce bâton qui est dans ma main, et tout de suite après je fus changé en femme. Je restai en cet état l'espace de sept ans. Au bout de ce temps, je rencontrai un jour les mêmes serpents accouplés, exactement comme la première fois, et je dis : « Si telle est la vertu de votre blessure, qu'il puisse s'ensuivre un changement contraire, je vais

*mat en la primera figura, segons que debans era.*

» *Seguis a cap de temps, que com Jupiter e Juno jaguessen nuus en lur lit, hauents aquell delit, que marit he muller acostumauen hauer, Jupiter dix que molt major era la luxuria de la fembra que del hom. Juno respos lo contrari. Haguda entre ells gran disceptio sobre aço, concordaren ensemps que per tal com yo hauia experimentat cascuna natura, fos jutge de la*
107 *questio* | *dessus dita, axi com aquell qui mils ho deuia saber que altre. Hoydes les rahons de cascuna part, digui que la luxuria de la fembra sobrepujaue tres vegades aquella del hom. Tantost Juno, molt irada d aço, vsant*

---

vous frapper de nouveau. » Ce qui fut fait. Et aussitôt je fus changé en ce que j'étais auparavant.

» Or, il arriva, quelque temps après, que Jupiter et Junon étant couchés nus dans leur lit, se livrant au plaisir habituel des époux, Jupiter prétendit que la volupté de la femme surpassait de beaucoup celle de l'homme. Junon soutenait le contraire. Ils eurent là-dessus une chaude discussion, et finalement ils convinrent de me soumettre le sujet du débat, à cause que, connaissant par expérience les deux sexes, je devais, mieux que personne, savoir à quoi m'en tenir. Après avoir ouï les raisons des deux parties, je déclarai que la volupté de la femme était trois fois plus grande que celle de l'homme. Et

*de la sua acostumada iniquitat, tolguem no solament la vista, mas los vlls. Jupiter veent que per dir veritat yo hauia encorragut ten gran dampnatge, en compensatio d aquell donam espirit de diuinatio. E mentre visqui en lo mon, done moltes respostes veres de ço que la gent me demanaue ques deuie seguir en l esdeuenidor.*

» *Ara sabs mos fets, e sit puch curar de ta malaltia, respon clarament el argument, e nom mens per circuhitions.*

— *No poria mantenir, digui yo, que sia content de ço que he. Car a la veritat la dona que tant am no es ma muller. Sapies que molt*

---

tout de suite après, Junon, furieuse, avec son iniquité habituelle, me priva tout ensemble de la vue et des yeux. Jupiter, considérant que j'avais encouru un tel dommage pour avoir dit la vérité, m'accorda en compensation l'esprit de prophétie. Aussi longtemps que je fus de ce monde, je donnai des consultations excellentes sur les cas que l'on me proposait en vue de connaître l'avenir.

» Te voilà donc au courant de mes affaires. Tu sais maintenant si je puis te guérir de ton mal. Réponds donc avec netteté à mon raisonnement, et fais-moi grâce des circonlocutions.

— J'aurais tort, répondis-je, de persister à soutenir que je suis content de ce que j'ai. Il est de fait que la personne que j'aime tant n'est point ma femme; et, s'il faut le dire, je l'aime

*mes am aquella sens comparatio alguna. Be es veritat que ma muller aytant la am com los*
108 *marits | acostumen.*

*— Pus has atorgada veritat, dix ell, lo joch te estranyare en breus paraules. Hom del mon no pot hauer felicitat, qui pos sa amor en dona. Ecreu na a mi qui no ignor lurs costums.*

*— No en sa muller, digui yo?*

*— No en sa muller, respos ell, ne en altra.*

*— Arat confes, digui yo, que a mi es necessaria la tua cura. Maiorment si rahonablament me pots prouar, que axi sia com has dit, car lo contrari e ymaginat he creegut tostemps.*

*Ladonchs ell qui, axi com aquell qui ab gran*

---

bien plus, sans comparaison. A la vérité, j'ai pour ma femme l'affection ordinaire des maris.

— Puisque tu as dit vrai, reprit-il, je te ferai raison en peu de mots. Il n'est personne au monde qui puisse être heureux en donnant son amour à une femme. Je les connais à fond, et tu peux t'en rapporter à moi.

— Eh! quoi, pas même à la sienne? demandai-je.

— Non, pas même à la sienne, reprit-il, ni à nulle autre.

— Pour le coup, répondis-je, je t'avoue que j'ai besoin de ton traitement, surtout si tu peux me prouver qu'il en est ainsi que tu l'as dit, contrairement à ce que j'avais pensé et cru jusqu'ici.

Alors lui, comme s'il voulait parler, à ce

*effectio, a mon juy, volia parlar, baxa lo cap vn poch, e alçant los musclos, estes la ma vers mi dient : « La rael he principal causa del teu mal es com no sabs la proprietat he maneras de fembra; car si nou ignoraues, no series de la oppinio que est. Per ço quen sies cert, atten be aço quet dire.*

*» Ffembra es animal imperfet, de passions diuerses, desplasents, e abhominables, passionant; | no amant altra cosa sino son propri cors* 109 *e delits. E s ils homens la mirauen axi com deurien; pus haguessen fet ço que a generatio humana pertany, axi li fugiren com a la mort. No es animal en lo mon menys net que fembras. Si entens que not digue ver, prin ten*

qu'il me semblait, avec beaucoup d'affection, il inclina légèrement la tête; puis, haussant les épaules, il étendit la main de mon côté, en disant : « La cause essentielle et radicale de ton mal, c'est l'ignorance où tu es de la nature propre des femmes, ignorance sans laquelle tu penserais tout autrement. Pour n'avoir plus de doute, écoute bien ce que je vais te dire.

» La femme est un animal imparfait, sujet à diverses passions répugnantes et hideuses, rempli non pas d'amour, mais de passion, d'une passion exclusive pour son propre corps et ses plaisirs. Si les hommes la regardaient comme ils devraient le faire, aussitôt après avoir rempli la fonction génératrice, ils la fuiraient comme la mort. Il n'y a point au monde d'animal moins

*esment en lurs necessitats ho malalties, no solament a totes comunes, mas particulars, les quals serien vergonyoses exprimir. E no hauras poch fet que ho conegues; car elles saben be celar lurs secrets; e conexents si mateixes, tenen per bestia tot hom qui mirant lur crosta defora, car als no sen pot veura, les ama ho les desija, o les ha en alguna reputatio. Elles conexents lur defelliment, volen que hom pens que haien moltes coses que natura nols ha donat. E per hauer especialment la carn luent e clara, no curants quen enuelleixen abans de lur temps, perden les dents, e puden fortment; sino que les aygues, perfums, algalia, ambre*
110 *e coses | aromatiques que porten, suplexen lur*

---

propre que la femme. Que si tu mets en doute la vérité de mes paroles, tu n'as qu'à considérer leurs besoins et infirmités, soit communes à toutes également, soit particulières, qui ne sauraient être décemment exprimées. Et tu auras quelque mérite à les connaître, car elles excellent à cacher leurs secrets. Se connaissant elles-mêmes, elles tiennent pour imbécile tout homme qui, s'arrêtant à l'enveloppe extérieure, la seule partie qui soit visible, les aime, les convoite ou en fait quelque cas. Sachant tout ce qui leur manque, elles entendent que l'on croie qu'elles ont bien des choses que la nature ne leur a pas données. C'est ainsi que pour avoir le teint clair et brillant, sans se soucier de vieillir avant l'âge, elles perdent les dents, sentent mauvais. Il est vrai

*pudor. Pintense ab innumerables enguents e colors; e per ço que mils ne puxen venir a la fi que desigen, aprenen de destillar, de fer vntaments, de conexer erbes, e saber leur virtut, e la proprietat de les figues seques, del vermell del hou, del pa fresch de pura ferina pastat, de les faues seques e de lur aygua, de la sanch he sagi de diuersos animals, e de la let de la somera. Lurs cambres e altres lochs secrets trobaras plens de fornells, d alembichs, d ampolles, de capses e de altres vaxells peregrins, plens de les confections que ab gran estudi hauran aperellades a lur pintar, ab ajuda de molts. Car no hauran algun espetial vehi ho*

---

que les eaux de senteur, les parfums, l'ambre et autres drogues aromatiques leur servent à masquer les mauvaises odeurs. Elles se fardent avec d'innombrables pommades et couleurs, pour mieux en venir à leurs fins. Elles apprennent à distiller, à composer des liniments, à choisir des herbes dont elles connaissent les vertus. Elles savent les propriétés des figues sèches, du jaune d'œuf, de la mie fraîche du pain de pur froment, des fèves sèches trempées dans l'eau, du sang et de la graisse de divers animaux et du lait d'ânesse. Dans leurs chambres et cabinets secrets, se trouvent des fourneaux, des alambics, des pots, des boîtes et d'autres récipients étranges remplis des confections préparées avec beaucoup de soin pour leur servir de fard, en s'aidant de beaucoup de

*hortola qui per elles no sia terriblament occupat. Alguns per fer argent sublimat, argentade, pomade liriade, e mil lauadures he vntaments.*
111 *Altres per anar cauant e cercant rahells | he erbes saluatges que nom pens que iames haies hoyt nomenar. E desijants que lurs cabells negres sien semblants a fil d aur, moltes vegades ab sofre, souen ab aygues, sabons e lexius de diuerses cendres, he especialment de mares* (sic, l. marcs) *de vin grech et de genesta, he a vegades ab sagi de cerp* (sic, l. serp) *e de guatla, e ab los raigs del sol, conuerteixen aquells en la calor* (sic) *que desigen. Puys fan los caure a vegades per lo mig de la esquena, he souen escam-*

---

monde. Point de voisin ou de jardinier à qui elles ne donnent terriblement de l'occupation, mettant à contribution les uns pour faire de l'argent sublimé, de l'argenture, de la pommade de fleur de lis, et mille lavures et mixtures; les autres pour aller chercher des racines et des plantes sauvages dont j'imagine que tu n'as jamais entendu parler. Pour rendre leurs cheveux noirs semblables à des fils d'or, elles les traitent maintes fois par le soufre, et souvent par des eaux, des savons et des lessives de différentes espèces de cendres et particulièrement de marc de vin grec et de genêt; quelquefois aussi avec de la graisse de serpent et de caille, et au moyen des rayons du soleil, elles les colorent à leur gré. Tantôt elles les laissent tomber jusqu'au milieu du dos, tantôt flotter sur les

*pats per los musclos, he a vegades redortats en lo cap, segons quels es vijares que mils los estiga. E han en gran e cordial priuadesa algunes fembretes, quels fan escorxaments, elspelen les celles el front, el raen ab vidra suptil les galtes el coll, leuantsne certs pels qui, a lur parer, hi estan mal, els fan diuerses maneres de pelador.*

*» No resmenys, elles meten tot lur estudi en trobar guisa nouella he pomposa, axi de arre aments | com de comportaments. E nols dona* 112 *vijares que sia de bona manera, si donchs los habits no son nouells, ben desonests, trobats e portats primerament per fembres vanes e indignes estar entre dones castes. E que sien de*

épaules, ou bien elles les tordent autour de la tête, les arrangeant de la façon qui leur paraît la plus avantageuse. Elles choient tout particulièrement dans l'intimité certaines femmelettes qui ratissent leur peau et leur épilent les sourcils et le front, en le rasant avec le tranchant d'un verre fin, ainsi que les joues et le col, pour enlever les poils qui ne sont pas à leur gré, les pelant de bien des manières.

» En outre, elles se torturent l'esprit pour inventer des atours pompeux et une manière nouvelle de les porter à l'avenant. Le bel air, pour elles, consiste à porter des vêtements neufs, aussi peu décents que possible, inventés et mis à la mode par des impures, indignes de la société des femmes honnêtes, taillés dans des étoffes de prix, complètement doublés et

*fins draps e altament folrats, e tro als talons. E ab les gonelles de la cinta auall molt amples e folrades, per retre he mostrar lurs anques ben grosses. E de la cinta amont embotides de tela e de coto per fer los bons pits, e grans espatles, e per cobrir molts defelliments que an. E ab les alcandores brodades, ben perfumades, abtes a caber en vn clouell de nou. E ab los perfils de les abjubes de vayrs purats ho erminis. E quels comencen al genoll, en rosseguen dos palms per terra, a denotar que de major honor son dignes quels homens de scientia qui aquells solen portar sobre lurs caps.*

» *La gran cura e subirana diligentia que*

---

descendant jusqu'aux talons, avec les jupes très larges au-dessous du corsage, et bien rembourrées, de manière à faire ressortir l'ampleur des hanches, tandis que le corsage forme une cuirasse de toile et de coton pour leur faire la gorge belle et les épaules grasses, tout en palliant beaucoup d'imperfections de nature. Avec cela, des chemisettes brodées, bien parfumées, qui pourraient tenir dans une coquille de noix, les bords du jupon garnis de menu vair ou d'hermine. Ces garnitures commencent aux genoux et traînent par terre d'une longueur de deux palmes, comme pour montrer que celles qui les portent méritent d'être plus honorées que les hommes de science qui ont coutume d'en orner leur tête.

» Qui pourrait dire les soins minutieux et

*han en lur ligar, qui lat poria dir? Sils hi*
113 *anaua guanyar | ho perdre la anima e la fama, noy porien pus fer. Elles primerament se meten deuant vn gran e clar espill, he auegades dos, per ço que en aquells se puxen veura de cascuna part, e conexer qual de aquells dos mostre mils la sua figura. E en la vna part fan estar la seruenta, he en l altra la cabellera, e les polceres, l alcofoll e les pintures; e ab la ajuda d aquella comensen sa a ligar ab mil retrets, dient : « Aquest vel no es be ensafranat; e aquest altre no es be estufat; e aquest penja massa d aquesta part. Donen aqueix altre pus curt, e fel estar pus tirat que aquell que tench al front. Leuam aquel mirall petit quem ha posat*

l'extrême application qu'elles mettent à leur toilette? Elles ne pourraient en montrer davantage, s'il s'agissait de sauver ou de perdre leur âme et leur réputation. Elles commencent par s'établir devant un grand et clair miroir, et parfois entre deux miroirs, de manière à pouvoir s'y mirer des deux côtés, et voir lequel des deux fait mieux ressortir leur image. Puis elles font ranger d'une part la soubrette, et de l'autre la chevelure et les cheveux postiches, la teinture et le fard. Et avec l'aide de la servante, elles procèdent à la toilette, non sans faire mille remarques : « Ce voile, disent-elles, n'est pas bien safrané; cet autre n'est pas assez bouffant; celui-ci descend trop bas de ce côté; donne-moi cet autre qui est plus court, et fais-

*detras la orella, et posal pus luny vn poch. Adobam l alfarda, que nom cobra tant los pits. Aquexa agulla es massa grossa, e aquexa altra me sera cayguda del cap ans que sia acabada de ligar.* »

» *E ades ades, cridant blastomen les dients :*
« *Ve en mal guany, vilana traydora, que no*
114 *est bona sino escatar peix e leuar | les escudelles. Cridam aquexa altra que ho sab mils fer a cent milia vegades que tu.* » *La qual venguda, posat que sapia ço quen es, a cap de poch es pus vituperada que l altra primera; car impossible es que algu pogues ligar ne arresar fembres a sa guisa.*

» *E si per ventura lurs marits les reptaran*

---

le tenir plus droit que celui que j'ai sur le front. Lève plus haut ce petit miroir que tu m'as placé derrière l'oreille, et tiens-le un peu plus loin. Arrange-moi le fichu, qui me couvre trop la gorge. Voilà une épingle trop longue, et en voici une autre qui sera tombée de la tête avant que la toilette soit achevée. »

» Puis elles se fâchent et vont criant sans répit : « Va te faire pendre, vilaine maladroite, bonne seulement à écailler le poisson et à laver la vaisselle. Appelle-moi l'autre, qui s'y entend cent mille fois mieux que toi. » Et l'autre étant venue, bientôt elle est encore plus maltraitée que la première. Qui pourrait, en effet, habiller et parer une femme à sa guise ?

» Que si leur mari fait une observation au

*de aquest vici, diran que per mes plaura a ells ho fan; e que ab tot aço no poden tant fer que placien a ells mes que les seruentes o catiues.*

*» Quant be seran arresades e deboxades, si algu los mirara les mamelles, les quals elles desigen per tot hom esser mirades, car per axo le trauhen defora, amagan les corrent, volents dar entenent que no han plaer que hom les veia. E es lo contrari; car apenes les hauran cubertes, les tornaran descobrir, e mostrar com pus desonestament poran, per ço que hom les tenga per belles, els vage bestiajant detras. Puys si algu les guardara, quis prengue a loar*

sujet de ce travers, elles répondent qu'elles ne font tout cela qu'en vue de lui plaire davantage, et que, malgré tout, elles ne peuvent parvenir à lui plaire autant que les soubrettes ou les esclaves.

» Et une fois qu'elles sont bien attifées et pomponnées, si quelqu'un s'avise de regarder leurs seins, et — elles ne demandent pas mieux qu'on les voie, et c'est même pour cela qu'elles les montrent,— aussitôt elles les cachent, comme pour donner à entendre qu'il ne leur plaît point qu'ils soient vus; tandis que c'est tout le contraire. Et la preuve, c'est qu'aussitôt après les avoir cachés, elles les découvrent et montrent de nouveau, avec le moins de décence qu'il se peut, afin de passer pour belles et avoir des galants à leurs trousses. Et si quel-

*lur ballesa, seran tant alegres que tot | quant los pories demanar to donarien tantost, si nols feya fretura. E si algu haura dit lo contrari, o passant no les haura guardades, car de esser ben mirades han gran desig, volrien lo hauer mort de lurs propries mans.*

» *Puys en noces, o conuits, ho sollempnes festes demostrense ben parades als mesquins quils van detras, los quals tantost cauhen en la ratera; car o les prenen per mullers, ho ha vegades per amigues. E encontinent elles agueren lur desig a hauer senyoria. E fingintse obedients e humils, demanen als besties de marits qui tantost los ho donen, fermalls, anells, perles,*

qu'un les regarde et se met à louer leur beauté, elles sont si contentes, que tout ce que tu pourrais leur demander, elles te le donneraient sur-le-champ, si elles ne devaient pas s'en priver. Que si quelqu'un ne les trouve pas belles, ou ne les regarde point au passage, comme leur plus grande envie est d'être admirées, elles voudraient l'avoir assassiné de leurs propres mains.

» Aux noces, aux banquets et aux grandes fêtes, elles se montrent richement parées aux infortunés qui leur courent après, et qui se prennent bientôt au piège, en faisant leurs femmes ou leurs maîtresses. Et elles aussitôt songent à satisfaire leur désir de domination. Feignant l'obéissance et l'humilité, elles demandent à leurs benêts de maris, qui se hâtent de

*collars, pater nostres, manilles, corretges, he moltes vestidures, e diuerses ornaments. E pus son be arreades, e han be parades lurs cambres, venen axi com a Reynes, deuant los dolents afeminats, e de companyons que eren, occupen asi mateixes la senorya; car los desestruchs nos gosen alegrar, ne enfellonir, donar, prestar, vendre, o alienar | sino tant com elles* 116
*hordonen.*

*» Puys ab continua remor e brogit barallen se ab los escuders, seruentes, catiues, ab los germans e fills del marit qui aqui estan, volents mostrar que son guardedores de ço que desigen fondre e destrouir. Quantes sollempnitats pen-*

---

leur complaire, des fermoirs, des anneaux, des perles, des colliers, des chapelets, des bracelets, des ceintures, toutes sortes de hardes et de parures. Et quand elles ont mis leurs atours et bien préparé leur appartement, elles s'avancent comme des reines au-devant de leurs langoureux servants, et de compagnes qu'elles étaient, elles se font maîtresses absolues; si bien que les infortunés n'osent ni se réjouir, ni se fâcher, ni donner, ni prêter, ni vendre, ni aliéner rien, si ce n'est avec leur autorisation.

» Elles ne cessent de faire du bruit en querellant aigrement les écuyers, les servantes, les esclaves, les frères et les fils de leurs maris qui habitent la maison, affectant de montrer qu'elles sont les gardiennes de ce qu'elles désirent détruire ou anéantir. Qui pourrait t'énumérer, tant

*ses que sien seruades, quant deuen anar, ho van al bany? lo qual dien elles que continuen per conseruar jouentut, no les te poria dir, tantes son. Sapies pero breument que vntades hi van, e pus vntades retornen. Puys, si per ta mala ventura les beses, jamay aucell no fo pus enuiscat per industria de cassador, que tu seras entrels lurs lambrots.*

» *Si aquesta sola persecutio ten seguia, tolleradora serie. Mas altres enemichs hi a de que not pots guardar sens gran reguart. Diras per ventura que nols coneys. Yols te dire per ton auisament. Los enemichs del teu humit radical, los quals acompanyen les fembres del bany*

---

elles sont nombreuses, les cérémonies qu'il faut faire, lorsqu'elles vont ou se préparent à aller au bain, où elles ne cessent d'aller, à les entendre, pour conserver leur jeunesse? Sache donc, pour faire court, qu'elles y vont frottées de pommade, et qu'elles en reviennent encore plus pommadées; de sorte que vouloir les embrasser en ce moment sur les lèvres, c'est s'exposer au sort de l'oiseau qui s'englue à l'appât du chasseur.

» Si ce n'était que cela, il n'y aurait encore que demi-mal. Mais combien d'autres ennemis contre lesquels on ne saurait prendre trop de précautions. Tu me diras peut-être que tu ne les connais pas. Je vais te les signaler pour ta gouverne. Voici donc quels sont les ennemis de ton humide radical, qui suivent les femmes, au sortir du bain jusqu'au lit nuptial. Quantité

*al teu lit son aquests. Molts perfums e aygues,
cals | viua, orpiment, olis, sabons, stepa, ba-* 117
*nya de cabro, caparros, sanch de voltor, tela
de cabrit calda, drap de canem passat per cera
blanca fusa, e altres innumerables materials
quit prouocarien a vomit, s ils senties. Guarda
ten donchs si viure desiges.*

» *La ardor de luxuria que elles han, no lat vull dir, car massam costa, segons que dessus has hoyt. E tu hi sabs prou, si dissimular nou vols. Solament pero ten dire vn poch, car bem penç que delit hi trobaras. No es cosa que elles no assaiassen per poder satisfer a lur apetit. E monstrants son pahorugues he temoroses ; si lur marit mana a elles alguna cosa honesta,*

---

de parfums et d'eaux de senteur, de la chaux vive, l'orpiment, des huiles, des savons, du ciste, de la corne de bouc, du vitriol, du sang de vautour, le péritoine du chevreau tout chaud, de la toile de chanvre, enduite de cire blanche fondue, et beaucoup d'autres drogues qui te soulèveraient le cœur, rien qu'à les flairer. Garde-t-en donc, si tu veux vivre.

» De la fureur de luxure qui les possède, je ne t'en dirai rien, tant il m'en a coûté de l'avoir fait, comme tu sais. Tu sais aussi à quoi t'en tenir, sans faire l'indiscret. Je vais tout de même t'en dire quelque chose, ne doutant pas de te faire plaisir. Il n'est rien qu'elles ne tentent pour satisfaire leur envie. Elles savent paraître craintives et timorées. Si leur mari leur ordonne

*diran que no son be dispostes. E si han a pujar en algun loch alt, diran quel ceruell nols ho pot soferir. Si han entrar en mar, diran quel estomech los fas mal. No irien de nits, car dien que pahor han dels esperits he de les animas he dels fantasmes. Si senten vna rata anar per cosa, o quel vent mogue alguna porta, o que una pe-*
118 *dreta caygue d alt,* | *criden he estramexen se, e fuig los la sanch e la força, axi com si eren en vn gran perill. Mas elles son ardides en aquelles coses que volen obrar desonestament. No hauran ellas pahor de passar per les sumitats dels terrats e de les torres, ne de anar de nits e passar per los cimentiris, e per mig dels homens armats, quant son cridades he espe-*

quelque chose de raisonnable, elles prétexteront une indisposition. S'il faut qu'elles montent un peu haut, elles diront que la tête leur tourne. S'il faut s'embarquer sur mer, elles diront que l'estomac leur fait mal. Elles ne sauraient sortir la nuit, sous prétexte qu'elles ont peur des esprits, des âmes et des revenants. Au moindre bruit que fait un rat qui court dans l'appartement, ou le vent qui secoue une porte, ou une petite pierre qui tombe de haut, elles crient et se démènent, blêmissent et défaillent, comme si un grand péril les menaçait. En revanche, elles sont hardies quand elles abordent quelque galante entreprise. Elles n'hésiteront pas à passer par-dessus les murailles et les plus hautes tours, ni à courir la nuit, en passant par

---

*rades per lurs amadors, e de amagar aquells, si master sera, en lochs secrets de lurs cases. Sabs aquest foch de qual lenya viu? De habundantia de bens temporals; mentre les Romanes visqueren pobrament, obseruaren ab subirana diligentia castedat. Tantost que foren riques mudaren les demes lur proposit.*

» *O quantes enfanten abans de lur temps, tements que no venguen a vergonya. Si l arbre qui lurs maluestats cobra sabia parlar, ell diria quil ha despullat. Quants te pences que sien les* (sic) *parts qui mal lur grat son venguts a be? E elles los giten a la fortuna. Los espitals ho saben, els boscatges, els rius, els ponts | hon* 119
*molts infants son gitats,* [*e*] *els peixs, au-*

---

les cimetières et à travers des gens d'armes, lorsque leurs amants les attendent au rendez-vous. Au besoin, elles sauront les cacher dans quelque recoin de leur maison. Et sais-tu de quel bois s'alimente ce feu? De l'abondance des biens de fortune. Aussi longtemps que les Romaines furent pauvres, elles observèrent fidèlement la chasteté. Mais dès que vint la richesse, la plupart changèrent de conduite.

» Combien y en a-t-il qui enfantent avant terme, de peur d'encourir la honte! Si l'arbre qui abrite leurs méfaits pouvait parler, il dirait qui l'a dépouillé. Penses-tu qu'ils soient nombreux les enfants venus à terme malgré elles? Et elles les jettent au hasard. Qui le sait mieux que les hospices, les bois, les rivières et les

*cells e besties feres que deuorats los han. La suspita e ira d elles son inconportables. Car alguna cosa nos pot fer o tractar ab lo vehi, ab lo parent, o ab l amich, que si elles tantost no ho saben, encontinent tractan e meten [a bona perfectio he] en obra que aquella cosa no vengue a bona perfectio. E si per deseuentura lo ca de lur pobre vehi los haura denits ladrant despertades, cridaran, e axi sera mester ques faça encontinent quel ca sia deuant elles carregat de bastonades, ho son senyor non sia quiti. E si per ventura la nit passada lurs marits los hauran girada l esquena, els hauran dita alguna paraula desplasent, l endema les seruentes e catiues seran be batudes,*

---

ponts, où nombre d'enfants sont jetés en pâture aux poissons, aux oiseaux et aux bêtes sauvages qui les dévorent? Intolérables sont leurs soupçons et leurs emportements. Il est impossible d'avoir affaire aux voisins, aux parents, aux amis sans qu'elles le sachent; et si elles ne le savent pas tout de suite, elles ne manquent pas de tout mettre en œuvre pour faire avorter la chose. Si pour le malheur d'un pauvre voisin, son chien aboie pendant la nuit, aussitôt éveillées elles feront un tel vacarme, qu'il faudra que le chien reçoive en leur présence force coups de bâton; trop heureux le maître d'en être quitte. S'il arrive que la nuit le mari leur tourne le dos ou qu'il leur tienne quelque propos déplaisant, le lendemain sans faute les

*els escuders e seruidors vituperats, alguna justa causa precedent, sino sola iniquitat que han, com nos poden venjar de lurs marits axi com volrian.*

*» Quant elles son be pintades, lo sol, lo vent, lo fum, lo fret, la calor, e les mosques son lurs enemichs capitals. | E si vna de aquelles se* 120
*posa sobre lur cara, necessari es a aquelles qui entorn los son que la dita mosqua ho altre prenguen e maten deuant elles, sino de vuyt jorns no seran alegres, nen pora hom hauer bon respost. Tot lur estudi e pençaments ha altres coses no juren, sino en robar e enganar los homens. E sobre aço, e per saber sils deu venir bona ventura ho mala, ho si moran lurs*

---

servantes et les esclaves seront battus à tour de bras, les écuyers et les serviteurs injuriés, sans autre raison que le dépit qu'elles ont de ne pouvoir se venger à l'aise de leur mari.

» Lorsqu'elles sont bien parées, le soleil, le vent, la fumée, le froid, la chaleur et les mouches leur font une guerre acharnée. Si quelque mouche se pose sur leur visage, la suivante ou quelqu'un de l'entourage devra prendre cette mouche et la tuer sous ses yeux; faute de quoi elle sera de mauvaise humeur pendant huit jours, et l'on n'en obtiendra pas une réponse raisonnable. Elles ne songent ni ne s'appliquent sérieusement qu'à voler et tromper les hommes. Voilà pourquoi, et pour savoir aussi quel est le sort qui les attend, et si leurs maris ou leurs amants mour-

*marits abans que elles, ho lurs amadors, consulten, e han fort cars los estrolechs, los nigromantichs, los fatillers, els deuins, he especialment aquells qui moltes vegades seran estats presos e punits per deuinar, los quals enriquexen dels bens de lurs marits. E si de ço que saber volen no poden hauer lur intentio, ab paraules verinoses he ergulloses s esforcen saber ho dels marits lurs, los quals posat*[*s*] *quels ho diguen, non son gents creeguts. E ab la ira que han corren a foch, a ferre, a pedres, he a tota altre cosa disposta a fer mal, del qual lo parent, l amich, lo pare, lo marit, ho algu de sos ama-*
121 *dors no son* | *quitis, si donchs no complexen encontinent ço que elles desigen.*

ront avant elles, elles demandent des consultations, estimant très fort les astrologues, les magiciens, les diseurs de bonne aventure et les devins, et de préférence ceux qui ont été souvent condamnés à la prison pour avoir fait ce métier; elles les enrichissent au détriment de leurs maris. Que s'il leur est impossible d'obtenir la réponse qu'elles désirent, au moyen de propos aigres et provocateurs, elles font en sorte de se renseigner auprès de leurs maris, à qui elles n'ajoutent pas foi, même lorsqu'ils parlent sincèrement. Transportées de colère, tout leur est bon de ce qui peut nuire, le feu, le fer, les pierres. Nul n'est à l'abri de leur rancune, ni parent, ni ami, ni père, ni mari, voire un amant, à moins de faire sans délai toutes leurs volontés.

*» Jamay en lur lit no si dorm. Tota la nit despenen en plets e questions, dient cascuna a son marit : « Be conech l amor quem portau. Be es orb qui per guarbell nos veu. Altra teniu en lo cor mes que a mi. Cuydauuos que sia modorro, e que yo no sapia a qui anau detras, e a qui voleu be, e ab qui parlau tot jorn? Be ho se, be. De que parlaueu l altre jorn ab vostra comare del diable? E perque guardaueu ab tan alegra cara la nostra seruenta? Quina priuadesa ha ab vos aquella, que l altre jorn tan humilment saludas? Millor espia he que no creeu. Si vos amaueu mi, nous iria lo cor en altres, ne irien mils arreades que yo, moltes*

» On ne saurait dormir dans leur lit. Toute la nuit se passe en querelles et altercations. Voici les discours qu'elles tiennent à leurs maris : « Je ne sais que trop les sentiments que vous avez pour moi. Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas y voir. Une autre dans votre cœur tient plus de place que moi. Me prenez-vous pour une souche? Je sais bien après qui vous courez, à qui vous vous intéressez, à qui vous parlez tous les jours. Oui, je le sais, je le sais. De quoi vous entreteniez-vous l'autre jour avec votre commère du diable? Pourquoi regardiez-vous avec un visage si gai votre servante? Quelles privautés avez-vous avec celle que vous saluâtes si bas l'autre jour? Je suis mieux renseignée que vous ne pensez. Si vous m'aimiez, moi, votre cœur ne s'en irait

*quen conech, que no merexerien quem descalçassen. Mas poch be sabeu, he encara valeu menys; que nous puau* (sic) *que la mia honor vostra es. Ay ne desestruga! quant temps ha que yo son en aquesta maleyta casa, e null temps vos basta lo cor quem besasseu a vostra* 122 *requesta, ne quem | diguesseau quant jom anaue colgar : « Deus nos do bon vespre. » Mas per la creu de Deu, puys aytal sou, yo fare cosa que nous sabra a pinyons. Son yo tan letja en tota mala ventura que nom dejau amar? Bey ha cauall al caualler. No son tan bella com aquella que vos amau? Per ma fe, ella no es digna de seura ab mi en vn banch. Be es ver l aximpli,*

---

pas à d'autres. Elles ne seraient pas mieux parées que moi, beaucoup que je connais et qui ne sont pas dignes de me déchausser. Ah! vous n'en savez pas long, et vous ne valez guère, puisque vous ne songez pas que mon honneur est le vôtre. Hélas! malheureuse que je suis. Me voilà depuis longtemps dans cette maison maudite, et jamais, jamais le cœur ne vous a dit de m'embrasser à votre gré; jamais vous ne m'avez dit, au moment où j'allais me coucher : « Que Dieu nous donne une bonne nuit! » Eh bien! par la croix de Dieu, puisque vous êtes ainsi fait, je vous jouerai quelque tour qui ne sera pas de votre goût. Suis-je donc si laide pour mon malheur, que je ne mérite pas votre amour? Ce n'est pas le cheval qui manque au cavalier. Ne suis-je pas aussi belle que celle que

*que qui dos boques besa, coue que la vna li puda. Via en tota mala ventura anau detras aquelles queus pertanyen. Be feu atret don veniu : cabra ronyosa sa par va cerquant. Vlls hi ha qui salten de leganya. E vos en tot mal guany jam cuydau hauer leuada del fanch. Jon se hu he dos, mas molts qui hagueren tengut ha especial gratia que aguessen presa menys de axouar, e fora estada dona de tot ço del lur, hem agueren adorada he leuada en palmes. E vos sabeu be quant bell flori hic he aportat. Bon remey agè qu ils me lexa. Tots los claus d aquesta casa luen per mi. E jamay no hich | fuy* 123

vous aimez ? Par ma foi ! elle n'est pas digne de s'asseoir avec moi sur le même banc. Ah ! qu'il est vrai le proverbe qui dit que quand on baise deux bouches, il faut qu'il y en ait une qui sente mauvais. Vous suivez un chemin de perdition, courant après celles qui vous reviennent. Vous montrez bien d'où vous êtes sorti : chèvre galeuse recherche sa pareille. Il est des yeux qui sortent de la chassie. Et vous, en dépit du sort, vous pensez m'avoir tirée de la fange. J'en connais non pas un ou deux, mais plusieurs, qui auraient considéré comme une faveur singulière de recevoir une moindre dot, et de m'avoir pour maîtresse de tous leurs biens : ils m'eussent adorée et portée en triomphe. Vous savez bien quelle prospérité j'ai amenée céans, avec mes florins. Grand merci à celui qui me les a légués. Tous les clous de ce logis

*donada un tros de sal. Ne les mies orelles hic hoyren vna paraula plasent, sino cent milia retrets de vostres germans e de la companya, que bastaria que yo fos lur catiua. No hich ha dona menys honrada que yo. Nom haueu treta de carrossa de roura, no. Maleyt sia lo jorn que yo primerament me acoste a vos. E les barres li asseguessen a qui primer ne parla, que yo fos vostra muller; que yo no feya per vos, ne vos per mi. Vna vil fembra merexieu queus faes semblant que vos me feu. Ha tants son los dolents, si eren aplegats. Quant se deuria guardar la mesquina de dona com pren marit!*

---

reluisent, grâce à moi. Et je n'ai jamais obtenu en retour un grain de sel. Jamais mes oreilles n'ont entendu ici un propos agréable, mais cent mille impertinences de vos frères et compagnie, à croire que je sois leur esclave. Il n'est pas céans de femme qui soit moins honorée que moi. Non, vous ne m'avez pas tirée d'un carrosse de chêne. Que maudit soit le jour où pour la première fois je m'approchai de vous! Les mâchoires auraient dû rester fermées à celui qui s'avisa le premier de faire de moi votre femme. Ni vous ni moi nous n'étions faits l'un pour l'autre. Vous méritiez qu'une femme de rien vous fît exactement ce que vous me faites. Ah! qu'ils seraient nombreux les méchants, s'ils se trouvaient tous ensemble. Combien de précautions devrait prendre la malheureuse femme avant de prendre mari. Le jour de son

*Aquell jorn viu ho mor. Mas los dolents de parents he amichs no guarden sino qui a diners. E valria mes avegades vn hom nuu he cruu que altre qui hagues lo tresor del solda.* »

» *E ab aquestes coses he moltes altres semblants e pus cohents* (sic), *tota legitima he justa causa cessant, cascuna nit turmenten los mesquins de marits. Dels quals son molts qui per complaurels, o per fugir | a plet immortal,* 124
*giten de casa lur(s) pares, fills e germans, e romanlos sola la plaça.*

» *Quet dire de lur auaritia? Si ho començaua, dubtem que men puixa lexar. Vltra los grans furs que fan a lurs marits, pubills, e la*

mariage est pour elle la vie ou la mort. Mais les scélérats de parents et d'amis ne regardent qu'à l'argent. Et pourtant un homme sans sou ni maille vaudrait mieux, parfois, qu'un autre qui aurait le trésor du Soudan. »

» C'est par de tels propos et beaucoup d'autres du même genre, encore plus virulents, que, sans rime ni raison, elles tourmentent toutes les nuits leurs maris malheureux. Et il en est beaucoup parmi eux, qui, par condescendance, ou pour couper court à un procès sans fin, chassent de leur maison, parents, fils et frères, si bien qu'elles restent maîtresses de la place.

» Et que te dirai-je de leur avarice? Si j'entamais ce sujet, ce serait à n'en pas finir. Sans compter les larcins considérables qu'elles font à leurs maris, à leurs pupilles, et ce qu'elles

*extorsio als amadors, que molts nols plaen, veges a quanta viltat se sotmeten per crexer e aconseguir gran exouar. Nos poria trobar algun vaxell* (mot biffé), *vell bauos, ab los hulls lagrimosos, he encara que les mans el cap li tramolen, per vil, sutze, e diformat que sia, que elles per marit rebuiassen, solament quel veien rich e opulent. E es los vijares que sens falla dins vn mes seran vidues; puys sin poden hauer fills, be esta. E sino, be saben elles don ne hauran. Not temes que muyren sens hereus. E si per ventura nos poden emprenyar, fan semblant que sien parteres. E han fills supposats, per ço que roma-*

extorquent à leurs amants, dont la plupart leur déplaisent; vois à quelle bassesse elles descendent pour arriver à grossir leur douaire. Il n'est point de vieillard baveux, aux yeux larmoyants, tremblant des mains et de la tête, si vilain, malpropre et difforme qu'il puisse être, qu'elles refusassent de prendre pour mari, pourvu qu'il soit riche et opulent. Elles s'imaginent qu'au bout d'un mois sans faute elles seront veuves. Après tout, si elles peuvent en avoir des enfants, rien n'est perdu. Et s'il est impossible d'en avoir, elles sauront fort bien s'en procurer. Tu peux t'assurer qu'ils ne mourront pas sans héritiers. Que si, par malheur, elles ne peuvent devenir grosses, elles simuleront la grossesse et l'enfantement. Et par supposition de part, elles pourront, une fois

*nents vidues puixen viure opulentment, a messio dels pubils.*

*» Sabs en que son elles liberals? No pas a
despendre, mas | a guastar en deuines he espe-* 125
*cialment s ils poden embacinar lurs marits, en pintadores, en metgesses, en amadors. En aço no meten algun estalui, no les pot hom rependre de avaritia.*

*» De fermetat non han gens. En vn moment ploran he riuhen, desigen, he auorrexen, volen, e no volen vna mateixa cosa cent vegades. Presumptio han mes que Nembrot. Elles crehen que totes coses los estiguen be; e que sien dignes de subirana reuerentia e honor; et que sens elles los homens no valen res, ne poguessen*

---

veuves, vivre dans l'opulence, aux dépens de leurs pupilles.

» Sais-tu en quoi consiste leur libéralité? C'est moins à dépenser qu'à payer des devineresses, surtout qui puissent envoûter leurs maris, des artistes de toilette, des matrones, des amants. En tout cela elles ne lésinent point, et l'on ne saurait les taxer d'avarice.

» Elles n'ont aucune fermeté. En un seul moment elles pleurent et rient, elles désirent et détestent, elles veulent et ne veulent pas cent fois la même chose. Elles sont plus présomptueuses que Nemrod, estimant que tout leur sied, et que tout respect et tout honneur leur sont dus. Sans elles, à les entendre, les hommes ne seraient rien, et ne pourraient vivre une

*viure vna hora. E si per ventura son riques, impossible es que hom les puxa comportar. Car no es cosa en lo mon tan intollerable com fembra rique. De lur parlar e rallar, que es vna cosa fort mal estant en fembra, qui ten poria* (mot répété) *dir la sentena part? Los maestres en theologia, los doctors en cascun dret, los maestres en medicina, los naturals he mathematichs, he altres homens de scientia, sofferen ab molta* |
126 *fam, set, fret, e poch dormir, mals dies e pijors nits, per aconseguir aquella. E apres molts anys, troben hauer apres fort poch. E aquests* (sic l. aquestes) *en vn mati, que aytant com una missa baxa se diu, estan solament en la gleysa, saben en qual manera l esperit sant proceheix*

---

heure sans elles. Si par hasard elles sont riches, il n'est pas possible de les supporter. C'est qu'il n'est rien au monde qui soit plus intolérable qu'une femme riche. Quant à leur manie de parler et de bavarder, détestable défaut chez une femme, qui pourrait traiter la centième partie de ce sujet? Les docteurs en théologie, en droit civil et canonique, les médecins, les physiciens, les mathématiciens, et autres maîtres de la science, pour devenir savants, bravent la faim, la soif, le froid, les longues veilles, les mauvais jours et les mauvaises nuits. Et après bien des années, il leur semble qu'ils savent peu de chose. Et celles-ci, dans une matinée, pendant le temps qu'elles passent à l'église, à entendre une messe basse,

*del pare e del fill, et si Deu poria fer semblant de si mateix. E quals coses son necessaries a separatio de matrimoni. E com se poden anullar testaments. E s il riu barber es sech, o humit. E quants materials entren en la triaga. E s il cerqule se pot quadrar. E qual fo major poeta, entre Virgili e Homero. Quantes esteles ha en lo cel. E com s engendra en l aer lo tro el lamp; l'arch de sent Marti, la pedra, e altres coses. Que signifiquen les cometes. E s ils elements son simples o composts. E sis pot conuertir la hu en l altre. E ques fa en Asia, Africa he Europa. E quantes gents d armes ha l almorat. Qual es lo pus amoros de la vila. E*

savent de quelle manière l'esprit saint procède du père et du fils; et si Dieu pourrait créer son semblable; et quelles sont les formalités à remplir pour la rupture du mariage; et comment peuvent être annulés les testaments; et si le fleuve Berber est sec ou humide; et combien de drogues entrent dans la thériaque; et s'il est possible de réduire le cercle en carré; et qui est le plus grand poète, d'Homère ou de Virgile; et combien il y a d'astres au firmament; et comment se forment dans l'atmosphère l'éclair et le tonnerre, l'arc-en-ciel, la grêle et autres météores; ce que marquent les comètes; et si les éléments sont simples ou composés; et s'ils peuvent se changer l'un en l'autre; et ce qui se passe en Asie, en Afrique et en Europe; et le nombre de troupes du sultan; qui est le plus

127 *qual es estat enganat | per aquella que ama. E ab qui dorm la sua vehina. De qui es prenys l altra. E en qual mes deu encaure. E quants amadorsa l altra. E qui li a trames l anell. E qui li a donat lo collar de perles. Et quants hous fa la gallina de la sua vehina. E quantes fusades hixen de una liura de li. E finalment ço que faeren james los Grechs, los Troyans, los Romans els Cartaginesos.*

» *E axi de tot planament informades tornen sen a lurs cases. E parlotegen ne sens lexarsen, ab les seruentes e catiues, del mati al vespre, e encara de nits en durment. E si troben algu qui no les vulla hoyr els contrast, enfellonexen*

---

galant de la ville; qui a été trompé par celle qu'il aime; et avec qui couche leur voisine; de qui est enceinte l'autre, et en quel mois elle sera délivrée; et combien d'amants a cette autre; et qui lui a transmis la bague, et qui lui a donné le collier de perles; et le nombre d'œufs que pond la poule de la voisine; et combien peut fournir de fusées une livre de lin. Finalement, tout ce que firent onques les Grecs, les Troyens, les Romains et les Carthaginois.

» C'est ainsi que, pleinement informées de tout, elles rentrent à la maison, et ne cessent de faire aller leur langue avec les servantes et les esclaves, du matin au soir, et même la nuit en dormant. Que si elles ont affaire à quelqu'un qui refuse de les écouter ou qui les contredit, elles se fâchent tout rouge, surtout lorsqu'on

*se fortment, he especialment si alguna cosa que dit haien los sera resprouada. E quet penses tu ara que hisque d aquesta axi sobtosa sauiesa diuinalment en ellas infusa? Cert vna bona doctrina a lurs filles. Ço es, en qual manera sabran robar lurs marits; reebre letras dels amadors; respondre a aquelles; estar en les finestres, comportant los | modorros quils van* 128 *detras; anar ab bon donari; hauer bell gest; tenir secret quis volran en lurs cases; fingir se malaltes, per ço quel lit del marit los romangues franch, e altres mals infinits.*

» *No deu esser nombrat entrels sauis qui creuhen que alguna mare se delit en hauer millor e pus casta filla de si mateixa. Si ha*

conteste quelqu'un de leurs propos. Et quel est, dis-moi, le fruit de cette soudaine science, divinement infuse en elles? Evidemment un bon enseignement pour leurs filles; à savoir comment elles s'y prendront pour voler leurs maris; pour recevoir les poulets de leurs amoureux et y répondre; pour se tenir à la fenêtre, en supportant les sots qui leur font la cour; pour avoir une démarche élégante, une belle prestance; pour garder en cachette dans leur appartement quiconque leur plaira; pour feindre qu'elles sont malades, afin de pouvoir disposer du lit nuptial. Enfin, bien d'autres tours.

» Il ne doit pas être mis au nombre des sages, celui qui croit qu'une seule mère se complaît à avoir une fille meilleure et plus chaste qu'elle-

*mester a dir vna falcia, o fer vn perjur, o vna gran maluestat, ho molts suspirs, ho falces lagremes, no les ne cal exir de casa, ne anarles manleuant per lo veynat. Tant prestes les han com los cans l orinar.*

» *Vn be han a la veritat, que patientment sofferen esser de lurs defelliments castigades, e singularment de les coses que hom ab los propris vlls veu. Car si son reptades justament, no responen als sino : « Per la passio de Deu, no fo axi. Mentiune per la gola. Enluernat sou. Poch ceruell hauets. Frenetich sots sens febra. » E diuerses altres semblants paraules,*
129 *en virtut de patientia molt fundades.* | *No volen pero que hom los contrast. E es gran raho, pus*

---

même. S'il est besoin de dire une fausseté, de faire un parjure, de commettre un forfait, de soupirer longuement et de verser des larmes feintes, elles n'auront pas à sortir de la maison pour aller emprunter au voisinage. Tout cela leur vient aussi aisément qu'aux chiens l'envie d'uriner.

» Elles ont, en revanche, à leur acquis de souffrir patiemment qu'on les reprenne de leurs fautes, et particulièrement de celles dont les yeux rendent bon témoignage. En effet, à des reproches mérités, elles ne répondent autre chose que : « Par la passion de Dieu, cela n'est pas. Vous en avez menti par la gueule. Vous avez la berlue, et peu de cervelle. Vous avez le délire sans fièvre, » et autres semblables aménités issues d'un grand fonds de patience. Aussi n'entendent-

*elles son tant patients. Car si diran que han vist correr seruos sobre la mar, e peschar dalfins en les selues, o porchs volar per l aer, necessari es quels sia atorgat. E si nou es, hoy e rancor seran tantost en lo camp.*

» *Part aço, tenen a subirana injuria, si dels diners de lurs marits no son guardianes e tresoreres; e reptaran los continuament d esser homens sens fe, e maiorment vers elles, tro a tant ques fassa ço que volran; dient que qui fe no ha, fe no done, e lohant si mateixes de lealtat sobre Fabrici. La cordial e indissoluble amor que han a lurs fillastres he altres quils fassen nosa, es semblant en aquella que agueren Phe-*

---

elles point qu'on leur tienne tête, et non sans raison, tant elles sont patientes. Si elles s'avisent de dire qu'elles ont vu courir des cerfs sur mer, et pêcher des dauphins en forêt, et des sangliers voler en l'air, il faudra les croire. Autrement, haine et rancune entreront aussitôt en campagne.

» Outre cela, elles considèrent comme une souveraine injure de n'avoir pas en garde l'argent de leurs maris, en guise de trésorières; les accusant sans cesse d'être des hommes sans foi, particulièrement envers elles, jusqu'à ce que leur volonté soit faite; et répétant que qui n'a point confiance ne saurait en inspirer, tout en se louant elles-mêmes d'une probité supérieure à celle de Fabricius. La cordiale et inviolable affection qu'elles ont pour les enfants d'un autre lit et pour quiconque les gêne, res-

*dra a Ypolit; Clitamestra a Agamenon, e les Bellides als fils de Egistus.*

*» De venitat han axi ple lo cap, que impossible es quet ho pogues dir. Pero diret ço quem recordara. Elles entenen esser gran felicitat hauer molt delicament e luçania, saber parlar diuer-*
130 *sos | lenguatges, recordar moltes cansons e noues rimades; allegar dits de trobadors, e les epistoles de Ouidi; recitar les istories de Lançolot e del Rey Artus, de Tristany, e de quants amorosos son estats tra a lur temps; argumentar, offendre, defendre he rahonar vn fet, saber be respondre a aquells qui d amors les enquerran; hauer les galtes be plenes he ver-*

---

semble à celle de Phèdre pour Hippolyte, de Clytemnestre pour Agamemnon, et des Bellides pour les fils d'Egisthe.

» Je ne saurais te dire la vanité qui leur remplit la tête. Je ne te raconterai que ce qui me viendra en mémoire. Elles estiment comme un grand bonheur d'avoir beaucoup de bien-être et de luxe, de savoir parler plusieurs langues, de pouvoir réciter un grand nombre de poésies et de contes en vers, de citer des passages des troubadours et les épîtres d'Ovide, de raconter les aventures de Lancelot, du roi Arthus et de Tristan, et de tous les amoureux connus dans l'histoire; d'argumenter, attaquer, défendre, et discuter un fait; de faire de belles réponses à qui leur parlera d'amour, d'avoir les joues pleines et fraîches, les hanches fortes et les seins

*melles, e grosses anques, e grossos pits. E per venir ha aquesta conclusio, si gros capo se troba, coue quels vengue deuant, cuyt en ast, ab bona salsa. Perdius, faysans, trords* (sic) *grassos, tortres, guatles, he alguns pagos* (sic) *entre setmana, es lur vianda comuna, solament quels mesquins de marits hi puxen bastar; les vedelles de let; molto ben gras, fina carn salada, he molta vianda de pasta, ab bon formatge, e penades de colomins e de polls han axi per fruyta, com si eren figues seques.*

» *Be es veritat que en lur beura han gran abstinentia, mentre que hom ho veu. Mas s'ils girau | lesquena, mes que arena beuran, no* 131

rebondis. Et pour abréger, il faut leur servir des chapons gras, cuits à la broche, avec une sauce bien faite, des perdreaux, des faisans, des grives grasses, des tourterelles, des cailles et quelques paons dans la semaine. C'est là leur ordinaire, pourvu seulement que les pauvres maris y puissent suffire; avec le veau le plus tendre, le mouton engraissé, la viande salée de choix, beaucoup de pâtes au bon fromage, et des pâtés de pigeonneaux et de poulets. Voilà de quoi elles se régalent, comme elles pourraient le faire de figues sèches.

» Il est juste de reconnaître que sur le boire elles sont d'une extrême sobriété, tant qu'il y a des témoins. Mais dès que vous avez tourné le dos, elles boiront plus que le sable, non pas de l'eau et du vinaigre, mais du bon muscat, s'il

*pas aygue ne vinagre; mas bona vernassa, si sen pot trobar, Maluesia, Grech, Suria, o tot altre bon vi e ben flayrant, del qual han axi clara canexença, com si tostemps hauien nauegat, e d aquell feta mercaderia. E quant entre elles son disputan de bons vins. La final conclusio de les millors beuedores es que vin no val res, sino parla leti; car los altres grosses son.*

» *Apres que elles son be farcides e plenes, entren sen en lurs cambres, e fingint no esser ben trampades, o que la nit passada, per moscarts qui les hauran anujades, o per corcons qui rohien les bigues, no han pogut dormir, meten se nues entre freschs draps, e dormen*

est possible d'en avoir, du Malvoisie, du vin de Grèce ou de Syrie, ou tout autre bon cru au fin bouquet, dont la connaissance leur est aussi familière que si elles avaient couru la mer tout le temps pour en trafiquer. Quand elles sont entre elles, la question des bons vins les occupe. En définitive, la conclusion des meilleures buveuses est qu'il ne vaut rien le vin qui ne parle point latin. Tous les autres sont de qualité inférieure.

» Une fois bien lestées et repues, elles se retirent dans leurs chambres; et prétextant un malaise, ou feignant que la nuit passée leur sommeil a été troublé, soit par les moustiques qui les agaçaient, ou par les vers qui rongeaient les poutres, elles se glissent toutes nues entre les draps bien frais, et dorment jusqu'à l'heure

*tro que deuen sopar, si donchs no han anar
mirar juntes, o jochs, ho esposalles, ho ha par-
teres, ho ha deports, ho a altres coses semblants.
Puys dormiran tro l endema, a mig jorn. Pero
bes guarderan que no vendran dejunes a taula;
car ades brous ben espessos | per engrexar, no* 132
*pas de bou, mas de grasses gallines; avegades
de tortugues, e de caps e peus de molto; ave-
gades molts hous be freschs ab fin gingebre, e
ab bon vi ben heruent beuran. Puys tornen
dormir, per ço que sia feta la digestio a la hora
del dinar. E los mesquins de marits conuiden les
a taula de ço quels deurien lunyar. Si ho fehien
pero per tal que tost esclatassen, be obrarien.*

du souper, à moins qu'elles ne doivent assister à quelque assemblée, à des jeux, à des fiançailles, à des relevailles, à des fêtes ou à de semblables divertissements. Ensuite elles dormiront jusqu'au lendemain à midi. Mais ce n'est point à jeun qu'elles se mettront à table. Elles avalent entre-temps de bons consommés, pour engraisser, non pas de bœuf, mais de grasses poulardes, ou bien de tortues, ou d'abatis de mouton, et parfois aussi quantité d'œufs très frais, avec de fin gingembre, et du bon vin chaud. Après quoi elles se remettent à dormir, afin que la digestion soit faite à l'heure du dîner. Et les pauvres maris leur offrent à table les mets dont ils devraient les priver. S'ils le faisaient encore pour les faire crever bientôt, ils feraient bien.

*» Cançons e dances, e semblants coses escolten ab gran plaer; maiorment si per amor d elles seran fetes. E si per altres seran dictades o cantades, han ne subiran fastig, car de totes volran hauer lo titol.*

*» Quantes e quals serimonies pences ques agen a seruar, quant se leuen del lit? Retgla general, es que d iuern e d estiu no exirien tro son armades de totes pesses. E es mester a la seruenta que tot quant elles han a vestir, hoc encare a calçar, ab les pusses quey son sia posat sobrel lit. Puys espau, ab gran deuotio*
133 *reuesten se pus copiosament quel | papa quant deu missa celebrar, o sanctificar lo crisma. E*

» Chansons, airs à danser, et autres choses de ce genre, voilà qui leur plaît infiniment à entendre, surtout quand c'est l'amour qu'on a pour elles qui les a inspirés. Au contraire, elles dédaignent souverainement les pièces composées ou chantées pour d'autres, comme si toutes devaient leur être consacrées.

» Tu ne t'imagines pas quelles innombrables cérémonies doivent être observées lorsqu'elles quittent leur lit. Règle générale : en hiver comme en été, elles ne sauraient se lever avant d'être complètement armées. Il faut absolument que la soubrette étale sur leur lit tout ce dont elles ont besoin pour se vêtir et se chausser, avec les puces qui s'y trouvent. Après quoi, bien à leur aise et très dévotement, elles s'habillent avec plus de cérémonies que le pape,

*si foch se prenia en lur cambre, no exirien tro que son be reparades.*

» *E parlant ab tu axi com a bon amich, a la veritat ho sens trufa, be fan he rahonablement vsen. Car si hom les vehia aytals com hixen del lit, no serien presades vnciuro; e per ventura la humana generatio pendria gran thom.* »

*Ladonchs nom pogui abstenir de riura vna gran estona, e puys digui : « Tot hom de sana pença, qui seny haie, pot conexer que gran mal los vols. Tot quant dessus has dit, be que no pessara sens resposta, tant com en mi sera. Haguera pacientment sofert e creegut per ven-*

---

quand il se prépare à célébrer la messe ou à consacrer le saint chrême. Et quand même le feu éclaterait dans leur chambre, elles n'en sortiraient pas avant d'être entièrement parées.

» Entre nous, comme si tu étais un ami à qui l'on doit la vérité sans feinte, elles ont parfaitement raison d'en user ainsi. Et, de fait, si quelqu'un les voyait telles qu'elles sont au saut du lit, elles ne seraient pas prisées la valeur d'un fétu; et la génération de l'espèce s'en ressentirait peut-être grièvement. »

A ce propos, je ne pus me tenir de rire un bon moment; et puis je dis : « Tout homme raisonnable et bien pensant sera d'avis que tu leur en veux beaucoup. Mais tout ce que tu viens de dire ne restera pas sans réponse, autant qu'il dépendra de moi. Peut-être aurais-je

*tura, sino aguesses dit, que no serien presades res, si hom les vehia en l estament que hixen del lit. Aço verament no es de soferir. Car yo he vist lo contrari de algunes que eren sens comparatio pus belles nues que vestides, he desligades que ben parades.*

*— Eren fort poques, dix ell, aquexes, entre les quals no pot ne deu esser comptade aquella |*
134 *que tu tant coralment ames, subiranament lohes, [e]n fas gran festa. Car res d aço que pences que en ella sia noy es, pus cerques quet desengan.*

*Mes amara ladonchs quem hagues dat en lo basto que portaua vint colps al cap, que com*

patiemment écouté et cru même tes propos, sans ce que tu as dit, qu'elles ne seraient prisées rien du tout, si l'on pouvait les voir dans l'appareil où elles sont au saut du lit. Voilà qui ne se peut vraiment souffrir. Pour moi, je peux certifier le contraire, en ayant vu quelques-unes qui étaient plus belles nues que vêtues, et en négligé qu'en grande toilette.

— Elles ne pouvaient être qu'en petit nombre, dit-il, et dans ce nombre ne saurait être comprise celle que tu aimes de tout ton cœur, que tu loues avec emphase et dont tu te glorifies, car elle n'a rien en sa personne de ce que tu supposes qu'elle a, puisque tu veux être désabusé.

J'eusse préféré recevoir sur la tête vingt coups du bâton qu'il tenait en main, que de l'entendre

*axi parla. E per desplaer no li pogui res dir.*

*— Be faras, dix ell, com tot ho sabras.*

*Apres un poch, cobrada vigor, digui : « E com a hi pijor? »*

*— Veuras, dix ell, si temps me basta.*

*— Espatxa donchs, dix ell, que respondret vull.*

*— Aquexa ydola, dix ell, que tu adores e pences esser tant bella he tant gratiosa, vltra les maledictions dessus per mi dites, de les quals es, entre les altres fembres, habundantment dotade, es fort orada he atreuida; car no pories pençar res possible que ella no gosas asseiar, pus li fos plasent, posat que li anas*

---

parler ainsi. Et tel fut mon déplaisir, que je demeurai bouche close.

— Tu seras bien détrompé, dit-il, quand tu sauras tout.

Et ayant un peu repris mes sens : « Eh quoi ! dis-je, y a-t-il pire que cela ?

— Tu le verras, dit-il, si le temps ne me fait défaut.

— Eh bien! donc, hâte-toi, dis-je, car je veux te répondre.

— Cette idole, dit-il, que tu adores, la croyant si belle et si bien douée, outre les tares déjà mentionnées, et dont elle a sa large part parmi les autres femmes, se distingue par sa folle audace. Tu ne saurais rien imaginer de possible qu'elle n'osât tenter, si tel était son bon plaisir, quand même elle y devrait risquer sa

*pena de mort. E ab la ypocresia, de que es farcida, decep tu he els altres qui no la conexen, ne la han molt priuade. Haies per clar quel atreuiment he poch espay de Messelina | muller de Claudi, la qual sobre totes quantes apresent me recorden, fo atrenida e gosada en asseiar tota viltat e follia, no son res, res, en comparatio de la oradura d aquexa. La bellesa de que la lohes, o pus propriament parlant, diformitat e letgesa, te dire quina es en breus paraules; e pots men be creura.*

» *Car si en les coses esdeuenidores son estat mentre viuia, e son encara expert, pençar pot*[*s*] *que no son a mi amagades les passades*

tête. Mais toute confite en hypocrisie, elle t'abuse, toi et les autres qui ne la connaissent point ou qui ne l'ont pas suffisamment pratiquée. Sois convaincu que l'audace et l'impudence de Messaline, femme de Claude, laquelle fut, de toutes celles qui me reviennent présentement en mémoire, la plus hardie et risquée à tenter toute vilenie et folie, ne sont rien en comparaison de la folie de celle dont tu vantes la beauté, qu'il vaudrait mieux appeler difformité et laideur. Je vais te dire en peu de mots ce qu'elle est, et tu peux t'en rapporter à moi.

» En effet, si j'étais de mon vivant, et je le suis encore, instruit de l'avenir, tu peux penser si le passé et le présent me sont cachés, à moi qui, en ma qualité d'esprit, en un clin d'œil me transporte d'Orient en Occident. Au mo-

*e les presents; maiorment que son esperit, qui en tancar hi* (sic) *obrir l ull vaig de Orient ha Occident. La hora que ella hix del lit, sembla que haia continuament habitat entre estanys d ayga, ho en loch de pena, ab la vista verda, et ab la carn crescude e rasclosa, semblant a cuxes d estruchs. Has la vista moltes vegades blancha, e liza. Sapies que ella es negra, e tant aspra, que vn laurador hauria prou fet tot l any que li preseruas lo camp de romagueras e de canyota. Ella pero hi dona tant bon racapte, que tu nou coneys. Mas qui | ignora que la* 136 *paret fumada, e la cara de les fembres hixen tant blanques he colorades com volra lo pintor?*

» *Les sues mamelles, quines penses que sien?*

---

ment où elle se lève, on pourrait croire qu'elle a séjourné longuement dans un marécage ou dans un lieu de damnation, avec ses yeux verdâtres, ses chairs bouffies et sa peau rugueuse, comme les cuisses de l'autruche. Tu l'as vue maintes fois blanche et polie. Eh bien ! sache qu'elle est noire et tellement velue, qu'il lui faudrait un sarcleur à l'année pour préserver le champ des ronces et du chaume. Mais elle y pourvoit si bien, que tu ne t'en doutes point. Du reste, qui ne sait que le mur enfumé et le visage des femmes deviennent aussi blancs et rouges qu'il plaît au peintre ?

» Te fais-tu une idée de ses seins? Mous comme du coton, allongés jusqu'au nombril, plats comme une bourse de berger. Mais en

*Cert blancs com a coto, grans tro al lombrigol, e buydes com bossa de pastor. E apres ques ha vestida e ben cordade la camisa, fa les inflar he estar tan plenes, rodones e plantades en los pits, que semble que axi sien nades, o que ella sia joueneta de quatorze anys. Mas no es marauella, car si la pasta fa hom inflar maneiant, quant mes la carn que es sensibla? Molt mils enganen les fembres los homens bestials, quant a la vista, ab mamelles grans e molles que ab les dures; car aquelles posen en la manera ques volen, e les dures no poden. Les quals, si naturalment son compostes, axi han estar que noy val alguna maestria, ho es fort poca, e disposta ha esser leugerament coneguda.*

---

mettant sa chemise et en la laçant très bien, elle les rend volumineux, pleins et ronds, si bien plantés au milieu de la poitrine, qu'on croirait que c'est par un effet de la nature ou qu'ils appartiennent à une jouvencelle de quatorze ans. Mais quoi d'étonnant? Si la pâte gonfle sous la main, combien plus la chair qui est sensible? Les femmes trompent plus aisément les hommes sots, pour ce qui est de la vue, avec de longs seins flasques, qu'elles arrangent à leur gré, qu'avec des seins fermes, qui conservent naturellement leur forme, si bien qu'ils tiennent pour ainsi dire d'eux-mêmes à peu près sans artifice; ou du moins n'en faut-il que très peu, et encore le reconnaît-on aisément.

*» Del ventra que ha solcat de lonchs e espessos solchs, e de les altres parts | del cors he mem-* 137
*bres seus amagats, no ten diria res per ma cortesia. Assats has de ço quet en he dit. E no vull que mes ne sapias, quant es per mi. Car moltes coses son en que cau mils ignorantia que scientia.*

*» Gratiositat es la derrera cosa de que la lohas. Aytant poch est enganat. No enten que pus terribla fembra he mal gratiosa visque. Pero sin demanes la companya el seu veynat, e aquells qui familiar la han, concordablament te diran que filla es de Dionis, tiran, o de Silla. Saps per quet par gratiosa? Per ço com te escolta de bon grat, het fa rialletes e bell acolli-*

---

» C'est par courtoisie que je ne veux te rien dire de son ventre, labouré de longs et nombreux sillons, ni des autres membres et parties de son corps invisibles. Tu en as assez avec ce que je t'en ai dit, et je ne veux pas que par moi tu en apprennes davantage. Il est bien des choses où l'ignorance vaut mieux que la science.

» En dernier lieu, tu as loué sa bonne grâce, et tu ne t'es guère trompé davantage. Je ne sache pas qu'il y ait au monde une femme plus terrible et plus haïssable. Informe-toi auprès de son entourage, de ses voisins et de ses familiers et intimes, et ils te répondront tous, d'un commun accord, qu'elle est fille de Denys le Tyran ou de Sylla. Sais-tu pourquoi elle te paraît aimable? Parce qu'elle t'écoute volontiers, te

*ment, et dona entenent que no ama sino tu. E ella seria abans contenta de vna sola orella, que de vn amador. Aço no vol dir als sino que menys; guardet, car veri nos dona ab aloe, mas*
138 *ab sucre* | (*au lieu de suor*).

» *Ara veus que pots esperar d aquest maleyt linatge femeni. Lunya ta esperança d ell, e peresqua ab sa iniquitat.*

*DEL SOMPNI DEN BERNAT METGE*

*Feneix lo terç libre e commença lo quart.*

---

sourit, te fait bon accueil, et te persuade qu'elle n'aime que toi. Or, elle se contenterait plutôt de n'avoir qu'une oreille, qu'un seul amant. Tout cela n'a pour objet que de te mettre sur tes gardes. Ce n'est pas à l'aloès, c'est au sucre qu'on mêle le poison.

» Tu vois maintenant à quoi tu peux t'attendre de cette maudite engeance féminine. Eloigne d'elle ton espérance. Et qu'elle périsse avec sa perversité.

FIN

DU TROISIÈME DIALOGUE.



## LO QUART LIBRE



RIST *yo ladonchs e desconortat, no* 139 *en altra manera quel laurador quant vol cegar lo blat, e troba la espiga buyda; apres que agui pençat vn poch, digui : « Si fortuna hauia de mi prou jutjat, be li estaria ques mudas en altre part, e quem lexas.*

*— E com, respos Tiresias, clames te de fortuna?*

*— Ben he raho, digui yo. E si dissimular nou vols, axi ho creus tu qui veus com son*

---

## QUATRIÈME DIALOGUE



E fus alors pris de tristesse et de désespoir, comme le laboureur qui, au moment de couper ses blés, trouve les épis vides. Après avoir réfléchi un peu : « Si la fortune, dis-je, m'avait suffisamment éprouvé, elle ferait bien de changer de lieu et de me laisser en repos.

— Eh quoi! reprit Tirésias, tu te plains de la fortune?

— Et avec raison, répondis-je. Si tu veux être franc, tu ne penses pas autrement que moi, en

*enganat en la esperança que hauia, si ver es pero ço que dit has de dones.*

*— Ço quet he dit es ver, dix ell; e no creech pas quet degues clamar de fortuna, si donchs no ten clames per ço com axi ses aguda fauorablament vers tu en hauer gratia de fembres; car millor obra te aguera feta, si en hoy de aquelles te agues constituit. E si vels que pus propriament parlem, not clams de fortuna, mas de tu mateix. Not he* (l. *ha*) *forçat fortuna de amar, de auorrir. Car no es offici seu, ne ha senyoria alguna en les coses que estan en liber-*
140 *tat de arbitre. Sabs | qui ten ha forçat? No als sino la tua bestialitat, que lexada la raho, ha seguit lo desordonat voler. Riqueses, potentias,*

voyant mon espérance déçue, si toutefois tu as dit vrai en parlant des femmes.

— Je ne t'ai dit que la vérité, reprit-il. Ce qui n'empêche pas que tu as tort de te plaindre de la fortune; à moins que tu ne lui reproches de t'avoir favorisé en te rendant agréable aux femmes. En effet, elle t'eût mieux servi en faisant de toi l'objet de leur haine. Si tu veux que nous parlions sans détours, n'accuse point la fortune. C'est toi-même qu'il faut accuser. Ce n'est point la fortune qui t'a contraint d'aimer ou de haïr. Ce n'est pas là sa profession. Elle ne peut rien sur les choses qui dépendent du libre arbitre. Et sais-tu qui t'a contraint? C'est ton instinct bestial. Laissant de côté la raison, tu as suivi la volonté désordonnée. Les riches-

*dignitats, e semblants coses done fortuna; e tol les, quant li plau. Mas electio de amar o auorrir, obrar be ho mal, voler ho no voler, en franch arbitre esta, e en la ma de cascu es quen hus a son plaer. Veges donchs de quit deus clamar.*

*— Cert de mi mateix, digui yo, si errat he. Ço que atorch, e conexeras ho be sim escoltes. Si fortuna hagues la colpa, yo no haguera cura de escusar aquella. Car mal ne son content per moltes desplasents obres quem ha procurat. Mas pus a mi toca principalment, tant com pore me esforçare sostenir e defendre la mia electio esser rahonable e bona, e per conseguent no hauer errat.*

ses, les commandements, les honneurs et autres choses semblables, voilà ce que donne la fortune, et ce qu'elle retire quand il lui plaît. Mais choisir entre aimer et haïr, entre bien et mal faire, entre vouloir et ne vouloir pas, c'est le propre du libre arbitre. Ce choix est à la portée de chacun, et dépend de son bon plaisir. Vois donc de qui tu as à te plaindre.

— Evidemment de moi-même, répondis-je, si j'ai failli; ce que j'accorde, et qu'il te sera facile de comprendre en m'écoutant. Si la faute en était à la fortune, je ne me donnerais pas la peine de l'excuser. Elle m'a traité bien souvent de manière à me déplaire par ses procédés. Pour ce qui est de moi personnellement, je ferai tous mes efforts pour soutenir et démontrer la raison de mon bon

*— Si be he concebut tot ço que has dit, tu has mal parlat primerament de dones en general. Entens ho hauer dit de totes?*

*— No yo, dix ell; mas de tan gran part, que entench que fort poques ne sien exemptas.*

141 *— E dels | homens, digui yo, quet en semble, abans que* (répété) *pus auant procehisquam?*

*— Que diria, dix ell, en alguns. Mas lexem ho anar apresent, car noy ha comparatio.*

*— Lexar anar? respongui yo, guardat ne seras. Si not responia a les obiections que m has fetes, la sententia perdria justament. O si axiu vols, digues lo contrari, e callare.*

---

choix, comme un homme qui n'a point failli.

— Autant que j'ai pu suivre ton raisonnement, tu as en premier lieu médit des femmes en général, en les englobant toutes dans tes discours.

— Non pas, dit-il; mais ce que j'en ai dit s'adresse à la très grande majorité; les exceptions sont en fort petit nombre.

— Et des hommes, dis-je, que te semble-t-il, avant d'aller plus loin ?

— J'en dirais autant, dit-il, de quelques-uns; mais pour le moment n'en parlons point. Il n'y a point de comparaison.

— Comment, n'en parlons point, répondis-je ? Cela ne fait point mon compte. Certes, je perdrais justement mon procès, si je laissais tes objections sans réponse. Mais je suis prêt à me taire, si tu consens à la palinodie.

— *Nom estaria be mentir desliberadament.*

— *Pijor estaria a mi, digui yo, no defendre veritat, majorment quey puixa entreuenir colpa mia.*

— *Pus axi es, nauech cascun ab son vent.*

— *Affer couendra, responguiyo, car a diuersos termens anam.*

— *Via donchs, dix ell, veiam quet va pel cor.*

— *Tu has dit lo pijor que has pugut de dones, respongui yo. E per les bones obres quem han fet, vull les escusar tant com pore; en dos maneres principalment : la vna dient lo be que es en elles, he en temps passat ne es esdauengut en lo mon; l'altra mostrant lo mal que comuna-*

— Il ne me siérait pas de mentir sciemment.

— Il me siérait encore moins, à moi, dis-je, de ne point défendre la vérité, surtout par ma faute.

— Puisqu'il en est ainsi, que chacun mène sa barque.

— Il le faudra bien, répondis-je, puisque chacun poursuit son but.

— Eh bien ! en route, dit-il. Voyons le fond de ton cœur.

— Tu as dit des femmes, répondis-je, le plus de mal que tu as pu. Or, à cause de ce qu'elles m'ont fait de bien, je veux les défendre de tout mon pouvoir, d'après deux chefs principaux: d'abord, en montrant ce qu'elles ont de bon, et ce que le monde leur a dû dans le passé. Ensuite, en mettant en relief le mal qui se

*ment es en los homens; parlant pero tota vegada*
142 *ab reuerentia | e benuolença d aquells, e sens lur injuria. La qual cosa sera gran escusatio d elles. Car sils homens son viciosos, qui deurien mes vsar de raho, e lunyarse de mal que les dones, que no han tanta perfectio com ells, no es merauella si aquelles fan errades, posat que algunes ne fassen, ço que no crech.*

» *Tu sabs be, que per lo peccat de nostre pare Adam, tota humana natura per justitia merexia he encorria de fet pena infernal. E no ignores que per una sola fembra es estada reemuda; la qual per la sua humilitat he excellentia de virtuts que ague sobre totes quantes*

trouve généralement parmi les hommes; mais avec égards et bienveillance pour eux, sans les outrager; ce qui doit tourner à la défense des femmes. De fait, si les hommes ont des vices, eux qui devraient surtout user de raison et s'éloigner du mal bien plus que les femmes, il n'est pas étonnant que celles-ci, étant moins parfaites, commettent des fautes, en supposant qu'elles en commettent par exception, ce que je n'accorde pas.

» Tu sais bien qu'à cause du péché de notre père Adam, tout le genre humain avait encouru et bien mérité le châtiment d'Enfer. Et tu n'ignores pas qu'il a été racheté par une seule femme, qui grâce à son humilité et à l'excellence de ses vertus, supérieure à toutes les femmes passées et futures, mérita d'être mère

*foren he seran, meresque esser mare del fill de Deu. Si altra lahor no donaua a natura femenina, prou te deuria bestar. Car aquesta sola perrogatiua apparia que la fassa digna de major reuerentia e honor que james meresques he aconseguis hom del mon.*

» *Diras per ventura que maior la meresque Jesus Christ, qui fo hom. E yot die* (l. dire) *que ver es. Mas aqueix no era hom solament; ans era deu, vestit de vestidura | humana, ab anima racional.* 143 *E si fos estat purament hom, haguera loch la tua obiectio. Mes digues men vn altre qui sia estat pur hom he egual ab ella en honor, e callare.*

— *Cert no poria, dix ell, e atorch te que dius gran veritat. Mas be sabs tu que aquexa, la*

du fils de Dieu. Quand je ne ferais point d'autre éloge du sexe féminin, tu devrais t'en contenter. Et, de fait, cette unique prérogative semble le rendre digne de plus de respect et d'honneur que n'en mérita ou n'en acquit jamais homme du monde.

» Peut-être me diras-tu que Jésus-Christ, qui fut homme, en obtint encore plus. Je te l'accorderai. Mais il n'était pas homme seulement. Il était Dieu sous forme humaine, avec l'âme raisonnable. Ton objection ne vaudrait que s'il eût été homme sans plus. Nomme-moi seulement un simple mortel qui soit son égal en honneur, et je me tairai.

— Vraiment je ne saurais, dit-il, et tu es dans le vrai. Mais tu sais bien que celle qui, si Dieu

*qual hagues plagut a Deu, que per ma salvatio fos venguda abans de mon temps en lo mon, es estada vn sol fenichs en virtuts de santa vida. E vna flor no fa primauera. Si d altres ne sabs semblants, digues les, que volenterosament te hoyre.*

*— No son tant foll, respongui yo, quem penç que de semblants ne pogues hom trobar. Mas sit* (l. si hu) *vols, direten de tals que en actes virtuosos e de gran valor, saber e enginy son estades eguals, o per ventura sobre pujants qual se vulla hom qui sia estat, de la creatio del mon tro a mon temps; de que merexen gran honor. Attes maiorment que elles, ab lur industria hagen aconseguit ço que natura nols ha donat.*

*— Bem plaura, respos ell, solament per veura |*

l'avait voulu, eût pu pour mon salut, venir au monde avant moi, a été par la sainteté de sa vie un phénix unique. Or, une fleur ne fait pas le printemps. Si tu en sais d'autres semblables, nomme-les, et tu me feras plaisir.

— Je ne suis pas assez sot, répondis-je, pour penser qu'on pût trouver sa pareille. Mais je puis t'en nommer qui par la vertu, le courage, le savoir et le talent ont égalé, sinon surpassé tous les hommes les plus éminents depuis la création jusqu'à présent. Il leur en revient un grand honneur, car c'est par la volonté qu'elles ont vaincu la nature avare.

— Tu me feras plaisir, répondit-il. Je suis curieux de voir les ressources de ton esprit en défense de la cause dont tu t'es chargé. Je suis

*quin enginy hauras en saber defendre ço que has emperat (l. empres?). E sies cert que tu poras assats deurar. Mas no hich metras estany per argent.* 14

*— Via, digui io, lexem trufes. Si dire ver o no, les scriptures dels aprouats antichs ne produesch en testimonis. E vull que sapies que yo he per cert que major afany haure de lexarme que de començar dir be de dones.*

*» Nom recorda jamay hauer lest algun hom esser estat pus abte e virtuos en armes que Orithia, reyna de Matzonia, a la qual Eristeu, rey de Gretia, trames aquell Hercules, que null temps fo vençut, manantli axi com a cosa impossible, per raho de molt gran ardiment que ella hauia, que li leuas les armes. Ne que*

---

sûr que tu te montreras habile orfèvre; mais ne va pas substituer l'étain à l'argent.

— En avant, dis-je; et trêve de railleries. Comme garants de ma bonne foi, je produirai le témoignage de quelques anciens dont les écrits font autorité. Il faut que tu saches que j'ai plus de hâte de finir que de commencer à dire du bien des femmes.

» Il ne me souvient pas d'avoir lu qu'un homme ait jamais été plus habile ou plus brave guerrier qu'Orithye, reine des Amazones, vers laquelle Eurysthée, roi de Grèce, envoya cet Hercule, toujours invaincu, avec ordre de lui enlever ses armes; entreprise réputée impossible, à cause de son rare courage; ni que Sémiramis, reine des Assyriens,

*Semiramis, reyna dels Assirians, la qual, no solament regna per lonch temps, ans vencent los Indians he Ethiops, cresque e dilata son regna, e hedifica Babilonia, e la seny de ampla mur. No resmenys, com vn jorn ella, estant en la sua cambra, pentinas son cap, he hoys*
145 *dir que Babilonia hauia | rebellat, troçada la vna part dels cabells tant solament, he l altra part escampada, he encara no composta, preses les armes, assetia la dita ciutat, la qual a si mateixa subiuga, abans que del tot hagues acabat troçar l altra part dels cabells. En memoria de la qual cosa, fo feta vna gran estatua femenina de matall, posada en Babilonia, en loch alt, ab vna part dels cabells solta, he ab la*

laquelle régna longtemps, vainquit les Indous et les Ethiopiens, recula les limites de son empire, bâtit Babylone et l'entoura d'une immense muraille. Un jour qu'elle était dans sa chambre, peignant sa chevelure, on lui apprit que Babylone était en révolte. Alors, la moitié de sa tête étant seule coiffée, tandis que de l'autre côté les cheveux épars tombaient en désordre, elle prit les armes, assiégea la ville, et la soumit en personne, avant d'avoir mis la dernière main à sa coiffure. C'est en souvenir de ce fait que fut fondue et érigée en haut lieu dans Babylone une statue de femme à moitié coiffée. Non moindre fut le courage de Thamyris, reine des Scythes. Pour venger la mort de son fils, et se consoler, elle tua à la guerre

*altra troçada. Tamiris, reyna de Scithia, no fo de maior* (l. menor) *coratge; la qual, en venjança de la mort de son fill, he consolatio sua, mata batallant aquell famos e molt tamut Cirus, rey d Asia, ab dos cents milia Persians. Puys tolt lo cap del dit rey; meslo en vn odre ple de la sanch dels seus, dient : « Aytal sepultura mereys. Sanch as sadeiada, e de sanch te sadollaras. »*

*» Quet dire de Cenobia, ques intitulaue Reyna d Orient? Longa es la istoria. La conclusio de la qual pero es aquesta : apres molts insignes |*
*fets seus, e dignes de memoria, ella esuehi* 146
*terriblament l imperi de Roma. E Aurelia, princep dels Romans, batallant ab ella, la teme molt. E apres que la ague domdade* (sic), *sen*

le fameux et redoutable Cyrus, roi d'Asie, avec deux cent mille Perses; lui fit couper la tête, et la plongea dans une outre remplie du sang des siens en disant : « Voilà ta sépulture. Tu avais soif de sang. Rassasie-toi de sang. »

» Que te dirai-je de Zénobie, qui prenait le titre de Reine d'Orient? Longue en est l'histoire. En voici le résumé. Après avoir accompli bien des choses mémorables, elle attaqua vaillamment l'empire romain, et se rendit redoutable à Aurélien, chef des Romains, dans la guerre; lequel fut aussi fier de l'avoir vaincue que s'il eût triomphé du premier et plus vaillant prince du monde.

*glorieia tant com si agues vençut lo maior e pus virtuos princep del mon.*

*» Qui es qui res de be sapia, e ignor los actes virtuosos de Pantasilea en Troya, e de Camilla en Italia? e de moltes altres dones que en Africa, Lacedemonia, Alamanya e altres parts del mon han batallat pus animosament quels homens? clarament ho reciten les istories.*

*» Qui pot negar que Minerua sia estada trobadora de diuerses arts, e que en Grecia haie sobrepujat tots los homens ab son enginy? E que Ysis haie donat les primeres letres als Egiptians. E Carmentis, mare de Euander, als Latins? E que Sapho, donzella Grega, haia dictats libres dignes de esser comparats als enginys dels grans poetes? E que Pobra,*

---

» Est-il quelqu'un qui, ayant reçu une bonne instruction, ignore les hauts faits de Penthésilée en Troade, et de Camille en Italie, et de beaucoup d'autres femmes qui, en Afrique, à Lacédémone, en Allemagne, et ailleurs, ont combattu plus bravement que les hommes? L'histoire en témoigne avec éclat.

» Qui oserait contester que Minerve a inventé plusieurs arts, et que son génie l'a emporté, dans la Grèce, sur tous les hommes? et qu'Isis donna les premières lettres aux Egyptiens, et Carmentis, mère d'Evandre, aux Latins? que Sapho, jeune fille grecque, a composé des livres dignes d'être comparés aux vers des plus grands poètes? que Proba, femme d'Adelphos,

*muller de Adelphus, expetra* (l. *experta*) *en grech* | *e leti, e altres lengatjes, haia ordonats nota-* 147 *bles libres tractants de la creatio del mon e del adueniment de Jesu Christ? E que les Sibilles, les quals segons que diu Marchus Varro, son estades deu en nombre, fembres notables e de diuerses nations e edats, hagen prophetat del adueniment dessus dit?*

*» Qui pot dir la amor conjugal que Hipsicratea hague a son marit Mitridates, rey de Ponto? La qual no solament segui aquell, en la longua e dubtosa guerra que hague ab los Romans; ans apres que fo vensut e desemparat per los seus, jamay nos parti d ell, seguint lo ab cauall e armes, lexat l abit femeni, he oblidada la sua gran ballesa he delicament... E*

---

habile en grec et en latin, et en d'autres langues, a fait des livres qui traitent de la création du monde, et de la venue de Jésus-Christ? que les Sibylles, au nombre de dix, selon Marcus Varron, femmes remarquables et de nations différentes, et à diverses époques, ont prédit le même avènement?

» Qui pourrait dire l'amour conjugal d'Hipsicratée pour son mari Mithridate, roi du Pont? Non seulement elle le suivit dans sa longue et terrible guerre contre les Romains; mais quand il eut été vaincu et abandonné par les siens, jamais elle ne le quitta; toujours à cheval, revêtue de l'armure qui avait remplacé ses habits de femme, oubliant sa grande beauté et

*aquella que Portia, filla de Catho, hague a Bruto, marit, la qual encontinent que sabe la mort de aquell, per ço com no hauia prest ferro ab ques matas, desijant seguir l esperit del marit, begue carbons foguejants, he mori... No fo menor a mon juy aquella que Julia, filla de*
148 *Julius Cesar, hague ha | Pompeu, marit seu, que veent la vestidura de aquell vn poch sangonosa, he cuydant que ell, lo qual ladonchs no era en casa, fos mort, encontinent auerti vn fill que portaua en son ventre, e esclatant mori.*

*» Be fo cordial e memorable la amor que Artemisia, reyna, ague a Mauseolo, marit seu. La qual, apres que ell fo mort, e li ague celebrades sollempnes exequies, lo feu poluoritzar, el begue, mostrant que ella volia esser*

---

son faste. Et l'amour de Porcia, fille de Caton, pour Brutus son mari? Instruite de sa mort, comme elle n'avait point de glaive pour se tuer, résolue de suivre son mari, elle avala des charbons ardents, et mourut... Non moindre fut, à mon sens, l'amour de Julie, fille de Jules César, pour Pompée, son mari. Voyant un peu de sang sur ses vêtements, et croyant, en son absence, qu'il était mort, elle avorta aussitôt d'un enfant qu'elle portait dans son sein, et mourut dans cet avortement.

» Il fut aussi cordial et digne de mémoire, l'amour de la reine Artémise pour son époux Mausole. Quand il fut mort, elle lui fit de superbes funérailles; puis elle avala ses cendres,

*sepulcre d ell... Quet appar de Emilia, muller del primer Sipio Africha, que com son marit adulteras ab vna sua catiua, null temps ho volch descobrir, per ço que nol difamas. Ans tantost quel dit Scipio fo mort, ella li dona libertat e marit.*

*» E de Tratia, muller de Quinto Ffabio Lucretio, que com fos condempnat corporalment, ella, ab grand perill de sa persona, lo amaga en son lit, el estorce de mort. E de Sulpitia, que com Lentulo, marit seu, fos axellat en Cicilia, ella vestida pobrament, e desfressada, contra voler | de sa mare, qui diligentment la* 149 *guardaua, ana secretament ab dues seruentes he atretans catius, tenir exili ab son marit.*

---

voulant lui servir de tombeau... Que penses-tu d'Emilie, femme de Scipion, le premier Africain ? Son mari commettant le crime d'adultère avec une sienne esclave, elle fit semblant de l'ignorer, de peur de porter atteinte à sa réputation. Et dès qu'il fut mort, elle affranchit et maria cette esclave.

» On connaît la conduite de Tatia, femme de Quintus Fabius Lucretius. Son mari ayant été condamné à mort, elle l'arracha au supplice, en le cachant dans son lit, en s'exposant au plus grand péril. Sulpicia, son mari Lentulus ayant été exilé en Sicile, se couvrit de haillons, et sous ce déguisement, en dépit de sa mère, qui la surveillait avec soin, alla, avec deux servantes et deux esclaves, rejoindre son mari en exil.

*» Qui es que no haia hoyt com en Lacedemonia, les mullers de alguns presos e condempnats a mort, per ço que poguessen estorcre lurs marits, entraren denits en la preso, per escusa de pendre lur comiat; puys, despullades lurs vestidures, faeren les vestir als dits marits lurs; los quals fengint especia de dolor, ab los caps cuberts exiren de la preso, posant se al perill quels dits marits deuien passar.*

*» Be pens quet recorda de aquella mesquina mare, per crim capital per lo pretor a mort comdempnada en lo carcre, e per compassio de son executador, per tal que aqui fameiant moris reseruada, conca (l. com sa) filla, laqual algunes vegades la entraua visitar, jatsia fos*

» Qui n'a pas entendu parler des femmes de Lacédémone, dont les maris avaient été condamnés à mort? Afin de les sauver, elles pénétrèrent la nuit dans la prison, sous prétexte de prendre congé, et dépouillant leurs vêtements, en revêtirent les prisonniers. Ceux-ci, se feignant indisposés, sortirent de prison, la tête couverte; leurs femmes restant exposées au péril qui les menaçait.

» Tu n'as pas oublié, je pense, cette malheureuse mère, condamnée à mort par le préteur dans une cause capitale. Mise en prison, son exécuteur consentit, par pitié, qu'elle mourût de faim. On lui permettait de temps en temps de voir sa fille, laquelle avait été avertie par le geôlier et priée de ne pas introduire de nourri-

*be amonestada e sollicitada ab gran pena per lo dit executador, que no li mates dins alguna viande, ne res | ab que pogues estorcre, ne sa* 150 *vida alongar, no contrestant lo dit manament; veent que en altre manera no li podia ajudar, la sostench ab la let de les sues mamelles, per gran temps, tro que fo sabut per les guardes del dit carcre, que publicans aço al dit pretor, obtengueren ha aquelles, per aquesta nouitat, remissio gratiosa... Semblantment vsa vna altre dona appellada Ruis en son pare Simon, fort vell, e condempnat a semblant mort. Lo qual ella secretament tench en vn altre carcre entrels brassos, alletant lo axi com si fos petit infant, per alguns dies, tro que fos descubert.*

ture ni rien qui pût lui prolonger la vie. Et la fille, en dépit de cette défense, ne trouvant pas d'autre moyen de lui venir en aide, la nourrit du lait de ses mamelles, jusqu'au jour où la chose fut découverte par les gardiens de la prison, et rapportée au préteur, qui leur accorda la rémission de la peine, à cause de la nouveauté du fait... Ce fut ainsi qu'en usa une autre femme nommée Ruis envers son père Simon, très vieil homme condamné à mourir de même. Sans qu'on le sût, elle le prenait dans ses bras, en prison, l'allaitant comme un petit enfant, pendant quelques jours, jusqu'à la découverte du secret. Et pour le même motif ils obtinrent l'un et l'autre la liberté.

*Per la qual raho lo dit Simon e ella rel[a]xatio semblant obtengueren.*

» *No pots dir que en Assia, dones no haien edificades ciutats notables, e que gran part de Asia e de Europa no sia estada subjugada per elles. L imperi de Cartage per virtut de aquella vidua Dido fo fundat. Asia he Europa encara*
151 *seruen los noms de les dones que en | aquelles per actes magnifichs floriren. E no puch pençar que sens gran misteri haia [n] noms femenins les maiors parts de les prouincies e de les pus insignes ciutats del mon, entre les quals la nostra notable ciutat de Barchinona es collocada.*

» *No puch callar aquell rigoros exemplar de castedat Lucretia, la qual, apres que ague*

» Tu ne saurais nier qu'en Asie, des femmes aient fondé des cités illustres. Une bonne partie de l'Asie et de l'Europe a été soumise par elles. L'empire de Carthage fut l'œuvre de la vertueuse veuve Didon. L'Asie et l'Europe portent encore les noms de femmes qui s'illustrèrent par de hauts faits. Je ne puis croire qu'il n'y ait pas quelque grand mystère dans ces noms féminins attribués à la plupart des provinces les plus considérables et des cités les plus célèbres du monde, parmi lesquelles est notre renommée ville de Barcelone.

» Je ne puis passer sous silence Lucrèce, ce modèle de chasteté. Quand elle eut révélé à son mari, Collatin, à son père, aux parents et amis, la violence que lui avait faite Sextus, fils de

*descubert a son marit Collati, he a son pare, parents e amichs, que Sextus, fill de Tarqui, la hauia per força carnalment conaguda, se mes un coltell per lo ventra, deuant ells. E volent mostrar a les dones forçades, jatsia castes de cor, que deuian fer, foragita l esperit. Pus marauellador es pero que loador entre nosaltres Chrestians ço que feu. Car punit lo peccat estrany en lo seu cors, mata aquell. Vosaltres gentils ho haueu loat, car acostumat ho hauieu, quant vos plehia.*

» *No fo menor ne menys cautelosa guardiane de la sua castedat Hippo, fembra grega, fort bella, la qual com fos | presa per enemichs, en vna* 152
*nau, he vees que la sua castedat no pogues conseruar, sino per mort, se gita en la mar, e mori.*

---

Tarquin, elle s'enfonça un couteau dans le ventre, sous leurs yeux; et montrant ainsi l'exemple aux femmes victimes de la force, mais chastes de cœur, elle expira. Il est vrai que pour nous, chrétiens, sa conduite est plus digne d'admiration que de louange; vu qu'elle tua son corps en punition du péché d'autrui. Et vous, païens, vous l'avez louée, l'usage ayant consacré chez vous la mort volontaire.

» Elle ne fut pas moins bonne gardienne de sa chasteté, Hippo, femme grecque d'une rare beauté. Prise en mer par l'ennemi, et ne pouvant rester pure que par la mort, elle se noya.

*» De Cloelia, verge romana, volria parlar; mas dubte he que ho puixa explicar dignament. La qual, com ensemps ab altres vergens fos donada per reynas a Porsenna, rey dels Tosquans, qui tenia assetiada Roma, vna nit ab ses companyones sen ana vers lo riu de Tiber, e pujant eu vn cauall que troba, passa aquelles nadant a Roma per lo di riu, lo qual era fort pregon he ampla, he restituhiles a lurs amichs. Per la virtut de la qual merauellat Porsenna se leua del setge encontinent. Testimoni de aço es la estatua de vna donzella caualcant que fo posada a memoria sua en la via sacra, a Roma.*

*» Qui pot dir que maior patientia e fortitut de coratge haia agut algu en ses aduersitats que Cornelia, filla de Sipio Africa, mare dels*

» Je voudrais bien parler de Clélie, jeune Romaine, mais je crains d'être au-dessous du sujet. Ayant été livrée en otage avec quelques compagnes à Porsenna, roi des Toscans, qui assiégeait Rome, elle alla avec elles, pendant la nuit, vers le Tibre, et montée sur un cheval qui se trouvait là, elle les fit passer toutes à travers le fleuve, large et profond, et les rendit à leurs familles. Emerveillé de sa prouesse, Porsenna leva aussitôt le siège. En mémoire de ce fait une statue représentant une jeune fille à cheval fut érigée dans la voie sacrée.

» Qui pourrait montrer quelqu'un de plus patient et courageux dans l'adversité que Cornélie, fille de Scipion l'Africain, mère des Grac-

*Grechs; la qual, com se vees deuant morts dotze fills, alguns per malaltia, e los altres | ab ferro,* 153 *per aualot popular, e gita[t]s en lo riu de Tiber, no pogue esser induida per los plors, crits e suspirs de les dones que li estauen entorn plorant, que atorgas ella esser mesquina per la dita perdua que fet hauia. Ans dehia que era vna de les pus benauenturades fembres del mon, com hauia consebut aytals fills. Cert a mon juy digna fo esser estada mare de aquells, he indigna de hauerlos perduts... La patientia he amor conjugal de Griselda, la istoria de la qual fo per mi de leti en nostre vulgar transportada, callare. Car tant es notoria, que ia la reciten les velles com fillen (sic) en iuern, entorn del foch.*

---

ques? Ayant vu mourir douze fils, les uns de maladie, les autres tués dans l'émeute et jetés au courant du Tibre, elle ne voulut pas avouer aux femmes de son entourage qui se lamentaient bruyamment et pleuraient, qu'elle fût malheureuse à cause de la perte qu'elle avait faite. Loin de là, elle se proclamait une des plus heureuses femmes du monde pour avoir eu de tels enfants... La patience et l'amour conjugal de Grésilidis, dont l'histoire a été traduite par moi du latin en notre idiome vulgaire, sont trop connus : les vieilles femmes la racontent aux veillées d'hiver, en filant devant le feu.

» Que dirai-je de Sara, de Rebecca, de Ra-

» *De Sarra, de Rebeca, Ratxel, Judith, Hester, Ruth, he altres del temps de circuncisio; no resmenys de moltes santes dones vergens, vidues e continents del temps de Jesu Christ en sa, si ten volia dir ço quen es estat, no bastaria temps, posat que visques tant com Metusalem.*
154 *Pero, si not enuig, parlaret breument | d algunes de nostre temps, les virtuts de les quals me forcen parlar pus prolixament que no cuydaue... Quit poria sufficientment dir la honestat gran de la reyna de Pedralbes, muller del rey en Jaume d Arago? La qual, viuent aquell, fo molt gratiosa, e continua intercessora tostemps per sos pobles. James no jura* (sic, l. gira) *sos hulls a coses desonestes. La sua almoyna null temps fo de negada als probres. E apres la mort*

chel, de Judith, d'Esther, de Ruth, et autres de l'ère de circoncision, ainsi que de beaucoup de saintes femmes, vierges ou veuves depuis le temps de Jésus-Christ jusqu'au nôtre? Si je voulais t'en parler en détail, le loisir me manquerait, quand je vivrais autant que Mathusalem. Je puis toutefois, si tu le veux, te parler brièvement de quelques dames modernes dont les vertus m'obligent à allonger mon discours... Qui pourrait dignement louer le haut mérite de la Reine de Pedralbes, femme du roi Jacques d'Aragon? Tant qu'il vécut, elle se montra pleine de bonté, intercédant toujours pour le peuple, ne détournant jamais ses regards de la pudeur. Jamais elle ne refusa

*del dit rey, acaba lo monestir de Pedralbes, que en vida de aquell hauia començat. En lo qual honestament fini sos dies.*

» *Qui poria assats exprimir la gran sauiesa, diligencia e madur consell que (a) mostra en la guerra de Castella dona Alianor d Arago, mare de mon Senyor qui aci es? La qual, segons que as hoyt, es ia en la gloria aternal. Notori es a tot hom, que si no fos per la sua iudustria e sforç, tot lo regna fora perdut. Car lo Senyor Rey, son marit, occupat ladonchs en la frontera, per resistir als enamichs, no podia entendre en les altres coses necessaries | a la guerra; les quals ella sopli. La punacion* 155 *(l. punicio) dels tirants rebelles de Sicilia, feta*

---

ses libéralités aux pauvres. Après la mort du roi, elle acheva le moûtier de Pedralbes, commencé de son vivant, et y termina saintement ses jours.

» Qui saurait dire la haute sagesse, l'activité et la raison profonde que fit paraître dans la guerre de Castille, Madame Eléonore d'Aragon, la mère de mon Seigneur ici présent; laquelle est présentement, ainsi que tu viens de l'entendre, dans l'éternelle gloire ? Il est de notoriété publique que son activité courageuse a sauvé le royaume. Occupé sur la frontière à repousser l'ennemi, le Seigneur roi, son mari, ne pouvait entendre aux nécessités de la guerre. Ce fut elle qui y suppléa. Le châtiment infligé aux tyrans rebelles de la

*per lo Senyor Rey en Marti, ara regnant, ella, en sa vida, la sambra. E lo dit Senyor, per la gracia diuinal, la a collida e portada a desijada fi e cluncocio. Be feu la mort quant la lunya de aquest regne temporal; pus fo ocasio que en lo celestial fos encontinent trelladada.*

» *Qui poria eximpliar la gran anamositat que la Reyna dona Alianor de Xipre ague en lo gran perill que ague per sa honor? deslibe-radament exposa la sua persona en la veniança que feu de la mort del Rey en Pere, marit seu, per sos frarers e vassalls prodisionalment* (sic) *impetrada.*

» *Quit poria dar entenent la forteleza de cor,*

Sicile par le roi Martin, présentement régnant, c'est elle qui le prépara de son vivant. Par la grâce de Dieu, c'est mon dit Seigneur qui l'a repris et mené à terme heureusement. Bénie soit la mort qui l'a enlevée à ce royaume temporel pour la transporter aussitôt dans le royaume céleste.

» Qui pourrait mettre en relief le grand courage déployé par la reine Madame Eléonor de Chypre dans l'immense péril qui fit tant pour sa gloire? Elle exposa résolûment sa vie pour venger la mort de son mari, le roi Pierre, traîtreusement égorgé par ses frères et vassaux.

» Qui pourrait te rendre la grande énergie, le courage et la constance de la reine Madame

*sforç e gran paciencia de la Reyne dona Sibilia d Arago, el gran saber que ague? Moltes vegades men so molt marauellat de nostre Senyor Deu, com tan virtuos esperit aiusta a cors femeni. Car digna fora de Scipio.*

» *Qui poria dir ne esser sufficient relador* (*sic*) *de les virtuts de la Reyna dona Yolant, muller de mon Senyor qui asi es? No men tinch per bastant per ho dirten e breument* | [*leg. pero dirten he breument*], (*Le folio 80, moitié du recto, et tout le verso, est d'une autre écriture plus serrée.*) *per no tenir temps, ço que pore. Natura femenina es* 156 *naturalment ha auaritia inclinade. E aquesta, per contrari, es estada la pus liberal que haia lest ho hoyt quem recort. Busa cannesa,*

---

Sibylle d'Aragon, ainsi que son grand savoir? Combien de fois n'ai-je pas admiré Dieu notre Seigneur d'avoir associé à un corps de femme une âme aussi vaillante, et digne de Scipion.

» Qui pourrait se vanter d'être le fidèle narrateur des vertus de la reine Madame Yolande, femme de mon maître ici présent? Je ne me crois pas capable de les résumer.

» Pour abréger, faute de temps, voici ce que j'en puis dire : La femme est naturellement portée à l'avarice. Elle, au contraire, si j'ai bonne mémoire et profité de mes lectures, n'a pas eu sa pareille en libéralité. Buse de Cannes, Quintus Fabius Maximus et Guilias, qui furent, à mon sens, d'une libéralité extrême, ont été avares en comparaison. Son palais a

*Quinto Ffabio Maximo, e Guilias, qui a mon juy foren superlatiuament liberals, son estats auaritiosos en esguart d ella. La sua casa es estada ho es encara templa de liberalitat, e molt pus occupada en donar que en pendre. De subtilitat singular de entendre, de compendre e de gosar empendre grans fets, no pens que persona viuent l in port auentatge. E yo deig ho saber entrels altres, qui de mon flach poder la he seruida longament. Si hoyras parlar d esi auant d amor conjugal, e d aquesta not sera feta singular mentio, no haies per bon istorial ne disert (l. discret) aquell quin parlara. Car sapies que poques en nombre son a ella estades eguals.*

*» Clara conexença, que molt son estat prolix*

---

été, est encore, le temple de la libéralité. Elle s'occupe bien plus de donner que de recevoir. Pour la pénétration singulière de l'esprit, la facilité à comprendre et la hardiesse à entreprendre de grandes choses, je ne pense pas qu'aucun contemporain l'emporte sur elle. Je dois le savoir mieux que personne, moi qui, selon mon petit pouvoir, l'ai longtemps servie. Si tu entends parler désormais de l'amour conjugal, sans qu'il soit fait d'elle une mention spéciale, tu peux regarder comme un pauvre historien celui qui traitera ce sujet. Sache, en effet, qu'il en est peu qui l'aient égalée.

» Je m'aperçois que j'ai été prolixe en mes discours. Aussi, bien que je pusse citer encore

*en mes paraules. E per ço, jatsia moltes altres virtuoses dones me accorreguen, concloure* | *breument en la reyna dona Maria, ara regnant; no gens per ço que ella meresque esser derrera per minoritat de virtuts; mas per darlin auentatge e honor. Ella sera la clau qui tancara la obra el signe posat a la fi del escrit, el segell auctoritzant complidament aquell. Tantes son les virtuts de que la poria dignament lohar, que no se hon comens. Pero per tal com derrerament e fet mensio de conjugal amor, vull hi ajustar ço quen fall.*

» *Alguns poetes fan gran festa de la cordial amor que Penelope ague a Hulixes, marit seu, per tal com en sa longa abscentia nol oblida,*

nombre de femmes de mérite, je terminerai par quelques mots sur la reine Madame Marie, présentement régnante; non qu'elle doive être la dernière par infériorité de mérite. Je veux, au contraire, lui faire honneur et lui donner avantage de son rang. Elle sera comme la clef qui fermera cet écrit, et le sceau qui en marquera la fin, et dont l'autorité le recommandera pleinement. Si nombreuses sont les vertus qui la recommandent à l'éloge, que je ne sais par où commencer. Cependant, puisque j'ai parlé en dernier lieu de l'amour conjugal, je vais y ajouter quelque chose.

» Quelques poètes ne tarissent pas sur l'amour profond que montra Pénélope pour son époux Ulysse, qu'elle n'oublia point en sa longue ab-

*dient que nul temps pendria altre marit, posat quel seu james no tornas; car muller de Vlixes volia morir. Assats li mostra gran amor, a mon juy. Mas sens comparatio fo molt major aquella que la prop dita Reyna mostra hauer al senyor Rey. Car no solament li recorda continuament de ell, mentre laguia per lonch temps subjugar ab extremis (sic) perills de sa persona lo regne de Sicilia, el espera mig*
58 *vidua, e segons | comuna oppinio, ab temerosa esperança de no veurel jamay; ans per sostenir he socorrer aquell, vene tot quant hauia, he li trames gran esforç de gent d armes e molta moneda, romanent ella e viuent, considerat son estament, ab gran inopia e fretura. Souen me*

sence; déclarant que jamais plus elle ne prendrait un second mari, quand même le premier ne reviendrait pas; et qu'elle mourrait femme d'Ulysse. Ce lui fut, à mon sens, une grande preuve d'amour. Mais plus grande encore fut celle que la susdite Reine a donnée au seigneur roi. Non seulement elle se souvint de lui sans faute, tandis qu'il était occupé à soumettre, en courant les plus grands risques de la vie, le royaume de Sicile; elle l'attendit, déjà veuve à moitié, car l'opinion générale était qu'elle devait renoncer à le revoir jamais; mais en outre, pour lui venir en aide, elle vendit tout ce qu'elle possédait, et lui envoya un puissant renfort de troupes et beaucoup d'argent, tandis que loin de lui, elle vivait, eu égard à son rang, dans le

*som merauellat, he encara no men puch lexar, de la gran patientia que ague, apres que fo pujada a reginal dignitat, en sofferir que diguessen alguns atreuits, deuant la sua celsitud, quant nols volia complaure en ço que injustament li demanauen : « Encara no sabem si sou reyna. » O paraules dignes de les orelles de Nero. O terra sorda, e injusta, com nols absorbist, axi com Datan e Abiron, qui per semblant delicte foren per juy diuinal axi condempnats? Ab quanta maturitat pences ques agues ella en gitar de la terra lo comte de Ffoix, qui hostilment hic era entrat, acompanyat de molts potens ladres, allegant hauer dret en lo regne, en lo qual ne hauia tant com tu? La nostra* |

---

besoin et le dénûment. J'ai souvent admiré, et je ne puis encore me défendre d'admirer la grande fermeté qu'elle montra après son avènement au trône, quand elle souffrit que des insolents qui ne la trouvaient pas assez complaisante, à leur gré, pour leurs prétentions injustes, dissent en sa présence auguste : « Il n'est pas bien sûr que vous soyez reine. » Paroles dignes des oreilles de Néron. O terre sourde et injuste, pourquoi ne les as-tu pas engloutis, comme Datan et Abiron, qui pour un pareil crime furent condamnés par le jugement de Dieu ? Quelle force de tête ne montra-t-elle pas en chassant du pays le comte de Foix, qui avait fait une invasion armée, avec de très puissants larrons, comme prétendant à la couronne, à

159 *gent d armes diu quels hic gita, cuydant donar entenent que son altre Ffabio Maximo, qui vence mes batalles per Roma, no batallant, que altres combatent los enemichs. Sapies certament, e dich grosseria, car per tal com est esperit, mils ho sabs que yo; altri nols hic gita sino la sauiesa, industria, e bons tractaments de la dita Senyora, que ab sos grans preparatoris que feu, ajudants en aço la nostra insigna ciutat de Barchinona he Arago, los espanta els feu fogir, axi com lo leo lo ceruo, el grifaut la grua.*

*» No puch estar que not digua que ha fet durant aquesta nostra persecutio. E fare fi a aço. Tot quant ella hagues volgut demanar li*

---

laquelle il avait autant de droits que toi-même? Nos gens de guerre prétendent qu'ils en eurent l'honneur, comme pour se comparer à ce Fabius Maximus, qui remporta plus de victoires à Rome sans combat, que d'autres en livrant bataille. Eh bien! sache sûrement, et j'ai tort de le dire, car étant esprit, tu le sais mieux que moi; nul autre ne les chassa, si ce n'est la sagesse et l'habile conduite de la susdite dame. Par les grands préparatifs qu'elle fit, avec le concours de notre illustre cité de Barcelone et d'Aragon, elle les effraya et les mit en fuite, comme le lion fait du cerf, et le gerfaut de la grue.

» Je ne puis m'empêcher de te dire une action digne de mémoire, qu'elle fit en ce temps de misère; et ce sera la fin. Tout ce qu'il lui aurait

*fora estat atorgat per nostres enemichs, e perseguidors, si volgues hauer donat loch que la verga dels peccadors fos gitada sobre lesquena dels justs, e que poguessen hauer jutjat a lur plaer. Mas ella elegi abans faent justitia fretu-rar, que nafrant aquella aconseguir ço que fora estat veri a la sua conscientia. | Veies donchs* 160
*e considera be si dones merexen gran honor, e si has parlat massa generalment de elles.*

*Ladonchs ell se pres ha riura vn poch :*

*— Tot quant be sabies en fembres has dit. E tu ara cuydes les molt hauer loades ; e no sabs quet has fet. Car tant es lo mal que en elles es, quel be quen has dit es tant poch, que no es als sino voler endolcir la mar ab vna honça de sucre.*

---

plu de demander, elle l'eût obtenu de nos ennemis acharnés, en consentant que la verge des pécheurs s'abattît sur le dos des innocents, et qu'ils jugeassent selon leur bon plaisir. Mais elle aima mieux souffrir en faisant justice, que d'obtenir en la violant ce qui eût été du poison pour sa conscience. Vois donc, après réflexion, si les femmes sont dignes d'être honorées, et si ce que tu en as dit n'est pas trop général.

Alors il se mit à rire doucement :

— Tu as dit tout le bien que tu sais des femmes. Tu t'imagines que tu les as parfaitement louées ; et tu ne sais pas ce que tu as fait. Il y a tant de mal en elles, que le bien que tu en as dit est fort peu de chose. Autant prétendre adoucir la mer avec une once de sucre.

*— E com, digui yo, vols quet en digue mes? Esperet, que vltra innumerables istories que poria recitar, eguals a les dessus per tu hoydes, ho molt majors, jot mostrare que no he dit la sentena part que en elles es.*

*» Tu sabs be que si dones no fossen estades, tota humana natura fora perida en Adam. No foren ciutats, castells, ne cases. No foren ciutadans, menestrals, ne lauradors; no foren mercaders ne mercaderies; no foren arts, leys, canones* (sic), *ne estatuts; no foren festes,*
161 *jochs, dances, ne amor que totes coses | sobre puja. Algu no sabere los mouiments dels cels e de les planetes; ne aguera conexença de aquells, ne encercare les operations amagades de na-*

---

— Eh quoi! répondis-je, veux-tu que je t'en dise davantage? Écoute et tu verras qu'outre d'innombrables faits que je pourrais rapporter, pareils à ceux que tu viens d'entendre, et peut-être supérieurs, je n'ai point dit la centième partie du bien qui est en elles.

» Tu sais bien que sans les femmes tout le genre humain eût fini avec Adam. Il n'y aurait point de cités, de châteaux, ni de maisons. Il n'y aurait point de bourgeois, d'artisans, de laboureurs. Il n'y aurait point de rois, de chevaliers, ni d'armes. Il n'y aurait ni marchands ni commerce. Il n'y aurait point de lois, de règles, de statuts. Il n'y aurait point de fêtes, de jeux, de danses, ni d'amour qui surpasse toutes choses. Nul ne saurait les mouvements

*tura. Ne sabere per que la mar infla; ne en quina manera gita la aygua per les venes de la terra, laqual apres torna cobrar. Ne en quina forma son ligats los elaments entre ells; ne les influenties dels cossors celestials; ne perque es la diuersitat dels quatre temps del any, he de la granesa e poquesa de les nits; ne perque respon Ecco en les concauitats quant hom crida. Ne perque lo lauant tira les nuus plujoses a ci (l. a si) mateix, e la tramuntana les encalsa. Ne perque tremola la terra, ne moltes altres coses naturals, quet engendrerien fastig, si les te dehia especificadament.*

» *No ignores que quant hom es sa ho malalt,*

---

des cieux et des planètes; nul ne les connaîtrait ni ne rechercherait les opérations occultes de la nature. Nul ne saurait pourquoi la mer se gonfle, ni comment elle injecte l'eau dans les veines de la terre, pour la reprendre après; non plus que le mélange des éléments, et l'influence des corps célestes; ni la variété des quatre saisons de l'année; ni la longueur et la brièveté des nuits; ni pourquoi les cris sont répercutés dans les concavités d'Écho; ni pourquoi le vent d'Est attire les nuées pluvieuses, tandis que la tramontane les chasse; ni pourquoi la terre tremble, et quantité de phénomènes naturels qu'il serait fastidieux d'énumérer par le menu.

» Tu n'es pas sans savoir qu'en état de santé et de maladie, les femmes font leur service

*elles seruexen pus diligentment he mils, e pus netement que homens. Tart conselleran que hom vaja per bregues, tauernes, jochs ne lochs de-*
162 *sonests. Si | Hector, Julius Cesar, e Pompeu haguessen creegut concell de dones, lur vida no fora estada tant breu. Les istories clares son.*

*» Vltra les maledictions que has recitat, de dones en general, has dit terrible mal de la dona que yo mes am en lo mon. Dichte que aço no poria pacientment tollerar. Hoies donchs, e veuras com te prouare lo contrari.*

*Ladonchs ell, alçant lo basto, ab cara molt irada, dix : « Si desta materia pus parlaras auant, ab aquest basto, la virtut del qual no*

---

avec plus de conscience et de propreté que les hommes. Ce n'est point d'elles que viendra le conseil de se mêler aux rixes, aux jeux, de fréquenter les cabarets et les mauvais lieux. Si Hector, Jules César et Pompée en eussent cru leurs femmes, leur vie n'eût point été si courte. L'histoire le montre clairement.

» Outre les médisances que tu as faites des femmes en général, tu as singulièrement maltraité la femme que j'aime le plus au monde. Eh bien! je te déclare que je ne saurais le tolérer. Écoute-moi bien, et je vais te prouver le contraire.

Alors lui, levant son bâton, avec un air de colère, dit : « Si tu reviens encore une fois à ce sujet, avec ce bâton, dont tu n'ignores pas

*ignores, te dare; e sia teu aço quey guanyaras.»*

*Encontinent Orpheu, posant se en lo mig de abdos, dreça a mi les sues paraules, dient: « Fuig ha occasio, e no li vullas contrestar, ne assetiar de sostenir ço que mantenir ne auerar no pories. Sapies que si jamay Tiresias dix veritat de res, tot quant ha dit de aquexa dona, que tu ames, es ver; que en res no ha mentit. E no dons raho quen ages pus a saber.*

*— Allas, digui yo, e com se pot fer, sino pens que pus perfeta dona vischa en lo mon, | ne que jamay fos mes amat per alguna que yo* 163
*son per ella?*

*— Per ço est enganat, dix ell. Mas no es*

---

la vertu, je te frapperai, et ce sera pour toi tout profit. »

Tout aussitôt Orphée, s'interposant, m'adressa la parole en ces termes : « Évite l'occasion de le contredire, et garde-toi de soutenir ce que tu ne saurais démontrer. Sache que si jamais Tirésias a dit vérité, il l'a dite surtout au sujet de cette femme que tu aimes. Il n'a aucunement menti. Et ne t'avise pas de vouloir en apprendre davantage.

— Hélas ! répondis-je; comment cela se peut-il, lorsque je me persuade qu'il n'est pas au monde de femme plus parfaite, ni d'homme qui soit plus aimé que je le suis par elle ?

— C'est là justement ce qui t'abuse, dit-il; mais rien d'étonnant. Tout amant est aveugle

*marauella; car tot amant es cech e creent. Vols sauiament vsar? dona fe e aço* (*sic, l.* a aço) *quet dich; car axi es. Lexa aquestes noues, he acabali de dir ço que has lexat.*

*— No se que, als li haia a dir, respongui yo. Volguera que encara hi hagues a començar; que yol aguera lexat parlar assats, sens negun contrast.*

*— Aytant me plaura, dix Tiresias, lo teu parlar com lo callar, ab que no vulles mantenir coses contraries a veritat. Digues ardidament quet vulles, si de parlar has desig, ab que no sia feta mentio en nostre rahonament de aquexa tua ydola, spluga de anamorats, font de vicis, he archiu de mentides.*

---

et crédule. Veux-tu en user raisonnablement? Ajoute foi à ce que je te dis; c'est la vérité. Laisse tout cela, et achève de lui dire ce que tu avais commencé.

— Mais je ne vois plus rien à lui dire, répondis-je. Je voudrais que ce fût à recommencer. Je l'eusse laissé parler à son aise, sans faire d'objection.

— Je me soucie autant de ta parole que de ton silence, dit Tirésias. Mais je n'entends pas que tu soutiennes ce qui est contre la vérité. Parle hardiment et selon ton bon plaisir, si tu veux; mais qu'il ne soit pas question dans cet entretien de ton idole, qui est un repaire de galants, une source de vices, et un nid de mensonges.

*Dites per Tiresias aquestes paraules, a la
mia memoria occorrech que yo li hauia offert
dessus dir, per excusatio de les dones, lo mal
que en los homens es, e que no era marauella,
si elles que no hauien tanta perfectio com los
homens | errauen, pus los homens fehien sem-* 164
*blant e pijor.*

*E pensat vn poch, balbuseiant per temor, digui : « Si greu not era, saluant la protestatio per tu feta, de bon grat acabaria ço que dessus te comence dir en laor de dones generalment.*

*— Perque donchs, dix ell, perts aquets poch de temps que has? Espatxa, que la hora se prohisma. E si breument nou dius, temps me falria a respondre.*

---

Quand Tirésias eut parlé, il me souvint que je lui avais promis de dire, à la décharge des femmes, le mal qui est chez les hommes. Comment s'étonner qu'étant moins parfaites que les hommes, elles se trompent, lorsque les hommes font de même, et pire ?

Et, la voix mal assurée par la crainte, je lui dis : « Avec ta permission, et respectant la réserve que tu as faite, j'achèverais volontiers mon discours à la louange des femmes en général.

— Et pourquoi donc, dit-il, perdre le peu de temps qui te reste ? Hâte-toi, car l'heure approche. Si tu n'abrèges pas, je ne pourrai te répondre.

*— Bem plauria, dixi jo, millor proces haure.*

*— Hoc; mes lo dret nol hauras millor, respos ell. E a la fi cauras de la questio.*

*— Hoyes donchs, digui jo, pacientment ço quet dire. E en res que diga dels homens, not hi entenes tu. Car nou entench a dir de tots, sino tant solament dels dolents e vitiosos. E per semblant forma has tu husat, sino men engan, en lo mal dir de dones. A mi baste solament que vna conclusio vertadera result de mon dit, que si les dones erren, sisfan los homens. E que si no merexen esser amades, ne tant poch los*
165 *homens. E que si deuen | esser menys presades per inconstantia he altres vicis; semblantment*

— Cela me ferait plaisir, repris-je, et ma cause en vaudrait mieux.

— Oui, mais ton droit n'en sera pas meilleur, répondit-il. Finalement tu te trouveras débouté.

— Ecoute donc patiemment, dis-je, ce que j'ai à dire. Et ne t'applique rien de ce que je dirai des hommes. Ce n'est pas de tous qu'il le faut entendre, mais uniquement des pervers et vicieux. Il me semble que tu n'as pas procédé autrement en parlant mal des femmes. Il me suffit de démontrer sans réplique par mes discours, que si les femmes faillent, autant en font les hommes; et que si elles ne méritent point d'être aimées, les hommes non plus; et que si elles doivent être méprisées pour inconstance et d'autres défauts, les hommes

*ho deuen esser los homens. E per conseguent sien dignes de menor reprentio si erren, que aquells, e de no tant gran blasme com dessus los has dat. Atorgaras ho, e callare, per no tenir temps; que d altres coses me volria rahonar ab tu.*

*— Passa auant, dix ell. Com atorgar? ans ho nech expressament.*

*— Ara donchs, digui yo, ab ta benuolença procehire. E per abreuiar, tocare superficialment alguns dels principals vicis que has dit esser en les dones, prouant a tu, de mon poder, sens iniuria d algu, esser maiors aquells dels homens.*

*» Tu primerament has dit que elles no amen*

doivent l'être également. Elles sont donc moins répréhensibles qu'eux dans leurs fautes, et ne méritent pas tout le blâme que tu leur as infligé. Si tu m'accordes cela, je me tairai faute de temps; car il est d'autres choses dont je voudrais m'entretenir avec toi.

— Poursuis, dit-il. Comment accorderais-je ce que je nie expressément?

— Eh bien! donc, dis-je, avec ta permission, je poursuis. Pour abréger, je ne ferai qu'effleurer quelques-uns des principaux défauts que tu as attribués aux femmes; et je te prouverai de mon mieux, sans faire tort à personne, que les défauts des hommes sont plus graves.

» Et d'abord tu as dit qu'elles n'aiment rien autre qu'elles-mêmes. Je t'assure que c'est là

*als sino si mateixes. Dichte que aqueixa malal-*
*tia comuna es, e que mes ne son passionats los*
*homens que elles. E si be cerques les istories*
*antigues, veuras ho clarament. Car a vn home*
*quis sia lexat morir per dones, ne trobaras*
*quatre d elles que han fet semblant per homens.*
*E qui coneys tu, per ta fe, qui am alguna*
166 *dona, sino | per amor de si mateix, e que puixa*
*complir son propri desig? Hamen los homens,*
*mentre son belles e jouens. Puys diran los:*
*« Aquexa pell faria* (*l. falria ou calria*) *tornar al*
*pelicer, que massa penge. En març deuria*
*esser estade podade aquexa serment, que la*
*brocade li plora. Aqueix sach faria ligar,*
*sino porie caure. » E molts altres vituperis*

un mal commun, auquel les hommes sont toutefois plus sujets qu'elles. Repasse l'ancienne histoire, et tu en demeureras convaincu. Pour un homme qui aura consenti à mourir pour des femmes, tu trouveras quatre femmes qui en ont fait autant pour des hommes. Voyons, de bonne foi, connais-tu quelqu'un qui aime une femme autrement que par amour de soi-même, et pour donner satisfaction à son propre désir? Les hommes les aiment tant qu'elles sont belles et jeunes. Au retour, ils diront: « Voilà une peau flasque qui a besoin du peaussier. Voilà un sarment qu'il aurait fallu couper en mars, car la larme lui coule. Voilà un sac qu'il faudrait rattacher, de peur qu'il ne tombe. » Et beaucoup d'autres allusions dé-

*he escarns qui porien esser dits a ells pus dignament.*

» *Dius que no son netes. No se coneixe quels homens sien pus nets; si donchs no entens hauer parlat dels accidents naturals. E sabs be que de les coses que naturalment venen, no deu esser alguloat o vituperat; car no estan en franch arbitre. Quant a mon juy, pus dispostes son les dones, quels homens, affer netes les coses inmundes.*

» *De pintar les has difamades, e de trobar guises nouelles he pomposes; e de la gran cura he diligentia que han en lur ligar. Posat que axi sia com tu dius, de aquest peccat ab aygua beneyta ne deuen esser absoltes, majorment*

plaisantes qu'on pourrait leur appliquer plus justement.

» Tu dis qu'elles ne sont pas propres. Je ne vois pas que les hommes le soient davantage, à moins que tu n'aies voulu parler des infirmités de nature. Or, tu sais que des choses qui se produisent naturellement, nul ne doit être loué ni blâmé, car elles ne sont point volontaires. A mon sens, les femmes sont plus portées que les hommes à rendre nettes les choses sales.

» Tu leur as reproché de se farder, d'imaginer des atours nouveaux et fastueux, et des soins minutieux et excessifs qu'elles donnent à leur toilette. En admettant qu'il en soit comme tu dis, c'est un péché véniel que doit laver l'eau bénite. D'ailleurs la faute en est

*quels homens haien la colpa, qui atesa lur |*
167 *conditio, fan pijor que elles. Quid (l. quit) poria dir que ells en hauer lurs cabells semblants a fil d aur crespats e rulls, no vsen de totes aquelles que dessus has dit que fan les dones? E per arrearse be, a lur juy, de cabells blanchs, qui son testimonis de vellesa, nols fassen tornar negres com a carbo, per tal que les dones creeguen ells esser jouens? Cert de ço les passen: dignes son de guanyar joya. Nouell me seria, si hoya que jamay dona, en sa vellesa, hagues treballat en altarar la color dels seus cabells. E los homens, qui sen deurien mills que elles abstenir, vsen ne sens tota vergonya publica-*

---

aux hommes, qui, malgré leur sexe, font encore pis. Qui donc oserait dire qu'eux aussi, pour rendre leurs cheveux crêpés et ondés, et semblables à des fils d'or, n'usent point de tous les moyens qu'emploient les femmes, d'après ton dire? Pour se bien parer à leur gré, ne rendent-ils pas leurs cheveux blancs, témoins de vieillesse, noirs comme du charbon, en vue de paraître jeunes aux femmes? Certes, ils l'emportent sur elles en cela, et méritent le premier prix. Ce serait pour moi chose nouvelle d'apprendre qu'une femme, en sa vieillesse, eût travaillé à changer la couleur de ses cheveux. Or, cet usage est familier aux hommes, qui n'ont pas la pudeur de s'en cacher, eux qui, bien plus qu'elles, devraient s'en abstenir. Si les femmes se fardent, les

*ment. No es menor cosa quel pintar de les dones lo raure quels homens fan fer de lur barba fort souen; e la manera que tenen de fer la raura pel amunt, per ço que la cara romangue pus lisa; e lo pelar que fan del loch hon lurs celles se ajusten; e l algalia, ambre, perfums e aygues be flayrants que vsen de superfluitat al arrear.*

» *E del | ligar de les dones no ha colpa altre* 168
*persona sino ells, qui cascun jorn troben guises nouelles, desonestes e sumptuoses. Ades van tant larchs que nols veu hom los peus; ades tant curts que mostren lurs vergonyes. Ades escombren les carreres ab les manegues; ades les porten trossades a mig brassos. Ades les fan tant astretes*

---

hommes se font souvent raser la barbe, chose équivalente. Ils la font raser à rebrousse-poil, de manière que la peau en demeure plus lisse. Ils épilent l'endroit où les sourcils se joignent; et font une grande consommation de musc, d'ambre, de parfums et d'eaux de senteur.

» Quant aux raffinements de la toilette des femmes, qui donc les a mis à la mode sinon les hommes qui inventent tous les jours des nouveautés indécentes et somptueuses? Tantôt leurs habits sont si longs qu'on ne voit point leurs pieds. Tantôt ils sont si courts qu'on voit ce qui devrait se cacher. Tantôt ils balaient les rues avec leurs manches; tantôt ils les retroussent au-dessus du coude. Tantôt ils les portent si étroites qu'on dirait qu'ils vont

*que par que vullen guarrotar; ades les fan tant amples que par que porten a cascuna part vn manto. Ades portan los cabells plans, ades rulls; ades rossos, ades negres; ades larchs, ades curts. Ades portan capiro en lo cap, ades touallola; ades xipellet, ades vel; ades patrenostres, ades correia; ades capell de vebra, ades barret. Ades polaynes largues; ades curtes. Ades sabates sobre les calces; ades dejus. Ades van vestits de draps fins; ades de frizo. Ades armats, ades sens armes; ades sols, ades acompanyats. E ço que nols es menor vergonya, van ab alcandores*
169 *brodades | e perfumades, axi com si eren donzelles que deguessen anar a marit. E fan les*

---

jouer du bâton; tantôt si larges qu'on dirait un manteau de chaque côté. Tantôt ils portent les cheveux plats, tantôt frisés; tantôt blonds, tantôt noirs; tantôt longs, tantôt courts. Tantôt ils portent un chaperon sur la tête, tantôt un voile replié; tantôt un petit chapeau, tantôt un voile; tantôt un chapelet, tantôt une ceinture de cuir; tantôt un chapeau de feutre, tantôt un bonnet; tantôt des guêtres longues, tantôt des guêtres courtes; tantôt des souliers par-dessus les chausses, tantôt dessous. Ils sont vêtus tantôt de drap fin; tantôt de bure. Tantôt armés, tantôt sans armes; tantôt seuls, tantôt en compagnie. Et ce qui est bien plus honteux, ils mettent des dentelles brodées et parfumées comme des jeunes filles à marier. Et il les étalent bien sur les autres pièces

*sobre puiar a les altres vestidures, per ço que mils sia vista la lur dolentia.*

*» No se ley ne secta que haia loat homens portar arreaments de dona. E finalment, per no tenir temps, tantes son les mutations dels abits he gests lurs ab los quels donen mal eximpli, no solament als altres homens quils veen; mas a les dones, les quals no son res presades per ells, sino son be pintades, arreades, e complidament hornades. Que si arals veus, ades nols conexeras, ans te couendra demanar qui son, ne don venen. Moltes vegades he pençat he creegut, que si lurs pares he auis morts ressuscitauen, nols conexerien, ne creurien ells esser*

---

du costume, afin que l'on voie mieux leur maladie.

» Je ne sache pas qu'aucune religion, qu'aucune secte ait loué les hommes de se parer comme des femmes. En somme, comme le temps manque, ils changent tant d'habits et de façons, qu'ils sont de mauvais exemple, non seulement aux autres hommes qui les voient, mais encore aux femmes, qu'ils ne prisent point du tout, à moins d'être bien fardées, arrangées et entièrement harnachées. Aussi ne les reconnaît-on pas à les voir; et il faut demander qui ils sont et d'où ils viennent. Que de fois j'ai pensé que si leurs parents et leurs aïeuls ressuscitaient du tombeau, ils ne les reconnaîtraient pas pour leurs enfants et petits-enfants, sans témoins. Je m'imagine

*lurs fills o nets sens testimonis. E pens que si tornauen, no plauria molt ha aquests, per ço que nols aguessen a prouehir o fer part de ço quė aquells los hauien lexat en lurs testaments.*

» *De voler senyoreiar a lurs | marits les has notades: dessebut est. Elles no desigen axo; mas volen rahonablament senyoreiar a la companya, que comunament es inclinada a mal; sabents que companyones son dels marits, he eguals a ells en lo regiment de casa.*

» *Del anar al bany no fasses festa; que be fan quel continuen, per ço com ne son pus netes, pus alegres, pus sanes, e pus dispostes a consebre.*

» *Luxuria dius que regna molt en ellas. No*

---

aussi qu'ils ne seraient pas bien aises de les revoir, de peur d'être obligés de les pourvoir ou de partager avec eux les biens légués par testament.

» Tu les as accusées aussi de vouloir dominer leurs maris. Tu t'abuses. Ce n'est pas ce qu'elles prétendent, mais elles veulent raisonnablement gouverner leur moitié, qui est naturellement portée au mal. C'est qu'elles se savent les compagnes du mari et leurs égales dans le gouvernement de la maison.

» Ne triomphe pas de ce qu'elles vont au bain. Elles ont raison de le fréquenter, car elles en sont plus propres, plus gaies, plus saines, et plus disposées à concevoir.

» Tu dis qu'elles sont dominées par la luxure. Il ne m'appartient pas de débattre la question

*seria propri a mi disputarne ab tu, car mils que io ho sabs, per ço com cascuna natura has experimentat. Pero be son cert que gran es la luxuria dels homens. E plena memoria he que en tot quant e lest, maior mantio es feta dels actes luxuriosos quels homens han perpetrats, que d aquells de les dones. E majors mals ne son estats seguits en lo mon; e molt mes son estats los homens qui han enganat dones, que aquells qui son estats dessebuts. Pero si vols que vingam a compte, digues ho, que prest son.*

*— Quant* (l. guard)*, dix ell; no anem per les | cimes. Tu coneys be com va lo fet, per molt* 171 *quet esforç de daurar.*

*— Suspita e ira, dius encara mes, que han*

avec toi; car tu la connais mieux que moi, l'expérience t'ayant initié aux deux sexes. Mais d'ailleurs, je sais que grande est la luxure des hommes. En remémorant mes lectures, il me souvient que les actes de débauche des hommes sont bien plus nombreux que ceux des femmes. Il s'en est aussi suivi de plus grands maux. Infiniment plus nombreux sont les hommes qui ont trompé des femmes, que les femmes qui ont trompé des hommes. Si tu veux que nous en fassions le compte, parle; je suis prêt.

— Voyons, dit-il, ne nous emportons pas. Tu sais bien à quoi t'en tenir, bien que tu t'efforces de pallier.

— Tu prétends aussi qu'elles sont intolérables

*incomportables; e que tot lur estudi meten en robar he enganar los homens. Posat que axi fos, digui yo, com afermes, ço que no atorch, no seria gran marauella, ates ço quels as (l. es) fet. Tu saps be quels homens viuen ab continua suspita e gelosia. Be pero que sen saben mils cobrir que les dones; e son terriblament irats, si elles fan alguna cosa, que encontinent nols sia manifestada. No vendran elles de la esgleya, ho de visitar pobres, ho malalts, ho lurs parents ho amichs, ho de fer alguna cosa piadosa, que ells no demanen ho vullen saber tantost don venen, ab qui son anades, perque son partides de casa tant gran mati; perques son tant be arreades; perque an*

dans leurs soupçons et leur colère, et qu'elles mettent tout leur soin à voler et abuser les hommes. En admettant qu'il en soit ainsi que tu le dis, ce que je nie, il n'y aurait rien d'étonnant, eu égard à ce qu'on leur fait. Tu sais bien que les hommes sont sans cesse partagés entre le soupçon et la jalousie. Il est vrai qu'ils savent mieux les dissimuler que les femmes. Comme ils sont furieux, si les femmes font la moindre chose sans les mettre tout de suite au courant! Reviennent-elles de l'église, ou de leur visite aux pauvres et aux malades, ou de voir leurs parents et amis, ou d'accomplir quelque œuvre de piété; ils s'enquièrent aussitôt et veulent savoir où elles ont été, et avec qui, pourquoi elles ont quitté la maison de si bonne

*leguiat tant tornar a casa. E si elles, per ço com la obra piadosa tant es pus meritoria, com es pus secreta, e (l. ho) volran celar e no descobrir axi prestament com ells desi | gen, la brega* 172 *sera tantost en lo camp. Los trons e lamps no (l. ne) venen, e la pluja sengendra en los hulls de les mesquines, quels regua e destroueix lurs cares he pits delicats.*

» *Be esguarden ells que no juguen en la forma que mostren. Iran de nits, no jauran ho menjaran en lurs cases, sino fort atart; conuersaran ab fembres desonestes; priuadeiaran ab persones de vida dampnade; ffrequentaran jochs; cerqueran bregues. E no sera mester a les dones quels demanen hon an estat, ho don venen. E siu*

heure, pourquoi elles sont si bien mises, pourquoi elles sont rentrées si tard? Et si elles ne se hâtent pas de répondre, désirant garder le secret, d'autant que la discrétion fait valoir les bonnes œuvres, la discorde ne tardera pas à éclater. En attendant le tonnerre et l'éclair, la pluie coule des yeux des pauvrettes, arrosant et gâtant leur visage et leur gorge fine.

» Pour eux, ils feront tout pour cacher leur jeu. Ils sortent la nuit; ils découchent et mangent hors de chez eux; ils s'oublieront jusqu'à une heure indue avec des femmes légères, vivant dans l'intimité de gens de mauvaise vie. Ils fréquentent les jeux, ils recherchent les rixes. Les femmes peuvent se passer de leur demander où ils ont été, et d'où ils viennent.

*fan, lo mal jorn es en casa. Si elles son riques, per vn cap ne per altra, ho en mort ho en vida, ho vetlant, ho durment, seran per aquells robades, enganades e gunyades* (l. *ginyades*), *ho ab falços abrassaments, ho ab manasses, ho altres maneras exquisides, que tot quant han e poden hauer los donen, ols presten a no tornar ho jamay. E quels fassen hereus en lurs testaments; e si fer nou volen, quels fassen al menys marmessors, car tot los tornara a vn compte.*
173 *Puys, quant elles | seran mortes, riuran dejus lo capero que portaran vestit; e fingint que ploren, hiran ab gramalles negres de drap gros tro als peus; e abstindranse de raura la barba vn temps, per ço que alguna desestruga se trench*

Et si elles le demandent, la maison devient un enfer. Si elles sont riches, en tout temps, en toute occasion, dans la veille ou pendant le sommeil, mortes ou vivantes, ils les voleront, les tromperont, les enjôleront soit par de perfides embrassements, soit par des menaces, ou par d'autres façons exquises; si bien qu'ils en obtiennent tout ce qu'ils veulent, tout ce qu'ils peuvent emprunter, sans jamais rendre. Ils se font porter comme héritiers sur leur testament, ou tout au moins comme exécuteurs testamentaires, ce qui revient au même. Et quand elles auront trépassé, ils riront sous le chaperon de deuil; et feignant de pleurer, ils traîneront les houppelandes de gros drap noir qui leur tombent sur les pieds; ils resteront quelque temps

*lo coll. La qual, a vuyt dies que sera entrada en casa, sera tractada molt pijor que la primera. Tantost vendran los suspirs. Apres diran : « A tant bona dona era aquella que (l. quen) terra podreix. Tant maleyt fo lo jorn que ella isque de aquesta casa. Mes valguera que foch si agues pres a quatre cantons. Tot es perdut. Gran era la administratio que aquella hauia. Jamay nom volguera hauer demanat vns petins, ne vn vel, si yo mateix noy prenia cosiment. Seruiem axi com si fos lo rey. Null temps volia seure a taula, tro que yo hauia mig maniat. Deu o dotze vegades se dreçaue la nit, per veura si yo dormia, ho estaue descubert. E cercaue axi mos plers,*

---

sans se raser; tout cela pour que quelque malheureuse se rompe le cou; laquelle, huit jours après son entrée dans la maison, sera encore plus maltraitée que la première; et bientôt viendront les soupirs. Ils diront ensuite : « Quelle excellente femme que celle qui pourrit sous terre. Que maudit soit le jour où elle sortit de céans ! Il vaudrait mieux que le feu eût pris aux quatre angles de la maison. Tout est perdu. Ah ! qu'elle gouvernait sagement ! Jamais elle n'eût osé demander des patins ou un voile. C'est moi-même qui y pourvoyais. Elle me servait comme un roi. Jamais elle ne s'assit à table que je n'eusse fait la moitié du repas. Elle se levait dix ou douze fois la nuit, pour savoir si je dormais ou si j'étais découvert. Elle cherchait à me faire plaisir comme si elle

*com sim degues aconseguir vn regna. Jamay*
174 *no isquere | de casa, ne volguera hauer res fet sens licentia mia.* » *E diran los moltes altres coses punytiues e desplasents, per ço quels sien pus subiugades que catiues; ho per tristor se vaien deportar en l altre setgle; puys quen prenguen altra, a la qual fassen semblant ho pijor, e quels dots romanguen en casa.*

» *De auaritia les has notades, de pocha fermetat, he de presumptio. O! fort has gran colpa de hauer dit semblants paraules. E no sabs tu que les dones necessariament han esser vn poch catiues, per ço com no han materia de guanyar, e volen fugir a fretura? Si prenen per ventura*

devait me gagner un royaume. Jamais elle ne serait sortie, jamais elle ne se serait permis de rien faire sans ma permission. » Ils continueront ainsi à les poindre de mille propos déplaisants, pour les tenir plus assujéties que des esclaves, ou pour les envoyer s'égayer dans l'autre monde; de manière qu'ils en puissent prendre une autre qu'ils traiteront de même ou pire encore, tandis qu'ils garderont la dot.

» Tu les as accusées d'avarice, de faiblesse et de présomption. Ah! que tu es coupable d'avoir parlé ainsi. Eh quoi! Ne sais-tu pas qu'il faut que les femmes soient un peu serrées, à cause que, n'ayant pas occasion de gagner, elles veulent se soustraire au besoin? Si elles épousent des maris vieux, elles ne le font que pour complaire à leurs parents et

*marits vells, fan ho per tal com lurs parents he amichs ho volen. E son ne mils maridades a vegades que dels jouens qui les menys presen, he les obliden per altres que no merexerien esser lurs seruentes. E aquells fan les amar e honrar axi com si mateys. E ladonchs elles estan fermes en amor, pus veen quels es fet semblant, e fan be ques presen de lur honor, pus ho merexen. Car a bona | dona noy baste preu.* 175

*» Si be aguesses considerat aquests vicis, quant regnen en los homens, per ventura no hagueres parlat tant larch de dones. Qui poria parlar suficientment de la auaritia d aquells, inconstantia e presumptio? Poques coses son que no faessen vuy per diners: logreiar, lago-*

---

amis. Et parfois elles s'en trouvent mieux que des jeunes maris qui les dédaignent et les oublient pour d'autres qui ne seraient pas dignes d'être à leur service; tandis que les vieux les aiment et les honorent comme eux-mêmes. Aussi sont-elles fidèles en amour, voyant qu'on les traite de même; et elles se montrent par reconnaissance jalouses de leur honneur. Femme honnête est hors de prix.

» Si tu avais considéré tous ces défauts chez les hommes, peut-être aurais-tu parlé moins longuement des femmes. Qui en dirait jamais assez sur leur cupidité, leur inconstance, leur présomption? A quoi donc ne se prêteraient-ils pas aujourd'hui pour de l'argent? Frauder, flagorner, faire des conventions blâmables,

*teiar, fer mals contractes, espiar altres, matar, enganar, difamar, testificar falçament, robar, acusar, mentir, pelliar, emparar mals homens heplets injusts; descarrarar ab lur enginy dones he donzelles, he liurarles ha altres, sien de ço testimonis. No pot hom res tenir en ells. Ara seran de vna intentio; ades d altre. Quant se gitaran al lit, vos prometran vna cosa; e quant sen leuaran, noy haura res fet. Sens tota vergonya negaran ço que dit he jurat hauran. Cascuns se tenen per bastants, no solament de regir tot lo regne; mas tot lo mon. E per poch que haien, solament puxen passar temps sens*
176 *gran treball, no volen res fer, ne mostrar | a lurs fills scientia ho art ab que puxen viure.*

espionner le prochain, tuer, tromper, diffamer, porter faux témoignage, voler, calomnier, mentir, se parjurer, donner asile aux malfaiteurs; soutenir des procès injustes; débaucher avec art femmes et jeunes filles; faire les entremetteurs: voilà de quoi ils sont coutumiers. Nul ne peut s'y fier. Tantôt d'un avis, tantôt de l'autre. En allant se coucher, ils vous feront une promesse, et il n'y aura rien de fait au lever. Ils nieront effrontément ce qu'ils auront affirmé sous serment. Ils se croient tous de force non seulement à gouverner le royaume, mais encore le monde. Si peu qu'ils possèdent, pourvu qu'ils puissent se passer de travailler, ils ne veulent rien faire, ni faire apprendre à leurs enfants un art ou un métier utile. Ils

*Ans se gloriejen que aquells vaien be arreats, brodats he encaualcats, axi com si eren fills de grans mestres, es deporten e prenguen lo bon temps mentre durara. Puys couendrals ha furtar, o mendicar per lo mon, a gran lur vergonya e confusio.*

» *Dit has encara mes que les dones son parleres e ralladores. E has fet gran festa de la scientia diuinalment en elles infusa. Verament a mon juy ha gran tort les acuses. Lo parlar de les dones no es, comunament, sino de coses menudes, e de administratio de casa. Be es veritat que per ço com naturalment son subtils, entenen he saben moltes coses primament he fort tost. Puys dien los a vegades familiarment les vnes a les*

mettent leur vanité à les voir bien vêtus, bien parés, bien montés, comme des fils de famille, s'amusant et se gobergeant tant qu'ils pourront. Après quoi il faudra qu'ils se livrent au vol ou à la mendicité, à leur grande honte.

» Les femmes, as-tu dit encore, sont bavardes et babillardes. Et tu as raillé leur science infuse. C'est à tort vraiment, selon moi, que tu les accuses. En général les femmes ne parlent que de menues choses et des affaires du ménage. Il est vrai qu'étant naturellement fines, elles devinent et apprennent vite bien des choses, dont elles s'entretiennent familièrement entre elles, sans nuire à personne.

» Il n'en va pas de même des hommes, dont

*altres, he non segueix dampnatge ha algun.*
» *Mas no es axi dels homens; lo parlar e rallar*
*dels quals es abominable a Deu, e desplasent e*
*intollerable a tota persona, e fort dampnos a*
177 *molts. La maior part d ells es bistia | de prat,*
*e cascu cuyda esser altre Salamo en sauiesa,*
*e altre Tulli en eloquentia. Si hom parla de*
*alguna eloquentia (?) subtil deuant ells, diran*
*que moltes vegades la han disputada ab homens*
*de gran scientia, e que han de bons libres de*
*aquella materia tractans. Si hom parla abells*
*de fets d armes, diran que Anibal e Alexandre*
*foren assats bons cauallers; mas que de tants*
*bons ne trobaria quils sercaue, volents ho dir*
*de si mateixs. Si hom parla de alguns grans*

---

le parler et la conversation sont abominables devant Dieu, déplaisants et insupportables à tout le monde, et très dommageables au grand nombre. Bien que la plupart ressemble au bétail qui paît, chacun d'eux se croit un Salomon par la sagesse, et un Cicéron par l'éloquence. S'ils entendent traiter quelque point de haute littérature, ils prétendent l'avoir discuté bien des fois avec de gros savants, et avoir d'excellents livres sur la matière. Si l'on agite la question des armes, ils accorderont qu'Annibal et Alexandre furent d'assez bons capitaines; mais qu'il serait aisé d'en trouver d'aussi bons, se désignant ainsi eux-mêmes. Vient-on à citer de grandes actions, ils assurent avoir vu, entendu, cherché et lu autant qu'homme vivant,

*fets, diran que han vist, hoyt, cercat e lest*
*tant com hom viuent. E jamay hisqueren, ne*
*saberen aiustar tres limons en vn baci de bar-*
*ber. Iran per les plasses e pels cantons jutjants*
*les gents he escarnints e gitans veri per les*
*boques, e demeneran regiments de ciutats e de*
*viles, e no saben regir si mateys e lurs cases.*
*Si plou, ho fa vent, o fret, ho calor, diras que*
*son estornell de carabassa. Bes guarderan, que*
*no exiran de la (barcha) archa, tro que la*
*coloma sia tornada ab lo ram vert en lo bech.* |
*Estaran d estiu en lo celler; e d iuern en la* 178
*cuyna, trufant e rient, dient moltes pagueses*
*he escarns.*

» *Si van a la esgleya, escarniran lo preuera,*

---

sans avoir jamais quitté leur trou, ni su ranger trois citrons dans un plat à barbe. Ils s'en vont par les places et les carrefours, jugeant les gens, calomniant, crachant leur venin. Ils prétendront à gouverner des cités et des villes, étant incapables de se conduire eux-mêmes et leur maison. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il fasse froid ou chaud, on les prendrait pour des poules mouillées. Ils se garderont bien de quitter l'arche avant le retour de la colombe portant le rameau vert en son bec. Ils passent l'été dans le cellier, et l'hiver dans la cuisine, à plaisanter, à rire, à dire des sottises et des médisances.

» Quand ils vont à l'église, ils se moquent du prêtre, s'il allonge la messe; du prédica-

*si leguia molt la missa; lo sermonador, si nols diu lo prehich en tres paraules; los altres homens, si no van arreats segons lo temps; e les dones honestes, sino seran tant horades com ells volrien, jutjants aquelles de ypocresia. Quant l offici diuinal se celebrara, parlaran de barateries, e de viltats; riuran, e no sabran de que; torbaran los circunstans, guardaran les dones impudicament; e no exiran de la esgleya, mentre elles hi seran. Mas pus ne sien exides, diras que son excomunicats; noy romandrien per res, ney tornarien tro que elles hi son, que han poder de donar los consolatio, ho de sospendrels l'entredit. Quant van per les carreres, se cuyden trencar lo coll, guardant per les finestres ço*

---

teur, s'il n'expédie le prône en quelques mots; des assistants, s'ils ne sont pas vêtus à la dernière mode; et des honnêtes femmes, si elles ne sont pas aussi folles qu'ils les voudraient, et les traitent d'hypocrites. Pendant la célébration de l'office divin, ils parlent de choses frivoles ou malpropres; ils rient sans motif; ils regardent les femmes indécemment, et attendent qu'elles sortent de l'église; mais à peine en sont-elles sorties, on dirait des excommuniés. Ils ne sauraient y rester ou y retourner tant qu'elles n'y sont pas. Elles seules sont capables de les consoler et de suspendre l'interdiction. Quand ils marchent dans les rues, ils s'exposent à se rompre le cou, à force de regarder les fenêtres, sans y trouver

*que souen los es impossible aconseguir. Apres vanarse han de moltes dones, que jamay no hauran parlat ab ells, nels conexeran. | E* 179
*finalment, mentiran sens tota vergonya, molt mes que no parlaran. E perjurant, diran esser en fet coses que null temps foren ymaginades.*

» *No resmenys has dit que elles han a gran injuria sino son guardianes e tresoreres dels bens de lurs marits. No ten marauells, car ço fan que deuen. Tu sabs be que elles per companyones son donades, e no per seruentes. E apres de lurs marits, deuen senyoreiar, regir he administrar tot lo patrimoni d aquells. E major fe los deu esser donade que ha altre persona; car mes los hi va. Mas los desestruchs,*

souvent ce qu'ils cherchent. Et puis ils se vanteront de connaître des femmes qu'ils n'ont jamais vues, à qui ils n'ont jamais parlé. En un mot, ils mentiront sans vergogne, encore plus qu'ils ne parleront. Et ils affirmeront en jurant ce qui n'a jamais été.

» Tu as dit en outre qu'elles regardent comme un outrage de n'être point dépositaires et trésorières des biens de leurs maris. Il ne faut pas t'en étonner, car elles ne font que leur devoir. Tu sais bien qu'elles sont des compagnes et non des servantes. Il leur appartient de gouverner, de régir et d'administrer le patrimoine de leurs maris, après ces derniers. Elles méritent plus de confiance que toute autre personne, car il y va de leur intérêt. Mais les malheu-

*no conexents quils fa be, els ama, de bon cor, fien mes de vna catiua, o de vna seruenta, quels port lagots, hols furt ço que pot, que de lurs mullers, que ho saben mils que elles e pus diligentment conseruar. A la pocha amor que dius que elles han a lurs filastres, not respondre al present, sino que, qui no ama, no mereix esser amat. Ells tostemps les maltracten, e les accu-*
180 *senfalçament; e hanellen a lur mort.* | *Qui sera donchs tant foll, que diga elles esser obligades en amar aquells qui les han en hoy capital?*

» *De gran venitat les has notades, e del delit que dius que troben en ben menjar e beure, dormir e molt reposar. Per ma fe, be agueres fet que aço aguesses callat. Despertat has lo leo que*

---

reux, ne sachant pas qui leur veut du bien et les aime de tout cœur, se fient plus à une esclave ou à une servante, qui les trompe en les flattant, et les vole tant qu'elle peut, qu'à leurs femmes qui s'entendent bien mieux à conserver et administrer. Quant au peu de tendresse qu'elles ont pour les enfants d'un premier lit, tout ce que je puis te dire à présent, c'est que qui n'aime point ne mérite pas d'être aimé. Ils ne font que les maltraiter, les accusent à faux, et désirent leur mort. Qui donc serait assez sot pour prétendre qu'elles sont tenues d'aimer ceux qui les haïssent mortellement?

» Tu les as de plus accusées d'être extraordinairement vaines, et de prendre grand plaisir à bien manger, boire et dormir et paresser!

*dormia. Io, a la veritat, no poria ben defendre que en algunes dones no haia partida de ço que dit has; ne tu pories mantenir quels homens no sien, tota comparatio cessant, molt pus tacats de aço que aquelles has imposat. La major part d aquells se delita molt en viure delicadament e reposada, he en saber diuerses coses, que al espiritual ho al temporal no li aprofiten, sino a sola obstentatio e superbia; he a esser hoyts he loats per la gent, mostrau (l. mostrats) ab lo dit, mirau (l. mirats) e tenguts per sauis. De la aparentia han molt, he de la existentia fort poch.*

» *En menjar e beura son tant dissoluts, que apenes ho poria explicar. Natura ha dat vianda*

---

Par ma foi, il eût mieux valu n'en rien dire, au lieu d'éveiller le lion endormi. A la vérité, je ne saurais nier que quelques femmes ne méritent en partie tes reproches; et toi-même tu ne saurais contester que les hommes ne soient incomparablement plus répréhensibles que les femmes en ce que tu as reproché à celles-ci. La plupart d'entre eux, en effet, se plaît fort à vivre dans le luxe et l'oisiveté, à connaître bien des choses qui n'ont aucun avantage spirituel ou temporel, mais qui flattent le désir de paraître et l'orgueil. Ils aiment que le monde les connaisse et les loue, les montre au doigt, les regarde et les tienne pour habiles. Ils ont beaucoup d'apparence, et peu de réalité.

» Pour ce qui est du manger et du boire, ils

*a sustentatio de vida. E ells, trencades les re-*
181 *gnes | de trempança, no curants satisfer a lur bestial appetit, menjen e beuen de dia e de nit, aytantes vegades com los plau. E per ço com humanal custum es delitar se en varietat, diuersifiquen les viandes e vins dels quals mengen e beuen ha esclatar. Puys diran quels fa mal l estomach, o que han dolor de cap, de que no poden tant prest remey hauer, sino que buyden lo sach per vn forat o per altre. Puys dormen he reposen, somien e parlen en va, com a frenetichs, tro quel accident los es passat.*

» *O quin temps fo aquell en que Saturnus regna! De glans e de aygua eren contents les gents, he viuien longament, e nets de malalties.*

---

s'excèdent plus que je ne saurais dire. La nature a fourni amplement à l'entretien de la vie. Et eux, violant les lois de la tempérance, pour donner satisfaction à leur brutal appétit, mangent et boivent le jour et la nuit, autant de fois qu'il leur plaît. Comme les hommes aiment la variété, ils ont toutes sortes de mets et de vins, dont ils mangent et boivent à en crever. Après quoi ils se plaindront de souffrir de l'estomac, ou de la tête. Et le plus prompt remède sera de vider le sac par l'une des deux issues. Et puis ils se couchent, s'endorment, et parlent haut, comme les maniaques, jusqu'à ce que l'accident soit passé.

» Ah! qu'il est loin le temps où régnait Saturne! Les gens se contentaient alors de

*Ara la terra, la mar, el haer no basten a les viandes que ells cobeien deuorar. E no considerants la grosseria que per dissolutio de menjar ve al enteniment, e la corruptio de sanch he altres humors al cors, viuen per breu temps, he malalts; e de tant diuerses malalties, que ja nos poden trobar medicines suficients | a curar aquelles. Car los entichs phisichs les* 182 *han ignorades e noy han sabut ne pogut prouehir. Axi com la superfluitat de viandes es crescuda, han pres diuerç naximent les malalties, he pendran d aqui auant. Car algun vici no mor : alla hon neix, cascun dia pren creximent. E tot hom estudia diligentment com hi*

glands et d'eau, et ils vivaient longuement, exempts de maladies. Et maintenant la terre, la mer et l'air ne suffisent point à leur fournir toute la nourriture qu'ils convoitent. Et, sans considérer que l'intelligence s'alourdit par les excès de table, et que le sang et les autres humeurs du corps se corrompent, ils abrègent leur vie, et sont sujets à tant de maladies si diverses, qu'on ne peut plus trouver assez de remèdes pour les guérir. Ou les anciens médecins ne les connaissaient pas, ou bien ils n'ont pas su y remédier. A proportion que les mets se sont multipliés inutilement, le nombre des maladies s'est accru, et il s'accroîtra dans l'avenir. Car aucun vice ne meurt; une fois né, il grandit tous les jours. Et chacun met tous ses soins à éviter le travail, pour lequel sont nés

*pora ajustar. Treball, per lo qual los homens son nats, lunyen axi d ells, com si era veri. E si vsauen de raho, abraçarien aquell, car es dissipador de les humors superflues que son en lo cors. En dormir, qui es cosi de la mort, despenen lo terç, o mes de lur vida; el restant en seruei de lur cors, d el qual son seruidors e catius.*

» *Dances e cansons dius que escolten les dones ab gran plaer. No men marauell. Car natural cosa es pendre delit en musicha, he especialment que sia mesclade ab rethorica, e poesia, que concorren souen en les dances he cansons dictades per bons trobadors. Poch se deliten los homens en hoyr semblants coses; les quals*

tous les hommes, et qu'ils repoussent comme si c'était du poison; tandis qu'ils le rechercheraient s'ils étaient raisonnables, vu que c'est lui qui dissipe les humeurs superflues du corps. Ils dépensent le tiers et plus de leur vie livrés au sommeil, cousin de la mort; et le reste, au service de leur corps, dont ils se font esclaves.

» Les femmes, dis-tu, se plaisent très fort aux chants et aux danses. Rien d'étonnant. Il est naturel, en effet, de prendre plaisir à la musique, surtout lorsquelle se joint à l'éloquence et à la poésie, qui se rencontrent fréquemment dans les ballets et les chansons des bons troubadours. Les hommes ne se plaisent guère à ces divertissements. Ils devraient pourtant s'y exercer, afin de fuir l'oisiveté et de pouvoir donner une forme agréable à leurs

*deurien | saber fer per fugir ha ociositat, e per* 183
*poder dir bellament lo concebiment de lur pença. Mas deliten se molt en hoyr trufadors he escarnidors harants, ralladors, mals parles (l. parlers), cridadors, aualotadors, jutgedors, he migencers de bacalleries, e de viltats.*

*» Grans serimonies has dit que seruen les dones en leuar se del lit. E que no exirien de la cambra, tro que son be reparades. O bet delites en dir mal! Crech que tu volries que exissen nues he desligades. Elles fan ço que deuen. E si en altre manera vsauen, prejudicarien ha vergonya, que es virtut molt loable, he especialment en dones. Sabs de qui pot hom dir axo? Certament dels homens, qui en la vintena part de vna*

---

conceptions. En revanche, ils se plaisent à entendre les diseurs de bons mots, les médisants, les railleurs, les charlatans, les mauvaises langues, les trouble-fête, les querelleurs, les souteneurs de sottises et de vilenies.

» Tu as parlé des cérémonies que font les femmes quand elles se lèvent, et des précautions qu'elles prennent avant de quitter leur chambre. Faut-il que tu te plaises à médire ! Voudrais-tu qu'elles en sortissent nues et négligées? Elles ne font que leur devoir. Si elles en usaient autrement, elles porteraient atteinte à la pudeur, vertu particulièrement louable chez les femmes. Ce que tu en dis s'appliquerait bien mieux aux hommes, eux qui devraient s'habiller et s'arranger pour sortir en un vingtième

*hora deurien esser vestits he arresats per exir de casa. E en embotonar lo gipo, tirar les calces ha vuyt ho a deu parts; dressar les polaynes, fer espolsar les cotes; vestirse aquelles; pentinar*
184 *lurs cabells, qui la nit passada | hauran estat en premsa; leuar lurs cares ab aygues ben olenst; mirar si son aquells que eren lo jorn passat; posar se al coll cadenes, cascauells he esquelles, e garroteres a les cames; leguiaran per espay de tres hores. Puys faran mostre de lur cors sutze dins per vicis, e bell defora per vestidures sollempnes. Considera donchs, si, attesos los defelliments dels homens, son assats escusades les dones dels vicis quels has dessus imposats.*

*Ladonchs ell enuers mi esclarint la cara, pen-*

d'heure. Or, à boutonner le pourpoint, à tirer les chausses à huit ou dix endroits, à mettre les guêtres, à faire battre les habits et s'en revêtir, à démêler leurs cheveux qu'ils ont maintenus serrés la nuit, à se laver la figure avec des eaux de senteur, à se mirer pour se retrouver tels qu'ils étaient la veille, à se passer au cou des chaînes, des grelots, des clochettes, à s'ajuster les jarretières, ils emploieront trois bonnes heures. Après quoi ils promèneront leur corps tout souillé de vices à l'intérieur, tandis qu'il sera paré au dehors des plus somptueux habits. Vois donc, en considérant les faiblesses des hommes, si les femmes ne méritent pas quelque indulgence pour les défauts que tu leur attribues.

Alors lui, se tournant vers moi d'un air se-

*sant vn poch, dix : « Not poria explicar suficientment lo delit que he agut d el teu enginy. Disertamente colorada, a mon juy, has respost a tot ço que yo te hauia dit de fembres. La veritat pero no es mudada ; car vna matexa es. E si volies confessar, ço quem* (sic) *dicta la tua conscientia, atorgarias esser ver tot ço que dessus te dit. »*

*— No faria jo may, digui yo. Ab aquexa opinio vull morir.*

*— Concell te, dix ell que no faces ; | car major* 185 *aparentia ha que existentia de veritat. Lexa d aqui auant amor de dones. Fuig a tot loch e auinentesa de parlar e perseuerar ab aquelles. Esquiua les com a lamp. Subirana oradura es*

---

rein, se recueillit un moment et dit : « Je ne saurais t'exprimer le plaisir que m'a procuré ton esprit. Tu as éloquemment et brillamment répondu à tout ce que je t'ai dit des femmes. Mais la vérité demeure telle quelle ; elle n'a point changé. Si tu voulais confesser ce que te dicte ta conscience, tu reconnaîtrais pour vrai tout ce que je t'ai dit. »

— Non ferai-je jamais, dis-je. Je veux mourir dans cette opinion.

— Je ne te le conseille pas, dit-il, car elle a plus d'apparence que de réalité. Laisse là dorénavant l'amour des femmes. Evite toutes les occasions de les voir, de t'entretenir avec elles et de les fréquenter. Fuis-les comme la foudre. C'est le comble de la folie que de poursuivre ce

*encalçar la cosa que, aconseguida, dona la mort. Per fembra mori Nabot; Sampso ne fo pres e ligat; Josep encarcerat; Ysbosech mort; Salomo apostata; Dauid omicida; Sisara trahit e mort ab vn gran clau; Ypolit, Agamenon, e quaranta nou fills de Danaus ne perderen la vida. Mas a que pert temps en aço? La major part dels inconuenients del mon, e mals qui son estats son venguts per fembra. Aço no es algu qui res de be sapia qui ho pogues sens vergonya negar. Conuerteix donchs la tua amor d aqui auant en seruey de Deu, he continuat estudi. E not aballescha negociaiar, ne seruir Senyor terrenal. Haies assats traballat per altres. Enten en tos fets propis; no dich pero mundenals ne trascitoris* (sic) *;*

qui donne la mort. C'est par la femme que mourut Nabot, que Samson fut pris et enchaîné, que Joseph fut jeté en prison, qu'Isboseth fut tué, que Salomon apostasia, que David fut homicide, que Sisara fut trahi et tué au moyen d'un grand clou, qu'Hippolyte, Agamemnon, et quarante-neuf fils de Danaüs perdirent la vie. Mais à quoi bon perdre du temps ? La plupart des événements funestes et des maux qui ont affligé le monde sont venus des femmes. Il n'est pas un esprit éclairé qui pourrait contester cela sans honte. Change donc désormais ton amour en service de Dieu et en continuelle étude. Renonce à trafiquer et à servir quelque maître de la terre. Tu as assez travaillé pour autrui. Donne tes soins à tes propres affaires, non pas à des affaires mon-

*mas esperi | tuals e durables; he especialment en conexer he millorar tu mateix. Trenque lo pont per hon est passat, en manera que not sia possible retornar. Not gis (sic) detras, axi com Orpheu. E pus en la tempetuosa mar has viscut, fe ton poder que muyres en segur e tranquille port.* 186

*Dient Tiresias aquestes paraules, los falcons estors [e]cans dessus dits comencaren a cridar he vdular fort agrament. E yo despertim fort trist e desconsolat, e destituit tro al mati seguent de la virtut dels propis membres, axi com si lo meu esperit los hagues desemperats.*

*Explicit liber. Deo gratias. Amen.*

*FINIS.*

daines et passagères, mais spirituelles et durables, et plus particulièrement à l'amélioration et à la connaissance de toi-même. Coupe le pont que tu as passé, de manière à rendre le retour impossible. Garde-toi de te retourner, comme Orphée. Puisque tu as vécu sur une mer de tempêtes, efforce-toi de mourir dans un port sûr et tranquille.

Tandis que Tirésias parlait ainsi, les faucons de chasse et les chiens de la meute se mirent à crier et à hurler aigrement. Et je m'éveillai, marri et chagrin, moulu et brisé jusqu'au matin, comme si l'esprit avait abandonné mes membres épuisés.

FIN DU LIVRE. GRACES A DIEU. AINSI SOIT-IL.

FIN.



# NOTES

Ces notes sommaires pourront servir aux lecteurs curieux d'étudier le texte au point de vue de la langue. Sans être savantes, elles combleront peut-être quelques-unes des nombreuses lacunes qu'on regrette de constater dans le moins imparfait des dictionnaires catalans. Ce n'est que par l'exhumation et la publication des vieux textes, la plupart inédits, que les savants qui préparent les matériaux de l'histoire encore à faire de la littérature catalane, travailleront en même temps à préparer le dictionnaire historique de la langue nationale. C'est par là qu'aurait dû commencer la Renaissance, dont les résultats ont été si mesquins. Si les chefs du mouvement littéraire qui a reçu ce nom sonore, en avaient compris le sens et la portée, ils eussent commencé par glorifier les ancêtres, en produisant leurs titres à la gloire, au lieu de stimuler la vanité des gens de plume par la restauration intempestive des Jeux Floraux et autres joutes littéraires, qui ont eu pour effet de multiplier déplorablement les écrivains de pacotille et les versificateurs à la douzaine. C'est en rédigeant ces notes sans prétention que nous avons regretté que les promoteurs de la Renaissance catalane n'aient pas songé à doter leur pays d'une Bibliothèque choisie des auteurs catalans, d'une Grammaire historique et d'un Dictionnaire étymologique et historique de la langue catalane. L'Histoire littéraire de la Catalogne sortirait de ces travaux préliminaires et indispensables, et l'Histoire des lettres catalanes deviendrait possible. Comme ce volume s'adresse au public lettré, il nous a paru inutile de le grossir de quantité de

notes mythologiques et classiques. Le lecteur saura bien reconnaître les sources et les réminiscences de l'auteur, dont l'érudition n'est pas vulgaire pour le temps où il écrivait, et il rectifiera au besoin les erreurs de transcription du copiste, qui a péché plus d'une fois par ignorance ou incurie.

---

## PREMIER DIALOGUE

Page 2, lignes 3-4 : *cogitations*. Mot qui a disparu, ainsi que le verbe *cogitar* et le participe *cogitat*. Il est tout latin.

P. 2, l. 6 : *soptat de molta son*. Pris subitement d'un impérieux besoin de sommeil. L'orthographe *sobtat, sobtos* est plus conforme à l'étymologie *(subito)*.

P. 2, l. 10 : *mon vijares*. A mon gré, à mon sens, à ce qu'il me parut. Cette locution n'a point d'autre sens dans le songe.

P. 2, l. 12 : *de vellut pellos*. C'est la peluche.

P. 3, l. 1 : *vna rota*. La rote, variété du luth, ainsi nommée, parce que la table d'harmonie était ronde comme une roue *(rota)*.

P. 3, l. 4-5 : *falcons astors*. Oiseaux de poing, dressés à la chasse. En français, autour. D'où autoursier et autourserie, aujourd'hui hors d'usage.

P. 3, l. 5 : *cridauen e vdulauen*. Les faucons criaient. Les chiens de la meute hurlaient ; du latin *ululare*, tandis qu'aboyer c'est *ladrar*, devenu *lladrar*, du latin *latrare*.

P. 3, l. 11 : *dubtant*. *Dubtar* (en latin *dubitare*) a le double sens de douter et de craindre (redouter). *Car mort els fa dubtar*, a dit Ramon Lull.

P. 3, l. 12 : *espahordim*. Ce verbe a perdu l'*h*. On dit *espavordir*, avoir peur, bien que *pavor-e-m* ait donné *pahor* (peur).

P. 4, l. 9 : *si res es*. S'il est quelque chose. *Res* a même origine et même sens que *rien* en français.

P. 4, l. 15 : *no ho crech*. Devient souvent *nou crech*, orthographe pour l'oreille.

P. 5, l. 4 : *barateria*. Tromperie, fraude, sottise. De *baratar*, troquer, échanger. D'où *barater* ou *baratero*, maquignon.

P. 5, l. 14 : *may l esperit no mor*. Au lieu de *may*, peut-être vaudrait-il mieux lire *mas*. C'est la leçon des mss. de Barcelone

P. 6, l. 9 : *discrepantia*. Mot latin, comme *cogitatio*. S'est conservé en castillan, dans le style élevé.

P. 7, l. 5 : *esperits vidals*. C'est *vital* qui a prévalu, bien que le latin *vita-m* ait donné *vida*, comme en castillan. *Vidal* s'est conservé comme nom propre, dans les deux langues. Il est assez commun dans le midi de la France.

P. 8, l. 6-7 : *als non crech*. *Als* se trouve aussi comme adverbe; autre, autrement. Cf. le latin *alio-*.

P. 9, l. 3-4 : *dels impiadosos e infirmants*. Proprement, malades, infirmes. S'entend d'une infirmité de l'esprit, et de ceux qui nient, par opposition à ceux qui affirment.

P. 9, l. 13 : *es cant tot home*. Il faut lire *cant* pour avoir un sens clair. La vraie leçon est *creat*.

P. 10, l. 3 : *No resmenys*. Formule de transition qui répond au latin *nihilominus*, et au grec οὐ μὴν ἀλλά. Quelquefois équivaut à *pourtant*.

P. 14, l. 12-13 : *no ten cal fer grans noues*. Ce n'est pas à toi qu'il faut l'apprendre.

P. 15, l. 1-2 : *non veig venir les mars*. Le sens se devine; mais la traduction littérale est impossible.

P. 17, l. 5 : *Mas segons pora*. Ce dernier mot, souligné de rouge dans le texte, ne cache pas un nom propre. C'est la troisième personne du singulier futur du verbe *poder*. Il y a une lacune que n'ont point les mss. de B.

P. 17, l. 7 : *Nasica*. Encore un nom propre, probablement grec, altéré.

P. 17, l. 10 : *quel loch e cadira*. Ce dernier mot signifie proprement chaise, siège pour s'asseoir. Faut-il y voir une allusion à la selle turcique du crâne? L'âme conçue comme une unité indivisible devait passer des ventricules du cerveau dans un siège unique et fixe. Descartes choisit la glande pinéale, à cause des esprits qui devaient la nourrir.

P. 18, l. 2 : *entramenes*. Plus tard *entranyes*, comme le castillan *entrañas*. Dans les deux formes on retrouve le latin *interanea*, viscères.

P. 18-19, l. 15-1 : *es creador per Deu*. Bévue du copiste. Il faut *es creada per Deu*.

P. 21, l. 10 : *del cars*. C'est la forme ancienne, au lieu de *cas*.

P. 23, l. 6 : *nafrats*. En français, navrés. *Navrer* était anciennement *nafrer*, c'est-à-dire blesser. *Nafra* signifie blessure, plaie, et s'applique particulièrement aux bêtes de somme. De l'homme, on dit toujours *llaga, ferida*.

P. 26, l. 3 : *malignar*. Y mettre de la malice. On sait qu'en latin *maligno-* signifie proprement avare, et *benigno-*, libéral, généreux.

P. 28, l. 5 : *Axi com vos, Senyor, dictareu e plaura*. Il faut

mettre un trait au-dessus de *e*, et lire, *Axi com vos, Senyor, dictareu, em plaura*. Autrement *plaura* ne se rapportant à rien, ferait un solécisme. Mss. de B.: *manarets*.

P. 30, l. 13-14 : *reptiva de tots contraris*. Adjectif de même origine que l'ancien verbe *reptar*, reprendre, reprocher. Donc, passible, justiciable. Il faut lire *receptiua*.

P. 44, l. 10-11 : *aytanbe ho deuen atorgar*. Il faut lire *ho deuem atorgar*, nous devons l'accorder.

P. 45, l. 1 : *Echides*. Nom propre estropié. Peut-être Phérécyde, philosophe, et l'un des premiers Grecs qui écrivirent en prose. Mss. de B.: *Eschides*.

P. 45, l. 6 : *venguts ne reputats*. Il faut lire *tenguts ne reputats*. Leçon du ms. de B.

P. 48, l. 4-5 : *per ço que yo e tu no poguessen*. Il faut lire *en* ou *ne poguessem*.

P. 51, l. 4 : *tenga per orats*. *Orates* en castillan, fous, aliénés. *Jardinet de orats* est le titre d'une collection célèbre d'anciens poètes catalans, dont l'ardent catalaniste Pelay Briz a fait connaître une partie. Si quelqu'un s'avisait de faire un recueil des innombrables versificateurs qu'a produits la Renaissance catalane, il lui faudrait substituer au diminutif *Jardinet*, les mots *casa* ou *hospital de orats*. Plus on est de fous, plus on rit, dit le refrain de Béranger.

P. 53, l. 10 : *tendria ço que nan escrit*. Il faut lire, *ten diria ço que nan escrit*. Leçon du ms. de B.

P. 64, l. 9 : *mel colada*. Miel liquide et transparent, *roscida mella* des poètes, par opposition au miel en rayons. Comme l'huile, le miel subit l'influence du froid, et change de consistance, il se solidifie.

P. 64, l. 12 : *poncelles ou ponselles*. Pucelles; d'où le verbe *desponcellar*. Le mot pucelle et le verbe équivalent en français ont la même origine.

P. 65, l. 10 : *fembres*. Proprement femelles. Souvent au sens péjoratif, par opposition à *dones*, femmes, dames.

P. 67, l. 7 : *inmutablement ne ferma*. Le contraire du Castillan, qui dirait *inmutable y firmemente*.

P. 67, l. 9 : *dessaben o ignoren*. Le premier au sens propre du latin *desipere*.

P. 68, l. 8 : *vecillar*, pour *vacillar*. Balancer, hésiter, douter.

P. 75, l. 2 : *aguant la vista*. Littéralement, aiguisant la vue. Le verbe *aguar*, équivalent du latin *acu-e-re*, a disparu. Mss. de B.: *aguhant*.

P. 76, l. 11 : *instituech*. Erreur manifeste, au lieu de *instinct*.

## SECOND DIALOGUE

P. 82 : Cette première phrase d'une construction pénible signifie, en somme : Il est quatre choses que je désire également savoir, si bien que je ne sais par où commencer. Je vais donc vous questionner en bloc sur les quatre à la fois. Le sens est clair. Mss. de B. : *primerament vos deman.*

P. 83, l. 2 : *mo engranets.* Ce mot s'explique par ce qui suit. Veuillez entrer dans les détails, me distribuer la nourriture par menus morceaux, afin de faciliter la digestion. C'est le contraire de gaver, empâter, comme on fait pour la volaille. Ce verbe n'est point synonyme de *engranellar,* qui répond au castillan *cebar,* leurrer. *Engranar* se traduirait bien par hacher menu, mâcher. Dans cette phrase, la correction *vos demanare,* indiquée dans le manuscrit, au lieu de *primerament deman,* n'est point nécessaire. Mss. de B. : *engrunets.*

P. 84, l. 8 : *pus entens.* Puisque tu sais, tu es au courant.

P. 84, l. 10 : *Alguns singulars.* Ne se peut traduire que par quelques personnages, et s'entend de la qualité plutôt que du nombre. Il s'agit des hauts barons.

P. 84, l. 13 : *e desijants esser en loch.* Toujours l'ambition et l'envie de parvenir : Ote-toi de là, que je m'y mette. La réponse du feu roi montre sa simplicité. Il se console de sa mort soudaine en se mettant au point de vue des causes finales.

P. 87, l. 7 : *per lur sol barat instauan.* Ils ne montraient tant de zèle qu'en vue de leur intérêt propre. Le verbe, qui signifie jouter, est employé ironiquement. Les raisons que fait valoir le roi pour justifier sa fin soudaine font ressortir son pauvre esprit. Il est inutile de corriger *justar* en *instar,* bien que ce dernier signifie aussi attaquer, combattre les raisons de l'adversaire. Mss. de B. : *instauen.*

P. 90, l. 4-5 : *de que ma potentia n es abreujada.* Il faut lire *penitentia.* La correction est évidente. *Abreuiar* est l'ancienne forme. On remarquera que dans l'ancienne orthographe *abreviar* s'écrivait exactement de même, le *v* et l'*u*, l'*i* et le *j* se confondant très souvent. L'un et l'autre viennent de *breu,* bref, qui est le latin *brev(i),* selon la règle qui veut que le *v* latin final se vocalise *(u),* tandis qu'il devient *f* en français. *Vivo, vif, viu.*

P. 93, l. 1-2 : *gent que segueix la sensualitat.* Le vulgaire qui obéit aux sens se laisse conduire aux apparences. Expliqué par *los volents usar de raho.*

P. 96, l. 1-2 : *mas no deu començar tots sos fets a fortuna.* Phrase louche. Peut-être faut-il lire : *mas no deu hom come-*

*nar tots sos fets a fortuna.* Ce qui répondrait au précepte, Aide-toi, le ciel t'aidera. Juvénal a dit que ce sont les hommes qui ont fait la déesse Fortune et l'ont placée au ciel.

P. 96, l. 6 : *Quina es la faça.* Il faut lire évidemment *la fossa.*

P. 99, l. 2 : *faent me retret de la vanitat.* Me rappelant la vanité; me faisant souvenir de la vanité. Ne pas confondre *fer retret,* rappeler, remémorer, et *fer retrets,* faire des reproches, dire des injures.

P. 99, l. 8 : *Per ma fa, Senyor.* Il faut lire, *per ma fe.*

P. 99, l. 12 : *Gran dubte he que...* Je doute fort, j'ai grand peur que... On a déjà vu *dubtar* avec le double sens de craindre, redouter, hésiter, douter. Mss. B. : *Gran dubte ne que...*

P. 101, l. 2 : *nodridors del scisme.* Expression énergique; fauteurs, proprement nourrisseurs du schisme.

P. 102, l. 2 : *e per impressio e temor de mort.* Sous la pression, la menace de mort.

P. 102, l. 14 : *de bon expedient.* Légalement, à bon droit.

P. 114, l. 9 : *noy haueu res afollat.* Vous n'y avez pas manqué, non plus. Vous n'avez pas fait moins que (vos parents). Rapprocher ce verbe de *amollir, amollar* et *afluxar,* qui ont un sens analogue.

P. 116, l. 13-14 : *te haien imposat.* T'aient chargé, attaqué, accusé, représentant ses ennemis comme des imposteurs, des calomniateurs.

P. 117, l. 13 : *unifich.* Lisez *munifich,* qui va parfaitement avec *liberal e propici.* C'est la leçon du ms. de B.

P. 117, l. 14-15 : *e encara nous en sabets estar.* Et vous ne pouvez encore vous en défendre, renoncer à l'habitude prise.

P. 118, l. 6 : *fer sos fets de mi.* Tirer parti de moi. Proprement, faire ses affaires, exploiter quelqu'un à son profit.

P. 119, l. 10-11 : *e signantment ignorants.* Cet adverbe a disparu. *Ignorant* au sens de sot, comme *stultus* opposé à *sapiens.* Ce qui suit est presque littéralement traduit de l'Écriture : *Stultorum infinitus est numerus.* Quelqu'un a dit : Tout vice vient d'ânerie.

P. 120, l. 2-3 : *als meus flacs musclos.* A mes faibles épaules. Le castillan *muslo* signifie cuisse. Il y a là une réminiscence d'Horace.

P. 120, l. 5-6 : *que la mia força es pocha, l enginy tart, e la memoria fluxa.* Calqué sur le latin : *vis parua, tardum ingenium, memoria fluxa.* Mss. de B. : *l enginy curt.*

P. 120, l. 10 : *sino voler nol empatxa.* Le sens est clair. Il le serait davantage en lisant : *si lo no voler nol empatxa.*

P. 121, l. 6 : *Pençaueu que.* Il faut lire *pençauem que,* je n'imaginais que. Leçon du mss. de B.

P. 122, l. 7 : *de la qual exira...* La phrase est interrompue par Tirésias, qui paraît jaloux de la connaissance de l'avenir.

P. 122, l. 12-13 : *en gran sospita e prolixitat.* Ce dernier mot doit être lu *perplexitat.*

P. 124, l. 2 : *per a ell.* On a dit par la suite *pera ell.* C'est *per* avec *ad.* De même l'ancien castillan *por a* est devenu *para.*

P. 125, l. 3 : *couinent istorial est.* Historien, versé dans l'histoire, synonyme de *historiador, historiayre.* On disait aussi *historich,* par imitation du latin. *Couinent* équivaut au latin *probabilis,* passable, estimable, *et probabilis orator,* dit Cornelius Nepos, Cat. 3. Mss. de B. : *couinentment.*

P. 126, l. 1-2 : *per tal que mils sies hoyt de lurs fets.* Afin que tu sois mieux renseigné sur leur compte. *Hoyt* dans le sens d'informer. En effet, l'auteur va être renseigné personnellement par Orphée et Tirésias qui remplissent les deux derniers dialogues, tandis que le roi Jean se repose, après avoir tant parlé dans les deux premiers. Mss. de B. : *sias instruhit.*

## TROISIÈME DIALOGUE

P. 127, l. 1 : *Axi com cell qui.* Souvenir du Dante, qui commence ainsi nombre de comparaisons. Cette formule est fréquente dans les méditations poétiques d'Ausias March et de ses imitateurs.

P. 127, l. 7 : *E un poch estat.* Brachylogie. Au bout d'un moment, peu après.

P. 127, l. 9 : *vsar de curialitat.* Se conformer aux usages de la cour, curia. Curial, courtisan. Ce substantif, qui a disparu, signifie courtoisie. Mss. de B. : *curalitat.*

P. 128, l. 7-8 : *rethorica e musica.* Inutile de signaler l'orthographe du premier mot, qui désigne à la fois la faconde, l'éloquence, l'art de la parole. Il est quelquefois synonyme de prose. Au pluriel, phraséologie, circonlocutions.

P. 128, l. 11 : *libidinosa amor.* C'est du latin. Libidineux n'est pas d'un fréquent usage en français. *Amor,* féminin, comme l'ancien français amour ; d'où amourette, et le pluriel féminin.

P. 129, l. 2 : *douall.* Le manuscrit porte à la suite de ce mot un *e* ou un *i.* C'est *deualli* qu'il faut lire, je descendis, forme chère à l'auteur.

P. 129, l. 2-3 : *la rota, la qual Mercuri a mi hauia donada.* C'est donc au luth, et non à la lyre, que se rapportait la rote.

P. 130, l. 10 : *deuem generalment venir.* Cet adverbe a le sens propre de *generatim* dans Lucrèce, et s'applique à toutes

les générations, au genre humain tout entier, *universa mortalitas* de Pline.

P. 131, l. 10 : *hauents pietat de mi.* L'accord du participe présent était de rigueur dans l'ancienne langue. On dit encore en français les ayants droit.

P. 131, l. 14 : *que solia manar.* Quoique le sens ne soit pas douteux, il serait peut-être mieux de lire *menar* ou *manejar.*

P. 132, l. 3 : *los vexells.* Les vases, les vaisseaux. *Vaxella,* vaisselle, castillan, *vaxilla, bagilla.* Archaïque. *Vaxell, vaxellet,* navire de guerre, petite embarcation.

P. 132, l. 8 : *vench claudicant.* Au sens propre du latin *claudicare,* boiter, clopiner. Ne s'emploie plus qu'au sens figuré, manquer, broncher, faire un faux pas.

P. 132, l. 9-10 : *ab aytal conditio ley.* S'il ne manque pas une conjonction *(o, e)* entre les deux substantifs, le second mot renforce le premier ; à la condition expresse et rigoureuse, *dura lex.*

P. 132, l. 11 : *de les valls infernals.* Au sens propre, non de *vallis,* vallée, mais de *vallus* ou *vallum,* fossé, retranchement, frontière. Mais ce mot peut aussi désigner les régions sombres, souterraines.

P. 133, l. 10-11 : *e nom volgue res fer.* Il faut lire : *e non volgue res fer,* et il n'en voulut rien faire.

P. 135, l. 8-9 : *ab corns, cembes, bacins he conques.* Tous instruments appropriés à ce charivari des Bacchantes en carnaval. *Cembes,* cymbales. *Bacins,* chaudrons, bassins de cuivre ou de bronze. La conque marine sert encore aujourd'hui, en Espagne, et particulièrement en Catalogne et aux îles Baléares, aux bergers et aux meuniers.

P. 136, l. 10 : *bon arismetich.* Lisez *aritmetich,* calculateur. La première forme rappelle la prononciation du θ grec. C'est la seconde qui a prévalu.

P. 139, l. 8 : *quet començ plenerament hoyt.* Il faut l'infinitif *hoyr.*

P. 141, l. 1 : *concauitat.* Au sens du castillan *cuenca,* bassin, vallée.

P. 141, l. 13 : *calitja espessa.* Epais brouillard. Du latin *caligin-e-m.*

P. 144, l. 6 : *no creeguts esser.* Le sens indique la vraie leçon, *no creegues esser.*

P. 150, l. 2 : *jatsia no haien lur desig complir.* Ou il faut ajouter *pogut,* après *haien,* ou lire *complit, complert.*

P. 153, l. 9 : *ab integuents e figures.* Si le premier substantif a un sens, ce ne peut être que celui d'allégorie.

P. 154, l. 14 : *per molt quey aprims.* Il y avait *aprimes,* mais

l'*e* a été biffé. *Aprimar,* amincir (de *prim,* mince, fluet); au figuré, affiner, subtiliser.

P. 158, l. 10-11 : *aqueix parlament.* Cet entretien, de *parla, parlar,* parole, parler.

P. 158, l. 12 : *abans que hich pertiscam.* Comme le latin *hinc.* Avant que nous sortions d'ici.

P. 159, l. 2 : *comença a falegar.* Se mit à caresser. Même sens que le castillan *halagar.*

P. 159, l. 5-6 : *calitja de tenebres.* Pléonasme dans le goût de l'auteur. Ténébreux brouillard.

P. 163, l. 3 : *Si foll est, bon proposit he.* Son dessein était de le guérir du mal d'amour, de sa folie.

P. 163, l. 10 : *sine tro que.* Lisez *fin e tro que.* Jusqu'à tant que, jusqu'à ce que.

P. 163, l. 13 : *e gest madur.* Peut s'entendre de la douceur ou de la gravité.

P. 163-164, l. 15-1 : *instruit en methematiques.* Le mot *matematica* s'entend aussi, dans la vieille langue, de l'astrologie. En latin *mathematicus* a aussi le sens d'astrologue.

P. 164, l. 2 : *en nigromentia.* Pris ici comme synonyme de magie (noire, s'entend, d'après la doctrine qui accordait tout pouvoir au démon, avant la venue du Christ). La réflexion qui suit, et le nom de Médée, ne laissent aucun doute. Savant et sorcier étaient synonymes au moyen âge. Quand on désespérait de Dieu, on se donnait au diable, révélateur de la science du bien et du mal. C'était le malin esprit, croyait-on, qui inspirait les prophétesses et les sibylles.

P. 164, l. 6 : *ques era ajustades.* Il faut lire *eran* au pluriel. Le trait qui remplace les lettres *m, n,* est souvent oublié. *Ajustar* au sens de *coire,* s'accoupler.

P. 165, l. 5 : *que marit he muller acostumauen hauer.* L'imparfait s'applique au cas particulier du couple divin. Mais la réflexion générale veut le présent au pluriel, *acostumen.*

P. 165, l. 6-7 : *la luxuria de la fembra.* Evidemment ce mot a ici le sens du latin *libido, salacitas,* lasciveté, jouissance et désir effréné du plaisir, fringale d'amour, telle que Vénus, dans Homère, la donna à Paris pour avoir jugé en sa faveur. Le même poète nous apprend que l'acariâtre Junon ne s'accordait jamais avec son seigneur et maître.

P. 166, l. 10 : *respon clarament el argument.* C'est *al* qu'il faut lire. Confusion fréquente.

P. 167, l. 4-5 : *lo joch te estranyare en breus paraules.* Il faut lire *estrenyere* ou *estrenyire,* et traduire librement : Je te ferai grâce de longs discours.

P. 167, l. 6-7 : *en dona... lurs costums.* Irrégularité appa-

rente, imitée du latin. Le pluriel va très bien avec *dona,* singulier collectif. Cette construction n'est pas rare.

P. 169, l. 2-3 : *les quals serien vergonyoses exprimir.* Usage consacré, dans la vieille langue, au lieu de *les quals seria vergonyos exprimir.* Il y avait une tendance à l'accord, qui a disparu sous l'influence du castillan et du français.

P. 169, l. 14 : *algalia.* Le musc, ainsi nommé, prétendait-on, du pays où vit l'animal qui produit cette substance odorante (gat d'Algalia); n'ayant rien de commun avec la martre zibeline, comme l'affirment quelques lexicographes. D'après W. H. Engelmann, *algalia* est la transcription de l'arabe *al-galiya,* qui signifie civette. Musc ou civette, c'est un produit animal, bien connu des pharmaciens, et souvent adultéré, falsifié comme le *castoreum,* autre antispasmodique. Les ingrédients de la toilette des dames catalanes formaient une sorte de pharmacie. Le titre d'un ouvrage d'Ovide justifie ce rapprochement.

P. 169-170, l. 15-1 : *suplexen lur pudor.* On connaît l'adage latin : *Male olet, qui bene olet,* bonnes odeurs, mauvaises odeurs. On connaît moins le mot charmant de Lucien, d'après l'heureuse correction de M. G. Cobet : Etant tout parfum (les femmes), quel besoin ont-elles de parfums? Bernat Metge est moins gracieux ou moins galant. L'auteur du premier acte de *la Célestine,* qui avait lu notre auteur, amplifie cette curieuse énumération des drogues de la toilette féminine. Sur ce chapitre, et en particulier sur l'art de blondir les cheveux, il faut consulter l'agréable monographie d'Armand Baschet et Feuillet de Conches : *les Femmes blondes,* par deux Vénitiens. Paris, Auguste Aubry, 1864, in-8°. Les deux auteurs, si bien informés pourtant, ne connaissaient pas le Songe du courtisan-philosophe catalan, si expert en cette sorte de matière médicale des boudoirs.

P. 171, l. 9-10 : *de mares de vin grech.* Il n'y a rien à corriger; mais il est difficile de traduire *mares* autrement que par lie, marc. C'est le dépôt des vins sous forme de cristaux, dans les fûts qui les renferment. Ce tartre est usité en pharmacie. On pourrait traduire tartrate, acide tartrique, si ces termes étaient moins techniques.

P. 171, 10 : *genesta.* Une espèce de genêt, la génestrolle, ou herbe des teinturiers, qui servait pour teindre en jaune. Ne pas confondre avec *ginebre,* genévrier. On dit aussi *ginesta.*

P. 172, l. 3-4 : *algunes fembretes.* Ces femmelettes, très habiles et très complaisantes, artistes en toilette, pénétraient facilement dans les maisons et faisaient avec un art infini le

métier d'entremetteuses. Célestine est le type immortel de ces messagères de la débauche. Ces hideuses femelles savaient un nombre infini de recettes et d'oraisons dont elles se servaient pour abuser les jeunes filles et les jeunes femmes qui les consultaient. Elles se mêlaient de médecine et pratiquaient les avortements. De là le nom de *metgesses*, que l'auteur leur donne dans un autre endroit.

P. 172 l. 7 : *diuerses maneres de pelador.* La peau était travaillée de mille façons, pour tromper les yeux, pour paraître, pour corriger la nature, enfin, « pour réparer des ans l'irréparable outrage ». La coquetterie n'a pas moins de peine à vieillir que l'ambition.

P. 172, l. 9-10 : *arreaments e comportaments.* Ces deux mots résument toute la mode : ce que l'on porte, et la manière de le porter. On voit que, dès ce temps-là, c'étaient les courtisanes qui donnaient le ton.

P. 172, l. 13-14 : *per fembres dones e indignes estar entre dones castes. Fembres dones* ne s'entend pas. Peut-être faut-il lire per *fembres joves.* Dans tous les cas, *dones* après *fembres* est à corriger ou à effacer. Il faut lire *vanes.* V. les variantes.

P. 173, l. 2 : *ab les gonelles de la cinta auall.* Se dit de tout vêtement ample, bouffant, qui descend plus ou moins bas, tunique, jupe, jupon. Les formes *gona, goneyla, gonela,* sont aussi usitées.

P. 173, l. 7 : *ab les alcandores brodades.* Il paraît que le mot est d'origine berbère, et qu'il a été introduit en Espagne par les Arabes, comme semble le prouver l'article *al.* Il signifie chemise, chemisette, camisolle. D'après Eguilaz, dans son glossaire étymologique, postérieur aux travaux de Dozy et d'Engelmann, on disait *alcandria, gandora.* Cette chemise, chez les Maures de Grenade, était de soie, de drap fin, de tissu de lin, de coton ou de chanvre, verte, bleue, grise ou rouge. Elle était à l'usage des deux sexes, et servait de parure. On sait que les Arabes d'Espagne aimaient les couleurs voyantes. Un auteur compare le public des mosquées à un parterre de fleurs fraîchement écloses au printemps. Le grand luxe consistait à s'envelopper de l'*alfolla* ou *alholla,* sorte de manteau de brocart couleur de pourpre ou d'une étoffe rayée, brochée d'or et d'argent. On trouvera de curieux détails sur le costume des Maures de Grenade avec une riche bibliographie, dans l'intéressante étude de M. Francisco de Paula Valladar, dans *Revista de España,* 15 et 30 décembre 1888, tome 124, pp. 422-447, 586-616. Voyez aussi la monographie de D. Serafin Maria de Sotto, *Discurso histórico sobre el trage de los Españoles, desde los tiempos mas remotos hasta el reinado de los Reyes Católicos,* dans

*Memorias de la real Academia de la historia,* t. IX, pp. VIII-215, Madrid, 1879, in-4°.

P. 173, l. 9 : *de vaÿs purats,* qu'il faut peut-être lire *vayrs,* à cause du point ou du trait qui surmonte l'*y*. Les dictionnaires sont muets. Il est probable qu'il s'agit du petit vair, fourrure blanche et grise (de *vario-?*). Cette conjecture paraît confirmée par la suite, *ho erminis :* fourrure de petit vair ou d'hermine. *Purats* est peut-être synonyme de *pur,* à moins qu'il ne faille lire *puntats.*

P. 174, l. 9 : *e l alcofoll.* C'est l'arabe al-cohl, qui désigne l'antimoine, dont les femmes d'Orient se teignaient les paupières.

P. 174, l. 10 : *ab mil retrets.* Reproches, injures. *De retraure. Fer retrets* signifie faire des reproches, dire à quelqu'un ou lui rappeler des choses désagréables.

P. 175, l. 2 : *alfarda.* Ce mot, d'origine arabe, ne peut signifier que fichu, collerette ou collier de pandeloques ou de petites pièces de monnaie. Dans le midi de l'Espagne, il n'est pas rare de voir de menues monnaies d'or et d'argent percées d'un trou dans lequel on passe un fil de soie, ou façonnées en boutons. C'est un luxe très répandu parmi le peuple.

P. 175, l. 3 : *agulla.* Proprement aiguille. Ici, grosse épingle à cheveux, dont la tête était façonnée de manière à servir d'ornement.

P. 175, l. 5-13 : *ligar ne arresar.* Le premier se dit plus particulièrement de la tête, des cheveux. Le second, de la toilette en général. *Arresar* est devenu *arrear.*

P. 175, l. 14 : *a sa guisa.* Le sens veut *a lur guisa.* L'influence de l'espagnol a fait disparaître *lur, lurs* (leur, leurs, de *illorum*).

P. 176, l. 5 : *arresades e deboxades.* Ce dernier terme est juste et expressif, la toilette étant une œuvre d'art, plus près de la peinture que du dessin. On a dit depuis *dibuxar,* en espagnol *dibujar.* On pourrait traduire familièrement : Quand elles sont bien attifées et tirées à quatre épingles.

P. 177, l. 11-12 : *elles agueren lur desig.* Le sens indique la correction *aguen* du verbe *aguar,* aiguiser, que l'on a déjà vu, qui est le latin *acu-e-re,* en castillan, *aguzar,* aiguiser, aviver, stimuler. L'aiguillon qui les poind, c'est le désir, la passion du commandement, de l'autorité.

P. 179, l. 8 : *entre lurs lambrots.* La terminaison du mot révèle le sens péjoratif. Grosses, vilaines lèvres, fardées, pommadées, gluantes. On abusait du vermillon et du carmin pour rendre les lèvres vermeilles. *Nimium ne crede colori.* Voir le poème d'Ovide sur l'art de faire son visage.

P. 179, l. 13-14 : *del teu humit radical.* Expression qui résume les théories humorales de l'auteur, à une époque où Galien et les Arabes faisaient la loi en médecine. L'humide radical, c'était la vie même, avec le calorique inné.

P. 180, l. 2 : *stepa ou estepa.* Sorte de ciste, plante, dont une espèce, le ciste de Crète, donne une gomme odorante, qui était autrefois d'usage en médecine. Mss. de B. : *stopa.*

P. 180, l 2-3 : *banya de cabro.* Nom vulgaire ou populaire d'une plante analogue à la *banya de cabra.*

P. 180, l. 3 : *caparros.* C'est l'espagnol *caparrosa,* en français couperose. Nom générique des sulfates métalliques ; sulfate de cuivre ou de fer *(chalcanthum).* Remarquons, à ce propos, que la plupart de ces drogues de la toilette des femmes sont styptiques et astringentes. L'*orpiment* est une combinaison d'arsenic et de soufre, dont on se sert pour peindre en jaune.

P. 183, l. 5-6-7 : *tractan e meten a bona perfectio he en obra que aquella cosa no vengue a bona perfectio.* Il faut lire : *tractan e meten en obra,* et la suite *a bona perfectio* a été mis deux fois par une distraction du copiste.

P. 184, l. 1-2 : *alguna justa causa precedent sino...* Il vaudrait mieux lire : *no alguna,* ou *nenguna j. c. p., sino.*

P. 185, l. 2 : *los estrolechs, los nigromantichs, los fatillers.* Faiseurs d'horoscope, magiciens, devins ou diseurs de bonne aventure.

P. 185, l. 13 : *algu de sos amadors.* Au lieu de *lurs amadors.* Encore un lapsus du copiste. A cette époque, l'influence espagnole ne se faisait pas encore sentir.

P. 188, l. 6-7 : *jon se hu he dos, mas molts.* La conjonction adversative indique la correction : *jon se no hu ne dos, mas molts.*

P. 189, l. 2-3 : *cent milia retrets.* On a déjà vu ce mot au pluriel. Chose désagréable à rappeler, reproche, injure.

P. 189, l. 7-8 : *les barres li asseguessen.* Vœu cruel. Dans le trismus, la mâchoire inférieure *(barres)* devient immobile comme la supérieure, et la bouche est fermée par la double barrière des arcades dentaires.

P. 192, l. 5 : *sils poden embacinar.* Probablement envoûter. Peut-être faudrait-il lire *enmetzinar,* empoisonner, ou *enbajanir,* assoter, rendre stupide.

P. 192, l. 6 : *en metgesses.* Femmes se mêlant de médecine. Matrones qui donnaient des remèdes pour favoriser la conception, et plus souvent l'avortement ; très recherchées des pécheresses ; très habiles à refaire la virginité compromise. Célestine était fort savante dans cet art, *huius rei artifex.*

P. 197, l. 12-13 : *frenetich sots sens febre.* C'est la définition classique de la manie ou délire des aliénés.

P. 208, l. 10-11 : *da romagueres e de canyota.* Le premier substantif, encore en usage, désigne les ronces. Le second est le nom d'une plante coriace, comme le spart, autrement dite *carrix* (en latin *carex,* laiche), très répandue sur les côtes de la Méditerranée. dans les terrains sablonneux. Ne pas confondre avec *rostoll, rustoy,* chaume du blé, de l'avoine et du seigle. La comparaison est aussi juste que pittoresque. Ces plantes malfaisantes ont de profondes racines et repoussent vite et avec beaucoup de vigueur.

## QUATRIÈME DIALOGUE

P. 213, l. 3-4 : *e no creech pas quet digues clamar de fortuna.* Il faut lire *degues,* que tu doives accuser la fortune.

P. 213, l. 10 : *not he forçat fortuna.* Il faut lire *not ha forçat fortuna.*

P. 219, l. 3-4 : *e una flor no fa primavera.* En castillan, *una golondrina no hace verano.* Comparez l'adage français : une fois n'est pas coutume, et le mot des légistes : *testis unus, testis nullus.*

P. 220, l. 2-3 : *que tu poras assats deurar.* Ce verbe, qui doit s'écrire *daurar,* signifie orner, embellir, faire valoir. Il a aussi le sens du français dorer, dans le vers si connu de Molière : *Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule.*

P. 221, l. 3-4 : *cresque e dilata son regne.* Le premier verbe, *crexer,* est aussi actif transitif, comme accroître, augmenter.

P. 221, l. 7 : *troçada la vna part dels cabells.* Le sens du participe est nettement déterminé par les mots *escampada, no composta, solta,* qui s'appliquent à la partie arrangée. *Troçar* a la même origine que le français trousser, et à peu près le même sens : replier, relever, arranger. Mss. de B. : *tressada.*

P. 222, l. 8 : *sanch as sedeiada. De sedeiar,* qui n'a point d'équivalent en castillan et en français; équivalent du latin *siti-re,* avoir soif. *Sed,* en espagnol, *set,* en catalan, comme le latin, se confond avec *set,* nom de nombre, sept, *sept-em.*

P. 222, l. 13 : *ella esuehi. Esvahir* peut avoir le sens de *esvayr,* détruire, aussi bien que d'envahir, attaquer.

P. 222, l. 16 : *domdade.* C'est la forme ancienne, qui répond au français domptée. On a dit ensuite *domar,* comme en castillan. Mss. de B. : *domdada, dompdada.*

P. 224 l. 1 : *expetra en grech.* Comme *experta en grech.* La transposition est peut-être du fait du copiste; mais elle est fréquente dans d'autres mots où *r* et *t* sont voisins. *Haia ordonats notables libres.* Répond au latin *compon-e-re* et au grec

συγγράφειν, en parlant des compositions historiques ou de longue haleine.

P. 225, l. 10-11 : *en continent auerti vn fill.* Elle avorta aussitôt. Forme différente de *abortar*. Mss. de B. : *auorti.*

P. 226, l. 10 : *e l estorce de mort.* 3[e] pers. sing. du parfait de *estorcer*, arracher, délivrer, en latin, *extorquere*. Se trouve quelques lignes plus bas, sous la forme *estorcre*, avec transposition de l'*r*.

P. 227, l. 14 : *conca filla.* Bien que le premier mot soit souligné de carmin, ce n'est point un nom propre. Il faut lire *con ça* = *com sa filla.* C'est la leçon des mss. de B.

P. 229, l. 1-2 : *relxatio.* Il faut rétablir l'*a* tombé et lire *relaxatio*, comme dans les deux mss. de B.

P. 229, l. 7 : *vidua* est la forme latine, sans altération. *Viuda* est la forme actuelle, comme en castillan.

P. 231, l. 4 : *per reynas.* En castillan, *rehenes*, otages. Pourrait se confondre avec *reyna (de regina)* et *rehina*, pour *resina*, reine et résine. Mss. de B. : *rehenas* et *reenas.*

P. 232, l. 11 : *e indigne de hauerlos perduts.* Au sens du latin : qui méritait de ne pas les perdre, qui n'aurait pas dû les perdre.

P. 232, l. 14-15 : *que ia la reciten les velles com fillen.* Il faut lire *filen.* La leçon du manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris est préférable à celle que cite l'éditeur du conte de Grisélidis, traduit en catalan du latin de Pétrarque, qui l'avait emprunté au Décaméron de Boccace. *Vetles* au lieu de *velles*, a donné *vetlades*, veillées ; tandis que *velles* est le sujet de *reciten* et de *filen.* Aux veillées d'hiver, au coin du feu, la parole est aux vieilles fileuses, qui ont la mémoire bien meublée, et qu'on écoute religieusement autour de l'âtre. De là le nom de *rondalles* donné à ces récits populaires de la veillée.

P. 233, l. 4-5 : *ensa.* S'écrit aussi *ença.* Le *c* avec cédille, d'un usage fréquent dans la vieille langue, devrait être conservé, comme il l'a été en français, tandis qu'il n'est plus usité en castillan où le *z* a pris sa place.

P, 233, l. 14-15 : *james no jura sos hulls.* Au *j* du texte a été substitué un *g* à l'encre rouge, ce qui donne *gira.* Correction excellente. On pourrait lire aussi *atura.* Elle ne tourna, elle n'arrêta pas ses regards.

P. 235, l. 4 : *fi e cluncocio.* C'est un barbarisme. Lisez *conclusio.* Le copiste qui a écrit cette page et la moitié de la précédente (folio 80 du mss.) a des formes singulières. Il est beaucoup plus incorrect que l'autre.

P. 235, l. 8 : *eximpliar.* Bien que la dérivation de ce verbe ne soit pas douteuse, il signifie plutôt amplifier que proposer

comme exemple. Si fréquente que soit la forme *eximpli*, *eximpliar* paraît se rapporter plutôt à *axamplar*. Mss. de B.: *explicar*.

P. 235, l. 13 : *prodisionalment* devrait s'écrire avec un *c* ou un *t* entre les deux *i*. Même sens que le latin *per proditionem*. Manque aux vocabulaires. Mss. de B. : *perdicionalment*.

P. 236, l. 6 : *relador*. Forme archaïque. C'est *relator* qui a prévalu. Mss. de B. : *rellador*.

P. 237, l. 12-13 : *per bon istorial ne disert*. Ce dernier mot a un *e* barré avant le *t*. Peut-être vaudrait-il mieux lire *discret*, qui donnerait un sens plus satisfaisant, puisqu'il s'agit de véracité et non d'éloquence. Mss. de B. : *disert*.

P. 237, l. 15 : *clara conexensa que*... Evidemment *he* (j'ai) manque entre le substantif et la conjonction. Il ne faudrait pas ériger en idiotismes les fautes certaines du copiste. La superstition de la lettre morte a fait dire beaucoup de sottises aux auteurs qui ont écrit avant l'invention de l'imprimerie.

P. 238, l. 12 : *ço qu en fall*. Le sens paraît être : ce qui manque, à moins que *fallar* ne soit proche parent du castillan *hallar*, ce que j'en sais, ce que j'en ai appris (en latin *reperi-re*, *comperi-re*). La phrase régulière serait, *ço qu en hi fall* ou *falta*.

P. 239, l. 8 : *ab extremis perills*. Lisez *ab extrems perills*.

P 240, l. 4 : *la sua celsitud*. Son Altesse. Quelques mots dérivés du latin ont conservé par abus le *d* final du thème. *Celsitut* est la forme régulière.

P. 241, l. 7 : *e bons tractaments*. Bons procédés, négociations bien conduites, habileté diplomatique.

P. 241, l. 10 : *Barcelona e Arago*. Comme *Catalunya e Arago*. Les Comtes de Barcelone étaient rois d'Aragon, depuis Ramon Berenguer, dixième comte de Barcelone, lequel ayant épousé la fille du roi d'Aragon, prit le titre de Prince d'Aragon. Son fils et successeur Alphonse fut le premier à porter le titre de roi. De là les doubles couronnes de la robe du roi Jean : couronne comtale, couronne royale.

P. 247, l. 14 : *espluga de enamorats*. Du latin *spelunca*, caverne, repaire de galants. On dit en français, caverne de voleurs, au sens figuré. Terme péjoratif.

P. 247, l. 15 : *archiu de mentides*. Les formes *arxiu*, *arxiver* ont prévalu.

P. 249, l. 4 : *cauras de la questio*. C'est un latinisme, qui marque un échec. *Excidit ausis*, a dit Ovide. Dans Suétone, *excidere formula* signifie perdre son procès.

P. 251, l. 11-12 : *al pelicer*. Ce mot s'écrit régulièrement *pellicer*, *pellisser*. C'est le peaussier, à moins que ce ne soit le tanneur. Mss. de B. : *faria atornar al pellicer*.

P. 251, l. 13-14 : *la brocade li plora.* Ne peut s'entendre au figuré que des yeux larmoyants ou de l'écoulement par le nez de la pituite. *Brocade,* c'est le sarment de la vigne, qui après la taille laisse couler la sève. Le liquide recueilli dans un récipient de verre est réputé salutaire dans les ophtalmies.

P. 252, l. 13-14 : *ab aygua beneyta.* Comme si les aspersions d'eau bénite suffisaient à laver les péchés véniels.

P. 253, l. 4 : *crespats e rulls.* Crêpés et frisés, par un effet de l'art, s'entend; la plupart des artifices de la toilette allant contre la nature et prétendant la corriger.

P. 253, l. 10 : *guanyar joya.* Remporter le prix. Allusion aux bijoux, fleurs artificielles en or et en argent, et autres menus objets d'orfèvrerie qui récompensaient les vainqueurs dans les joutes et concours de tout ordre. Dans le *Cançoner de obres enamorades* de la Bibliothèque nationale, on trouve souvent à la marge la mention du mot *joya*, pour désigner la pièce d'un poète lauréat. L'églantine, l'œillet, la violette, la pensée, le souci sont les fleurs artificielles vraiment classiques des Jeux floraux. La fleur naturelle est réservée au premier entre tous les compétiteurs. Offerte à l'une des dames présentes à la cérémonie, cette fleur la désigne comme reine de la fête. Ce cérémonial d'un autre âge est à la fois charmant et puéril. Dans les courses qui ont lieu lors des fêtes locales, le vainqueur reçoit comme récompense un roseau vert auquel est suspendue une cuiller en argent, avec une faveur rose ou rouge.

P. 254, l. 3-4 : *pel amunt.* N'est pas l'équivalent de *per amunt.* A rebrousse-poil en est la traduction exacte et littérale. La peau en devient plus lisse.

P. 255, l. 1 : *que vullen guarrotar.* Ce verbe signifie proprement s'aider d'un bâton *(garrot)* pour mieux serrer la corde qui maintient un faix, une charge de bois. Ici, vraisemblablement, jouer du bâton. Ou bien l'auteur a voulu dire que les bras se trouvent si étroitement serrés par les manches qu'on dirait des bâtons.

P. 255, l. 5 : *capiro en lo cap.* Le *capiro* était une espèce de capuchon assez semblable à celui de l'aumusse des prêtres, qui peut servir au besoin à couvrir la tête.

P. 255, l. 5 : *tovallola.* Littéralement petite nappe ou serviette. C'était une longue pièce de linge fin, ayant la forme d'un essuie-mains, qui faisait le tour de la tête et retombait sur le dos ou sur les épaules. On le retrouve dans le costume de cérémonie des corporations de pénitents (bleus, blancs) dans quelques villes du midi. Cette coiffure rappelle celle des antiques Égyptiens et des femmes libres, dans Homère. Elle avait quelque chose de sacerdotal.

P. 255, l. 6 : *xipellet*. Sorte de bourrelet en forme de couronne, imitation probable du turban des Orientaux, surmonté d'une coiffe généralement basse, plus ou moins conique. Cet ajustement de tête se voit souvent dans les sculptures d'église au moyen âge, par exemple, dans une des chapelles du pourtour du chœur de la cathédrale de Tarragone, où l'on remarque un groupe de grandeur naturelle représentant la mise au tombeau du Christ, bien plus beau que celui de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

P. 255, l. 6 : *ades pate nostres, ades correja*. Les chapelets ou rosaires suspendus à la ceinture et tombant au-dessus ou au-dessous du genou, ainsi que les ceintures de cuir retombant jusqu'à la cheville, étaient à l'usage des femmes dévotes, des religieuses et de certains ordres religieux. Les moines Augustins portaient le ceinturon et la courroie de cuir; tandis que les Franciscains se ceignaient d'une corde grossière ou d'un cordon à longs nœuds. Patenôtre désigne le chapelet à grains, instrument à prier. Chaque grain représente un *ave*, et les gros grains l'oraison dominicale *(Pater noster)*. Egrener ce chapelet composé de quinze dizaines d'*Ave* et de quinze *Pater*, c'est dire le rosaire de la Vierge. Si l'on remonte à l'origine de cette institution liturgique, on trouve le nom du bienheureux Alain, le doux mystique, et celui de Dominique de Guzman, le fondateur du Saint-Office de l'Inquisition. Il est probable que l'usage du clavier, longue chaîne d'argent qui s'accrochait à la ceinture, pour y suspendre un trousseau de clés, s'est maintenu en Espagne, grâce au chapelet, dont la provenance orientale est certaine.

P. 255, l. 7 : *capell de vebre*. On pourrait traduire littéralement chapeau de bièvre. Ce mot désignait autrefois le castor. La forme populaire *vibrum* se trouve dans le scoliaste de Juvénal. C'est probablement de *vebrum* que dérive le catalan *vibre*, où nous voyons le même mot, tandis que les lexicographes, abusés par l'analogie du castillan *vibora*, vipère, en font un nom de serpent. La forme *bebrum* appartient au bas-latin. L'une et l'autre sont des altérations de *fibrum*, du latin classique. Castor, demi-castor, désignaient autrefois le chapeau fabriqué avec le poil du castor.

P. 255, l. 7 : *barret*. Bonnet, qui a donné *barretina*, coiffure nationale et populaire des Catalans, bien différente du berret ou béret des Béarnais et des Basques, qui est une toque ronde et plate. La coiffure ordinaire du peuple catalan est rouge ou violette, doublée de noir. Elle sert à deux fins. En temps ordinaire, la bordure noire qui fait le tour de la tête fait ressortir la couleur rouge ou violette. En temps de deuil, le bonnet se

retourne, et la bordure rouge ou violette tranche sur le noir. Comme les deux cônes qui rentrent l'un dans l'autre sont fort longs, cette coiffure peut se replier sur la tête, de manière à protéger le front et les yeux, tout en servant de coussinet pour porter des fardeaux. Cette coiffure, le gilet court, la veste courte, la ceinture rouge faisant plusieurs fois le tour de la taille, la culotte courte de velours, la chaussure de tresse de chanvre (*espardenya, alpargata* en castillan) et des bas chinés, tel est le costume ordinaire des catalans de la montagne. Il faut y joindre le couteau catalan (*ganivet de molla,* en castillan *navaja*) qui figure toujours dans les rixes et les rend terribles.

P. 255, l. 9 : *calces* Peut signifier chausses et bas. La partie du vêtement que désigne ce dernier mot, se dit *mitja*. Mais l'ancien terme *calce* ou *calse,* est toujours en usage dans certaines parties de la Catalogne et aux îles Baléares.

P. 255, l. 10 : *Ades de frizo*. Drap de laine grossier, comme la bure fabriquée par les tisserands au métier. On appelait frise, dans le vieux français, une étoffe de laine à poil frisé. Ne pas confondre avec une sorte de toile fabriquée à Frise, en Hollande.

P. 255, l. 12-13 : *ab alcandores brodades*. Chemises fines et brodées, de soie, de laine ou de toile, dont ils montrent le plus qu'ils peuvent. Le contexte permet de supposer qu'il s'agit ici d'autre chose que des chemisettes ou camisoles de femme du précédent dialogue. Peut-être des bandes d'une dentelle fabriquée à Alcántara, ville d'Espagne. C'est une conjecture à vérifier. Le costume et les modes des Arabes étaient imités, suivis par les Chrétiens du Nord.

P. 256, l. 2 : *la lur dolentia*. Ce mot comporte deux sens, selon l'accentuation. *Doléntia,* maladie ; *dolentía,* malice. Les deux sont bons. Etre esclave de la mode, c'est à la fois une manie et une sottise.

P. 257, l. 9 : *a la companya*. Peut s'entendre des deux consorts et conjoints, ou de l'un d'eux, de la moitié, comme ici.

P. 260, l. 3 : *e volran celar*. Il faut lire *ho volran celar*.

P. 660, l. 5-6 : *los trons e lamp no venen*. *No* doit être lu *ne,* c'est-à-dire *en*. C'est une tempête formidable qui éclate, à la suite des questions pressantes du mari impatient, et de la discrétion obstinée de l'épouse timide. Rien ne manque à cet orage domestique. Après l'éclair et le tonnerre, vient une pluie de larmes.

P. 260, l. 12 : *priuadeieran*. Mot heureusement formé. Se permettre des familiarités, avoir des privautés.

P. 261, l. 4 : *ginyades*. Enjôlées, séduites par la manifestation de ces faux sentiments.

P. 261, l. 10 : *marmessors*. Exécuteurs testamentaires. D'où *marmessoria*.

P. 261, l. 11-12 : *dejus lo capero*. Sorte de chaperon qui pouvait couvrir la tête, faisant partie d'une large et longue soutane sans manches, avec ou sans traîne. Ce costume de deuil s'appelait *loba* en Castillan. Le chaperon pouvait s'allonger en pointe, de manière à former un capuchon ou capuce, comme celui des capucins.

P. 261, l. 13 : *gramalles negres*. Longues robes noires, comme les simarres des magistrats ou des professeurs du haut enseignement.

P. 261-262, l. 15-1 : *se trench lo coll*. Se rompe le cou, fasse une sottise, en épousant un veuf en apparence inconsolable.

P. 262, l. 10 : *si yo mateix noy prenia cosiment*. Sans ma propre initiative. C'est le mari qui remarquait ce qu'il fallait à sa femme.

P. 262, l. 13 : *se dreçaue la nit*. Se mettait sur son séant, sans se lever pour cela.

P. 263, l. 5-6 : *se vaien deportar en l altre setgle*. Manière plaisante de dire qu'elles meurent.

P. 263, l. 12-13 : *un poch catiues*. Un peu chiches, d'une économie exagérée. Ce sens ne se trouve pas dans les dictionnaires. *Catiu* est à rapprocher de *mesqui*, avare et misérable, au sens du français mesquin.

P. 264-265, l. 15-1 : *logreiar, logoteiar*. Le premier de ces verbes signifie gagner de l'argent, faire l'usure. Le second, flatter, mentir.

P. 265, l. 3 : *pelliar, emperar mals homens*. Le premier est à rapprocher du latin *peierare*, se parjurer. Le second peut s'entendre de la protection accordée à des gens de rien, ou de l'emploi de ces gens. *Amparar* et *emprar* se confondent souvent dans les manuscrits.

P. 265, l. 4 : *descarrerar*, dévoyer, fourvoyer, détourner du droit chemin. Voir *carrer, carrera*.

P. 265, l. 14-15 : *no volen res fer ne mostrar a lurs fills*. Cela est toujours vrai. Ce n'est pas seulement le noble, le gentilhomme qui veut que son fils ne sache rien faire. Le petit bourgeois, le petit propriétaire, l'ouvrier aisé, n'entend pas non plus que son fils travaille de ses mains. L'institution des majorats n'a pas peu contribué à propager la fainéantise. Le vrai gentilhomme est celui qui ne fait rien et ne sait rien faire.

P. 266, l. 2-3 : *fills de grans mestres*. Allusion aux ordres militaires dont les chefs prenaient le titre de grand-maître ? L'ordre de Montesa avait remplacé celui du Temple.

P. 266, l. 14 : *primament*, qu'il ne faut pas confondre avec

*primerament,* signifie subtilement, finement. L'esprit fin des femmes est aiguisé par leur curiosité innée.

P. 267, l. 5 : *bistia de prat.* Locution qui répond au français : âne bâté, ignorant, incapable.

P. 267, l. 7-8 : *de alguna eloquentia subtil.* Ce substantif doit être changé en un autre signifiant matière, question.

P. 267, l. 14 : *qu ils sercaue.* Comme *s ils cercaue,* ou *qu ils cercas* ou *cercaria.* La vraie orthographe est *cercar.*

P. 268, l. 8-9 : *que son estornell de carabassa.* Point d'équivalent en français. Les mots *estornell* et *carabassa* font antithèse. L'étourneau est le symbole de la vivacité d'esprit, et *carabassa* est le synonyme de sottise. *Carabasse, carabassot* sont des termes dont on se sert en Catalogne pour marquer la sottise et la niaiserie. Appeler quelqu'un citrouille, potiron, ce n'est pas lui faire un compliment. *Navet* a un sens analogue en français.

P. 270, l. 2 : *vanarse han de moltes dones.* Ellipse, par la suppression d'un verbe avoir, connaître, posséder. Ils se vantent de conquêtes imaginaires.

P. 271, l. 7 : *que qui no ama no mereix esser amat.* C'est la pensée de Sénèque, *si vis amari, ama.* La marâtre est un des types les plus fréquents de la littérature catalane. Celle du prince de Viana est demeurée célèbre dans l'histoire.

P. 271, l. 15 : *que aço aguessen callat.* Il faut lire *haguesses callat.*

P. 272, l. 10-11 : *mostrau ab lo dit, mirau e tenguts.* Il faut lire *mostrats, mirats.*

P. 272, l. 11-12 : *de la aparentia han molt, e de la existentia fort poch.* Antithèse qui rappelle les deux personnages du Baron de Faineste, Etre et Paraître, de Théodore Agrippa d'Aubigné. Pour paraître, il faut être, a dit une femme d'esprit. Mais le vulgaire ne s'arrête qu'à la surface, ne va pas au fond des choses et se laisse prendre aux apparences.

P. 272-273, l. 15-1 : *Natura ha dat vianda a sustentatio de vida.* C'est le fameux adage cher à Harpagon : Il faut manger pour vivre, etc.

P. 273, l. 1-2 : *trencades les regnes de trempança.* Bien que *regnes* soit bon, peut-être vaudrait-il mieux lire *regles. Trempança* au lieu de *temprança,* suivant la transposition fréquente, qui a donné *febrir,* en catalan et en castillan, tandis que le français dit fourbir. *Fabridor* en vieux catalan, signifie polisseur, fourbisseur. Ce mot n'a rien de commun avec la fièvre, comme l'a cru un catalaniste officiel.

P. 274, l. 8 : *los entichs phisichs.* Malgré l'adage de l'Ecole, « *Medicus incipit, ubi desinit physicus* », ce mot est encore en usage dans certaines langues, notamment en anglais et en espa-

gnol, pour désigner le médecin. Dans la médecine naturiste, le médecin est considéré comme le ministre et l'interprète de la nature, suivant la formule de Baglivi. Hippocrate et Aristote poussaient le culte de la nature jusqu'à la superstition. L'omnipotence, l'omniscience de la nature finirent par se confondre avec l'idée de Providence. Asclépiade s'insurgea le premier contre cette espèce de religion positive, qui condamnait l'art de guérir à l'impuissance.

P. 276, l. 3-4-5-6 : *en hoyr trufadors, escarnidors, harants, ralladors, mals parlers, cridadors, aualotadors, jutgedors e migencers de baccaleries e de viltats.* Voilà, en une phrase, la plus belle collection de vauriens, coquins, truands, ruffiens, croquants, piliers de tripot, souteneurs, entremetteurs et autre racaille qui abonde dans les grandes villes. C'est la seule fois que l'auteur nous laisse entrevoir la lie de la population catalane. D'un trait, il peint tous ces gens de sac et de corde, vrai gibier de potence. Quelqu'uns des termes de cette énumération ne se trouvent pas dans les dictionnaires. *Jutgedors,* à cause de sa ressemblance de sens avec *escarnidors,* devrait peut-être se lire *jugadors. Bacalleries* a une signification plus énergique et intense que le castillan *bachilleria.* On écrit auiourd'hui *batxilleria. Batxiller* signifie à la fois bachelier et bavard, diseur de riens. Il y a là, en raccourci, tout le personnel d'une cour des miracles.

P. 277, l. 2 : *lo gipo,* espèce de veste qui se boutonnait sur la poitrine comme un gilet droit. Il y a aussi le diminutif *giponet;* en castillan, *jubon, juboncillo.* Le proverbe, *Primer es la camisa que 'l gipó,* est presque littéralement traduit du latin, *Tunica propior pallio* (Plaute).

P. 277, l. 3 : *les calces.* C'est le haut-de-chausses, la culotte, qui descendait jusqu'aux genoux. *Calses* désigne maintenant les bas. Il est probable que cette partie du costume s'attachait au pourpoint par des aiguillettes ou par des rubans au nombre de huit ou dix, comme l'indique la suite de la phrase.

P. 277, l. 4 : *les polaynes.* Ce mot signifie présentement guêtres. Il est probable qu'il s'agit ici de bas couvrant la jambe du genou à la cheville, ou de longues guêtres à boutons faisant le même office. On désignait aussi par le même mot une série de bandes superposées, s'enroulant autour des jambes.

P. 277, l. 4 : *les cotes.* Longs vêtements, tels que douillette, robe de chambre. La partie du vêtement qui flotte, à partir de la ceinture. Appliqué au costume masculin, ce terme désigne encore une sorte de pardessus, houppelande, balandran, justaucorps fort large qui se mettait sur les autres habits, d'où le nom de *surtout.* Le français *cotte,* synonyme de *jupe,* ne se dit que de l'habillement des femmes, ainsi que le diminutif *cotteron.*

P. 277, l. 5-6 : *hauran estat en premsa.* Cela semble indiquer que les hommes portaient les cheveux longs et les enveloppaient, la nuit, de papillottes.

P. 277, l. 9 : *e garroteres a les cames.* Peut s'entendre des jarretières extérieures, attachées au-dessous du genou, soit encore des aiguillettes et rubans qui attachaient les bas au haut-de-chausses : rosettes, bouffettes, nœuds de ruban. *Vestidures solempnes,* costume de cérémonie, vêtements de gala.

P. 278, l. 3 : *Disertament e colorada.* Qu'on remarque, encore une fois, qu'en castillan, deux adverbes de suite sont inversement placés. Cette formule résume assez justement la manière de l'auteur aux endroits où il déploie les ressources de son style. Il est abondant et pittoresque.

P. 278, l. 6 : *ço quem dicta la tua conscientia.* Il est clair qu'il faut lire, *ço quet dicta,* bien que Tirésias soit une espèce de sorcier qui sait tout.

P. 278, l. 13 : *loch e auinentesa.* Occasion, facilité. Ces deux mots ont un sens analogue, comme *parlar e perseverar ab aquelles,* causer avec elles et les fréquenter, rechercher leur conversation.

P. 279, l. 12 : *e not aballesca negociaiar.* Manière énergique et pittoresque de dire, renonce au monde, au lieu de te plaire aux choses mondaines.

P. 280, l. 4 : *Not gis detras.* Il faut lire *not girs, de girar,* ou *gires,* ne te retourne pas pour regarder en arrière, de peur de succomber à la tentation, comme Orphée, ramenant Eurydice, des Enfers. *Gis* appartient à *gitar.*

P. 280, l. 7 : *los falcons estors, cans dessus dits.* Il faut rétablir la conjonction *e* entre les deux substantifs. Les faucons et les chiens de chasse.

La dernière phrase, sur les effets physiques de ce sommeil agité par les sensations et les émotions du rêve est d'un psychologue et d'un médecin. Il faut la rapprocher du passage du premier dialogue où l'auteur raconte comment l'envie de dormir le surprit au milieu de la nuit, pendant qu'il se livrait à l'étude, dans cette chambre qui fut témoin de ses angoisses. Le corps est moulu à la suite des songes qui agitent les passions de l'âme. La digestion, la circulation et l'innervation peuvent être profondément troublées dans les rêves qui se prolongent.

FIN DES NOTES.



# NOTICE

## SUR TROIS MANUSCRITS

DU

# SONGE DE BERNAT METGE

suivie d'un relevé

## DES PRINCIPALES VARIANTES.



# NOTICE

## SUR TROIS MANUSCRITS

DU

## SONGE DE BERNAT METGE

Bibliothèque nationale de Paris. Fonds espagnol, nº 305. Volume in-8º de 196 feuillets. Le « Songe » occupe 94 feuillets suivant l'ancienne foliature, et 96 selon la plus récente, laquelle comprend deux feuillets préliminaires.

Au verso du premier, une courte notice en français assez inexacte :

*Italien. | Traictez de M. Bernard, médecin | de l'immortalité de l'âme | de la mort subite du Roy Don Jean | des choses Infernales.*

Au recto du second :

*Jesus. | In questo libro se contengono queste cose. | Imprimis. | Vn Tractato de maestro Bernardo medico di | uiso in quatro libri. In lo primo tracta per | dialogo della immortalitate della anima | dalla prima carta fine a carte* XXVJ.

*In lo secundo tracta le cause della subi | tanea morte del Re don Joan : da | carte* XXVJ. *fine a carte* XXXX.

*In lo terzo tracta le cose Infernale : et in | troduce multi* (sic) *antiqui dei et hominj. da | carte* XXXX. *fine a carte.* LXX.

*In lo quarto tracta della fortuna et de soi | costumi : et de cose antique : da carte.* LXX. | *fine a carte* LXXXXV.

*Contenese anche in questo libro Obres | de moss. Pere Torella.*

*Item se contene ancora in questo libro La | uita christi in coble.*

Cette table sommaire est assez exacte.

Après la prose et les vers de P. Torrella, en catalan et en castillan, jusqu'au f° 109 v°, il y a quatre feuillets blancs, et du f° 114 au f° 116, trois lettres galantes assez fades, en catalan. Rien au v° du f° 116 ni au r° du 117. Au verso un soleil avec un faisceau de rayons, comme l'image d'une comète, et au-dessus et au-dessous, **Le jour | senva**, en grosses lettres bleues. Au r° du f° 118, commence le poème castillan en strophes de dix vers, avec ce titre en rouge : *Vita xpi trobada por ffrayle En | yeguo llopez de Mendoça ffrayle | Menor de la obseruança a pedi | miento de duenya Joana de | Cartagena Madre Suya E | sigue.*

Un seul couplet au r° du f° 118, et au f° 196, qui est le dernier, et le couplet final d'une autre écriture. Partout ailleurs deux couplets au v° et au r°. Plusieurs feuillets blancs au commencement et à la fin du volume. Ce volume relié en maroquin rouge, avec l'écusson royal aux trois fleurs de lis sur les plats, et les fleurons ordinaires sur le dos (deux *L* entrelacés et surmontés de la couronne royale) a pour titre : *Divers ouvrages en espagnol.* Le titre général de l'ouvrage est en lettres rouges, ainsi que la lettre initiale du premier dialogue. L'explicit de chaque dialogue et le titre du suivant se confondent, et sont en lettres rouges, excepté l'explicit du premier et le commencement du second, qui sont en lettres noires. Il y a vingt-quatre lignes à la page. L'écriture est grosse, belle et nette, mais les signes abréviatifs font souvent défaut et l'orthographe est loin d'être correcte

et uniforme. La ponctuation n'est pas moins arbitraire. Quelques mots biffés, répétés, soulignés avec des points, ce qui équivaut à la rature. Un très grand nombre soulignés à l'encre rouge, particulièrement les noms propres, dénaturés pour la plupart. Nombreuses rubriques. Au v° du f° 43, onze lignes biffées marquent une erreur du copiste. Ces lignes se retrouvent au v° du f° 53 et au r° du 54, dont les trois quarts sont en blanc ainsi que tout le verso. On ne sait si c'est l'attention ou la conscience du scribe qui sommeillait. Il se peut qu'il n'ait pas compris tout ce qu'il transcrivait. On ne sait s'il faut le rendre responsable de la lacune que n'ont pas les deux autres manuscrits.

Le premier appartient à la Bibliohèque de l'Université de Barcelone. C'est un volume de 136 feuillets utiles, in-4° recouvert d'ais de bois, portant au dos ce titre :

*Mss varios catalanes de diversos autores;* et plus bas : *Armari II, III, 2.*

Les gardes sont en parchemin, et ont dû faire partie d'un antiphonaire, à en juger par les notes de plain-chant au-dessus de quelques mots latins. Au recto de la garde finale, un morceau en catalan, *De la bonesa de la fembra e del home.* Au second feuillet de garde, cette table sommaire :

*Del tractat fet sobra lo rahònament fet entre Scipio affrica et Anibal en carta-j.*

*Del sompni den Bernat Metge en carta. xl.*

*De la creacio del hom et dela anima en carta cj.*

*Del retornament de la anima e spirit de Guido de Corvo qui era mort en la ciutat de Bolunya e delas demandes que li foren fetes en carta cv.*

A la fin du volume, un opuscule non folié,

avec ce titre : *Historia de las bellas virtuts per Francisco Petrarca.*

Chacun des ouvrages contenus dans ce volume est d'un copiste différent. On voit que le « Songe de Bernat Metge » porte sur une soixantaine de feuillets. L'ouvrage paraît complet.

C'est encore à M. Joseph Balari y Jovany que nous devons la description d'un autre manuscrit appartenant au littérateur catalan D. Miquel Victoriá Amer. C'est un volume in-f° encarté de vélin. Il y a 31 feuillets en parchemin, et 167 en papier. Chaque colonne compte de 23 à 25 lignes (M. Victorian Amer, après avoir pris la peine de relever toutes les variantes de son manuscrit, a eu l'obligeance d'en faire une description minutieuse).

Les deux premiers et les deux derniers folios sont en parchemin. Couverture en carton, recouvert de papier. Fin du xiv^e^ ou commencement du xv^e^ siècle. C'est le même copiste qui a écrit tous les ouvrages que renferme ce volume. En voici les titres :

1° *Libre de entencio de Mestre Ramon Lull.*

2° *Libre de caualaria (id.).*

3° *Libre dels articles de la fe (id.).*

4° *Los prouerbis (id.).*

5° *Los quatre libres del sompni den Bernat Metge.*

Ce dernier ouvrage couvre 65 feuillets à deux colonnes, ayant chacune 24 lignes. Le possesseur de ce précieux volume a bien voulu collationner lui-même notre texte sur ce manuscrit, qui, selon toute vraisemblance, est le plus ancien des trois. Peut-on avec ces éléments, constituer un texte critique et définitif? C'est au futur éditeur du « Songe de Bernat Metge » qu'il appartient de répondre.

# RELEVÉ
des
# PRINCIPALES VARIANTES

La première colonne correspond au manuscrit de la Bibliothèque Nationale; la seconde au manuscrit de l'Université de Barcelone; la troisième au manuscrit de M. Victoriá Amer.

## PREMIER DIALOGUE

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 1. | 2. | per demerits. | per merits. | |
| 2. | 9. | fameiats. | fameyants. | fameiants. |
| 3. | 6. | lentament. | legement. | |
| | 7. | lo dit hom. | lo dessus dit hom. | lo dessus dit hom. |
| | 9. | en Johan. | en Johan de Arago | en Johan darago. |
| | 10. | desta vida. | de aquesta vida. | |
| | 15. | que pences. | quet pensses. | |
| 4. | 9. | si res es, puixa. | sia ne puxe. | |
| | 15. | no ho crech. | no ho cresech. | |
| 5. | 1. | Enten. | E enten. | E enten. |
| | 1. | o per tal. | ho diu per tal. | |
| | 9. | me porieu dir. | me podets dir. | me porets dir. |
| | 14. | may. | mas. | mas. |
| 6. | 3. | bisties he ocells. | bestias o oçells. | |
| | 7. | he cregut. | he cresegut. | |
| | 11. | quel gita. | quil gita. | |
| | 12. | lo subjech que es | lo subiech en que es | lo subiect en que es |
| 7. | 1. | Non hi fasses. | No ni fas. | Non hi fas. |
| | 1. | totes les coses. | que totes l. c. | |
| | 8. | son angels. | son los angels. | |
| | 9. | han principi. | hannouell principi | hannouell principi |
| | 10. | son homens. | son los homens. | |
| | 12. | son animals. | son los animals. | |

| Pages. | ligues | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 7. | 14. | per ço que fos. | per tal que fos. | |
| | 15. | dels angels. | quels angels. | quels angels. |
| 8. | 2. | ço es saber. | ço es a saber. | ço es a saber. |
| | 2. | ab angels. | ab los angels. | |
| | 3. | tro que. | entro que. | |
| | 4. | la inmortalitat. | la mortalitat. | |
| | 8. | crech. | cresech. | |
| | 9. | opinio que. | opinio en que. | opinio en que. |
| | 11. | eguales. | e agual. | |
| | 12. | moren aquelles | moren e aquelles. | |
| | 13. | coses espiren. | coses que spiren. | |
| 9. | 1. | No par. | No appar. | No appar. |
| | 5. | en lo Dialogo. | en lo Dialech. | en lo dialet. |
| | 6. | contra los gentils. | contra los gentils. | contrals gentils. |
| | 8. | tro sia. | tro sia. | tro que sia. |
| | 9. | retorn en aquell | retornant a aquell. | retorn a aquell. |
| | 11. | la fi. | a la fi. | |
| | 12. | hoiam. | oyau me. | |
| | 13. | es cant. | es creat. | es creat. |
| 10. | 1. | Puys dient. | Puys deya. | |
| 11. | 2. | Perço que. | Per tal con. | Per tal com. |
| | 4. | he dabans. | e de abans. | |
| | 4. | E apres. | E puys. | E puys. |
| | 7. | Pero. | Empero. | |
| 12. | 11. | aço gran plaer. | asso gran plaser. | ell aço. Gran pler. |
| 13. | 1. | quem dehia. | quens deya. | |
| | 3. | Girat. | Tret. | |
| 14. | 3. | per lo teu. | per lo teu plant. | |
| | 3. | si a mi. | si mi. | |
| | 4. | ho millor. | e millor. | o mellor. |
| | 5. | lo has trobat. | lo has cobrat. | lo has cobrat. |
| | 12. | ten sabra be. | ten sabra ben. | te sabra be. |
| 15. | 1. | he en ell. | he yo en ell. | |
| | 5. | lus vengua. | l. u., o sils ve es tard a lur parer, ab que vinga qualque die. | lurs uenga. |
| | 6. | digui yo, Senyor | Senyor, digui yo. | Senyor, digui jo. |
| | 12. | quem doneu entenent. | quem donets entendre. | |
| | 14. | per ço com. | per tal com. | per tal com. |
| 16. | 4. | noy vols primerament. | tu no hi vols primament. | noy vols primament. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 16. | 12. | en aço quet. | a asso quet. | aço que. |
| 17. | 2. | donar entenent | donar entendre. | |
| | 4. | mas segons pora | | |

Lacune considérable, comblée comme suit, d'après les deux manuscrits de Barcelone :

*Mas segons la diuersitat dels officis que la dita anime exercex, es en moltes maneres nomenada. Car viuificant lo cors, es appellade anima; e volent, coratge; sabent, pensa; remembrant, memoria; justament judicant, raho; e spirant, spirit. Empero la sua essencia vna sola es e simpla. E entenent (s) ho molt mils que no ho saberen dir nou han pogut perfetament explicar, ne jo dementre (que) sia cubert daquesta vestedura quem veus portar, not hi poria molt mes dir que elles han dit. Car entro (que) sia passat lo temps per nostre senyor a ma penitentia ordonat, obligat son en partida als deffalliments de aquells, no molt menys que si encara era ajustat a la carn. Vna cosa tant solament hi pux anadir, quet dich certament, per ço com ho veig en mi matex, que ço quels doctors de la Sgleya de Deu han sabut per reuelatio diuinal, e per relatio de molts ressuscitats, dit de la anima racional, es ver. E molts philosoffs e poetes se son acostats assats a la veritat, en quant humanal enginy ho pot compendre.*

*— Senyor, digui jo, aytant ne se com ne sabia. No veig*

Mais, comme ladite âme remplit diverses fonctions, elle reçoit aussi plusieurs noms. Quand elle vivifie le corps, on l'appelle âme; quand elle veut, cœur; quand elle sait, intelligence, quand elle se souvient, mémoire; quand elle juge juste, raison; quand elle respire, esprit. Toutefois, son essence est une et simple. Et tu l'entends bien mieux qu'ils n'ont su le dire et l'expliquer parfaitement. Et moi-même, tant que je porterai cette enveloppe dont tu me vois revêtu, je ne pourrai t'en dire beaucoup plus qu'eux. Aussi longtemps, en effet, que ne sera pas atteint le terme que notre Seigneur a fixé à ma pénitence, je suis astreint en partie à leurs faiblesses, à peu près autant que si j'étais encore uni à la chair. Il n'y a qu'une chose que j'y puis ajouter et que je t'affirme avec certitude, d'après ma propre expérience, à savoir que ce que les docteurs de l'Eglise de Dieu ont appris par révélation divine et par le récit de beaucoup de ressuscités, et ont dit de l'âme raisonnable, est vrai. Maints philosophes et poètes ont approché de la vérité, autant que la chose est accessible à l'entendement humain.

— Seigneur, répondis-je, me voilà aussi avancé qu'aupara-

*que d als sia crescut mon saber apresent, sino de vostre testimoni.*

— *No es poch, dix ell, en tant duptos fet hauer testimoni qui, sens altre miya depos de certa sciencia; majorment quels altres concordants ab ell(s) sien majors de tota exceptio e irrepellibles* (le ms V. A., *irreparables*).

— *Sia vostre merçe donchs, senyor, quem digats quen han escrit los dits doctors, e vos quen sentits per tal que mils ne romanga instruit.*

*Ladonchs ell baxa los ulls, e ab cara quaix irada, dix:*

— *A mi coue dir ço quet fara poch fruyt, car aytant poch ho entendras. Pero valrat ço que pora. Entrels antichs philosoffs, etc.*

vant. Je ne vois pas que mon savoir se soit accru, sinon de votre témoignage.

— Et n'est-ce rien, dit-il, en une si obscure matière, que le témoignage direct qui dépose en faveur de la certitude? D'ailleurs, ce témoignage s'accorde avec d'autres qui sont du plus grand poids et irréfragables.

— Soyez donc assez bon, Seigneur, pour m'apprendre ce qu'en ont écrit les dits docteurs, et ce que vous en pensez vous-même, afin que j'en demeure plus éclairé.

Alors il baissa les yeux, et d'un air presque courroucé, il dit :

— Il faut donc que je te dise ce qui ne te servira guère, car tu ne l'entendras pas. Mais enfin, tu en tireras peut-être quelque profit. Ce fut une question parmi les anciens philosophes.

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 17. | 9. | la vna part. | vna part. | vna part. |
| | 14. | ço es raho. | ço es la raho. | |
| 18. | 1. | ço es hira e cupiditat deius en les entramenes. | ço es ira en los pits, e cupiditat deius les entramenes. | cupiditat volgue separar, posant ira en los pits, e cupiditat deius les entramenes. |
| | 15. | es creador. | es creada. | es creada. |
| 19. | 4. | Pero. | Empero. | |
| | 8. | o criatura. | o es creatura. | |
| | 10. | substantia. | substantia creadora. | |
| | 11. | ha altra. | a altres. | |
| | 13. | per aci. | per si. | |
| 20. | 4. | longitud, latitud. | ço es longitut, latitat. | |
| | 5. | no pot. | nos pot. | nos pot |
| | 6. | jatsia mentre. | jatsia que mentre. | |
| | 7. | per carrech. | per lo carrech. | |

| Pages | Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 20. | 8. | ab curiosa sollicitud. | ab curosa solicitud | |
| | 10. | indicatio. | indegacio. | indagacio. |
| | 11. | del son creador | e del seu creador. | del seu creador. |
| 21. | 7. | lo seu carcre. | lo seu carcer. | |
| | 7. | per ço com. | per tal com. | |
| | 8. | franca. | franch. | |
| | 11. | sia per ell sostenguda. | per ell sia obtenguda. | |
| | 12. | Ella. | E ella. | |
| | 15. | coses moltes. | cosas molls. | |
| 22. | 5. | al seu cors. | al cors seu. | |
| | 9. | en les sues parts | | en les parts. |
| | 10. | Empero. | Be pero. | Be pero. |
| 23. | 2. | len vol fer axir. | len mana exir. | lan mane exir. |
| | 4. | quant li es. | con li es. | |
| | 6. | e no morran. | | e non morran. |
| | 8. | e nom penç. | nom penç. | |
| | 12. | les sues cogitations. | les cogitations. | |
| 24. | 3. | aci. | assi. | assi. |
| | 7. | lo fruyt. | los fruyts. | los fruyts. |
| | 8. | ab industria. | e ab industria. | |
| | 10. | ha ornade. | e ordona. | ha ordonada. |
| | 13. | per art? Inmortal es. | per art inmortal? Es. | |
| | 15. | e no pens. | e nom pens. | |
| 25. | 8. | dix. | dix ell. | |
| | 12. | peruasions. | persuasions. | persuasions. |
| 26. | 4. | ho ha. | hom ha. | ha hom. |
| | 10. | molta raho. | molt a raho. | molt a raho. |
| | 13. | creure. | | creure ho. |
| 27. | 3. | e christians, Sarrahins. | christians e Sarrahins. | christians e Sarrahins. |
| | 3. | apres. | puys. | puys. |
| | 10. | ne haure. | ne he. | |
| 28. | 5. | dictareu em plaura. | manarets. | manarets. |
| | 11. | son soles diuinals. | son diuinals. | |
| | 12. | nos pot. | nes pot. | nes pot. |
| | 13. | que puxen. | que puxa. | |
| 29. | 2. | sapia e senta. | | senta, sapia. |
| | 4. | per ço com. | per tal com. | per tal com. |

| Page. | Ligne. | B. N. | U. B. | V. A |
|---|---|---|---|---|
| 29. | 8. | pus auant. | plus auant. | plus auant. |
| | 8. | totes coses. | | totes les coses. |
| 30. | 1. | alguna cosa. | alguna forma. | alguna forma. |
| | 2. | de contrari. | de son contrari. | de son contrari. |
| | 4. | Per actio de son contrari. | (manque). | per actio de son contrari. |
| | 5. | quens destroueix. | ques destroueix. | ques destroueix. |
| | 9. | que es causa. | ques causa. | que era causa. |
| | 13. | reptiua. | receptiua. | receptiua. |
| | 13. | de tots contraris. | de tots los contraris. | |
| 31. | 2. | alguna causa. | | neguna causa. |
| | 3. | manera. | materia. | |
| | 10. | ço es saber. | ço es a saber. | |
| | 13. | si aquella virtut | | si a aquella virtut |
| 33. | 2. | se desempara. | | se desemparara. |
| | 3. | sens mouiment | | sens enteniment |
| | 3. | a totes les coses | a totes coses. | |
| | 7. | de moure. | de natura. | |
| | 8. | no pot nexer. | no poden nexer. | |
| | 10. | no neix. | no nasch. | no naix. |
| 34. | 3. | ses de moure. | çes de moure. | çes de moure. |
| | 9. | e no pença. | e no per pensa. | |
| | 12. | est creade. | | es creade. |
| 35. | 11. | premi ho remuneratio. | ho punitio. | |
| | 13. | apres la mort. | apres mort. | apres mort. |
| 37. | 2. | in phedrone. | in phedro[e]. | |
| | 7. | ffem me indueix | ffe mi indueix. | ffe me indueix. |
| | 7. | a creure los. | a creure. | a creureles. |
| | 13. | (lacune). | E segons que veig gran delit hi trobas. | E segons que ueig gran delit hi trobes. |
| | 14. | hi trob. | (manque). | (manque). |
| 38. | 1. | ab reuerentia vostra, no loy trob. | ab vostra reuerentia. | ab uostra reuerentia nol hi trob. |
| | 2. | ho rehonant. | o ruminant. | o ruminant. |
| | 5. | ti occorrera. | ti accorre. | (Lacune considérable, de la l. 7 de la p. 38 jusqu'à la l. 8 de la p. 46.) |
| | 6. | quet volras. | que vullas. | |
| | 10. | he posat. | he parat. | |
| | 13. | creador redemptor. | redemptor. | |

| Pages. | lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 39. | 2. | tenia. | hauia. | |
| | 8. | començ alla. | comenc, dix ell, alla. | |
| | 10. | per ço. | per tal. | |
| | 13. | qui apres vench | qui puys vench. | |
| 40. | 3. | per ço. | per tal. | |
| | 5. | dels cossors. | dels corsos. | |
| | 6. | has tu saber. | has tu a saber. | |
| | 8. | Erithea. | Eritira. | |
| | 8. | Eres. | Dessebut eres. | |
| | 12. | appellaua Castors. | apellauen castos, deyan. | |
| | 14. | que quant vehien. | quant veya. | |
| 42. | 1. | per ço com. | per tal ques. | |
| | 6. | ten grans coses | tants grans cosas | |
| | 11. | james hauer. | auer. | |
| | 12. | lo saui ho. | lo saui. | |
| 43. | 1. | sepulcres. | sepulturas. | |
| | 6. | creure res. | creure per res. | |
| | 6. | noble hom. | notable hom. | |
| | 7. | se fos liurat. | se fos donat. | |
| | 10. | exposas lo seu cors. | exposas a mort lo seu cors. | |
| | 14. | que seria. | qui seria. | |
| 44. | 7. | si han fet. | si ha fet. | |
| | 11. | ho deuen. | ho deuem. | |
| 45. | 1. | Echides. | Eschides. | |
| | 6. | venguts. | tenguts. | |
| | 13. | has hoydes. | has oyit. | |
| | 15. | es dit. | he dit. | |
| 46. | 8. | destituit. | destruhit. | |
| | 10. | no fretura. | no freytur. | no fretur |
| | 13. | en molts homens es. | en molts es. | |
| | 15. | e que. | o que. | |
| 47. | 1. | Nom penç. | no pens. | |
| | 3. | es esdeuengut. | es vengut. | es vengut. |
| | 13. | li hauia dites. | li hauia dit | |
| 48. | 2. | en la Africa. | en lo Africa. | |
| | 3. | Macobri. | Macrobi. | Macrobi. |
| | 5. | Mallorqua. | Mallorque. | Mallorcha |
| | 9. | dix ell mateix. | dix ell. | dix ell. |
| 49. | 5. | L altra era. | E l'altre ere. | |

| Pages. | lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 49. | 6. | als deus don. | al deu don. | |
| | 7. | lo cors hauia viscut. | hauia viscut lo cors. | |
| | 7. | lunyatse. | lunyant se. | lunyant se. |
| | 8. | haia ressemblat. | | hauie ressemblat. |
| | 10. | se mata a Vtica | se mata. | |
| | 12. | abans que. | com abans que. | |
| | 14. | per ço. | per tal. | |
| 50. | 2. | ladita. | | en la dita. |
| | 4. | mas dona vijares. | mas nom dona vijares. | mas nom d. v. |
| | 9. | que hom lals retes. | que hom le los retes. | |
| | 15. | que tu penses. | que tut penses. | |
| 51. | 4. | tenga per orats. | (manque). | tengra per orats. |
| | 6. | creen lo contrari. | creen ne lo contrari. | creenne lo contrari. |
| | 8. | de la anima he inmortalitat dessus dita. | de la dita inmortalitat. | de la dita inmortalitat. |
| 52. | 8. | som enclosos. | son enclosos. | |
| | 9. | som donats. | son donats. | |
| | 10. | com ha gitada. | com la ha gitada. | |
| | 11. | ab lo cors. | | en lo cors. |
| 53. | 1. | en constantia. | en la constantia. | |
| | 10. | tendria ço que n an. | te diria ço que han | te diria ço que han |
| | 14. | he dit que les. | he dits les. | he dit les. |
| 54. | 15. | qui aternalment es. | q. e. viu, totas cosas conte, totas cosas dispon e pus inmortal es. | |
| 55. | 6. | de sancta trinitat. | | de la sancta trinitat. |
| | 10. | li hauien mort Josep frare lur. | hauien mort son fill Josep. | hauien m. s. f. J. lur frare. |
| | 14. | mortals. | inmortals. | |
| 56. | 3. | ab ell apres. | ab ell. Puys. | ab ell. Puys. |
| | 10. | dic lat. | dictat. | dich lat. |
| | 14. | fadri a prechs. | fadri mort apres. | fadri mort a. p. |
| 57. | 8. | moriren. | moren. | |
| | 15. | E pus. | E plus. | E plus. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 58. | 3. | has conegut. | has conegude. | |
| | 5. | dels Ecclesiastes. | del Ecclesiastes. | |
| | 7. | cuyda morir. | cuydaua morir. | |
| | 12. | ha denuntiat. | | denuncia. |
| 59. | 1. | a altres. | | e altres. |
| | 2. | esperam. Viu. | spera, diu. | |
| | 3. | qui pots. | qui pot. | qui pot. |
| | 5. | si nous ne anuig. | si nous torna en anuig. | si nous tornem en anuig. |
| | 13. | l auangelica veritat. | l euangelical veritat. | la euangelica veritat. |
| | 14. | als seus apostols e dexebles. | als seus dexebles. | als seus dexebles. |
| 60. | 3. | als dits dexebles | als seus dexebles. | |
| | 5. | e no poden matar. | e no poden. | |
| | 7. | encara del judici. | encara del dia del judici. | encara del dia de judici. |
| | 12. | te haia conuidat | te hauia conuidat. | |
| 61. | 1. | dels altres. | dells e altres. | dells e altres. |
| | 8. | la sua passio. | la sua ascensio. | la sua assumpcio. |
| 62. | 11. | no hi cal. | | nous hi cal. |
| 63. | 1. | no haia atorgat | no hage atorgar. | no haia atorgar. |
| | 4. | es scientia. | | es be scientia. |
| | 8. | nom recorda be | nom recordaue ben. | |
| | 13. | be ho se, vos me | be ho se ; sius recorde, vos me. | be ho se ; sius recorda, v. m. |
| | 13. | algunes vegades. | algunes de vegades. | |
| 64. | 2. | Tot mal, car. | tot mal, digui yo. | tot mal, digui jo. |
| | 2. | innumerables bestialitats. | innumerables errors e bestialitats | innumerables errors e b. |
| | 8. | fort molt delitable | fort delitable. | fort delitable. |
| | 11. | fruytes, e mullers. | fruyts e mullers. | fruytes, mullers. |
| | 12. | poncelles ab los | poncelles ab les. | puncelles, ab les. |
| 65. | 1. | axi volgue. | axi volia. | axi volie |
| | 4. | feta perdra tanta multitut de gent. | fet perdre tanta gent. | fet perdre t. m. d. g. |

| Pag. | Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 65. | 7. | he a altres. | | e altres. |
| | 12. | a fameiants. | affeminats. | afeminats. |
| 66. | 13. | los plau. | los desplau. | lurs plau. |
| | 14. | los desplaura. | | lurs desplaura. |
| 67. | 2. | als bons homens. | ab bons homens. | ab bons homens. |
| | 8. | vsen be. | vsen de be. | |
| | 10. | la effectio quen ve. | la affeccio que ve. | la intencio que ve |
| 68. | 2. | enugen si fas. | enugen no res menys. | |
| | 4. | ha creat. | ha creats. | ha creats. |
| | 10. | induhints mi. | | induhints a mi. |
| 68. | 12. | aquellas que. | aquellas cosas, dix ell, que. | aquelles, dix ell, que. |
| | 14. | respongui yo. | digui yo. | |
| 69. | 12. | si enuig. | si en e enuig. | |
| 70. | 5. | els peixos. | | els peys. |
| | 12. | que hom los diu. | | que hom lurs diu. |
| 72. | 1. | cosa simpla. | | cosa. |
| | 9. | Pero es veritat | be pero es veritat. | |
| 73. | 7. | puge l esser. | penge l esser. | penge lesser. |
| | 8. | dels Ecclesiates doctrines. | de las ecclesiastiques doctrines. | de les Eclesiastiques d. |
| | 9. | de hun hauer. | dehim hauer. | dehim hauer. |
| 74. | 1. | cosa corporal. | cosas corporals. | |
| | 2. | no pot. | no poden. | |
| | 12. | lurs aduersitas. | lurs aduersaris. | lurs aduersaris. |
| | 14. | si tu sabesses. | si tu sabias. | |
| 75. | 2. | aguant. | aguhant. | |
| | 4. | pertir ver. | departir ver. | departir ver. |
| | 6. | ço es y maginatio. | ço que ha nom ymaginatio. | ço que es ymaginatio. |
| | 8. | els homens se als. | als homens e als. | als homens e als. |
| | 11. | ymaginatio no es. | mal est informat, dix ell, car ymaginatio no es. | mal est informat, dix ell, car ymaginatio no es. |
| 76. | 7. | atten be a aço. | | atten be aço. |
| | 11. | instituesch. | instinct. | jnstinct. |
| 77. | 8. | la sauiesa. | la sancta sauiesa. | |
| 78. | 3. | son appellats. | son apellades | |
| | 12. | tu veus que. | tu veus be que. | tu veus be que. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 79. | 2. | aquell mort, tots. | mort aquell cors. | |
| | 7. | la part intellectiua. | la part intellectual | |
| 80. | 7. | axi mouent. | axi com vent. | |
| | 14. | ell entene dir. | ell enten a dir. | |
| 81. | 3. | necessariament. Donchs. | Necessariament donchs. | |
| | 8. | era plasent. | no ere desplasent. | |
| | 12. | aturar. | romanir. | romanir. |

SECOND DIALOGUE

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 82. | 3. | deman are. | deman. | deman. |
| | 5. | quals es estade. | primerament, qual es estade. | |
| | 7. | que es de vos. | e que es de vos. | |
| 83. | 2. | engranets. | engrunets. | |
| | 9. | que non. | que nom. | que nom. |
| | 10. | ço que dix. | ço quen dix. | ço quen dix. |
| | 12. | li as... que. | as... qui. | as... qui. |
| 84. | 7. | solament cascuna. | solament a cascuna. | |
| | 9. | sia estade. | es estade. | |
| | 9. | diret. | daret. | |
| | 12. | he ha alguns. | e alguns. | e a alguns. |
| | 14. | ereu homens. | donaren fama que tu e los altres que vuy sots prosos e rets homens. | donaren fama que tu e los altres que vuy sots preses erets homens. |
| | 15. | desijat. | discipat. | dissipat. |
| 85. | 13. | tu els altres. | tu els. | |
| 86. | 4. | prop dites. | preditas. | |
| | 7. | e perqueus suplich. | be, suplich vos. | be, suplich uos. |
| | 9. | fet ço. | fet tot ço. | fet tot ço. |
| 87. | 4. | fayen demonstrations. | fenyents e demonstrants. | fenyents e demonstrants. |
| | 7. | per lur sol barat justauen. | per sol barat instauen. | p. l. s. b. instauan |
| | 8. | nos pogueren. | no poguere. | nos poguere. |
| | 11. | no haguera. | nom haguera. | nom haguera. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 87. | 13. | e quey. | | en quey. |
| 88. | 5. | ventura aço. | ventura a aço. | |
| | 6. | mes los amare. | | mes lurs amare. |
| | 11. | seruidors e domestichs. | seruidors o domestichs. | |
| 89. | 3. | vosaltres. | nosaltres. | |
| | 3-4. | ajustant. | | a instant. |
| | 13. | sie be. | si e. | en ha. |
| | 14. | exit tost e. | exit e. | |
| 90. | 5. | potentia. | penitentia. | |
| | 6. | senyor, sens. | senyor, donchs. | senyor donchs. |
| | 6. | penas en va. | pena sen va. | pena sen va. |
| | 12. | menys duram. | menys dura. | menys dura. |
| 91. | 6. | d aquexa oppinio som. | | d aquexa matexa oppinio son. |
| | 9. | li volria donar. | li volra dar. | li uolra donar. |
| 92. | 2. | occorria. | o curria. | o corrie. |
| 93. | 13. | la hauen. | la haiats. | la haiats. |
| 94. | 9. | es vberta. | (manque). | (manque). |

Ce passage doit être lu ainsi :

Perque no, digui jo, si la porta es vberta? — A aquelles solament es vberta que nostre Senyor Deu hordona de gratia especial quey entren. Car algun per sos merits no mereix de intrar hi. — En axo me poria enganar, digui jo. Mon pençament, etc.

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 95. | 1-2. | no ve per merit d algu, sino per sola gratia diuinal. | no ve d algu, sino per gratia diuinal. | |
| | 6. | ffeu donchs. | ffen donchs. | ffen donchs. |
| | 8. | en pertida hoc. | en pertida, dix ell, hoc. | en partida, dix ell, hoc. |
| | 12. | de la humil mare de Deu. | de la mare del fill de Deu. | |
| 96. | 1. | no deu començar. | no deu hom comanar. | no deu hom comanar. |
| | 11. | impiadors. | impiados. | impiados. |
| 97. | 14. | nol an porte. | no len porti. | no lan porte. |
| 98. | 10. | me fassa. | me fa. | |
| | 10. | he lunyats. | | e lunyants. |
| | 15. | hom vell ab la barba longa. | hom vell. | hom vell. |

| Pages. | lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 99. | 2. | faentme retret | faentme retrets. | |
| | 9. | de la vostra. | de vostra. | |
| | 12. | dubte he. | dubte ne. | |
| | 13. | e nom haueu dit. | nom haueu dit. | |
| 100. | 7. | pus hauant. | | plus auant. |
| | 11. | encara presumir. | | encara be presumir |
| 101. | 8. | digui yo. Benet. | digui yo. E apres Benet. | digui jo, e apres Benet. |
| | 9. | la electio de abdos. | les eleccions de ab-dosos. | les eleccions de ab-dosos. |
| 102. | 4. | E que aquells. | E que a ells. | (Lacune, depuis *Nom cur*, p. 101 jusqu'à p. 109.) |
| | 12. | ladonchs. | lauors. | |
| | 13. | quen elagissen. | que elegissen. | |
| | 13. | non deguessen | no deguessen. | |
| 103. | 2. | per fe. | per te fe. | |
| | 8. | te fosses hagut | te haguesses. | |
| 104. | 3. | no aguessas. | no haguessen. | |
| | 5. | e los remeys. | e los remeys son. | |
| | 9. | que regissen. | que resignassen. | |
| | 13. | e presta. | e pus presta. | |
| 105. | 6. | com amador. | com a amador. | |
| | 10. | ab Clement. | ab papa Clement. | |
| | 13. | conech, conclous. | conclous. | |
| 106. | 1. | que hu dels dos. | quel hu dels dos. | |
| | 14. | ben cert qual era. | ben cert lo qual era. | |
| 107. | 1. | era legut. | legut. | |
| 108. | 1. | molt humilment. | fort humilment. | |
| | 2. | suplicali per. | suplicali que per. | |
| | 8-9. | perpetualment | perpetual. | |
| | 10. | e inibit. | e inhibi. | |
| | 13. | e manat. | e manants. | |
| 109. | 1. | Encontinent. | E encontinent. | |
| | 4. | als princeps. | el princep. | |
| | 5. | ab tal conditio. | e ab tal conditio. | |
| | 10. | yo l auia tant. | lauia. | lauia tant. |
| | 14. | la gloria de Paradis. | paradis. | paradis. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 110. | 2. | nou ha declarat. | no ha declarat. | no ha declarat. |
| | 9. | son interpretades. | son interpretadores. | son interpretadores. |
| | 9-10. | veda fer. | veda de fer. | |
| 111. | 2. | E si es cert. | E sies cert. | E sies cert. |
| | 3. | en raho natura | en raho natural. | en raho natural. |
| | 4. | es sobra natural. | es sobre natura. | es sobre natura. |
| | 11. | lur enteniment a fe. | lur enteniment entenia ; e si haguessen subiugat lur enteniment a fe. | lur enteniment entenia ; e si haguessen subiugat lur enteniment a fe. |
| 112. | 3. | car a bona. | que a bona. | |
| | 4. | de fe. | de fe, ne cuidauen errar. | |
| | 14. | quem significassen. | quem certificassets | |
| 113. | 7. | Senyor Deu. | Senyor. | |
| | 8. | per tal no sofer. | per tal com fo de aquella creença que yo fuy de la dita concepcio, non soffer. | per tal com fo d aquella creença que jo fuy de la dita concepcio, non soffer. |
| | 14. | jatsia per. | jatsia que per. | |
| 114. | 2. | gratia singular | prerogatiua singular. | prerogatiua singular. |
| | 7. | te est nodrit. | est stat nodrit. | est estat nodrit. |
| 115. | 5. | aço quet he. | a aço quet he. | |
| | 8. | per ço com. | per tal com. | com. |
| | 10. | aquella morir. | la anima morir. | |
| | | aquella ab lo cors. | ab lo cors. | ab lo cors. |
| 116. | 1. | parlist. | ne parlist. | ne parlest. |
| | 5. | Finalment. | E finalment. | E finalment. |
| | 14. | tu no. | tu non. | |
| | 14. | nen hauras. | nen haurias. | |
| | 15. | mas tan solament. | mas solament. | |
| 117. | 6. | vullen desraygar. | vulla desraygar. | |
| | 8. | ta mort a conseguesques. | la mort aconseguescan. | |

| Pages. | lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 117. | 10. | e seren. | digui yo, e serets. | digui jo, e serets. |
| | 13. | unifich | munifich. | munifich. |
| 118. | 5. | ans pertida. | ans partia. | |
| | 10. | no gosas assaiar. | no gos assaiar. | nos gos assaiar. |
| | 10. | yo, Senyor. | Senyor. | Senyor. |
| | 13. | nem nouga. | om nouga. | nem noga. |
| 119. | 1. | per gratia de Deu. | (manque). | (manque). |
| | 3. | no fretur de. | | no fretur molt de |
| | 5. | secret. | celat. | |
| | 13. | jan seguiria. | ya sen seguiria. | |
| 120. | 6. | lenginy tart. | l enginy curt. | |
| | 7. | manament meu. | | manament. |
| | 8. | jot man. | jot ho man. | |
| | 10. | sino voler nol | si lo no voler ho. | |
| | 13. | son marauellat. | son fort marauellat. | son fort marauellat. |
| | 14. | no haueu fet. | nom haueu feta. | nom haueu fet. |
| 121. | 2. | proposar. | preposar. | preposar. |
| | 4. | ho he fet. | dix ell, ho he fet. | dix ell, ho he fet. |
| | 7. | effectio. | | afeccio. |
| | 10. | aquelles. | a aquells. | |
| | 11. | A les quals. | Als quals. | A elles. |
| 122. | 2. | Seruir Deu. | | seruir a Deu. |
| | 10. | E ell. | E. | |
| | 10. | estroquedement. | estronchadament. | estroncadament. |
| | 14. | acabat ço. | comensat. | |
| 123. | 3. | del present. | del present, dix ell. | del present, dix ell. |
| | 7. | començauen dir. | començauets a dir | |
| | 10. | net fan res. | ne fan res. | |
| | 13. | que vullau. | quem vullats. | quem vullats. |
| | 14. | gran voler. | gran desig. | gran desig. |
| 124. | 15. | lo prohom. | lo prohom ab la barba longa. | lo prohom ab la barba longa. |
| 125. | 1. | ab la barba longua. | (manque). | (manque). |
| | 3. | coninent historial. | coninentment historial. | |
| | 9. | que vos passats | que vos passas. | que vos passas |
| | 11. | lest d ells. | | les res d ells. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 125. | 13. | ho de lurs fets | e de lurs fets. | |
| | 15. | sens falla | sens falla, dix ell. | |
| 126. | 2. | sies hoyt. | sias instruhit. | sies instruit. |
| | 6. | Per aquells. | E per aquells. | |

TROISIÈME DIALOGUE

| Pages. | Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 127. | 1. | ardent desig. | ardent cor, | |
| | 3. | attentio. | intencio. | |
| | 5. | aço que. | a aço que. | |
| | 8. | començaa dir. | começa dir. | |
| | 9. | curialitat. | curalitat. | |
| 128. | 1. | lurs defelliments. | | los defelliments |
| | 6. | Tratia. | Tarcia. | Tracia. |
| | 7. | despengui. | | despeni. |
| | 13. | fugint en aquell. | fugint a aquell. | fugent a aquell. |
| 129. | 2. | deualli. | | deualle. |
| | 14. | totes coses mortals. | | tota cosa mortal. |
| | 15. | ha deuallar. | ha a deuallar. | |
| | 15. | encadenat. | encadenar. | encadenar. |
| 130. | 6. | entiga. | | antiga. |
| | 9. | me vullau. | | vullats a mi. |
| | 10. | deuem. | deuen. | |
| 131. | 2. | e ladonchs. | e lauors. | |
| | 8. | e les partes. | e les parques. | |
| | 11. | exercir. | exercitar. | |
| 132. | 2. | girar. | | girar. |
| | 4. | emplir. | | vmplir. |
| | 10. | abdos. | | abdosos. |
| 133. | 9. | sustentatio. | | sustencio. |
| | 10. | quem lexas. | quem hi lexas. | |
| | 10. | e nom volgue. | e non volgue. | e non volgue. |
| | 12. | pugi men. | | puge men. |
| | 13. | lo puig de Radope. | lo mont de Radope. | lo munt de Rodope. |
| | 14. | dona del mon. | | dona al mon. |
| 134. | 2. | canti. | cante. | cante. |
| | 2. | vilancets. | virolays. | virelays. |
| | 3. | loant. | | loants. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 134. | 4. | neguna. | | alcuna. |
| | 7. | fayzants. | | faysans. |
| | 12. | pres. | | prop. |
| 135. | 1. | comença parlar. | comença a parlar. | |
| | 3. | Encontinent. | | E encontinent. |
| | 7. | volent. | | volents. |
| | 8. | remor. | | rumor. |
| | 8. | ab cors, cembes. | ab corns, tempes. | ab corns, cembes. |
| | 11. | ço. | ço. | so. |
| | 14. | en lo riu. | | en un riu. |
| 136. | 1. | en roque. | en rota. | |
| | 4. | som segur de. | som segur de que. | son segur de que. |
| | 7. | prengueren. | perderen. | |
| | 12. | mes rahons. | mes noues. | mes noues. |
| 137. | 3. | de ço que. | de ço quem. | de ço quem. |
| | 3. | encara torbes. | encarem torbes. | encarem torbes. |
| | 11. | d amor e son veri. | | d amor. E son veri. |
| 138. | 1. | eguala o sobrepuja. | | eguala e sobrepuja. |
| | 5. | de sana pença. | de homa ab sana pença. | de home ab sana pensa. |
| | 10. | pus altes coses. | pus altres coses. | |
| | 13. | la malaltia. | la malicia. | |
| 139. | 5. | Be esta, dix ell. | | Be esta. |
| 140. | 2. | nous es. | noy trobats. | noy trobats. |
| | 4. | forces remembrar. | me forces remembrar. | |
| | 14. | hoyras. | hoyras dir. | |
| 141. | 4. | Cotichus. | Cochicus. | Cochitus. |
| 142. | 7. | hon soferreu. | e hon soffarrets. | hon soferrets. |
| | 9. | jamay veure. | de jamay veure. | |
| | 9. | n a passat. | ne hague passade. | |
| 143. | 1. | hom entrar. | hom de entrar. | |
| | 8. | E axi. | E assi. | E açi. |
| | 12. | estan. | estam. | estam. |
| 143. | 15. | esguarden. | | sguarda. |
| 144. | 2. | los desempara | no es desempara. | |
| | 6. | no creeguts. | | no cregues |
| | 7. | apres. | | despuys |

| Pages. | Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 144. | 8. | molt cruel. | molt cruel e terribla. | molt cruel e terrible. |
| | 11. | a Radamantus qui. | a Radamantus quels do la sentencia que merexen. En altra esta lo dit Radamantus qui. | |
| | 12. | atteses lurs crims. | attesos lurs crims. | |
| | 14. | aquelles. | aquells. | |
| | 15. | a sageta volant pertints. | | sageta volant partides. |
| 145. | 7. | vn gran. | | vn molt gran. |
| 146. | 1. | Cacus. | Eatus. | Eacus. |
| | 1. | molt cruelment. | molt cruel. | molt cruel. |
| | 5. | segons lurs crims. | cascunes segons los crims. | cascunes segons los crims. |
| | 8. | a aquells. | | a aquelles. |
| 147. | 7. | e enganat. | e enganant. | |
| | 9. | merauellosament. | sollempnament. | sollempnament. |
| 148. | 3. | e baten. | | e batent. |
| | 5. | veri pudent. | | veri fort pudent. |
| | 9. | fort lonchs. | | fort larchs. |
| 149. | 2. | ab grans rodes | | en grans rodes. |
| | 5. | per aquelles. | per aquells. | |
| | 10. | e per pecunia. | o per pecunia. | |
| | 14. | cuyden les. | cuyden los. | e cuyden los |
| | 15. | treballans en va no. | e treballen en va e no. | |
| 150. | 1. | he anelat. | | han vetlat. |
| | 2. | lur desig. | pugut lur desig. | pogut lur desig. |
| | 9. | e apres. | | e puys. |
| | 13. | quem cal. | quens cal. | |
| 151. | 1. | poguessen. | poguessem. | poguessem. |
| 152. | 12. | veura. | | veure ne hauer. |
| | 13. | de deu. | de deus. | de deus. |
| 153. | 1. | mes encara. | | mes. |
| | 5. | hoc. | oyt. | |
| | 9. | ab integuents | integumetus. | integuments. |
| | 11. | nou han dit. | no ho han dit. | no ho han dit. |
| | 12. | si voler has. | si volras. | si uolras. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| | 14. | dich ver. | dich veritat. | |
| 155. | 6. | no vull. | digui yo, no vull. | digui jo, no vull. |
| | 9. | fingeys. | | fenys. |
| 156. | 2. | E yo dreci. | | E yo dreçe. |
| | 4. | veurem. | | veure. |
| | 9. | breu to dire. | breu, dix ell, to dire. | breu, dix ell, to dire. |
| | 10. | semblantment | substancialment. | |
| 157. | 3. | car. | que. | |
| | 5. | con ells. | couelos. | couels. |
| | 14. | pus que l uny. | pus luny del cel. | pus luny. |
| 158. | 2. | sufiren. | | soferen. |
| | 10. | assats. | prou. | prou. |
| | 11. | hauem tractar | | hauem a tractar. |
| | 15. | justament. | instantment. | jnstantment. |
| 159. | 13. | han desijat. | que han desijat. | |
| | 14. | potenties. | possessions. | |
| 160. | 5. | si mantens. | si me entens. | sim entens. |
| | 11. | per prouar. | per prouar a tu. | per prouar a tu. |
| | 12. | notori es. | notoria es. | notoria es. |
| 161. | 13. | digui yo. | respongui yo. | |
| 162. | 3. | e aquesta. | o aquesta. | o aquesta. |
| | 4. | o no? | o no. | o no. |
| | 11. | com al hom. | | E com al hom. |
| | 14. | he va. | | o va. |
| 163. | 3. | bon proposit. | | mon proposit. |
| | 6. | en ta ma es. | | esta en ta ma. |
| 164. | 4. | per un riu. | | prop un riu. |
| | 6. | altre femenina | | e altre femenina. |
| 165. | 5. | acostumauen. | | acostumen. |
| | 14. | sobre pujaue. | sobrepuge. | sobrepuiaue. |
| 166. | 3. | ten gran. | en ten gran. | |
| | 10. | el argument. | | al argument. |
| 166. | 11. | per circuhitions. | ab circuhitions. | |
| 167. | 1. | sens comparatio alguna. | sens tota comparatio. | |
| | 8. | en sa muller. | | en sa muller almenys. |
| | 12. | me pots prouar. | me pots fundare prouar. | me pots fundar e prouar. |
| 168. | 1. | effectio. | | affectio. |
| | 5. | de fembra. | de embres. | |
| | 6. | Per ço. | | e per tal. |

| Pages. | Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 168. | 13. | li fugiren. | li fugirien. | li fugirien. |
| 169. | 6. | per bestia. | per bestias. | |
| | 6. | lur crosta. | solament lur crosta | solament lur crosta |
| | 7. | ho les. | | e les. |
| | 9. | lur defelliment. | lurs deffalliments. | |
| | 13. | de lur temps. | de temps. | de temps. |
| | 13. | perden. | en perden. | en perden. |
| 171. | 3. | de vntaments | e vntaments. | e vntaments. |
| | 13. | la calor. | la color. | la color. |
| 172. | 2. | los estiga. | | lurs estiga. |
| | 5. | el raen. | | els raen. |
| | 13. | dones e indignes. | vanes indignes. | vanes e indignes. |
| 173. | 1. | e tro als talons | ab les managas molt amples entro als talons. | ab les manegues molt amples e tro als talons. |
| | 5. | per fer los. | | per fer lurs. |
| | 9. | les abjubes. | | les aliubes. |
| 174. | 6. | qual de aquells. | quals de aquells. | quals de aquells. |
| | 8. | e les polceres. | o les polceres. | |
| | 14. | pus tirat. | pus tirant. | |
| 175. | 8. | escatar... e leuar. | a escatar e lauar. | a escatar e lauar. |
| | 10. | cent milia. | cent. | |
| | 11. | que sapia. | quen sapia. | quen sapia. |
| | 14. | a sa guisa. | a lur guisa. | |
| 176. | 5. | e deboxades. | e debloxades. | |
| | 6. | los mirara. | | lurs mirara. |
| | 10. | e es lo contrari | e es tot lo contrari. | e es tot lo contrar |
| 177. | 2. | si nols feya fretura. | (manque). | (manque). |
| | 11. | elles agueren. | | aguen. |
| 178. | 5. | de companyons. | de companyones. | de companyones. |
| | 11. | catiues. | e catius. | |
| | 14. | fondre. | despendre e ondre. | |
| 179. | 5. | retornen. | sen tornen. | |
| 180. | 2. | stepa. | stopa. | |
| | 6. | s ils senties. | s ils oyes. | sils hoyes. |
| | 9. | vull dir. | vull dir apresent. | vull dir apresent. |
| | 13. | no assaiassen. | no assagen. | |

| Pag^es. | Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 180. | 14. | E monstrants son. | E monstrant se. | E monstrant se. |
| 181. | 4. | los fa mal. | | lurs fa mal. |
| | 4. | no irien. | no iran. | |
| | 4. | car dien. | car diran. | |
| | 9. | fuig los. | | fuig lurs. |
| | 10. | ardides. | ardents. | |
| | 13. | e de les torres | (manque). | |
| | 15. | e esperades. | | o esperades. |
| 182. | 7. | lur proposit. | lurs proposits. | |
| | 13. | els ponts. | els pous. | els pous. |
| 183. | 6. | a bona perfectio he. | (manque). | (manque). |
| | 7. | per deseuentura. | per ventura. | |
| | 11. | ho son senyor | e son senyor. | |
| | 13. | girada l esquena. | girades les anchas. | |
| 184. | 2. | precedent. | no procehint. | no precedent. |
| | 8. | a aquelles. | a aquells. | a aquells. |
| | 9. | los son. | | lurs sōn. |
| | 9. | la dita. | | o la dita. |
| | 13. | no juren. | no giran. | no giren. |
| | 13. | en robar. | | a robar. |
| | 14. | saber s ils. | | saber semblantment s ils. |
| 185. | 3. | los fatillers. | | les fatilleres. |
| | 4. | seran estats. | son estats. | |
| | 8. | saber. | | a saber. |
| | 9. | dels marits. | | dels dits marits. |
| | 9. | posats. | posat. | posat. |
| | 10. | gents. | | gens. |
| | 11. | a foch. | al foch. | |
| | 13. | lo marit. | lo frare, lo marit. | e la mare, lo marit |
| 186. | 6. | modorro. | modorra. | modorra. |
| | 14. | en altres. | en altre. | |
| 187. | 1. | no merexerien | no merexen. | |
| | 3. | nous prau. | nous presats. | nous preats. |
| | 8. | nos do. | | uos do. |
| | 9. | fare cosa. | fare tal cosa. | |
| | 13. | vos amau. | vos tant amats. | |
| 188. | 5. | de leganya. | de lagremes o de leganya. | |
| | 7. | hu he dos. | no hu ne dos. | no hu ne dos. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 188. | 8. | que aguessen. | quem aguessen. | quem aguessen. |
| | 11. | quant bell flori hich he aportat. | quants bells florins hich he aportats | quant bell flori hic he portat. |
| 189. | 1 | donada un tros. | dona de un tros. | dona de un tros. |
| | 6. | de carrossa. | de çocha. | |
| | 8. | li asseguessen | li aguessen tranchades. | li asseguen. |
| | 10. | merexien. | | merexeriets. |
| 190. | 1. | los dolents de parents e amichs. | los desestruchs de amichs e parents | los desastruchs d a michs e parents |
| | 6. | pus cohents. | pus coents. | |
| | 9. | complaur els. | complaura a ellas. | |
| | 12. | roman los. | | roman lurs, |
| | 13. | si ho començaua. | | si ho començara. |
| | 14. | grans furs. | | grans furts. |
| | 14. | marits, pubills. | marits e a lurs fills pubills. | als marits e a lurs fills pubills. |
| 191. | 1. | que molts nols plaen. | que molt nols plaen. | que molt nols plaen. |
| | 8. | e es los vijares | | e es lurs vijares. |
| 192. | 6. | en pintadores. | | en preycadores. |
| | 10. | e riuhen. | e rien. | e rien. |
| | 12. | han mes que. | | han plus que. |
| | 13. | los estiguen. | | lurs estiguen. |
| 193. | 4. | rallar. | riellar. | |
| | 5. | estan. | | estant. |
| | 11. | E aquests. | E aquestas. | e aquestes. |
| | 13. | estan. | | estant. |
| 194. | 3. | s il riu barber. | s il riubarbre. | s il rubarber. |
| | 5. | s il cerqule. | si lo sercla. | si lo cercle. |
| | 5. | major. | millor. | mellor. |
| | 6. | Virgili e Homero. | Virgili o Homero. | Virgili o Homero. |
| | 7. | s engendra. | s engendre. | s engendren. |
| | 9. | que signifiquen les comètes. | E que signifiquen les cometes *(avec transposition)*. | |
| 195. | 3. | fa la gallina. | fa dins l any la gallina. | fa dins l any la gallina. |
| | 6. | james. | | jamay. |

| Page. | Ligne. | B. N. | U. B. | V. A |
|---|---|---|---|---|
| 195. | 8. | planament. | planerament. | plenerament. |
| | 14. | res prouada. | reprouada. | (lacune d'un |
| 196. | 1. | d aquesta. | de cascuna. | feuillet. |
| | 4. | robar. | enganar. | C'est la 3[me]). |
| | 8. | fingirse. | fenyentse. | |
| | 9. | romangues. | romanga. | |
| | 12. | creuhen. | creu. | |
| | 12. | se delit. | se adelit. | |
| | 13. | si ha mester. | si han mester. | |
| 197. | 4. | com los cans. | com han los cans. | |
| | 10. | Enluernat sou | Enceruellat. | |
| 198. | 2. | e peschar. | e passar. | |
| | 7. | guardianes. | guardadores. | |
| 199. | 4. | ho pogues dir | ho pogues tot dir. | |
| | 4. | quem recordara. | quem recorde. | |
| | 5. | esser gran felicitat. | esser en gran felicitat. | |
| | 6. | luçania. | locaria. | |
| | 14. | enquerran. | enqueren. | |
| 200. | 4. | trords. | torts. | torts. |
| | 5. | grossos. | | grassos. |
| | 5. | guatles. | gallines. | |
| | 7. | les vedelles. | | los vedells. |
| | 8. | ben gras. | ben gras e tendre. | ben gras e tendre. |
| | 9. | molta vianda. | molta altra vianda | |
| | 10. | penades. | panades. | |
| | 11. | figues seques. | figues o prececlis. | figues o pressechs. |
| | 12. | es veritat. | es ver. | es ver. |
| 201. | 1. | vernassa. | vernaxa. | vernaça. |
| | 6. | elles son. | elles. | elles sen. |
| | 8. | leti. | lati. | |
| | 8. | grosses son. | grossers son. | grossers son. |
| | 10. | e fingint. | e fenyents se. | e fenyents. |
| | 11. | trampades. | temprades. | |
| | 12. | hauran anujades. | han ben anuyades. | hauran enujades. |
| | 13. | rehien. | roseguen. | |
| | 14. | nues entre freschs draps | nues al lit entre freschs lançols. | nues entre freschs lançols. |
| 202. | 1. | anar mirar. | anar a mirar. | anar a mirar. |
| | 2. | ho esposalles. | | ho a esposalles. |
| | 7. | grasses gallines. | grosses gallines. | grosses gallines. |

| Pages. Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|
| 202. 8. | tortugues. | tartugues. | tartugues. |
| 8. | avegades. | | e avegades. |
| 9. | be freschs. | | freschs. |
| 10. | ben heruent. | ben pruent. | ben pruent. |
| 14. | esclatassen. | | escalfassen. |
| 203. 5. | volran. | volrian. | |
| 8. | no exirien. | no exiran. | non exirien. |
| 12. | ab gran. | e ab gran. | e ab gran. |
| 14. | lo crisma. | la crisma. | |
| 204. 1. | no exirien. | | non exirien. |
| 2. | que son. | que sien. | |
| 3. | a bon amich. | ab bon amich. | |
| 10. | e puys. | puys. | puys. |
| 10. | de sana pensa | | (manque). |
| 11. | qui seny haie. | qui seny hage. | qui seny ha. |
| 12. | los vols. | | lurs vols. |
| 205. 9. | tant coralment | coralment. | coralment. |
| 14. | al cap. | pel cap. | |
| 206. 5. | veuras. | veuras ho. | veuras ho. |
| 6. | Espatxa. | Espatxet. | |
| 6. | dix ell. | (manque). | (manque). |
| 7. | vull. | vull, digui yo. | vull, digui yo. |
| 9. | esser tant bella. | esser sauia, tant bella. | |
| 12. | no pories. | | not pories. |
| 207. 4. | he poch espay | he lo poch seny. | he poch seny. |
| 9. | o pus. | es pus. | |
| 10. | diformitat. | de diformitat. | |
| 208. 2. | hi obrir. | e en obrir. | e obrir. |
| 5. | de pena. | de panta. | de panta. |
| 6. | crescuda e rasclosa. | crostuda e rascosa | crostuda. |
| 7. | d estruchs. | d esturs. | d esturç. |
| 209. 6. | de xiiij janys. | de xv anys. | de xiij anys. |
| 12. | quels volen. | que volen. | que volen. |
| 13. | son compostes | son mal compostes | son mal compostes |
| 14. | ho es. | | e es. |
| 210. 11. | sim demanes. | sin demanes. | sin demanes. |
| 13. | te diran. | ten diran. | |
| 13. | de Silla. | de Scilla. | |
| 211. 1. | sino tu. | sino a tu. | |
| 8. | ab sa iniquitat | ab sa iniquitat e falcia que axo merex. | ab sa iniquitat e falsia. |

## QUATRIÈME DIALOGUE

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 212. | 5. | prou jutjat. | prou jugat. | prou jugat. |
| 213. | 7. | millor obra. | millor gracia. | |
| | 10. | not he. | not ha. | not ha. |
| | 11. | de auorrir. | ne de auorrir. | ne de auorrir. |
| 214. | 2. | quant li plau. | com li plau. | com li plau. |
| | 2. | o auorrir. | o de auorrir. | |
| | 5. | de quit. | de quet. | |
| | 7. | que atorch. | que no atorch. | que no atorch. |
| | 10. | quem ha. | | que han. |
| 215. | 1. | que has dit. | quem has dit. | |
| | 2. | en general. | en general, puys en particular. So quen has dit en general. | en general, puys en particular. Ço quen has dit en general. |
| | 4 | mas de tan gran part. | mas que de tan gran part de aquelles. | |
| | 5. | fort poques. | fort poques de aquellas. | |
| | 9. | que diria. | que dir hi ha. | que dir hi ha. |
| 216. | 1. | be mentir. | be, dix ell, mentir | |
| | 11. | fet. | fetas. | |
| | 11. | en dos. | en duas. | en dues. |
| | 14. | mostrant. | mostrante. | |
| 217. | 2. | benuolensa. | ben volensa. | |
| | 9. | de nostre pare. | de nostre primer pare. | del nostre primer pare. |
| | 13. | la sua humilitat. | la humilitat. | |
| 218. | 1. | he seran. | son e seran. | son e seran. |
| | 3. | apparia. | apparria. | apparria. |
| | 5. | que james. | que ya may. | que jamay. |
| | 7. | meresque. | meresque e consegui. | meresque o consegui. |
| | 8. | yot die. | yot dich. | yot dich. |
| | 15. | e atorch. | | atorch. |
| 219. | 3. | fenichs. | ffenix. | fenix. |
| | 3. | de santa vida. | en santa vida. | e santa vida |
| | 8. | direten. | | dir ten he. |
| | 10. | o per ventura. | | e per ventura. |
| | 11. | sia estat. | | sia nat. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 220. | 2. | emperat. | emparat. | |
| | 2. | E sies cert. | | E siet cert. |
| | 8. | començar dir. | | començar de dir. |
| | 10. | pus abte. | pus ardit. | pus ardit. |
| | 10. | Orithia. | Orichia. | |
| | 11. | de Matzonia. | | damatzonia. |
| | 11. | Eristeu. | Aristeu. | |
| | 14. | de molt. | del molt. | del molt. |
| 221. | 2. | per lonch temps. | per molt temps. | |
| | 4. | la seny. | la sinyi. | la cenyi. |
| | 6. | pentinas. | pentinant. | |
| | 7. | troçada. | tressada. | treçada. |
| | 12. | troçar. | tressar. | treçar. |
| | 14. | de matall. | de metayl. | de metall. |
| | 15. | ab vna part. | | ab la vna part. |
| 222. | 1. | troçada. | tressade. | treçada. |
| | 2. | de maior. | de menor. | de menor. |
| | 8. | as sadeiada. | has desiyade. | has desiyada. |
| | 14. | de Roma. | roma. | |
| | 16. | domdade. | dompdada. | domdada. |
| 223. | 2. | pus virtuos. | pus victorios. | pus victorios. |
| | 3. | e ignor. | que ignor. | ignor |
| | 12. | als Egiptians. | dels Egiptians. | |
| | 16. | Pobra. | Proba. | Proba. |
| 224. | 1. | expetra. | ex parte | experta. |
| 225. | 2. | Bruto, marit. | Brut, marit seu. | Brut, marit. |
| | 4. | desijant. | cobeyant. | |
| | 5. | del marit. | del dit Brut, marit | |
| | 10. | auerti. | auorti. | auorti. |
| 226. | 7. | e de Tratia. | de Turia. | |
| | 7. | Ffabio. | (manque). | |
| | 11. | axellat. | exillat. | exellat. |
| 227. | 3. | estorcre. | estorçre. | |
| | 8. | de la preso. | de la preso e fugiren. E les ditas mullers dells romangueran en la preso. | de la preso e fugiren. E les dites mullers dells romangueren en la preso |
| | 13. | executador. | exequdor. | execudor. |
| | 14. | conca. | com se. | com sa. |
| 228. | 2. | executador. | exequdor. | execudor. |
| | 3. | estorcre. | (manque). | (manque). |
| | 15. | que fos. | que fo. | que fo. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 229. | 1. | relnatio. | relaxacio | relaxacio. |
| | 3. | No pots. | Nos pot. | |
| | 10. | haia. | hage. | haian. |
| | 13. | notable. | | nobla. |
| 230. | 7. | loador. | loador e esquiuador es punible. | |
| | 15. | no pogues. | no podia. | no podie. |
| 231. | 3. | com ensemps. | | ensemps. |
| | 4. | fos donada. | | fo donada. |
| | 4. | per reynas. | per rehenas. | per reenas. |
| | 13. | a memoria. | | en memoria. |
| | 13. | a Roma. | en Roma. | |
| 232. | 1. | Grechs. | Gracos. | |
| | 3. | gitas. | gitats. | gitats. |
| | 7. | dita perdua. | perdua. | perdua |
| | 12. | he amor. | fortitut e amor. | fortitut e amor. |
| | 15. | reciten les velles. | reciten per enganar les nits en les vetles e com filen. | |
| 233. | 5. | no bastaria. | nom bastaria. | nom bastaria. |
| | 11. | de la reyna. | e maturitat de la reyna. | e maturitat de la reyna. |
| | 12. | aquell. | a aquell. | |
| | 14. | jura sos. | gira los. | gira los. |
| | 16. | fo negada. | no fo negada. | |
| 234. | 3. | fini. | mori e fini. | |
| | 4. | qui poria. | quid poria. | quit poria. |
| | 5. | a mostra. | mostra. | |
| | 6. | dona Alianor. | la Regina dona Elienor. | la Reyna dona Elianor. |
| | 12. | als enamichs. | assos enamichs. | a sos enamichs. |
| | 14. | sopli. | sobre force humanal supli. | sobre força humanal suppli. |
| | 14. | punacion. | punicio. | punicio. |
| 235. | 4. | e cluncocio. | e deguda conclusio | e deguda conclusio |
| | 8. | quin poria eximpliar. | quid poria explicar | quit poria explicar |
| | 10. | que ague. | al qual. | al qual. |
| | 13. | prodisionalment impetrada. | perdicionalment perpetrada. | perdicionalment perpetrada. |
| 236. | 2. | que ague. | e bon enteniment que hague? | e bon enteniment que ha? |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 236. | 3. | men son molt. | me so molt. | me so molt. |
| | 6. | qui poria. | quid poria. | quit poria. |
| | 6. | relador. | rellador. | |
| | 8. | No men tinch | Nom hi tinch. | No mi tench. |
| | 12. | Per no tenir temps. | Pero direten breument per no detenir temps ço que pore. | Pero direten breument per no tenir temps ço que pore. |
| | 14. | per contrari. | contra natura. | contra natura. |
| 237. | 1. | e Guilias. | e Silias. | |
| | 4. | ho es. | e es. | e es. |
| | 5. | en pendre. | en resebre. | en reebre. |
| | 15. | clara conexença. | clara conexença he. | clara conexença he. |
| 248. | 2. | jatsia. | jatsia que. | jatsia que. |
| | 7. | del escrit. | del rerascrit. | del rescrit. |
| | 12. | quen fall. | | quey fall. |
| 239. | 7. | laguia. | triga. | triga. |
| | 12. | aquell. | a aquell. | a aquell. |
| 240. | 1. | som. | son. | son. |
| | 11. | la terra. | la terra, en absencia del Senyor Rey. | la terra, en absencia del Senyor Rey. |
| 241. | 2. | que son. | que son stats. | que son stats. |
| | 8. | que ab sos. | que ab los. | qui ab los. |
| | 13. | not digua. | no diga vna assenyalada obra de recordacio digna. | not diga una assenialada obra de recordacio digna. |
| 242. | 4. | jutjat. | jutyats. | jugat. |
| | 11. | vn poch. | vn poch, dient. | vn poch, dient |
| 243. | 6. | part. | part del be | part del be. |
| | 9. | no foren ciutadans. | no foren ciutats, castells ni casas; no foren Reys, cauallers ne armas; no foren ciutadans. | no foren ciutats, castells ne cases. No foren Reys, cauallers ne armes, no foren ciutadans. |
| | 11. | no foren. | ne foren. | ne foren. |
| 244. | 2. | la aygua. | les aygues. | |
| | 3. | apres. | puys. | puys. |
| | 5. | cossors. | corsos. | corsos. |
| | 7. | de les nits. | dels dies e de les nits. | del dies e de les nits |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 244. | 9. | a ci mateix. | (manque). | (manque) |
| 246. | 2. | en lo mig de abdos. | al mig de abdosos. | el mig damdosos. |
| | 11. | Allas. | Ay las. | A las. |
| | 13. | mes amat. | | mes amat hom |
| 247. | 2. | e aço. | a asso. | en ço. |
| | 3. | quet dich. | quet dire. | (autre lacune considérable). |
| 248. | 15. | me falria. | me falra. | |
| 249. | 6. | que diga. | quet diga. | |
| | 6. | not hi. | no ti. | |
| | 10. | solament. | tant solament. | |
| | 14. | e que deuen. | e que si deuen. | |
| | 15. | semblantment | semblant. | |
| 251. | 5. | quis sia. | ques sia. | |
| | 11. | faria tornar al pelicer. | faria atornar al pellicer. | |
| 252. | 11. | he pomposes. | e pompas. | |
| 253. | 2. | quid poria. | qui pot. | |
| | 5. | aquelles que. | aquelles cosas que | |
| | 6. | E per. | E que per. | |
| | 6. | de cabells. | dels cabells. | |
| | 13. | sen deurien. | sen deuien. | |
| 254. | 5. | lurs celles. | los cabeylls. | |
| | 7. | desuperfluitat al arrear. | de la superfluitat del arrear. | |
| | 12. | lurs vergonyes | les vergonyes. | |
| 255. | 5. | capiro. | caparo. | |
| | 6. | xipellet. | xapellet. | |
| | 8. | ades sabates. | ades porten les çabates. | |
| | 11. | acompanyats. | ab companyes. | |
| 256. | 10. | hornades. | orades. | orades. |
| 257. | 1. | E pens. | Em pens. | |
| | 2. | no plaurian. | no plauria. | no plaurie. |
| | 4. | los hauien. | lurs hauian. | lurs aurien. |
| | 7. | volen. | voler. | |
| | 8. | que comunament. | qui continuament. | |
| | 9. | sabents. | saber. | |
| | 10. | de casa. | de la casa. | |
| | 14. | dius. | | dix. |
| 258. | 2. | com cascuna. | com a cascuna. | |
| | 9. | enganat dones. | enganades dones. | |

| Pages. | lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 258. | 10. | qui son. | | quin son. |
| | 10. | dessebuts. | dessebuts per embres. | |
| | 12. | quant. | auant. | Auant. |
| | 15. | esforç. | esforçes. | sforts. |
| 259. | 3. | que axi fos. | que axi sia. | |
| | 5. | quels as fet. | quels es fet. | quels es fet. |
| 260. | 1. | leguiat tant. | tan trigar de. | tant trigat de. |
| | 6. | no venen | ne venen. | ne venen. |
| | 7. | e destroueix. | els destroueix. | els destroueix. |
| | 9. | Be esguarden | Bes guarden. | Bes guarden. |
| | 13. | jochs. | | lochs. |
| | 14. | E no sera | | E no sia. |
| | 15. | ho don venen. | e don venen. | |
| 261. | 1. | lo mal jorn. | mal jorn. | |
| | 3. | robades. | robats. | |
| | 4. | gunyades. | ginyades. | ginyades. |
| | 7. | los donen. | | lus donen. |
| | 12. | e fingint. | e fenyents. | e fenyents. |
| | 15. | se trench. | | si trench. |
| 262. | 2. | en casa. | en la casa. | en lur casa. |
| | 3. | apres diran. | Puys diran. | Puys diran. |
| | 10. | noy prenia. | noy prengues. | noy prengues. |
| 263. | 1. | sim degues. | sin degues. | sin degues. |
| | 13. | catiues. | tinents. | tinents. |
| | 13. | materia. | manera. | |
| 264. | 7. | en amor. | | en amar. |
| 265. | 3. | pelliar. | pelleyar. | |
| | 9. | sen leuaran. | se leuaran. | |
| | 12. | tot lo regne. | un regne. | un regne. |
| | 13. | solament puxen. | solament que puxen. | |
| 266. | 1. | vaien. | vagen. | |
| | 8. | has fet. | has feta. | |
| | 15. | dien los. | dien les. | dien les. |
| 267. | 1. | he non segueix. | e no sen segueix. | |
| | 8. | eloquentia. | materia. | materia. |
| | 14. | quils sercaue. | qui be los cercaue. | qui bels sercaue. |
| 268. | 2. | hisqueren. | isqueren del niu. | isqueren del niu. |
| | 3. | ne saberen. | ni sabrien. | ni sabrien. |
| | 5. | per les boques | per lurs boques. | |
| | 7. | e lurs cases. | en lurs cases. | |
| | 9. | estornell. | stornells. | estornells. |

| Pages. | Lignes. | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 268. | 9. | Bes guarderan | Bes guarden. | |
| | 14. | e rient. | (manque). | |
| 269. | 1. | si leguia molt la missa. | si triga molt en dir la missa. | si trigue. |
| | 2. | lo prehich. | lo sermo o lo prehich. | |
| | 2. | los altres. | e los altres. | |
| | 5. | jutjants. | | jugen. |
| | 10. | pus ne sien. | pus que ellas ne sien. | |
| | 13. | consolatio. | absolucio. | |
| | 13. | de sospendrels l entredit. | sospendrels de l entredit. | |
| 270. | 1. | Apres. | Puys. | Puys. |
| | 3. | nels conexeran | ne les conexeran. | |
| | 5. | E perjurant. | E jurant. | (autre lacune). |
| 271. | 2. | fien mes. | fiant mes | |
| | 2. | quels port lagots. | quils port lagots. | |
| | 4. | que ho saben. | qui ho saben. | |
| | 4. | que elles. | que ells. | |
| | 6. | not respondre | not responch. | |
| | 9. | e hanellen a. | e desigen. | |
| | 11. | en amar. | a amar. | |
| | 12. | e del delit. | e dels delits | |
| 272. | 4. | pus tacats. | pus tochats. | |
| | 5. | que aquellas. | que a aquellas. | |
| | 6. | se delita. | se adeliten. | |
| 273. | 2. | satisfer a lur. | satisfer sino a lur. | |
| | 7. | ha esclatar. | entro a esclatar. | |
| | 11. | somien. | sompniant. | |
| | 14. | les gents. | los homens. | |
| 274. | 5. | viuen. | viuent. | |
| | 7. | que ja nos. | e ja no. | |
| | 10. | de viandes. | de les viandes. | |
| | 11. | pres diuerç naximent. | presos diuersos naximents. | |
| 276. | 1. | fer per fugir ha. | per fer fugir. | |
| | 2. | dir bellament. | dir be. | |
| | 4. | harants. | (manque). | |
| | 5. | aualotadors. | auolotadors. | |
| | 10. | que exissen. | quen exissen. | |
| | 13. | molt loable. | fort loable. | |

| Pages. | Lignes | B. N. | U. B. | V. A. |
|---|---|---|---|---|
| 276. | 14. | hom dir. | hom be dir. | |
| 277. | 1. | vna hora. | mige hora. | |
| | 2. | E en emboto-nar. | E embotonar. | |
| | 2. | lo gipo. | lo jupo. | |
| | 4. | fer espolsar. | espolsar. | |
| | 5. | pentinar. | pentinant. | |
| | 9. | he esquelles. | esquelles. | |
| | 10. | leguiaran. | trigaran. | |
| 278. | 1. | esclarint. | esclarit. | |
| | 1. | pensant. | passat. | |
| | 5. | te hauia dit. | hauia dit. | |
| | 6. | no es mudada | no has mudada. | |
| | 7. | quem dicta. | quen dicta. | quen dicta. |
| | 9. | jo may. | jamay. | jamay. |
| | 13. | de dones. | de fembras. | de fembres. |
| 279. | 7. | del mon. | (manque). | (manque). |
| | 8. | qui son estats. | qui son en lo mon. | qui son en lo mon |
| | 12. | not aballescha negociaiar. | not abelescha ne-gociar. | not aballescha ne-gociar. |
| | 15. | ne trascitoris. | ne transitoris. | ne transitoris. |
| 280. | 2. | millorar | | en millorar. |
| | 4. | not gis. | not girs. | not girs. |





# ERRATA

La traduction ayant été faite d'après le manuscrit de Paris, avant la collation des deux manuscrits de Barcelone, on ne trouvera ici que l'indication de quelques fautes graves.

Pages 17, l. 5. *Mas segons pora.* C'est entre ces deux premiers mots et le dernier que le mss. de Paris présente une lacune qui a pu être comblée dans les variantes, grâce aux deux mss. de Barcelone. *Pora* est le mot final de ce qui manque. Il n'y a pas lieu d'y chercher un nom propre. Il faut donc biffer dans la traduction les mots : selon Plutarque (?). Heureusement que cette bévue n'est pas une absurdité.

P. 75, l. 11. Après le mot *ymaginatio,* il faut mettre un point, et ajouter : *Mal est informat, dix ell, car ymaginatio,* et la suite comme dans le texte. Le roi rectifie une erreur de Bernat Metge qui confondait la raison et l'imagination. Le copiste était évidemment une machine. Il a plus d'une fois attribué à l'un des interlocuteurs ce qui appartient à l'autre.

P. 84, l. 14. Après *vosaltres ereu,* il faut ajouter : *donaren fama que tu e los altres que vuy sots presos erets homens,* et la suite comme dans le texte.

P. 111, l. 12. Encore un oubli du copiste. *Sino com lur enteniment entenia.* Ce dernier mot manque. La phrase suivante est aussi mutilée. La voici rétablie : *E si haguessen subjugat*

*lur enteniment,* la suite comme dans le texte. Les adversaires de la Conception immaculée sont allés jusqu'où les menait leur intelligence. S'ils l'avaient soumise à la foi, ils auraient cru au delà de leur portée.

P. 113, l. 8. Après les mots *per tal,* il faut ajouter : *com fo de aquella creensa que yo fuy de la dita concepcio,* et la suite comme dans le texte. Ce qui signifie que le père (Pierre IV) échappa à l'Enfer pour avoir cru, comme son fils, l'Immaculée-Conception.

P. 144, l. 11. *Puys remet les a Radamantus.* Ajouter immédiatement après : *quels de la sentencia que merexen. En altre esta lo dit Radamantus,* et la suite comme dans le texte.

P. 153, l. 9. *Ab integuents.* Il faut lire *integuments* et traduire : allusions.

P. 161, l. 12. *Lo boch jau en lo las. Boch* pour *boig,* sot, niais. Il faut traduire : voilà le sot pris au piège.

P. 171, l. 9. *Mares* est la vraie leçon, et doit se traduire par lie de vin, au lieu de marc.

P. 173, l. 1. Encore une omission. Ajoutez, après *folrats : ab les manegues molt amples entro als talons.* Les manches de la robe étaient d'une longueur démesurée.

P. 182, l. 13. Les deux mss. de Barcelone ont *pous* au lieu de *ponts.* Malgré les mots d'à-côté, *els rius,* c'est là la vraie leçon. Enfants jetés dans les puits.

P. 187, l. 3. *Prau,* au lieu de *preau.* La vraie leçon est donnée par les deux mss. de Barcelone, *presats, preats.*

P. 189, l. 1. *Donada un tros de sal.* Il faut lire

*dona de,* maîtresse de. Veut dire que rien ne lui appartient en propre, qu'elle ne peut disposer de rien dans sa maison.

P. 193, l. 4. *Parlar e rallar. Riellar* du ms. de l'Université de Barcelone est une meilleure leçon.

P. 194, l. 3. *E s il riu barber.* Il faut lire *riubarbre* ou *ruibarber,* d'après les deux mss. de Barcelone. Il ne s'agit point d'un fleuve ou d'une rivière, mais des propriétés galéniques de la rhubarbe. Ces femmes savantes connaissent aussi les drogues pharmaceutiques.

P. 211, l. 8. Les deux mss. de Barcelone arrondissent la phrase finale du troisième dialogue, l'un ajoute *e falsia,* après *iniquitat,* et l'autre, *que axo merex,* après *falsia.*

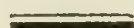
P. 256, l. 7. *Ades capell de vebra.* Chapeau de castor, et non de feutre.







# TABLE DES MATIÈRES







# LE SONGE

DE

# BERNAT METGE

Auteur catalan du XIV[e] siècle

*Publié et traduit pour la première fois en français*
*avec une*
*Introduction et des Notes*

Par J.-M. GUARDIA



BORDEAUX

M. MOUNASTRE-PICAMILH, LIBRAIRE

45, RUE PORTE-DIJEAUX, 45



